



DAVID IRVING

HITLER

Les carnets intimes
du Dr Morell

Le médecin personnel d'Adolf Hitler
a tenu son "journal" au jour le jour
de 1936 à 1945

ACROPOLE

676

HITLER
LES CARNETS INTIMES
DU DOCTEUR MORELL

DU MÊME AUTEUR
CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

- La destruction de Dresde* (Laffont, 1964).
La destruction des villes allemandes (France-Empire, 1965).
A bout portant sur Londres (Laffont, 1967).
La maison des virus (Laffont, 1968).
La trace du renard (Alta, 1979).
La guerre entre les généraux (Belfond, 1981).
Insurrection (Albin Michel, 1981).

DAVID IRVING

**HITLER
LES CARNETS INTIMES
DU DOCTEUR MORELL**

Traduit de l'anglais et de l'allemand
par Frank STRASCHITZ



*216, boulevard Saint-Germain
75007 Paris*

Un livre présenté par Hortense Chabrier

Si vous souhaitez être tenu régulièrement
au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse en citant ce livre aux

Editions Acropole
216, boulevard Saint-Germain
Paris 7^e

Ce livre a été publié pour la première fois par Sidgwick & Jackson Ltd, Londres,
sous le titre *Adolf Hitler, the medical diaries*.

© David Irving, 1983.

© Traduction française Acropole, 1984.

Table

Les personnages	9
-----------------------	---

Introduction

1. Comment les carnets de Morell furent retrouvés	13
2. La relation	20
3. Theodor Morell	29
4. « Je n'ai jamais été malade »	34
5. Hitler en tant que patient	42
6. Persécuté	53
7. Rongé par l'inquiétude	58
8. Le traitement	70
9. L'empire commercial de Morell	83

Journal du docteur Morell

1941	
Barbarossa et les sangsues	91
1942	
Fièvre cérébrale	109
1943	
Je lui donne ce qu'il lui faut	120
Grâce à Morell... ..	140
1944	
« Forte »	157

La peur de l'invasion	175
Le loup regagne sa tanière	192
Sain et sauf	188
Frustrations	202
Jaunisse	210
Le complot des médecins	218
« Tuez les microbes »	237
La bataille des Ardennes	278
1945	
Les derniers mois	285
Morell en captivité	304
Appendices	313

LES PERSONNAGES

BLATSCHKE (prof. Hugo) : dentiste d'Hitler.

BRANDT (prof. Dr Karl) : chirurgien. Né en 1904, entre au Parti nazi en mars 1932. Médecin attitré (*Begleitarzt*) d'Hitler de 1934 à octobre 1944. A partir de l'été 1942 « commissaire général » (« commissaire du Reich » après 1944) à la Santé publique et aux Affaires sanitaires. Soutenu par le seul Albert Speer (l'architecte favori d'Hitler, lui-même en défaveur à partir de 1945), Brandt fut condamné à mort en mars 1945 pour avoir envoyé sa famille dans une région qui allait sous peu être occupée par les troupes américaines. Sauvé du gibet grâce à l'intervention de Speer, il fut néanmoins pendu (par les Américains), en 1947.

BRINKMANN (prof. E.), de l'Institut de Diagnostic médical, Berlin.

CHAOUL (prof. Henry) : grand spécialiste berlinois de la radiographie, d'origine syrienne.

CONTI (DR Leonardo) : d'origine suisse. Chef des services de Santé du Reich. Vétéran du Parti. Fait prisonnier par les Américains, il se suicida.

EICKEN (prof. Carl von) : spécialiste ORL au célèbre hôpital universitaire de la Charité, Berlin.

EXNER (Marlene) : diététicienne d'Hitler. Nommée à ce poste par Morell au cours de l'été 1943, elle dut l'abandonner au début de l'année suivante à cause d'une ascendance partiellement juive.

GIESING (prof. Erwin) : médecin militaire, ORL à l'hôpital de campagne II, Lötzen (Prusse-Orientale). Né en 1907, il entre

- relativement tôt (août 1932) au Parti et aux SA. Soigna Hitler après l'attentat à la bombe de juillet 1944, et devint fort proche du dictateur jusqu'à son renvoi soudain en octobre 1944, à la suite du « complot des docteurs ».
- HAASE** (prof. Werner) : chirurgien, hôpital de l'université de Berlin.
- HASSELBACH** (prof. Hanskarl von) : médecin militaire, chirurgien, assistant de Brandt auprès d'Hitler à partir de 1936. Né en 1903, mort en 1981.
- KERSTEN** (Felix) : guérisseur et masseur ; traita notamment Himmler et Ribbentrop.
- LAVES** (prof. Wolfgang) : pharmacologue, anciennement de l'université de Göttingen ; directeur du « Laboratoire de recherches » personnel du prof. Theo Morell à Olmütz.
- LÖHLEIN** (prof. Dr Walter) : directeur de la clinique ophtalmologique universitaire de Berlin.
- MAKKUS** (caporal Dr Rolf) : secrétaire et ordonnance de Morell de 1939 à 1945. Actuellement avocat à Francfort-sur-le-Main.
- MARZIALY** (Constanze) : assistante diététicienne d'Hitler, de 1944 à 1945. Disparue à Berlin en mai 1945.
- MORELL** (prof. Dr Theodor Gilbert) : médecin personnel d'Hitler, de 1937 à 1945.
- MÜLLI** (Dr Kurt) : pharmacien en chef des laboratoires de Morell à Olmütz.
- NISSLE** (prof. A.) : spécialiste d'analyses médico-légales. Directeur d'un institut de recherches à Freiburg (Allemagne du Sud).
- RIEDEL** (Dr Günther) : nommé directeur de l'Institut d'Optique électronique de Morell, en Bavière.
- RÜSSLE** (prof. R.) : directeur de l'Institut de Pathologie de l'hôpital universitaire de la Charité, Berlin.
- SCHENCK** (prof. Ernst-Günther) : colonel, inspecteur général des vivres des Waffen SS pendant la guerre. Devenu pharmacologue réputé.
- STUMPFEGGER** (Dr Kurt) : dernier médecin personnel d'Hitler.

Selon Giesing, « clinicien consciencieux, mais très ambitieux, réservé et froid ».

WEBER (prof. A.) : cardiologue à la clinique de Bad Nauheim.

WEBER (Dr Richard) : assistant au cabinet berlinois du Kurfürstendamm de Morell, à partir de janvier 1941.

WOHLGEMUT (Dr Wolfgang) : prédécesseur de Richard Weber.

ZABEL (Dr) : directeur d'un Institut de « médecine naturelle » à Berchtesgaden.

ZACHARIAE (Dr) : médecin militaire. Soigna Mussolini en qualité de représentant de Morell.

INTRODUCTION

1. Comment les carnets de Morell furent retrouvés

La gare de Munich. Dans une salle réquisitionnée par la Croix-Rouge, un vieil homme est allongé sur un brancard, seul. Ce fut manifestement un personnage corpulent, voire imposant, mais il est pâle, dépeigné et sanglote silencieusement. Jadis revêtu d'un uniforme resplendissant, il porte maintenant un vieux battle-dress de l'armée américaine, des chaussettes de même provenance et une chemise de GI bien trop petite pour lui.

Ce sont les vêtements qu'on lui a donnés en le libérant du camp d'internement n° 29, pour civils, de l'armée américaine, anciennement camp de concentration de Dachau. Nous sommes le 30 juin 1947. Les Américains n'ont plus besoin du prisonnier numéro 21 672 ; aucun crime de guerre n'a été retenu contre lui, et le « procès des médecins » de Nuremberg s'est terminé sans qu'il ait pu témoigner. Ils l'ont donc conduit à cette gare, lui ont remis sa feuille de libération et l'ont abandonné aux bons soins de la Croix-Rouge bavaroise.

Deux heures s'écoulaient avant que l'infirmière Eva Meier ne s'aperçoive de sa présence. Se rendant compte qu'il est gravement malade, elle le fait transporter à l'hôpital.

Les papiers et effets personnels de l'homme sont enregistrés.

Selon son passeport, il se nomme Theo Morell, professeur et docteur en médecine, âgé de soixante ans. Il paraît bien plus âgé. Sa feuille de sortie de l'hôpital du camp de Dachau, datée de la veille, mentionne qu'il est dans l'incapacité de travailler et souffre d'une grave affection cardiaque et de « troubles de la parole ».

Sa feuille de libération indique par ailleurs la raison de son internement : « médecin personnel d'Hitler ».

A l'hôpital de Tegernsee, où il fut transféré peu après, Morell ne parle pas de la santé d'Hitler. Il n'est plus qu'une épave, que les Américains ont traitée sans ménagements particuliers. Pour citer un sommaire d'interrogatoires datant de 1945 : « Le Dr Morell a fait l'objet d'un grand nombre de rapports des services de renseignements, qui le montrent tous sous un jour très défavorable. Certains le décrivent comme un habile charlatan assoiffé d'argent mais croyant en ses méthodes ; selon d'autres, ses habitudes hygiéniques sont celles d'un porc. L'auteur du présent rapport n'a pas grand-chose à ajouter, et ne peut que confirmer ces appréciations¹. »

Chaque fois que sa femme Johanna, bien plus jeune que lui, vient le voir, il pleure. D'autres prisonniers m'ont raconté qu'au camp d'interrogatoires d'Oberursel (près de Francfort) les Américains avaient utilisé des lampes aveuglantes et des cellules surchauffées pour tenter de briser sa résistance — comme si cette montagne de lard en avait jamais eu. Ils étaient persuadés qu'il leur cachait des secrets concernant Hitler. A une occasion, il lui décrit ce qu'il avait souffert : « Ils m'ont arraché les ongles des orteils un à un pour essayer de me faire parler. » Incapable d'en entendre davantage, Johanna Morell répondit : « Ne me parle pas de cela maintenant. Plus tard, quand tu iras mieux². »

Morell ne devait jamais quitter l'hôpital de Tegernsee. Il y mourut le 26 mai 1948 à 4 h 10, sans avoir révélé ce qu'il savait. Ses écrits personnels avaient été conservés par les Américains. Sa veuve ne possédait que ses lettres envoyées du camp d'internement. « Combien de fois n'ai-je pas pensé à ce cinquantième

1. QG des services du Renseignement, Forces armées US, théâtre d'opérations européen, OI CIR (sommaire d'interrogatoires n° 4, 29 nov. 1945 : « Hitler vu par ses médecins »).

2. Interview de M^{me} Morell par Otmar Katz, juin 1967. (Transcription mise à ma disposition par l'avocat de J. Morell, le Dr Heinz-Lebrecht Herrmann.)

anniversaire, écrit-il dans l'une d'elles. Comme les années ont passé rapidement; je regrette amèrement de n'avoir pu me consacrer davantage à toi. Souvent, j'aimerais me retrouver à ce tournant de nos existences³. »

L'ensemble de son dossier sur Hitler a fini par refaire surface et se trouve entre les mains de l'auteur de ce livre. Ce fut une longue quête. En 1974, alors que je terminais ma biographie d'Hitler, j'avais réuni presque tous les autres écrits du professeur Theo Morell, ainsi que l'intégralité des comptes rendus d'interrogatoires, tant anglais qu'américains. Sur la base des seuls dossiers médicaux (électrocardiogrammes, radiographies, analyses d'urine et de sang, examens neurologiques...), il était d'ores et déjà possible de rectifier la plupart des rumeurs et des légendes qui circulaient sur le Patient « A », « M.F. », « Adolf Müller » et autres pseudonymes donnés à Hitler par ses médecins.

Finalement, en septembre 1981, aux Archives nationales de Washington, on me remit un grand carton contenant le journal de Morell, ainsi que le dossier qu'il avait constitué au cas où il arriverait quelque chose à son illustre patient : il aurait alors pu présenter à la Gestapo un historique détaillé des traitements qu'il avait administrés à Hitler.

L'histoire du journal de Morell est la suivante. Un officier allemand l'emporta de Berlin dans sa valise jusqu'à Bad Reichenhall, dans le sud de l'Allemagne, où il serait, du moins le croyait-on, en sécurité. Il y fut enterré au pied du bunker en béton abritant le tout nouveau microscope électronique du Dr Morell (dans le cadre d'un « Institut » qu'un certain Dr Riedel dirigeait pour lui). Dans une note datée du 3 décembre 1958, Riedel confirme qu'au début de 1945, Stelzer, le chauffeur de Morell, avait apporté de Berlin plusieurs caisses contenant des tapis précieux et autres objets de valeur, qui furent mis en sûreté dans le bunker. Le 10 avril, deux camions transportèrent également des laboratoires de Morell (la société Hamma, d'Olmütz) soixante-dix caisses d'extraits glandulaires utilisés pour la fabrication de spécialités pharmaceutiques. La valise dans laquelle se trouvait le journal secret de Morell, apportée par Stelzer, avait été enfouie dans la cour : elle échappa ainsi aux bouleversements consécutifs à la défaite.

Lorsque M^{me} Morell arriva à Reichenhall le 8 juillet 1945 avec son mari malade, elle fut fort mal reçue par les Riedel. Le

3. Morell à sa femme, 1^{er} juillet 1946.

2 octobre 1945, elle écrit : « A cause de son cœur, mon mari ne put m'accompagner jusqu'au bout, mais resta en chemin, assis sur un banc. Il m'avait dit de ne pas être surprise si je trouvais des objets nous appartenant dans la maison du Dr Riedel. » M^{me} Riedel ouvrit la porte mais ne l'invita pas à entrer : « Tandis que j'attendais dehors, elle alla chercher la clef du bunker. Elle m'expliqua qu'une grande partie de nos possessions avait été soit volée soit emportée par les Américains. Cela me surprit, car le bunker était verrouillé et elle seule en avait la clef... » « J'espère, poursuit-elle, que lorsque mon mari sera définitivement libéré, les Riedel pourront nous indiquer de façon précise où se trouvent ses objets personnels. »

Selon le Dr Rolf Makkus, assistant de Morell, devenu avocat à Bad Homburg (en 1982), une journaliste française aurait vu Morell à l'hôpital de Bad Reichenhall en mai 1945, et appris l'existence de la cachette. Peu après, les Américains vidèrent l'Institut de ses documents ; il semble que, pour sa tranquillité personnelle, Riedel leur ait donné accès aux biens des Morell. Dans un rapport, il explique : « Ma situation était difficile. Je demandai aux troupes d'occupation américaines qui étaient arrivées entre-temps de faire garder le laboratoire. Les Américains furent très compréhensifs et désignèrent immédiatement quatre soldats, qui s'installèrent dans le bunker. Au bout de quelque temps, ces sentinelles commencèrent à s'ennuyer et ouvrirent toutes les caisses des Morell. »

Les documents furent envoyés au Military Intelligence Service Center (installé dans les bâtiments de l'ancien camp de la Luftwaffe, le sinistre *Dulag Luft*, à Oberursel, dans le Taunus). Les membres de ce service américain de renseignements militaires étaient eux aussi à la recherche des dossiers de Morell. Interrogé en juin 1945, le Dr Karl Brandt (autre médecin d'Hitler, rival de Morell) leur avait révélé que, depuis 1943, Hitler recevait presque tous les jours des injections dont Morell refusait de révéler la composition. « Morell tenait un journal, qu'il a sûrement emporté, déclara également Brandt ; il y notait régulièrement les noms et la nature des traitements qu'il administrait⁴. » Les Américains se retrouvaient donc maintenant en possession de ces notes. Sous la direction du capitaine Walter H. Gruendl (chimiste et chercheur dans le civil), des officiers se mirent en

4. CCPWE n° 32, Ashcan, rapport DI-30 du 12 juil. 1945 : « Hautes personnalités nazies. Données et suggestions d'ordre médical. »

devoir d'interroger Morell et les quelque dix ou douze autres médecins qui avaient soigné Hitler au fil des ans.

La mémoire de Morell était réellement très ébranlée. Pour citer un rapport du début de sa détention : « Certains de ces renseignements ont été fournis de mémoire. D'autres proviennent de ses dossiers... Il nous paraît également utile de préciser... qu'à certains moments il se souvient de faits qu'il est par la suite incapable de confirmer⁵. » Pour finir, les documents de Morell furent envoyés aux Etats-Unis, où l'on perdit leur trace pendant près de quarante ans (il en est allé de même du journal d'Eva Braun et de sa correspondance avec Hitler, ainsi que des journaux de Hans Lammers, de Karl Wolff et de nombre d'autres personnalités). Divers journalistes se lancèrent à leur recherche. Le 10 juin 1967, le journaliste allemand Otmar Katz demanda à la veuve de Morell : « Pensez-vous que les Américains aient trouvé ses dossiers médicaux ? Les documents authentiques ? » « Peut-être », répondit Johanna Morell. Katz insista : « Votre mari n'en a jamais parlé ? Où avait-il mis ses dossiers ? » Elle fut incapable de répondre. Personne ne le savait. En 1968, lorsque le professeur Hugh Trevor-Roper me permit de consulter ses dossiers des services du renseignement britannique pour mon livre *La guerre d'Hitler*, j'acquis la certitude que les Américains s'étaient emparés du journal de Morell et de son dossier sur Hitler. Mes recherches dans les archives américaines ne donnèrent toutefois aucun résultat.

Cela n'avait rien d'étonnant. Les documents en question avaient pris le chemin d'une bibliothèque médicale « confidentielle » des environs de Washington. Puis un beau jour, en mars 1981, un bibliothécaire des Archives de Washington, Robert Wagner, reçut une communication téléphonique du ministère de la Santé, de l'Education et de l'Assistance publique (*Department of Health, Education and Welfare*) : les documents de Morell avaient été retrouvés ; les Archives nationales étaient-elles intéressées ? Selon la lettre d'accompagnement originale, le major R.G. Seelig, directeur de la section des documents militaires allemands au Pentagone, les avait envoyés le 28 juin 1946 au bureau du Surgeon General (chef du service de Santé de l'Armée) sous la dénomination suivante : « Dossiers médicaux, carnets de rendez-vous, notes concernant la santé d'Hitler, photographies et correspondance personnelle du Dr Morell. » Le 4 octobre de la même année, Seelig avait expédié d'autres documents (de nature non précisée) appartenant à Morell à un certain Dr Turner, du

5. OI/CIR/4.

service des Renseignements médicaux du Pentagone. Par la suite, le Pentagone avait déposé ces documents à la « Bibliothèque médicale de l'armée », située à Bethesda, Maryland. De là, le Dr John B. Blake, directeur de la section Histoire de la Médecine, les envoya le 18 mars 1981 à George Wagner, de la section Histoire militaire moderne des Archives nationales. « Comme vous pourrez le constater, écrit-il, ces documents comprennent également des radiographies de quelques autres dirigeants nazis, des photographies diverses, etc. »

Des documents joints aux dossiers de Morell indiquent qu'en 1946 (probablement en mars) un officier américain anonyme avait caressé l'idée de publier ces manuscrits, mais avait fini par y renoncer, découragé par la difficulté du déchiffrement. Il précise : « Je suis désolé de ne pouvoir présenter ces documents sous une forme plus claire. Dès que j'aurai réussi à en comprendre la teneur, je compte établir une liste de tous les médicaments utilisés par le Dr Morell... Comme les documents ne m'appartiennent pas, j'évite de les montrer à un trop grand nombre de personnes. Mon associé M. Sheets, ainsi que la personne qui a trouvé les documents, ont toujours l'intention d'en faire un livre. Pensez-vous qu'un ouvrage de ce genre intéresserait les milieux médicaux ? » La majeure partie du « dossier Morell » avait été microfilmée par les Archives nationales (NA Microcopy T-253, bobine 62). Les documents microfilmés comprenaient : des dossiers de correspondance ; soixante-douze feuillets de lettres personnelles ; un classeur contenant 122 feuillets de notes sur la santé d'Hitler (de juillet 1942 à avril 1945) ; un autre dossier concernant la santé de Benito Mussolini (du 1^{er} novembre 1944 au 23 mars 1945) ; un journal couvrant la période de novembre 1944 à la fin de la guerre ; une pile de fiches médicales sur lesquelles Morell notait succinctement ses visites presque quotidiennes au « Patient A » (de 1942 à 1944) ; et enfin, une liasse de feuillets décrivant en détail certains épisodes critiques (à partir d'août 1941). D'autres documents n'avaient pas été microfilmés, notamment un important (mais peu « photogénique ») journal pour l'année 1944 et une épaisse pile de fiches de grand format où les menus quotidiens d'Hitler (1943-1944) avaient été méticuleusement notés.

Avec l'aide de ma secrétaire Jutta Thomas, qui avait déjà réussi le tour de force de transcrire le journal sténographique du maréchal Erwin Rommel⁶, je pus, au printemps de cette année,

6. David Irving, *The Trail of the Fox* (New York et Londres, 1977 ; trad. fr. : *La trace du renard*, Alta, 1979).

finir de déchiffrer toutes ces notes, les comparer et effectuer des recoupements, déterminer la nature exacte des médicaments, parfois hors du commun, utilisés par Morell (voir *Appendice*) et obtenir des opinions autorisées à la fois sur les problèmes de santé d'Hitler et sur les méthodes de Morell.

Le « portrait médical » du plus infâme dictateur de ce siècle, Adolf Hitler, est donc parachevé. Nous verrons se dessiner le tableau des relations peu banales qu'il entretenait avec ses divers médecins et tout particulièrement avec Morell — qui ne cessa d'occuper la première place, du jour où il fut présenté à Hitler au cours de l'hiver 1936 jusqu'à son départ dramatique, peu avant l'effondrement du Troisième Reich, lorsque Hitler lui cria : « Otez cet uniforme et retournez à votre cabinet du Kurfürstendamm ! »

David IRVING, Londres, août 1982.

2. *La relation*

Tant que les historiens modernes se pencheront sur Adolf Hitler, ils ne manqueront pas d'être fascinés par ses relations avec ce personnage apparemment effacé qui l'accompagnait comme une ombre : son médecin personnel, Theo Morell.

Cela n'a pas de quoi surprendre. Depuis l'aube de l'histoire, l'homme est hypnotisé par le Pouvoir et l'Influence, par les caractéristiques mentales et physiques de ceux qui les détiennent — et par les médecins que les puissants attirent auprès d'eux. Winston Churchill avait pour médecin Lord Moran, qui n'était pas sans ressembler à Morell, et qui rédigea lui aussi un journal dont le contenu lui permit, sur la fin de sa vie, d'écrire un mémoire sur le grand Premier britannique des années de guerre (livre qui ne fut d'ailleurs pas sans soulever de furieuses controverses). Joseph Staline était entouré d'une pléiade de médecins, dont il finit par faire disparaître un bon nombre dans un accès de paranoïa antisémite.

Il serait erroné de sous-estimer l'influence que ces médecins exercent en secret. Ils sont indispensables et le savent. Les événements historiques se ressentent de l'état de santé des grands ; des conférences internationales, ne serait-ce que celle de Yalta, ont été dominées par le déclin physique des hommes d'Etat qui y participaient (Roosevelt en l'occurrence). Des batailles ont été perdues à cause de la maladie d'un seul général : souffrant d'hémorroïdes et d'une douloureuse crise de diarrhée, Napoléon fut hors d'état de diriger les opérations au plus fort de la bataille de Waterloo, ce qui lui coûta probablement la victoire. Grâce au journal de Morell, nous savons qu'Hitler souffrit lui aussi de diarrhée, au moment le plus critique de la campagne de Russie, en 1941 ; il dut de nouveau s'aliter, atteint d'une hépatite,

pendant la bataille des Ardennes en 1944 ; nous apprenons également qu'il se savait atteint d'une grave maladie cardiaque (sclérose coronaire évolutive) qui pouvait à tout moment mettre fin à ses grandioses projets concernant l'Allemagne.

La similitude avec Napoléon n'est cependant que superficielle. Napoléon Bonaparte détestait les médecins ; il ne consentit à prendre des médicaments que peu avant sa mort. Hitler était par contre le parfait hypocondriaque. Même dans ses jeunes années, il voyageait rarement sans tout un assortiment de remèdes divers, et se croyait incapable de survivre sans pilules, piqûres et bataillon de médecins. Le principal de ces derniers fut sans conteste Theo Morell, qui le soigna pendant les huit dernières années de sa vie.

Pour citer le Dr Karl Brandt, un de ses rivaux parmi les moins charitables, lui aussi fait prisonnier par les Américains : « Morell est originaire de je ne sais quelle localité des environs de Darmstadt ; il a quelque cinquante-six ans, est très gras, chauve, a le visage rond et joufflu, le teint très foncé et des yeux marron, est myope et porte lunettes ; ses mains et son torse sont très velus ; il mesure environ un mètre soixante-dix. » Il ajoute cette précision qui n'a certes rien de remarquable : « Marié, sans enfants. » Une des quatre secrétaires privées d'Hitler nous a livré cette description, peu appétissante, d'une soirée avec Morell : « Ses grosses mains velues croisées sur son ventre replet, Morell lutte contre le sommeil. Il a la curieuse habitude de fermer les yeux en relevant d'abord la paupière inférieure — à travers les verres épais de ses lunettes. C'est un spectacle hideux... De temps à autre, le colonel von Below le pousse du coude ; il se réveille alors en sursaut et s'empresse de glousser de rire, au cas où le Führer viendrait juste de faire une plaisanterie. »

Morell n'était pas populaire dans l'entourage d'Hitler, loin de là. Il ne buvait pas et ne fumait pas. Pis : « On ne peut dire qu'il mangeait, se souvient le Dr Hanskarl von Hasselbach, l'associé de Brandt. Il bâfrait comme un porc. » Une secrétaire du QG ajoute : « L'appétit de Morell était aussi énorme que son ventre, et il l'exprimait de façon non seulement visible, mais audible. » Un jour où Hasselbach se permit de faire allusion aux odeurs corporelles de Morell, Hitler rétorqua sèchement : « Je n'emploie pas Morell parce qu'il sent bon, mais pour veiller sur ma santé. » En dépit du loyal soutien du dictateur, Morell était tenu à l'écart par la plupart des aides de camp. Selon son ami le Dr Aloys Becker, cette hostilité se manifestait par divers petits affronts et autres mesquineries. Comme les Morell se trouvaient invités chez les Wagner à Bayreuth, par exemple, un jeune aide de camp SS

s'exclama sur un ton insultant : « Que faites-vous ici ? Qui vous a invités ? »

L'on ne peut que s'étonner qu'Hitler ait autorisé ce médecin obèse et vieillissant à lui administrer une telle quantité et une telle variété de médicaments. L'entourage d'Hitler en était au désespoir. Sa gouvernante de toujours, Anni Winter, explique : « Dès que Morell commença à s'occuper d'Hitler, les médicaments les plus divers firent leur apparition sur sa table, de plus en plus nombreux et puissants. Parallèlement, les restrictions diététiques se multipliaient ; un nombre croissant d'aliments lui étaient interdits, tandis que la quantité de ceux qui étaient permis ne cessait de diminuer. Cela commença vers l'hiver 1937-1938 par un petit flacon de je ne sais quelle potion. Au fil des sept années qui suivirent, leur quantité ne cessa d'augmenter : pour finir, il y avait de quoi remplir une mallette de diplomate. » Morell lui administrait des comprimés et des dragées, des stimulants et des calmants, des sangsues et des bacilles, des compresses chaudes et froides, sans compter littéralement des milliers de piqûres : des litres et des litres de fluides mystérieux étaient injectés chaque année dans le corps du Führer reconnaissant et crédule, au point qu'il arrivait à Morell de ne plus savoir où piquer les veines, tant il y avait de cicatrices.

Depuis la fin de la guerre, l'on n'a cessé de s'interroger sur Morell et sur ses méthodes. Quelle était l'étendue de son influence sur Hitler ? Comment soignait-il cet homme dont dépendait le destin de deux cents millions d'Européens ? Le Dr Erwin Giesing, l'oto-rhino-laryngologiste qui eut l'occasion d'examiner Hitler à la suite de la tentative d'assassinat de 1944, était furieux de la confiance aveugle que ce dernier avait en son médecin : « Morell, écrit-il dans un manuscrit daté de novembre 1945, avait réussi à transformer cet homme solide et en bonne santé en un malade totalement dépendant des piqûres et des comprimés qu'il ne cessait de lui administrer. Profitant du tempérament névrotique d'Hitler, il proférait des théories absolument grotesques : l'énorme travail que fournissait Hitler entraînait, à l'en croire, une dépense d'énergie comparable à celle de gens vivant sous les tropiques, énergie qui devait immédiatement être remplacée par toutes sortes d'injections, notamment de l'iode, des vitamines, du calcium, des extraits de cœur et de foie, ainsi que des hormones¹. »

1. Dr Erwin Giesing, « Rapport sur mon traitement d'Hitler », rédigé en juin 1945. J'ai fait don d'une copie de ce rapport et d'autres documents à l'*Institut für Zeitgeschichte* (Institut d'histoire contemporaine) de Munich.

Et pourtant, bien avant que Morell ne devienne le médecin personnel d'Hitler, des patients exigeants avaient été soignés par lui à leur entière satisfaction, affirmant que leur état s'était amélioré, voire qu'ils avaient été guéris de maux que d'autres médecins étaient impuissants à soulager. Aux yeux de ses collègues, toutefois, les méthodes de Morell paraissaient pour le moins douteuses. Giesing se souvient d'un épisode remontant à 1944 : « Morell entra dans l'antichambre du bunker et fit une piqûre à Hitler, comme toujours en présence de Linge (le valet d'Hitler). J'attendis dans le bureau. Au bout d'environ cinq minutes, Morell ressortit, tenant la seringue de la main droite et quelques ampoules vides dans la gauche — je me souviens qu'il y en avait une grande et deux plus petites. Lorsqu'il posa un moment les ampoules vides sur le bureau, je vis qu'elles ne portaient aucune étiquette. Morell les emporta ensuite dans le cabinet de toilette du personnel, rinça la seringue et jeta simplement les ampoules dans les WC. »

Nous examinerons par la suite la nature des médicaments prescrits par Morell. Penchons-nous d'abord sur la personnalité médicale d'Hitler. Le Dr Giesing donne quelques points de repère : « La constitution psychopathologique d'Hitler et la certitude de toujours avoir raison qui y était associée entraînaient des troubles névrotiques nettement marqués. Il était intensément préoccupé par ses propres fonctions organiques et tout particulièrement par son système digestif. Il y avait d'autres symptômes, par exemple la fréquence avec laquelle il prenait son propre pouls et me demandait de le confirmer, lorsque je l'examinais ; et aussi sa peur constante d'une mort précoce — en automne 1944, il répéta à maintes reprises qu'il ne lui restait que deux ou trois ans à vivre. Il était évidemment convaincu que d'ici là il aurait remporté la victoire finale, et donné en outre au peuple allemand une suprématie telle et une position si inébranlable que "d'autres pourraient prendre la relève". Signes caractéristiques également : son addiction à certains médicaments tels que les somnifères, divers comprimés contre l'indigestion, composés bactériens et "fortifiants", que ce fût sous forme de pilules ou d'injections. Sans être à proprement parler un drogué, sa constitution lui faisait prendre un plaisir particulier à certains médicaments, notamment la strychnine et l'atropine contenues dans les pilules carminatives, ou la cocaïne utilisée pour soigner ses sinus. Il le reconnaissait lui-même : il avait nettement tendance à s'y accoutumer. »

Dans une étude datant de 1951, le professeur von Hasselbach s'interroge lui aussi sur les traitements de Morell : « Ni moi ni

les autres médecins ne savions ce que contenaient ses piqûres. » Pendant une courte période, Brandt partagea la cellule de Morell ; il dira par la suite que ces quelques jours furent la pire torture que les Américains pouvaient lui infliger. A cette occasion, Morell lui assura qu'il n'avait jamais injecté de morphine à Hitler, rien que des hormones, des vitamines et du glucose. L'on est d'ailleurs en droit de se demander si ces médicaments étaient réellement inoffensifs à des doses aussi massives. Le capitaine Heinz Assmann (officier d'état-major de la Marine attaché au haut commandement allemand à partir d'août 1943, il resta aux côtés d'Hitler jusqu'au 23 avril 1945) parla de ces milliers d'injections de glucose à des spécialistes, qui furent loin de les estimer inoffensives : « Il existait un risque d'artériosclérose, écrit Assmann, avec divers effets secondaires tels qu'une sénilité précoce... Il est également probable que les piqûres administrées à A.H. contenaient des stimulants tels que le *Pervitin* (amphétamine notoire) ; en effet, divers observateurs témoins des effondrements d'A.H. racontent comment il revivait littéralement grâce aux comprimés ou aux piqûres de Morell. »

Les dossiers de Morell lui-même ne contiennent cependant aucune allusion à une éventuelle administration de *Pervitin* à Hitler, d'ailleurs peu probable. Le *Pervitin* (alias chlorhydrate de 1. phényl, 2. méthylaminopropane) est une substance pharmacodynamique stimulant le système sympathique, qui entraîne une dépendance ; pis, elle peut causer des séquelles permanentes ; son usage fut réglementé par la loi allemande sur les narcotiques de 1941. Le *Pervitin* est mentionné à de rares reprises dans les papiers de Morell, par exemple dans son agenda, en date du 15 octobre 1943 (« ordonnance de *Pervitin* pour la pharmacie Engel »), avec ce post-scriptum manuscrit : « manque ». (La pharmacie Engel fournissait en exclusivité le QG d'Hitler.) Le 27 juillet 1944, il note également : « Prescrit Eupaverin + *Pervitin*, coussins chauffants. » Morell connaissait parfaitement les dangers de cette drogue. Le 1^{er} décembre 1944, il écrit à un patient : « Avec les ordonnances jointes, vous pourrez obtenir de l'Intelan et des tablettes de Vitamultin à la pharmacie Engel, 63 Mohrenstrasse, Berlin W8. Je dois cependant vous mettre en garde contre le *Pervitin*. Il ne remplace pas l'énergie perdue : ce n'est pas la carotte, c'est le bâton ! Comme stimulant général, une injection de 5 cc d'Homoseran tous les deux ou trois jours vous fera du bien. »

Le Dr Giesing était furieux de ne pas savoir exactement ce que Morell injectait à Hitler : « Par exemple, écrit-il, j'ignorais s'il lui donnait ou non des hormones. Il aurait été important de

savoir si d'éventuelles doses massives d'hormones affectaient l'apparence physique d'Hitler, en supprimant par exemple des stigmates féminins. »

Divers ministres du Reich et hauts fonctionnaires du parti nazi se méfiaient également de Morell. En juin 1943, Joachim von Ribbentrop essaya de le sonder — Morell nous livre un récit détaillé de la conversation. « Le ministre des Affaires étrangères du Reich, von Ribbentrop, m'a invité à déjeuner à Fuschl... Après le repas, il me pria de monter à l'étage parce qu'il désirait me parler en privé. Je ne tardai pas à comprendre pourquoi il m'avait invité : pour me parler de la santé du Führer et de la façon dont je le soignais. » Ribbentrop lui demanda notamment s'il était bon pour Hitler de recevoir tant de piqûres : n'y avait-il réellement que du glucose ? Lui donnait-il autre chose ? Morell répondit laconiquement : « Je lui donne ce qu'il lui faut. »

Sachant qu'il bénéficiait de l'entière confiance d'Hitler, il pouvait se permettre de remettre à leur place les curieux, si puissants qu'ils fussent. Hitler ne cessait en effet de lui répéter combien il avait besoin de lui. En juillet 1944, le Führer lui-même renvoya le Dr Giesing, plus que jamais furieux, avec cette explication : « La situation est la suivante. C'est Morell qui m'a guéri. Je sais que ses nouvelles méthodes ne sont pas encore reconnues au niveau international, et qu'il poursuit des recherches dans divers domaines sans être encore parvenu à des conclusions définitives. Mais n'en est-il pas toujours ainsi pour ceux qui innovent dans le domaine médical ? Il faut du temps pour que des méthodes nouvelles s'imposent. Je suis absolument convaincu que les efforts de Morell porteront leurs fruits. Et s'il a besoin d'un soutien financier pour ses travaux, je le lui accorderai². »

Morell pouvait s'enorgueillir d'autres remarques similaires de la part d'Hitler. Il y eut notamment un épisode significatif en automne 1944, quelques semaines après l'échec du « complot des docteurs ». Le 8 novembre à minuit passé, alors qu'Hitler préparait l'offensive des Ardennes, il fit appeler Morell. Quelques heures après, celui-ci note dans son journal : « Le Führer a soudain été pris de douleurs dans la région du sternum, accompagnées d'une importante accumulation de gaz dans l'abdomen. D'après ce qu'il m'a dit, il doit faire face à des décisions cruciales, ce qui a entraîné des troubles nerveux croissants. » Une fois de plus, la seringue hypodermique de Morell eut un effet magique : « Le

2. Giesing, manuscrit de juin 1945.

Führer ne cessait de me remercier pour ce soulagement immédiat. Après avoir érucé à plusieurs reprises, ce qui évacua des gaz et l'air qu'il avait avalé... il devint d'excellente humeur et me répéta à quel point les récentes intrigues contre moi l'avaient irrité. "Dire que ces imbéciles n'ont même pas pensé au mal que cela m'aurait fait ! Je me serais soudain retrouvé sans médecin, alors qu'ils n'ignorent quand même pas que vous m'avez à maintes reprises sauvé la vie, depuis huit ans que vous me soignez. Quand je pense à mon état de santé *avant* ! Tous les médecins que l'on m'amenait étaient des incapables. Je ne suis pas un ingrat, mon cher docteur. Si nous avons tous deux la chance de survivre à cette guerre, vous verrez comme je vous récompenserai !" »

Morell s'empressa de profiter de l'occasion : « *Mein Führer*, si un médecin ordinaire vous avait soigné, vous seriez resté si longtemps dans l'incapacité de travailler que le Reich aurait sombré. J'ai... été *obligé* d'administrer des doses élevées... d'aller jusqu'à la limite de ce qui est permis... » Là-dessus, Hitler lui serra chaleureusement la main et le gratifia d'un long regard empli de reconnaissance. « Mon cher docteur, lui dit-il, j'ai bien de la chance de vous avoir. » (*Journal*.)

Les autres médecins enviaient bien entendu la position de Morell — surtout son « médecin-accompagnateur » en titre, Karl Brandt, jeune et avenant chirurgien qui devait être pendu en 1947 pour crimes contre l'humanité.

Brandt s'était creusé la cervelle pour tenter de résoudre l'énigme de Morell. Interrogé en septembre 1945, il essaya d'expliquer comment et pourquoi celui-ci avait pu conserver sa position huit années durant. Était-il soumis à des pressions extérieures visant à maintenir Hitler sous son influence ? Était-il manipulé par quelqu'un d'autre ? Ou bien lui-même essayait-il de s'assujettir Hitler à ses propres fins, politiques ou financières ? Brandt s'avoua incapable d'expliquer le mystère ; Morell avait sans doute une certaine ruse animale, mais il l'estimait « trop épais » pour se livrer à des intrigues politiques, sans compter qu'il ne se serait certainement jamais mêlé à des actions susceptibles de faire courir le moindre risque à sa grasse personne. Peut-être Morell exerça-t-il sur Hitler le genre d'influence qu'ont souvent les médecins, jusqu'au point où le dictateur ne put plus se passer de ses soins et finit par se sentir obligé à son égard. Hasselbach, assistant de Brandt à partir de 1936, a attiré l'attention sur la dépendance manifeste d'Hitler par rapport à Morell : « Je reste stupéfait de l'influence qu'il exerçait

sur Hitler dans le domaine médical », écrit-il. Selon Brandt, Morell aurait pu « piéger » Hitler de trois façons : soit en lui administrant un narcotique tel que la morphine ; soit par des traitements hormonaux ; ou encore par des moyens moins spécifiques, en jouant sur la gratitude que les patients ressentent envers le médecin qui les a guéris d'une maladie ou qui a augmenté leur vitalité.

Pourquoi Hitler resta-t-il fidèle à Morell ? Ses raisons étaient sans doute aussi complexes qu'irrationnelles. Son choix fut probablement gouverné par la méfiance qui entourait tous les spécialistes de niveau supérieur dans le Troisième Reich. La plupart des hauts fonctionnaires du Parti s'étaient attaché des médecins de réputation douteuse. Himmler et Ribbentrop se faisaient soigner par des guérisseurs et masseurs tels que Felix Kersten ; Hess était un adepte de la phytothérapie et de l'astrologie. Sous cette dictature dont le chef détestait les spécialistes, le dilettante était roi. Il ne subsiste d'ailleurs aucun doute quant à l'attitude d'Hitler à cet égard. Le 30 août 1944 le nouveau chef d'état-major de l'armée de l'Air émit l'opinion que l'avion à réaction Messerschmidt-262 serait meilleur chasseur que bombardier, ce qui lui valut cette réprimande d'Hitler : « Les experts ne servent à rien, sinon à expliquer pourquoi quelque chose ne marchera pas ! » L'aversion d'Hitler envers les experts militaires du GQG était tout aussi notoire : il avait coutume de dire que c'était un ramassis de menteurs. Quoi de plus naturel, alors, que le Führer engage un médecin dont la seringue effectuait des « cures miracles » instantanées ?

La nature exacte des traitements administrés par Morell à Hitler sera examinée par la suite. Il est probable que, seules, des expériences cliniques permettraient de déterminer dans quelle mesure exacte l'incontestable puissance de travail d'Hitler dérivait des médicaments prescrits par son médecin. Il est en tout état de cause certain que Morell lui donnait des stimulants. « Par "stimulants", écrit Brandt, j'entends non seulement les doses quotidiennes de Vitamultin, mais surtout les injections massives de glucose, qui affectaient certainement la vitalité d'Hitler. » Hasselbach analysait les méthodes de Morell avec davantage de sévérité : « A de nombreuses occasions, il fit croire à des patients qu'ils étaient atteints d'une maladie grave, qu'il aurait par la suite "guérie". » Hasselbach reconnaît cependant qu'« ... il obtenait souvent de bons résultats dans les cas de maladies nerveuses ». Morell avait notamment soigné le ministre de la Propagande : le Dr Goebbels souffrait d'une dermatose couvrant presque entièrement le corps ; les démangeaisons l'empêchaient

de dormir. Pas moins de vingt-deux médecins avaient en vain tenté de le guérir. Morell y réussit, grâce à une série d'injections d'*Homoseran*. Goebbels ne l'oublia jamais : « Je suis heureux de pouvoir faire face à mes lourdes responsabilités actuelles, note-t-il le 10 mars 1943. Et je l'attribue en premier lieu au traitement de Morell. » Fort impressionné, Hitler « prêta » son docteur à d'autres hautes personnalités, notamment à Mussolini.

Le dossier sur le « Patient A » détruit nombre de légendes cultivées par les historiens. La preuve est faite que les spéculations de William C. Langer (ancien conseiller de l'OSS) au sujet des bizarres problèmes sexuels et psychologiques d'Hitler ne reposaient sur aucun fondement réel. Les récentes théories de Charles Heston exposées dans *The Hitler Casebook (Le cas Hitler)* sur la toxicomanie d'Hitler ressortissent au même domaine. Les mythes américains concernant la « syphilis héréditaire » du dictateur et les rumeurs soviétiques sur son « impuissance sexuelle » apparaissent également sans base sérieuse en regard des analyses de sang et d'urine reproduites dans l'Appendice à la fin de ce livre.

Les documents de Morell semblent prouver par contre qu'Hitler était effectivement atteint de la maladie de Parkinson en 1945. Il est certain que son médecin s'en doutait : cela seul peut expliquer pourquoi il lui prescrivait des doses croissantes de Homburg 680, médicament que son patient, doublement condamné, continua à prendre lorsque Morell s'enfuit en Bavière le 22 avril 1945.

Un fait est avéré : la plupart des médicaments prescrits par Morell étaient parfaitement anodins, et il administrait les autres en quantités si minimes qu'ils ne pouvaient guère être efficaces, et encore moins dangereux. Selon les spécialistes actuels, les préparations à base d'hormones conçues par lui, tel l'« Orchikrin » (soi-disant élixir de jeunesse) n'étaient que de la pacotille. Peut-être Morell en était-il conscient et administrait-il ces placebos pour contenter son patient avide de pilules. En revanche, l'on ne peut considérer avec la même indulgence son utilisation immodérée de spécialités à base de sulfamides, notamment l'Ultraseptyl, dont les spécialistes avaient depuis longtemps prouvé la toxicité, ni le fait qu'il administrait à Hitler sa propre « pénicilline », encore au stade expérimental.

Morell ne sera sans doute jamais considéré comme l'un des grands médecins du siècle. L'histoire le jugera comme un praticien qui avait une confiance excessive en ses capacités, et sans doute plus négligent que malintentionné, mais avant tout comme un homme d'une jalousie et d'une vulnérabilité monumentales.

3. Theodor Morell

Second fils d'un instituteur d'origine huguenote, Theodor Gilbert Morell vit le jour à Trais-Münzenberg, en Haute-Hesse, le 22 juillet 1886, un peu moins de trois ans avant son célèbre patient à venir. Sa mère était issue d'une famille de riches fermiers de la région. Son frère aîné s'appelait Adolf et sa sœur, la cadette des enfants Morell, Emily. Son passeport le décrit ainsi : « taille moyenne, visage ovale, yeux gris ». Nous savons par ailleurs qu'adulte il était obèse (son poids oscillait entre 101 et 104 kilos). Rien d'étonnant, donc, à ce qu'il ait eu des problèmes cardiaques et rénaux vers la fin de sa vie. Enfant, il souffrait de fréquentes crampes d'estomac, au point qu'il ne put fréquenter l'école primaire de son village.

Ses études n'en furent pas moins brillantes. Son diplôme de fin d'études secondaires précise qu'il a été dispensé des épreuves orales à cause de son excellent dossier scolaire et de ses résultats à l'écrit. Entre seize et dix-neuf ans, il suivit un séminaire de préparation à l'enseignement à Friedberg (Hesse). Après avoir enseigné pendant un an à Breizenheim, près de Mayence, il poursuivit des études plus poussées à Giessen, pour finir par la médecine à l'université de Heidelberg. Le jury le reçut, le 26 juillet 1909, avec les appréciations suivantes : *Anatomie : très bien ; Physiologie : très bien ; Physique : très bien ; Chimie, Zoologie et Botanique : bien*. Morell se rendit ensuite en France, où il fut étudiant à Grenoble et à Paris ; de décembre 1909 à l'été de l'année suivante, il fit un stage à l'Institut d'Accouchement Tarnier et se spécialisa notamment dans la parasitologie, avant de regagner l'Allemagne et Munich. Il y accumula des certificats d'immunologie, de psychiatrie et d'otologie, ainsi que (en août 1910) de gynécologie.

Il ne termina pas sa spécialisation, et présenta en 1913 sa thèse sur un sujet d'obstétrique : « *La présentation transverse et son traitement, sur la base de seize cas observés à la clinique gynécologique de l'université de Munich.* » Le 23 mai de la même année, le ministre d'Etat de Bavière lui accorda le droit d'exercer la médecine, « aux termes du § 29 du Code professionnel du Reich ». Theo Morell commença à gagner sa vie en qualité d'assistant à Bad Kreuznach. Cela ne dura pas. Peu après, il s'embarqua comme médecin de bord sur un paquebot de la C^{ie} maritime Woehrmann, puis passa à la Hamburg-South America Line et enfin au North German Lloyd. Bien des années plus tard, il lui arrivait de laisser entendre mystérieusement que ses traitements les moins conventionnels étaient le fruit d'une expérience acquise dans les mers tropicales.

Il finit par se spécialiser plus ou moins dans les maladies des voies urinaires et acheta un petit cabinet à Dietzenbach, près d'Offenbach. Pendant la première guerre mondiale, il servit brièvement sur le front Ouest, puis devint médecin d'un camp de prisonniers, à Ohrdruf (Thuringe). En janvier 1919, il acquit un cabinet à Berlin, Bayreuther Strasse, où il exerça durant les dix-sept années suivantes. En 1920, il épousa une riche actrice, Johanna Möller. Ils n'eurent pas d'enfant ; ce mariage profita par contre à sa pratique en lui faisant une excellente publicité. Nombre de ses patients venaient de la Commission d'Armistice interalliée. Beaucoup étaient également juifs — surtout lorsqu'il acheta, vers 1925, une villa à Heringsdorf, lieu de villégiature très prisé des Juifs, sur la Baltique. Il y installa même un petit sanatorium qui se révéla peu rentable et qu'il finit par transformer en hôtel.

Grâce à l'argent de sa femme, il put toutefois installer luxueusement son cabinet. Au fil des années, il se vit offrir successivement les postes de médecin de la cour du shah de Perse et du roi de Roumanie. Il refusa : la vie qu'il menait à Berlin, où il se consacrait à une clientèle privée capable de payer ses honoraires, le satisfaisait pleinement.

Au début des années trente, Theo Morell était devenu un médecin réputé — et à la mode. Un papier à en-tête datant de 1932, qui figure parmi les documents retrouvés, précise : « *Rayons X, haute fréquence, diathermie, radiations, traitements galvaniques, analyses de sang et d'urines.* » Son revenu annuel était d'environ 150 000 Reichsmarks. Le Kronprinz lui donna sa photo dédicacée. Les riches et les célébrités de l'Allemagne d'entre les deux guerres se pressaient dans sa salle d'attente. L'on pouvait y rencontrer le chanteur Richard Tauber, le champion de boxe Max

Schmeling, Rosita Serrano, Martha Eggert, et aussi Hansi Burg, la maîtresse de Hans Albers. Une analyse plus précise montre qu'il s'agissait surtout de vedettes de la scène et de l'écran, et d'un certain nombre d'hypocondriaques et de personnalités politiques ; comme son assistant Richard Weber devait le faire remarquer non sans mépris : « Des gens ni très intelligents ni particulièrement dotés de sens critique. »

Lorsque les nazis prirent le pouvoir en janvier 1933, Morell en subit désagréablement le contrecoup. Sa plaque fut maculée et recouverte du mot *JUIF* — peut-être uniquement à cause de sa clientèle, encore qu'il fit lui-même remarquer que son teint basané pouvait le faire prendre pour un juif. Toujours est-il que sa pratique en souffrit considérablement. Il fut prompt à réagir : en avril 1933, il entra au Parti nazi. Cela ne l'empêcha pas, pendant au moins cinq ans, de continuer à soigner des patients juifs. En 1935, il s'installa à l'autre bout de Berlin, au n° 216 du très chic Kurfürstendamm, où il se spécialisa dans les maladies vénériennes (bien que sa plaque continuât à indiquer « médecine générale », car il n'était en fait pas un spécialiste). Son appartement personnel, adjacent au cabinet, était digne d'un médecin coté : salle à manger en chêne massif, chambre à coucher dessinée par le célèbre professeur Gustav Eberlein, du musée des Beaux-Arts de Berlin (il avait fallu un an pour la sculpter), cabinet de travail... Son équipement médical ultra-moderne comprenait notamment un cabinet de radiographie dernier cri, une lampe à ultraviolets et trois appareils à diathermie.

Au printemps 1936, ses amis des milieux cinématographiques lui amenèrent un nouveau patient : Heinrich Hoffmann, photographe officiel d'Hitler et son ami personnel dès l'époque de Munich. Après le décès de sa première femme, Hoffmann s'était mis à boire et glissait peu à peu vers l'homosexualité. Il avait besoin de Morell, car il souffrait d'une blennorragie, baptisée avec tact « pyélite » par le médecin. Morell, qui avait une excellente clientèle à Berlin, ne tenait pas particulièrement à aller à Munich. Mais Hitler lui envoya son avion personnel ; ce fut ainsi que, dans la villa de Hoffmann, située à Bogenhausen, dans la banlieue chic de Munich, le docteur fut présenté au chancelier du Reich.

Hitler traversait alors une période très mélancolique, car son fidèle chauffeur Julius Schreck venait de mourir ; il craignait de perdre également Hoffmann. Aloys Becker (un ami de Morell) se souvient : « Hitler fut très favorablement impressionné par Morell, et regretta qu'il n'eût pas été là pour soigner Schreck. »

Morell guérit le photographe ; il n'y eut pas de complications. Il resta quatre semaines à Munich, avant d'accompagner Hoffmann à Venise pendant sa convalescence. De la sorte, il devint également un familier d'Hitler. Au début de l'été 1936, Johanna Morell vint rendre visite à son mari chez les Hoffmann. Morell lui désigna une jeune femme : « Tu vois cette blonde platinée ? C'est l'amie du Führer. » Eva Braun avait été assistante dans le laboratoire photo d'Hoffmann avant d'être remarquée par Hitler, auquel, on le sait, elle resta loyale jusqu'à leur suicide commun en 1945.

Les Hoffmann invitèrent les Morell à passer les fêtes de fin d'année chez eux. Le jour même de Noël, Heinrich Hoffmann les emmena tous à l'Obersalzberg, où Hitler vivait au Berghof. Ils étaient logés dans la « Maison Bechstein », mais étaient invités tous les jours au Berghof.

M^{me} Morell n'allait pas de sitôt oublier ce Noël. « Un jour, raconte-t-elle, alors que les autres étaient allés jouer aux boules, y compris *Frau* Hoffmann, j'allai m'asseoir avec mon mari sur le banc de la cheminée. Hitler apparut soudain à nos côtés : "Pourriez-vous me consacrer un moment, Morell ?" » Les deux hommes se rendirent à la serre. Cette soirée devait marquer un tournant décisif dans la vie de Morell. « Bormann et Brandt ne tardèrent pas à arriver, poursuit M^{me} Morell. Je compris par la suite qu'ils avaient eu vent de quelque chose. Ils se hâtèrent de gagner la serre, mais Hitler les renvoya sans cérémonie. C'est à cette occasion qu'il jeta son dévolu sur mon mari. »

Il fut convenu que Morell prendrait en main le traitement médical d'Hitler. Celui-ci souffrait d'ennuis gastriques qu'aucun médecin ne parvenait à guérir. Ils étaient sans doute en majeure partie d'origine nerveuse ; Morell le soupçonna : dans son journal, il note à plusieurs occasions que les crises étaient associées à des chocs moraux ou à de vives contrariétés. La raison spécifique pour laquelle Hitler avait décidé d'essayer un nouveau médecin était toutefois une grave crise d'eczéma. « J'avais les deux jambes pleines d'eczéma, écrira-t-il huit ans plus tard, au point que j'étais couvert de pansements et ne pouvais même plus mettre de bottes. » Le dictateur promit à son nouveau médecin que, s'il parvenait à le guérir, il lui offrirait une maison.

Johanna Morell n'était pas très enthousiaste. Elle se doutait bien de ce que les deux hommes mijotaient. Dès que Theo revint, elle courut à sa rencontre et lui dit, avec le sens des affaires et la vivacité qui la caractérisaient : « Qu'avons-nous besoin de cela ! Quelle idée de venir ici ! A Berlin, nous avons un cabinet qui

marche magnifiquement.» Mais pour Morell la tentation était trop forte.

Peu après, sans doute le lendemain même, il examina son nouveau patient. L'examen achevé, il se redressa, rajusta ses épaisses lunettes et affirma : « En moins d'un an, vous serez de nouveau un homme en parfaite santé. »

C'était une promesse hardie, mais il savait déjà quel traitement il allait essayer.

4. *« Je n'ai jamais été malade »*

L'on serait tenté de dire que, quelques années avant de rencontrer Morell, Hitler n'avait pas d'ennuis de santé. Ses antécédents médicaux sont mal connus. Enfant, il avait eu des ennuis pulmonaires qui avaient par la suite disparu. C'est du moins ce que Morell affirma plus tard à ses interrogateurs. Hitler avait une cicatrice à la cuisse gauche, consécutive à une blessure de guerre (il avait effectué de dangereuses missions sur le front en qualité de messenger). En novembre 1945, le Dr Giesing écrit : « Il avait une ancienne cicatrice non irritante, profonde et ovale, de la taille d'un haricot (l'axe longitudinal étant vertical), dans la partie supérieure du muscle externe. Hitler ne put me dire s'il restait un éclat d'obus. »

Rien de plus. Lorsque Morell suggéra à Hitler de rédiger son histoire médicale, celui-ci refusa net. Le 31 mars 1945, le médecin note la réponse d'Hitler dans son journal : « Je n'ai jamais été malade. Il n'y a donc rien à dire. »

Refusant de se satisfaire de si peu, Morell lui rappela la lourde chute qu'il avait faite lors de sa tentative de putsch de 1923 : il s'était blessé à la clavicule et au bras gauches ; son bras était resté paralysé quelque temps ; il n'en avait retrouvé le plein usage que grâce à des exercices acharnés. (Hitler s'était fracturé la clavicule gauche [scapula] et la partie inférieure de la cavité glénoïde.) En 1945, Morell déclara à ses interrogateurs américains que, en conséquence, l'abduction et la rotation du bras gauche d'Hitler restèrent réduits pendant plusieurs années. Hitler n'en répéta pas moins qu'il n'y avait rien à dire ni à écrire à ce sujet : c'était absolument dénué d'importance, car il avait retrouvé toute sa mobilité.

Hitler se considérait comme un homme normalement bien

portant. Au cours de l'été 1941, où une crise sérieuse de dysenterie le contraignit à garder le lit, il s'excusa d'importuner Morell, qui note dans son journal : « Ce matin, le Führer m'a envoyé son valet pour me dire qu'il ne s'était jamais alité un seul jour depuis qu'il avait été gazé lors de la première guerre mondiale, et qu'il se considère donc comme un mauvais patient. » D'autres passages du journal nous donnent une image moins idyllique de l'histoire médicale d'Hitler. Le 1^{er} décembre 1944, après avoir injecté au Führer son cocktail quotidien de glucose, de Vitamultin et d'extrait de foie, Morell note que, selon Hitler, ses pires spasmes avaient toujours suivi de dures épreuves : le procès de 1924 (où il risquait la mort) ; les traites impayées de 1929 (pour le *Völkischer Beobachter* et les éditions Eher) ; les heurts avec l'armée en 1935-1936 ; le 18 juillet 1943 avant d'affronter le Duce à Feltre, alors qu'il se doutait que l'armée italienne était sur le point de les trahir ; et enfin, en 1944, après la tentative d'assassinat.

La crise de 1924 avait peut-être été moins grave que les autres, car Morell n'y fait plus allusion lorsqu'il récapitule une fois de plus le tout, le 10 janvier 1945 : « Alors que nous prenions le thé il y a quelques jours avec M^{me} Christian et M^{lle} Schroeder, le Führer mentionna qu'il avait pour la première fois eu des spasmes vraiment douloureux en 1929. » Le 3 octobre 1944, Morell ne mentionne pas davantage cette première crise : « Je peux ajouter que le Führer — comme il l'a dit lui-même ce soir — a régulièrement souffert de spasmes abdominaux et de météorisme depuis 1929, consécutivement aux dures épreuves morales de cette époque. Il souffrit également de spasmes après avoir pris pendant une longue période des capsules recommandées par Brückner¹. (Le Dr Grawitz² put établir que ces capsules contenaient de l'alcool méthylique.) Depuis, ces spasmes ont régulièrement fait leur réapparition après des périodes de tension morale, comme ce fut le cas récemment. »

Détail qui n'arrangeait rien, en 1936, lorsque Morell commença à le soigner, Hitler était devenu un végétarien inconditionnel. Il ne mangeait ni viande ni poisson, pas même des œufs, et allait jusqu'à attribuer à cela son extraordinaire énergie. Certains observateurs affirment cependant qu'il était encore plus actif

1. Le *Gruppenführer* SA Wilhelm Friedrich Brückner, né le 11 décembre 1884 ; camarade de régiment d'Hitler. Il devint un de ses aides de camp.

2. Dr Ernst-Robert Grawitz, né à Berlin le 8 juin 1899. Médecin-chef des SS. Spécialiste de médecine interne depuis 1929.

avant d'accéder au pouvoir. Selon des sources sûres, sa conversion au végétarisme était relativement récente (sans doute 1931 ou 1932). Le ministre de l'Agriculture Richard Darré attribua par la suite ce changement soudain au suicide de sa bien-aimée nièce Geli Raubal dans son propre appartement, en septembre 1931. Lorsque Darré lui exposa cette thèse en septembre 1945, Giesing admit « qu'il était en effet possible qu'il (Hitler) eût ressenti le besoin de réprimer une culpabilité sexuelle ». Anni Winter, la gouvernante d'Hitler, va dans le même sens lorsqu'elle déclare (en 1952) à un historien allemand : « Il a cessé de manger de la viande après la mort de Geli Raubal... Il aimait les fruits, les légumes et les pâtisseries ; mais lorsque le professeur Morell devint son médecin, ses habitudes alimentaires — je pense aussi à la boisson — devinrent franchement malsaines et anormales. » M^{me} Winter va jusqu'à qualifier l'influence de Morell de « démoniaque » ; il aurait lentement, mais systématiquement, ruiné la santé d'Hitler, en l'affamant délibérément pour le maintenir artificiellement en vie à l'aide de ses piqûres et de ses pilules.

Le premier médecin attaché à Hitler fut non pas Morell, mais un chirurgien jeune et capable, du nom de Karl Brandt. Né à Mulhouse en 1904, il avait étudié la médecine et la chirurgie à Iéna, Freiburg, Munich et Berlin avant d'exercer son art sous la direction du célèbre professeur Magnus, au service de chirurgie de l'hôpital minier de Bochum. Après avoir vu le leader nazi pour la première fois à Essen en 1932, il s'était inscrit au Parti dans les quelques semaines qui suivirent la prise du pouvoir. Lorsque Magnus fut muté à Berlin au cours de l'hiver 1933-1934, il demanda à Brandt de l'y rejoindre au service de chirurgie de la clinique universitaire.

Brandt entra au service d'Hitler à la suite d'une série de hasards. Alors qu'il languissait en 1924 à la forteresse de Landsberg, l'ex-chauffeur d'Hitler Emil Maurice avait vu une photo de la jolie championne de natation Anni Rehorn. Il se mit en rapport avec elle, et ce fut par lui qu'elle entra dans l'orbite d'Hitler. Lorsqu'elle épousa Brandt, le chirurgien fut lui aussi entraîné dans le sillage du leader nazi.

Le 15 août 1933, alors que ce dernier et son entourage traversaient la Bavière, Brandt était présent. Aux environs de Reit-im-Winkel, Brückner (l'aide de camp d'Hitler) fut blessé dans un accident de voiture. Après lui avoir donné les premiers soins, Brandt le fit transporter à l'hôpital de Traunstein, où il l'opéra sur-le-champ (Brückner s'était fracturé une jambe et le crâne). Hitler estima alors qu'il serait prudent qu'un médecin

l'accompagne dans tous ses déplacements. L'année suivante, lorsqu'il se rendit à Venise (en avion, cette fois) pour y rencontrer Mussolini, Brandt était du voyage. Et comme il se déplaçait de plus en plus fréquemment, deux autres médecins (tous deux anciens assistants de Magnus) furent attachés à sa suite : d'abord, le Dr Werner Haase, puis, en 1936, le Dr Hanskarl von Hasselbach, qui connaissait Brandt depuis la faculté et lui devait son engagement à l'hôpital de Bochum en mai 1933.

Il n'est pas sans intérêt d'apprendre que la « purge » qui élimina Röhm et ses SA, en juin 1934 (la « Nuit des longs couteaux »), laissa sa marque sur la santé d'Hitler. Il confia en effet à un spécialiste, le professeur Carl von Eicken, que depuis ce jour il souffrait de *tinnitus aurium* — d'un tintement dans les oreilles — à cause de « tous ces ennuis ».

Bien avant, il souffrait déjà de douleurs gastro-intestinales. Au début, il s'était en toute innocence soigné avec un produit assez étonnant, baptisé « Néo-Balestol ». Le « Balestol » était une huile utilisée pendant la première guerre mondiale pour nettoyer les canons. La rumeur avait dû se répandre dans les tranchées que c'était « bon pour les maux d'estomac ». Après l'armistice, un homme d'affaires avisé avait fabriqué une huile analogue, commercialisée sous le nom de Néo-Balestol. Le professeur Ernst-Günther Schenck, expert médical des forces armées allemandes pendant la seconde guerre mondiale, nous a précisé : « Un camarade d'Hitler lui conseilla sans doute d'en prendre pour calmer ses douleurs d'estomac. Ce produit contient toutefois de l'huile de fusel, qui est éminemment toxique. » Par la suite, ajoute-t-il, le Néo-Balestol fut interdit par les services de Santé du Reich.

Le dossier médical d'Hitler nous apprend qu'immédiatement après en avoir absorbé, il souffrit de céphalées, de vertiges, de diplopie et de tintements d'oreilles. Au cours d'une conversation avec von Eicken (chef du service ORL de l'hôpital de la Charité à Berlin), Hitler reconnut que le Dr Grawitz l'avait traité pendant les fêtes de Noël 1934 pour un empoisonnement aigu causé par le Néo-Balestol, « lequel, note également von Eicken, contient de l'huile de fusel ».

Au printemps 1935, alors que se déroulaient d'importantes négociations en vue d'un accord maritime anglo-allemand, Hitler fut alarmé par une gêne croissante dans le gosier. Certains de ses discours étaient agrémentés de couacs nettement audibles, ce qui était certes fâcheux pour un tel démagogue. Il craignait en outre que ce ne fût une tumeur maligne. Le 13 mai,

von Eicken fut de nouveau appelé à la chancellerie pour examiner Hitler. Il découvrit un petit polype du larynx, sur la corde vocale gauche, et proposa de l'opérer à l'hôpital de la Charité. Hitler insista pour que l'intervention eût lieu à la chancellerie. « Dites-moi, *Herr Professor*, demanda-t-il anxieusement, est-ce cancéreux ? Dans ce cas il me faudrait le temps de trouver un successeur. » Interrogé dix ans plus tard par des officiers anglais, Eicken se souvint qu'à cette occasion Hitler était dans l'ensemble alerte et plein de vivacité. (Quelle différence lorsqu'il le vit pour la dernière fois en 1944 : « Ses mouvements et ses réactions, tant physiques que mentales, s'étaient ralenties, et il était secoué par de fréquents tremblements. ») L'opération fut pratiquée à la chancellerie le 23 mai 1935. Soulagé, Hitler demanda au chirurgien quels étaient ses honoraires. Le professeur eut un geste de refus : « C'est un honneur pour moi. » Hitler rétorqua : « Soyez raisonnable. Vous avez huit enfants ! » Finalement, il dota une fondation créée par Eicken de 200 000 Reichsmarks, et fit en outre virer 60 000 RM sur le compte personnel de celui-ci. Pour Hitler, une garantie de survie valait bien cela. Von Eicken, quant à lui, résuma ainsi cette intervention banale dans ses dossiers médicaux : « Retiré polype, avec résecteur à collet, après injection de 0,015 de morphine, vaporisation de pantocaïne et antiseptie locale. »

En août 1935, alors qu'il se trouvait à l'Obersalzberg, Hitler contracta un gros rhume et un mal de gorge qui le faisait beaucoup tousser. Vers le milieu du mois, il ressentit de nouveau une gêne, comme d'un « corps étranger » dans le pharynx. Il fit de nouveau venir Eicken, qui nota : « Lorsque l'attention du patient est attirée sur la symptomatologie du "corps étranger avalé", il se souvient que, comme il tendait un bouquet à quelqu'un, une épine s'était fichée sous un de ses ongles et que, en la retirant avec les dents, il l'avait avalée, ce qui lui avait causé une douleur vive, mais passagère. » Après l'avoir examiné Eicken ajouta : « Mucosités sur les amygdales. Pharyngite aiguë. Tamponné le pharynx avec une solution de nitrate d'argent à deux et demi pour cent. »

Auparavant, il avait envoyé le polype du patient « Adolf Müller » au professeur R. Rössle, de l'Institut de Pathologie. Le 21 août, Rössle lui envoya les résultats : « Il s'agit d'un polype des cordes vocales (papillome). La bénignité est certaine. Il a été complètement excisé. Il porte des signes d'inflammation chronique avec hémorragies mineures ; les tissus contiennent des résidus de ces hémorragies, comme c'est presque toujours le cas pour ces polypes. »

En 1936, Hitler traversa de nouveau une épreuve de nature personnelle. Ses méthodes politiques triomphaient : en mars, la Wehrmacht avait ressuscité avec la réoccupation de la Rhénanie (contre l'avis des généraux, pétrifiés de peur) sans autre réaction française que verbale. Hitler lui-même n'était toutefois pas l'homme d'airain que le public imaginait. Le 16 mai, son chauffeur personnel, Julius Schreck, mourut des suites d'une douloureuse maladie, ainsi qu'il a été déjà dit ; Hitler en fut très affecté. Quatre jours après, il fit une fois de plus appel à l'affable ORL von Eicken, qui écrivit par la suite : « Depuis plusieurs jours, il a de nouveau les oreilles qui bourdonnent la nuit, avec une sorte de tintement métallique aigu dans l'oreille gauche. » Eicken examina le Führer sans découvrir la moindre anomalie clinique. L'acuité était supérieure à six mètres, des deux côtés. Il nota quelques observations : « Fatigué ; travaille manifestement trop. Soucieux (le chauffeur Schreck !). N'arrive pas à trouver le sommeil ; ensuite, dort fort peu. » Les recommandations du professeur furent les suivantes : « Faites une promenade dans la soirée ; prenez des bains de pied chauds et froids, ainsi que des sédatifs légers. Accordez-vous quelques vacances. » Hitler répondit qu'il dormait toujours mieux à l'Obersalzberg qu'à Berlin. Il expliquait ce fait à sa façon — en juillet 1944, il confia au Dr Giesing : « Je suis né à une altitude de 400 mètres, et reste persuadé qu'un homme doit vivre à l'altitude où il est né. »

Sa colère contre les généraux, lors de la « crise de la Rhénanie », ne fut manifestement pas sans conséquence. Au cours de cet été 1936, il souffrit de maux d'estomac croissants, parfois si forts qu'il ne pouvait ni travailler le jour ni dormir la nuit. Il était suffisamment perspicace pour se douter que ces maux étaient, pour une part, d'origine nerveuse. Il est certain que l'attitude de ses généraux pendant l'affaire de Rhénanie était, en dernière analyse, responsable de ces complications abdominales. Le 6 décembre 1944, Morell confia à son journal qu'Hitler était convaincu que tous ses problèmes de santé étaient le résultat de « onze années d'irritation à cause des généraux du 20 juillet ».

De nombreux médecins, souvent hauts fonctionnaires du Parti, essayèrent de le guérir. Tous échouèrent. Le Dr Grawitz n'obtint aucun résultat, pas plus que le professeur Bergmann, de la Charité. En fait, l'austère Bergmann proposa un traitement tellement radical qu'Hitler s'enfuit de son cabinet, blanc comme un linge. Il ne mangeait presque plus. Le traitement du Dr Grawitz ne fit que l'affaiblir ; il maigrissait à vue d'œil.

Ce fut alors (en décembre 1936) que Morell entra en scène avec cette promesse hardie : « En moins d'un an, vous serez de nouveau un homme en parfaite santé. » En 1944, Hitler devait faire cette déclaration pathétique au Dr Giesing : « Vous ne pouvez imaginer ce que je dois à Morell, docteur. En 1936, il m'a sauvé la vie. J'en étais arrivé au point où j'avais peine à marcher. Les traitements qu'on me prescrivait étaient totalement erronés. Même ceux de Grawitz et de Bergmann, qui m'affamaient littéralement. Je ne buvais plus que du thé et ne mangeais que des biscuits. C'est alors que Morell est arrivé, et il m'a guéri. »

Morell supposait que les douleurs abdominales d'Hitler étaient causées par une flore intestinale anormale. Il avait longuement étudié ce problème. Les bactéries de l'intestin jouent un rôle important, par les substances qu'elles sécrètent, et exercent un rôle protecteur à l'égard d'autres substances actives de l'appareil digestif. En tout premier lieu, Morell envoya un prélèvement de selles au professeur A. Nissle, de l'Institut de Recherches bactériologiques de Breisgau.

Nissle avait réussi à isoler une souche de *bacillus coli communis* possédant l'utile propriété de coloniser l'intestin. La division bactériologique des laboratoires pharmaceutiques Hageda, de Berlin, avait commencé à cultiver cette souche, qu'elle commercialisait sous la forme de capsules entérosolubles, portant le nom déposé de « Mutaflor ». Morell y fait fréquemment allusion dans ses notes, ce qui n'est certainement pas une simple coïncidence. Le professeur Schenck explique : « Nissle avait une théorie selon laquelle diverses souches endémiques de *bacillus coli* se développent dans l'organisme ; certaines favorisent la digestion des aliments, tandis que d'autres détruisent l'harmonie des processus digestifs. Cette théorie était à la base de son "Mutaflor", qui était censé ne contenir que des souches bénéfiques, susceptibles de coloniser l'intestin au détriment des souches douteuses. » (Schenck précise que cette théorie est toujours sujette à controverse.)

Nissle n'était toutefois pas un charlatan. Dix années durant, il avait poursuivi des recherches sur une éventuelle relation entre déséquilibre de la flore intestinale et cancer. Il avait testé le Mutaflor sur des sujets atteints de cancer avancé, l'hypothèse étant que l'intoxication intestinale jouait un rôle important dans la maladie. « Bien que je ne puisse m'enorgueillir d'aucune guérison, écrira-t-il à Morell le 5 août 1941, je me suis aperçu qu'il était possible de prolonger la vie de ces cas désespérés et de rendre leur maladie suffisamment tolérable pour qu'ils puissent au moins nourrir l'espoir d'une éventuelle guérison. » En 1933, les

adversaires de Nissle avaient empêché la publication de ses travaux sur le cancer. Il commença alors à prendre lui-même du Mutaflor, en vue d'une prophylaxie anticancéreuse. Selon lui, le résultat immédiat fut qu'il se sentait frais et dispos et jouissait d'un excellent sommeil, même après les pires épreuves psychologiques. Il écrivait pour conclure : « Même si l'effet se limite à éviter à la majeure partie des victimes du cancer une cruelle décrépitude et à prolonger une existence tant soit peu tolérable, je peux me féliciter d'avoir aidé le genre humain. »

Il est, en tout état de cause, certain qu'Hitler bénéficia de ce traitement. Les analyses pratiquées par Nissle montrèrent que la flore intestinale du Führer était effectivement anormale. Encouragé par ce résultat qui confirmait ses doutes, Morell administra du Mutaflor à son nouveau patient, à raison d'une ou deux capsules tous les jours, après le petit déjeuner. « Il me donne des capsules de colibacilles, dira par la suite Hitler à Giesing, ainsi que de grandes quantités de vitamines et d'extraits de cœur et de foie. » Après six mois de ce traitement, Hitler put de nouveau manger normalement, sans souffrir de ses redoutables crampes. Il reprit également le poids perdu : « En l'espace de six mois, ajoute-t-il, l'eczéma avait disparu, et trois mois après j'étais de nouveau en parfaite forme. »

Il s'en montra reconnaissant. Au grand rassemblement du Parti nazi, à Nuremberg, en septembre 1937, le Dr et M^{me} Morell avaient leurs places à la tribune d'honneur. Bien des années plus tard, Hitler répétait encore : « Exactement comme Morell l'avait prédit : un an ! »

5. Hitler en tant que patient

L'apparition de Morell au Berghof surprit l'entourage d'Hitler par sa soudaineté. Les « courtisans » ne savaient trop s'ils devaient le chasser de leur territoire ou tenter de s'attirer ses bonnes grâces. Lorsqu'ils finirent par se décider, il était trop tard. Il resta le médecin attitré du Führer jusqu'à la fin (à quelques jours près, comme nous le verrons).

Les Morell étaient fréquemment invités à l'Obersalzberg. Tandis que le médecin commençait à soigner le dictateur, sa femme allait avec Eva et Gretl Braun se dorer au soleil et se baigner dans les lacs des environs de Berchtesgaden. Le succès du traitement de Morell assurait l'avenir de ce dernier. Hitler lui avait promis une villa ; les Morell en choisirent une, très luxueuse, sur l'« île des Paons », dans le quartier berlinois de Schwanenwerder (24-26, Insel Strasse) et l'achetèrent le 28 mars 1939 pour la coquette somme de 338 000 Reichsmarks. Hitler leur accorda un prêt sans intérêts de 200 000 RM, qu'il convertit en don deux années plus tard, en contrepartie des honoraires dus. Morell paya la différence de sa propre poche.

Les méthodes de Morell étaient efficaces ; en un sens, son succès médical était aussi inévitable que les triomphes stratégiques d'Hitler en 1940. L'un comme l'autre, ils étaient convaincus que tout leur réussissait. Morell était fasciné par Hitler. De son côté, celui-ci accordait entière confiance au médecin et faisait la sourde oreille lorsque des rivaux envieux le mettaient en garde contre ses méthodes peu orthodoxes.

Le carnet de notes de M^{me} Morell nous apprend que le couple retourna au Berghof pour le Nouvel An 1937, et y séjourna jusqu'au 3 janvier, en même temps que l'architecte favori d'Hitler, Albert

Speer. Ce fut probablement à cette occasion que Morell soumit pour la première fois Hitler à un examen systématique.

« A cette époque, dira-t-il plus tard à ses interrogateurs, Hitler paraissait son âge et souffrait d'ennuis gastro-intestinaux. Il pesait environ 70 kg pour une taille d'un mètre soixante-dix. La température, le pouls et le rythme respiratoire étaient normaux et continuèrent à se maintenir dans des limites normales pendant environ huit ans. Son groupe sanguin était "A" (Landsteiner)... Son état psychique, très complexe. » La peau, sur le torse, était d'une extrême pâleur, normalement sensible au chaud et au froid ainsi qu'au toucher. « Le torse et le dos étaient dénués de système pileux, poursuit Morell. L'examen de la poitrine ne révéla aucune hypertrophie ou autre anomalie. Les régions supraclaviculaire, supra-sternale, claviculaire, sternale, mammaire, infra-mammaire, scapulaire, interscapulaire, infrascapulaire, axillaire et infra-axillaire se révélèrent toutes normales à l'examen. Le thorax était de forme sthénique ; la circonférence n'en fut pas mesurée. Aucune rétractilité ou fibrillation ne fut observée. »

Hitler était légèrement dolichocéphale (terme employé lorsque la largeur du crâne est inférieure aux quatre cinquièmes de sa longueur). Ses cheveux étaient d'un brun très foncé, tirant sur le noir. Les yeux, bleu-gris et présentant une légère exophtalmie, se mouvaient librement en tous sens. Les réflexes pupillaires étaient normaux, de même que la conjonctive, la cornée et la sclérotique. Le nez était droit, avec une légère protubérance sur l'arête ; l'extrémité en était épaisse, charnue ; les narines, assez proéminentes. Les lèvres, bien colorées, mais plutôt minces. Les dents, défectueuses. En 1936, Hitler souffrait d'une gingivite, dont Morell eut vite fait de le débarrasser avec de la vitamine C et des bains de bouche antiseptiques. Depuis 1935, sa langue était chargée, symptôme de troubles gastriques.

En bref, la seule anomalie objective observée par Morell concernait l'abdomen, qui était sensible dans la région épigastrique et au niveau du rein droit. A la palpation, dit encore Morell, le lobe droit du foie paraissait hypertrophié, et il détecta du tympanisme (présence de gaz, qui fait que l'abdomen résonne comme un tambour à la percussion) dans les intestins, ainsi que dans la région ombilicale. La palpation des abords du rein droit était douloureuse.

Aucun des médecins qui soignèrent Hitler n'a signalé d'anomalie sexuelle importante, encore qu'aucun ne l'ait apparemment examiné en détail à cet égard. En 1951, le professeur Hanskarl von Hasselbach témoigna en ces termes : « Hitler avait au plus haut

point horreur de montrer son corps. Même moi, qui le soignais, ne l'ai jamais vu complètement dévêtu, et il était encore bien moins question de l'examiner dans cet état. Sans doute son exchauffeur et valet Emil Maurice pourrait-il donner des renseignements sur une éventuelle déformation des organes sexuels ; il y avait vaguement fait allusion lorsque nous étions en captivité... Les relations d'Hitler avec les femmes... témoignaient cependant d'une attitude tout à fait normale.» Hasselbach précise que les instincts sexuels d'Hitler n'étaient ni excessifs ni affaiblis, et qu'il n'était pas plus un pervers qu'un homosexuel. L'analyse de sang pratiquée en 1940¹, en particulier le résultat négatif des tests de Wassermann, de Meinicke et de Kahn, prouve en tout état de cause qu'il n'avait jamais contracté la syphilis.

En 1936, Morell examina également la partie inférieure de l'abdomen ; il confirma aux enquêteurs américains qu'Hitler ressentait une douleur dans la région du rein droit, « mais aucune dans les régions de la vessie, de la prostate, des testicules, de l'épididyme, de l'urètre ni des uretères ». Il semble en fait l'avoir examiné de façon très approfondie. « Aucune anomalie du tonus des sphincters vésical et rectal, poursuit-il, aucun signe de pathologie de la prostate, et pas d'hémorroïdes. » Il estima également que, dans l'ensemble, les caractéristiques sexuelles secondaires d'Hitler étaient normalement développées.

Il faut cependant noter que le 30 septembre 1944, alors qu'il souffrait d'une douloureuse hépatite, Hitler s'opposa à ce que Morell lui administre un lavement qui s'imposait d'urgence : « Cela fait cinq heures qu'il n'a pas été à la selle, écrit le même jour un Morell irrité, ce qui le gêne considérablement... Il a pourtant refusé net que je lui administre au lit un lavement d'huile ou d'infusion de camomille, mais a voulu se l'administrer lui-même, assis sur le siège des WC. Il a fallu que j'attende dehors. Il alla même jusqu'à s'enfermer. » Le professeur Schenck commente : « Cet épisode indique qu'Hitler faisait une fixation sur ses intestins et les douleurs dont ils étaient le siège, à moins qu'il ne souffrît d'hémorroïdes, ce qui ne peut être exclu, compte tenu de son mode de vie sédentaire. »

Hitler témoigna d'une pusillanimité analogue le 8 décembre

1. Voir Appendice, p. 315. Ajoutons que la tension artérielle d'Hitler se maintenait habituellement dans des limites normales : « Avec ces données, Hitler aurait pu passer les tests auxquels sont soumis chez nous les pilotes », commenta en 1969 un expert médical américain, le major Cortez F. Enloe.

1944, lorsque Morell lui demanda d'autoriser le nouveau médecin attaché à l'état-major, le Dr Stumpfegger, à le palper. Morell lui expliqua que le Dr Stumpfegger était venu prendre de ses nouvelles : pouvait-il entrer et examiner lui aussi le Führer, pour se rendre compte par lui-même combien son état s'était amélioré ? Hitler estima qu'il suffisait que Morell le confirme ; il ne voulait pas que d'autres s'en mêlent. Le médecin aurait cependant préféré avoir l'opinion d'un confrère sur l'état de son patient.

Hitler avait apprécié la compagnie des jolies femmes pendant la période précédant son accession au pouvoir ; Morell se rendit toutefois compte que, par la suite, lorsque le poids des responsabilités s'accrut, la libido du Führer sembla « se sublimer ». Il fut notamment attiré par la belle et jeune épouse d'un voisin des Morell, Bouhler. Et, à en croire ce que la non moins jolie Magda Goebbels confia à la femme d'Otto Meissner, Hitler lui aurait donné un fils (Helmuth) en 1934 (leurs groupes sanguins respectifs n'étaient, en tout état de cause, nullement incompatibles). Hitler avait également témoigné un intérêt plus que passager pour une blonde platinée, la femme du chef de l'Organisation du Reich, le Dr Robert Ley, et fut très affecté lorsque, durant la guerre, elle se suicida.

Hitler manifestait d'autre part une jalousie « normale ». Lorsque Walther Hewel, le célibataire le plus séduisant de son état-major, entreprit de flirter avec sa secrétaire, Gerda Daranowski, il y mit aussitôt le holà. Le 29 juin 1941, Hewel note dans son journal : « Remarques très désagréables du Führer, qui n'a pas apprécié que j'emploie M^{lle} Daranowski. » Le lendemain, il ajoute : « F. fâché parce que j'ai dicté des lettres à ces dames. » De son côté, Morell assura aux enquêteurs (l'on peut toutefois se demander sur quelles preuves il se fondait) qu'Hitler « honorait » sexuellement Eva Braun de temps à autre, bien qu'ils fissent habituellement lit à part. Les aides de camp corroborèrent en substance la chose. Quant à l'apparente déficience en hormones sexuelles mâles détectée dans son sang en janvier 1940, elle ne semble pas concluante : selon des experts médicaux contemporains, les laboratoires de l'époque étaient incapables d'effectuer des dosages précis dans ce domaine. Il ne faut donc pas y accorder trop d'importance.

Tous les médecins d'Hitler considéraient son état neurologique comme satisfaisant. Dans leurs témoignages, il affirment qu'ils ne souffrait pas d'hallucinations olfactives ni d'une diminution de l'odorat, et ne présentait pas davantage d'œdème papillaire, de diplopie, de strabisme divergent ou convergent, de

déviations de la mâchoire ou de troubles moteurs des muscles masticateurs. Les sensations gustatives étaient normales sur toute l'étendue de la langue, et Morell ne put détecter aucune déformation ou autre anomalie de celle-ci. Les sécrétions lacrymales et salivaires étaient normales. Et le Führer plissait le front et haussait les épaules normalement. En bref : rien à signaler.

Il ne souffrait pas de dysphagie (difficulté à avaler). Une pression exercée sur le globe oculaire ou sur le sinus carotidien ralentissait effectivement le pouls ; mais Morell ne pouvait se rappeler en quelle année il avait, pour la dernière fois, pratiqué ce test plutôt désagréable. Pour ce qui regarde les centres moteurs, Hitler ne présentait ni convulsions, ni parésie (paralysie légère ou passagère), ni paralysie, ni aphasie (incapacité de parler). L'aire prémotrice ne posait pas davantage de problèmes : pas de maladresse manifeste dans les gestes ni de réflexe de saisie. A propos du cerveau (aire temporale), Morell note : « Absence d'hallucinations auditives ou visuelles. Pas d'aphasie sensorielle. Pas d'états oniriques. » Et ainsi de suite pour les autres tests : les centres réflexes du patient Hitler, de même que les fonctions de la moelle épinière, ne méritaient aucun commentaire.

Interrogé sur les données psychiatriques concernant le Führer, Morell consigna les commentaires suivants :

a) Orientation temporelle, spatiale et relationnelle : excellente ;

b) Mémoire des événements récents et anciens : excellente ;

c) Mémoire immédiate des chiffres, statistiques, noms propres, etc. : excellente ;

d) Formation générale caractérisée par une absence d'études universitaires, toutefois compensée par l'acquisition de vastes connaissances générales grâce à la lecture ;

e) Jugement concernant les relations temporelles et spatiales : excellent ;

f) Réaction à l'environnement : normale ;

g) Humeur changeante (il devenait parfois inquiet et agité, voire « bizarre », mais était à part cela coopératif et ne se laissait pas facilement distraire) ;

h) Forte instabilité émotionnelle, avec préférences et antipathies très marquées ;

i) Flux de pensée témoignant d'une continuité certaine ; discours ni trop lent ni trop rapide et toujours pertinent ;

j) Aucun symptôme de *globus hystericus* (sensation de boule dans la gorge) ; pas d'amnésie ; douleurs épigastriques peut-être d'origine nerveuse ;

k) Ni phobies ni obsessions ;

1) Aucune hallucination ou illusion ; aucune tendance paranoïde discernable.

Lorsque Hasselbach entra au service d'Hitler en 1936, il le décrivit ainsi : robuste, jeune pour son âge, sain et bien bâti. « L'énorme effort physique qu'exigeaient par exemple les grands défilés n'était pour lui qu'un jeu d'enfant », dit-il, en ajoutant cependant : « Il commençait pourtant à acquérir des habitudes contestables. Il ne se couchait jamais avant deux heures du matin, souvent même trois ou quatre heures, et se levait vers dix heures. Parfois, à la "maison de thé", il faisait, l'après-midi, une sieste de quelques minutes. » Ces déclarations semblent toutefois sujettes à caution, car nous savons, par le journal de son officier de service, Max Wünsche, qu'en juin 1938 par exemple, Hitler dormit respectivement quatorze, huit, dix et treize heures, quatre nuits consécutives.

Hitler se plaignit à Hasselbach d'avoir « le cœur faible ». Il évitait de monter à la « Maison Kehlstein », située à 1 800 m, au-dessus de Berghof, en disant qu'il s'y sentait oppressé. Hasselbach estima que, de même que pour les douleurs épigastriques, il s'agissait d'un symptôme d'origine hystérique. « Pendant la guerre, poursuit-il, il cessa de faire son habituelle promenade d'une demi-heure ; souvent, il ne sortait pas au grand air pendant des jours, voire des semaines, d'affilée. Son humeur se modifia elle aussi. En 1936-1938, il était encore capable d'éclater de rire, et cela lui arrivait souvent. C'était un homme d'un bon naturel. Les histoires concernant ses violents accès de colère sont très exagérées, même si elles se réfèrent aux années de la fin. Il m'arriva souvent de l'admirer pour la façon dont il se dominait, lorsqu'il devait prendre de graves décisions ou recevait de mauvaises nouvelles. »

Il conserva cette énergie jusqu'à la fin, à quelques semaines ou mois près. Un sténographe qui assistait aux conférences de guerre quotidiennes d'Hitler parle avec admiration de la forte impression que celui-ci faisait sur ses collègues : « Il paraissait d'une énergie inépuisable, ne s'accordant pratiquement aucun répit, ni de jour ni de nuit — un homme d'expérience et de savoir, capable de convaincre par la parole, tout en sachant témoigner d'une grande modestie et d'une non moindre gentillesse envers ses associés et collaborateurs, notamment en tenant compte du travail que devaient fournir les sténographes. »

C'est ainsi que les relations entre le Führer et son médecin personnel devinrent de plus en plus amicales. Hitler appréciait la

compagnie des Morell. Le dimanche, il lui arrivait de prendre le thé chez eux. Il aimait à flâner dans leur jardin et à s'asseoir au coin de leur cheminée. Il appelait leur maison la « pâtisserie », car ils faisaient des gâteaux aux amandes comme il les aimait. (En mai 1940, Morell écrivit à sa femme, de France où il avait suivi Hitler : « Pourrais-tu de nouveau envoyer au Führer un de tes gâteaux aux amandes ? Il en raffole ; il y a quelques jours, il disait encore que ce sont les meilleurs du monde. ») Un jour, Hitler arriva à l'improviste pour dîner. Eperdue, M^{me} Morell courut à la cuisine : « Qu'allons-nous bien pouvoir lui donner à manger ? » Ils finirent par lui servir des spaghettis à la sauce tomate et, en guise de dessert, du fromage. Or, le fromage était rationné ; Hitler se tourna vers Julius Schaub et lui ordonna : « Donnez-leur les tickets ! » Et M^{me} Morell de se récrier que voilà l'homme qu'était Hitler...

Theo Morell était devenu un médecin très recherché. Parmi ses documents, figurent des notes d'honoraires au nom de gros industriels comme Alfred Krupp ou August Thyssen (après la mort de ce dernier, Morell présenta aux héritiers un « rappel » de quelque 20 000 RM) et des aristocrates tels que le prince Philippe de Hesse. Les conseillers militaires d'Hitler étaient eux aussi ses patients. Lorsque Rudolphe Hess s'envola pour l'Ecosse en mai 1941, il avait pris soin d'emporter les médicaments prescrits par Morell. (M^{me} Morell devait préciser : « J'en suis absolument certaine, il avait un paquet de comprimés fortifiants de Vitamultin... Nous le lui avions donné pour le voyage. Je n'en avais jamais parlé à qui que ce fût, mais maintenant, cela ne peut plus nuire. »)

Le *Reichsmarschall* Hermann Göring appelait Morell le « maître piqueur », ce qui ne l'empêchait pas de retrousser docilement ses manches lorsque le docteur arrivait avec sa seringue. Le ministre des Affaires étrangères Joachim Ribbentrop, le ministre de l'Economie Walther Funk, le Dr Robert Ley, Alfred Rosenberg, Joseph Goebbels, le *Gauleiter* Erich Koch, les deux architectes préférés d'Hitler, Albert Speer et Hermann Giesler — tous hantaient le salon d'attente de Morell, avec des dizaines d'autres *Gauleiters*, hauts fonctionnaires du Parti et généraux de la Wehrmacht, sans oublier bien entendu les principales vedettes de la scène et de l'écran et certains metteurs en scène aussi célèbres que Leni Riefenstahl.

Morell soigna également des hommes d'Etat et des diplomates étrangers — notamment Neville Chamberlain, venu le consulter pour une grippe en septembre 1938. Le président tchécoslovaque Emil Hacha s'enquit auprès de lui de la nature de la « piqure

miracle » qu'il lui avait administrée dans la fameuse soirée du 15 mars 1939 lorsqu'il s'était soudain évanoui au cours des ultimes pourparlers avec Hitler, alors que la Wehrmacht envahissait la Tchécoslovaquie. Plus tard, Benito Mussolini fut traité par le Dr Zachariae, « envoyé » de Morell, qui fait l'éloge du Mutaflor dans une lettre à son collègue (« Comme vous aviez raison de considérer que la flore intestinale joue un rôle majeur dans les processus digestifs quotidiens. J'ai pu l'observer par moi-même dans plusieurs cas que j'ai traités ici. ») Le maréchal dictateur roumain Ion Antonescu essaya la Vitamultin, qui lui plut au point qu'il en demanda une provision. Le général Hiroshi Oshima, ambassadeur du Japon à Berlin, offrit à Morell un casque de samouraï, en remerciement.

Tout ce beau monde se déclarait satisfait. Le général de la Luftwaffe Karl Bodenschatz écrit, en octobre 1950 : « Le professeur Morell vivait très modestement et travaillait sans trêve à ses recherches médicales. Selon mes propres observations, c'était un savant sérieux et efficace. Comme médecin, il jouissait de l'entière confiance de ses patients. J'ai personnellement été soigné par lui à deux reprises, une fois pour l'influenza, une autre pour des rhumatismes. » Le représentant de la Luftwaffe à l'état-major suprême, Nikolaus von Below, s'estimait lui aussi content du docteur, tout en avouant comprendre que d'autres ne l'aiment pas. Le fait est que certains patients délicats ne pouvaient réprimer un frisson en voyant approcher de leur bras l'aiguille de Morell, essuyée sur un chiffon qui avait déjà servi maintes fois au même usage. Below trouvait également Morell trop servile. Mais lorsqu'il lui reprocha, en 1944, d'autoriser Hitler à se gaver de pilules, le médecin rétorqua : « Essayez donc de soigner un patient comme lui ; je voudrais vous y voir ! »

Sur les photographies prises par Hoffmann au tout début de la guerre, Morell figure régulièrement aux côtés d'Hitler, au même titre que des officiers d'état-major tels qu'Erwin Rommel. Morell lui-même n'aimait guère la vie de cantonnement. Sa femme lui manquait ; il lui envoyait de fréquentes cartes postales, par exemple de Danzig, en septembre 1939, alors qu'elle tenait la tête d'affiche d'une pièce dont la première venait d'avoir lieu à Würzburg. Dans sa réponse datée du 29 septembre, elle se montre un peu fâchée parce qu'il avait également envoyé des cartes à d'autres dames : « La nuit dernière, ajoute-t-elle, j'ai fait un beau rêve à ton sujet. Malheureusement, ce n'était qu'un rêve. »

Morell prenait son travail très au sérieux. Le 9 janvier 1940, il effectua à la chancellerie une série de prélèvements en vue

d'analyses, ainsi qu'un électrocardiogramme. Sur son carnet, il note : « Pouls 72. Tension 172/100 (âge : cinquante ans). Aujourd'hui le second bruit n'est que faiblement accentué. Groupe sanguin A... Voir sédimentation, formule, glucose, interférométrie... » Les résultats de ces analyses ne témoignèrent d'aucune anomalie importante. L'Institut de diagnostic médical du Dr Schmidt-Burbach dosa notamment les diverses sécrétions glandulaires contenues dans le sang ; dans ses conclusions, il signala : « ... valeurs plutôt faibles des hormones sexuelles... ainsi que des sécrétions thyroïdiennes et hypophysaires. » Les résultats obtenus grâce aux méthodes peu précises de l'époque étaient : hypophyse, 12 unités (normale : 17) ; thyroïde, 14 (normale : 19) ; testicules, 9 (normale : 20)... Morell nota au crayon la médication hormonale qu'il envisageait : « Orchikrin, hypophyse de Merck, thyroïde. »

Comme nous l'avons déjà signalé, l'analyse établit par ailleurs qu'Hitler n'avait jamais contracté la syphilis. Un examen microscopique des selles, effectué par Nissle le 18 janvier 1940, donna des résultats « absolument normaux. Seules, des fibres végétales ont pu être observées ». Un frottis du larynx, examiné le 23 janvier 1940, ne décela aucune trace de bacilles de la diphtérie.

En avril de la même année, les forces allemandes attaquèrent le Danemark et la Norvège. Un mois plus tard, la Wehrmacht envahissait les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg. Lorsque le GQG fut transféré encore plus à l'ouest en vue de la grande offensive proche, Morell resta aux côtés de son patient.

Dans un milieu où la camaraderie était intense, Morell se trouva alors frappé d'ostracisme. Il était plus âgé que la majorité de l'entourage. Ses lettres sont pleines de références à cette situation déplaisante — dont il était d'ailleurs en partie responsable : il s'était dessiné un uniforme fantaisiste du plus pur style hollywoodien (gris, couvert de galons dorés), ce qui n'avait fait qu'accroître le nombre de ses ennemis. En 1940, il écrit à Johanna : « Fais donc coudre au ceinturon une boucle dorée, du genre de celle que portent les officiers politiques. L'on n'apprécie apparemment pas que je porte une boucle de SS. » Il ajoute ce commentaire envieux sur Karl Brandt, le médecin « officiel » d'Hitler : « Le Dr B. arbore depuis ce matin des épaulettes de lieutenant-colonel. » Le pire affront était encore à venir : Heinrich Hoffmann, le photographe personnel d'Hitler, se mit à l'éviter. Morell était fou de rage devant l'attitude indifférente de « Heini » ; pis, le photographe s'affichait de plus en plus souvent avec Brandt ! L'on sent encore des échos de cette colère dans ce que sa veuve déclara à un journaliste en juin 1967 : « C'était tellement

typique de Brandt et de toute cette bande ! Sans oublier le Dr von Hasselbach. Tout étaient jeunes, beaux et élégants dans leur resplendissant uniforme noir de SS. Mon mari, lui, devait se contenter de son espèce de costume gris. Et auparavant, il en avait un marron !... Il n'était rien, au sein du Parti. »

Trois jours après le début de l'offensive occidentale, Morell écrit à sa femme sur une feuille dont il a lui-même rédigé l'entête (« Grand Quartier Général, le 13 mars »), une lettre où il décharge toute son amertume au sujet de Brandt et de Hoffmann : « Il me faut partager une chambre avec Heini. Aujourd'hui, il est allé je ne sais où avec le Dr B. On verra bien jusqu'à quand je pourrai tolérer sa compagnie ! » Trois jours plus tard, il continue dans la même veine : « Ai passé un après-midi très agréable : Heini est parti pour quatre jours. Je suis même allé l'accompagner à la gare. »

Il semble que Morell ait été particulièrement dépité de ce que Hoffmann pût continuer à exercer des activités professionnelles profitables, tandis que son propre cabinet de consultation berlinois dépérissait en son absence. Il est certain que Morell avait des ambitions commerciales, encore que son flair dans ce domaine fût discutable. Depuis 1935, il possédait cinquante pour cent de la société Hamma de Hambourg, une filiale des laboratoires pharmaceutiques Nordmark ; pendant la guerre, il devait en devenir le propriétaire à part entière. Il faisait également partie du conseil d'administration de la Hageda (qui fabriquait le Mutaflor) et de la Chinoïn de Budapest. Cette dernière société existe toujours ; à l'époque, elle fabriquait un sulfamide souvent utilisé par Morell (l'Ultraséptyl). Morell avait également négocié avec Walter Haupt, qui avait de bons contacts avec les milieux d'affaires hongrois et possédait des parts dans une importante société berlinoise. Ensemble, ils montèrent la Walter Haupt & Co, achetèrent une usine inoccupée à Kosolup (dans les territoires récemment « libérés » des Sudètes) et y fondèrent la Société anonyme des Colorants de Kosolup.

Morell exposait ses mobiles avec une franchise désarmante. Le 3 juin 1940, il parle à Johanna de ses projets industriels en ces termes : « Heini... voudrait profiter de tout ; il ne peut admettre que quelqu'un d'autre gagne de l'argent et qu'il n'en ait pas sa part sans même lever le petit doigt... Si seulement notre projet d'usine chimique démarrait !... Après tout, je vais avoir cinquante-quatre ans. Les villas de Heringsdorf rapportent, mais nous ne pourrions garder Schwanenwerder que si mes revenus restent élevés : il me faut donc gagner beaucoup d'argent en exerçant la médecine, encore que mon énergie ne soit déjà plus ce qu'elle

était, ou alors tirer des revenus de l'industrie chimique et pharmaceutique. » Il était près de ses sous. En mai 1940, il écrit à Johanna : « La pharmacie du Kurfürstendamm me fait vingt pour cent. Mais ne le dis surtout pas à la pharmacie Fontane. Wittenberg m'accorde de son côté quinze pour cent (ou même vingt, je ne sais plus). Les dix pour cent de Fontane sont nettement insuffisants. » Il était en fait obsédé par l'argent ; sur la fin de sa vie, dans une lettre à sa femme, écrite du camp d'internement américain de Dachau, il finit par reconnaître : « Comme les années ont passé rapidement ! Je regrette amèrement de n'avoir pu me consacrer davantage à toi. Souvent, j'aimerais me retrouver au tournant de nos existences... »

Au QG, son attitude mercenaire ne lui était guère propice. Von Below lui adressa une lettre officielle, refusant tout paiement pour les soins prodigués aux officiers d'ordonnance. Désappointé, il envoya la lettre à sa femme avec ce commentaire : « Voici la missive de von Below, qui en a manifestement discuté avec Brückner. Je ne toucherai donc pas un sou d'honoraires pour soigner les gardes et les ordonnances ! » Le Dr Brandt conclut une description peu flatteuse de Morell en faisant observer sans pitié que ces conditions déplaisantes étaient encore trop bonnes pour lui : « C'est un homme d'affaires, et non pas un médecin ; il est intéressé, avare et traite abominablement ses subordonnés... Un jour, il est venu me voir pour me proposer de m'envoyer des patients à opérer. Je devais ensuite les lui rendre pour le traitement postopératoire. C'était une proposition commerciale, ni plus ni moins. J'ai refusé. »

6. Persécuté

La campagne d'Hitler à l'ouest approchait de sa conclusion victorieuse. Le 16 mai 1940, Morell écrit à sa femme : « Le lilas est merveilleux ; partout, les arbres sont en fleurs... Chez des amis, j'ai fait un repas fabuleux : œufs de mouettes et saumon fumé. Quel paysage, quel soleil ! La nuit, le ciel est pour le moins animé : il y a eu un bon nombre d'impacts non loin. J'aimerais visiter le front... Dommage que les Volhynian (les domestiques des Morell) aient dû partir ; tu auras du mal à t'en tirer sans eux. Veux-tu que je demande quelques Polonais au général Keitel ? » Il parle aussi de ses affaires, notamment de la production de masse de ses produits polyvitaminés : « Ne faudrait-il pas proposer de nouveau la Vitamultin à l'Armée ?... Ici, elle fait des miracles. Tout le monde en fait l'éloge et la recommande aux membres des familles restés au foyer. »

Dans les Flandres, les troupes françaises prenaient le chemin de la captivité. Les Anglais, eux, purent s'embarquer à Dunkerque. Le 26 mai, Morell, toujours aussi irrité par la mesquinerie de Hoffmann et de Brandt, écrit de nouveau à Johanna : « J'ai passé la soirée d'hier avec Heini chez les Dreesen — en fait, *Frau D.* n'était pas là, apparemment en visite chez des parents. *Herr D.*¹ nous reçoit toujours très bien et refuse énergiquement de se faire payer... Heini y va souvent avec le Dr B., mais veille soigneusement à ce que je ne m'en aperçoive pas ou ne puisse pas venir. Je ne le trouve vraiment pas très franc ; il ne cesse de faire des plaisanteries à mes dépens. De temps en temps, je dois le

1. Propriétaire du *Rhein Hotel Dreesen* à Bad Godesberg.

remettre assez sèchement à sa place. Le Dr B. se fait des relations partout, il a même gagné l'amitié de Hewel² et fait sa cour à Bodenschatz qu'il a envoyé dans un hôpital de la région pour un traitement d'ondes courtes... Il est déjà allé avec Heini prendre un verre avec les médecins. Hier, j'ai appris qu'il avait envoyé Hewel chez un spécialiste de l'oreille, un professeur de Bonn (bien sûr, personne ne m'en avait soufflé mot)... Il n'y a presque rien à faire ici pour un médecin. Récemment, j'ai demandé au Führer des nouvelles de sa santé. Il m'a répondu qu'il allait bien, hormis qu'il avait un trop grand appétit. Il est réellement en pleine forme... »

Morell ne se privait pas de tirer avantage de sa situation privilégiée, notamment dans ses relations avec les autorités. De même que, en Grande-Bretagne, pendant la guerre, de petits fonctionnaires profitèrent des réquisitions de métaux pour se venger des riches et des puissants, le 28 mai, Morell apprit que la clôture en fer forgé entourant sa propriété de Schwanenwerder allait être réquisitionnée. Fort en colère, il écrivit à Johanna : « En ce qui concerne cette clôture, il semble que *Herr Berg* ne se soit pas rendu compte qu'il s'agissait de fer forgé à la main. Il n'est donc pas question d'y toucher. De toute façon, grâce à notre invasion de la Hollande et de la Belgique, nous avons tellement de fer, de cuivre et d'étain qu'il n'y aura certainement plus de réquisitions. Et d'ailleurs, *Herr Berg* est-il allé voir chez le grand amiral Raeder ? Il se trouve en effet que la clôture entourant l'ancienne propriété de Bleischröder est également en fer. » Il ajoute ensuite l'habituelle goutte de jalousie : « Comme tout est merveilleusement paisible lorsque Heini Hoffmann n'est pas là et que les constantes chicaneries s'arrêtent. Aux repas, il fait les frais de toutes les conversations ! »

Heureusement, Hitler s'en fut installer son quartier général en Belgique, où Morell eut droit à une chambre personnelle. « L'aide de camp de Bouhler³ a survécu, bien que son avion se soit abattu en flammes », écrit-il alors à Johanna. Il est à l'hôpital de Maastricht, où se trouve également le fils aîné de Werlin⁴ « qui a été amputé du bras gauche. Le Dr Brandt est allé les voir tous deux (de

2. Walter Hewel, officier de liaison permanent de Ribbentrop au QG d'Hitler ; un des rares amis de Morell.

3. Le *Reichsleiter* Franz Bouhler, chef de la chancellerie du Führer, fut gravement impliqué dans les opérations d'euthanasie et autres programmes d'extermination ; il se suicida en mai 1945.

4. Jacob Werlin, directeur général de la Daimler-Benz.

nouveau sans que je sois prévenu)... Hanke⁵ est arrivé avant-hier. Apparemment soldat très courageux, toujours et partout en première ligne, il est aide de camp de Rommel, sans doute notre général le plus énergique, lui-même toujours en tête de sa division ! Le général Keitel⁶ reste très correct envers moi. »

Le 1^{er} juin, Hitler entre à Bruxelles. Son médecin l'accompagne : « Deux jours de route, écrit Morell. Bruxelles, les champs de bataille des Flandres (Ypres, Loretto, Vimy, Bensheim, Courtrai et Lille). Comme ces régions sont parmi les plus peuplées de la terre, tu peux imaginer les dégâts ! Une grande place de Lille était entièrement couverte de troncs d'arbres calcinés, d'automobiles brûlées, de chevaux morts, de carcasses de chars, de gravats... Le long des routes où les Anglais et les Français battirent en retraite, c'est un chaos de vêtements rejetés, de fusils et de canons abandonnés, de blindés en panne, tandis que des réfugiés retournent chez eux des deux côtés de la chaussée, la plupart en bicyclette, chargés de tout ce qu'ils peuvent traîner. »

Sa propre position dans la hiérarchie de l'entourage d'Hitler n'importe manifestement pas moins à Morell que l'issue de la guerre elle-même. Le 3 juin, il confie de nouveau à sa femme ce qu'il a sur le cœur : « Heini se conduit très mal, comme toujours. Hier soir, avant d'aller faire un tour en voiture, je lui ai demandé s'il avait envie de m'accompagner. Il m'a répondu : "Non. J'ai d'ailleurs prévu de sortir, avec Schaub⁷." En réalité il ne bougea pas de chez lui. Le soir, le Führer est rentré tôt ; alors que Heini était dans ma chambre, un serviteur apporta une bouteille de champagne et trois verres. H. [Hoffmann] prit un air embarrassé et dit : "Non, pas ici ! Allez porter cela dans la chambre du Dr Brandt !" C'est chaque fois la même histoire. Il essaie tout le temps de me tourner en ridicule. Mais il a compris qu'il a dépassé la mesure et que, la prochaine fois, j'exploserai. A l'instant même,

5. Karl Hanke, *Gauleiter* de Breslau et secrétaire d'Etat au ministère de la Propagande. Le 25 novembre 1944, il épousa la baronne Freda von Fircks dans des circonstances douteuses (enfant pré-nuptial). Il fut tué à Prague en mai 1945.

6. Général et par la suite maréchal, Wilhelm Keitel, né le 22 septembre 1882, fut exécuté à Nuremberg en 1946. Il dirigea, plutôt mollement, le haut commandement de la Wehrmacht à partir de février 1938.

7. Julius Schaub, principal aide de camp et ami de longue date d'Hitler.

il vient de partir avec Schaub ; ils ont dû aller au Rhein Hotel. Le Dr B. est parti une heure avant eux. Chaque fois que je figure sur une photo, il trouve moyen de dire qu'elle est ratée. »

Pour rendre les choses encore plus agréables, le photographe parlait dans son sommeil, et ces « contes d'Hoffmann » nocturnes se rapportaient souvent au point sensible de Morell : son petit empire pharmaceutique : « Récemment, il a ainsi parlé du Dr B., disant que celui-ci s'était entretenu avec le médecin qui avait reçu notre Vitamultin pour effectuer des essais sur le front, lequel n'en était pas du tout satisfait. A son réveil, il joua la surprise totale. A une autre occasion, il a été question du composé vitamine-calcium que le Dr B. fait fabriquer par un laboratoire pour accélérer la cicatrisation osseuse ; il travaille, je crois, avec la société Henning, de Berlin... Dieu merci, nous avons des chambres séparées dans notre nouveau cantonnement. Comme tous ces messieurs ont beaucoup moins de loisirs, je me retrouve toujours seul. J'ai souvent l'impression que, partout où il va, H. monte les esprits contre moi (bien sûr, toujours avec une habileté machiavélique). Hewel, qui me doit tant, est devenu très copain avec le Dr B. Je suis en très bons termes avec les pilotes (Bauer, Butz et Cie), ainsi qu'avec les chauffeurs et les détectives. Mais, depuis que Hewel et Lorenz⁸ mangent régulièrement à la table du Führer, je ne suis plus invité aussi souvent. La concurrence est vive pour la seule place qui reste. Souvent, j'apprends si tard à quelle heure on déjeune là-haut, qu'il ne reste presque plus rien à manger pour nous. N'était le Führer, il m'arriverait souvent de regretter de ne pas être à la maison... Wünsche⁹ est passé cet après-midi ; il porte le ruban des blessés et la Croix de Fer de première et de deuxième classe. Il est maintenant une heure du matin. Heini n'est toujours pas revenu. Comme le *Gruppenführer* SS Wolf et le général Bodenschatz¹⁰ dorment dans la chambre voisine, je ne peux plus me servir du téléphone la nuit. »

8. Heinz Lorenz, né le 7 août 1913 à Schwerin, représenta l'Agence de presse allemande au QG d'Hitler jusqu'en 1945.

9. *Hauptsturmführer* SS Max Wünsche, né le 20 avril 1914 à Löbau, commandant la garde de la chancellerie du Reich. Il fut fait prisonnier par les Anglais en juin 1944 en Normandie, alors qu'il se battait dans les rangs de la 12^e division blindée SS *Hitler Jugend*. Bien qu'Hitler eût proposé aux Anglais un échange de prisonniers pour le faire rapatrier, il ne regagna pas l'Allemagne avant 1948.

10. Le général Karl Bodenschatz, né le 10 décembre 1880 en haute Franconie. Officier de liaison de Göring auprès d'Hitler.

Vers la fin de la campagne de France, Morell se retrouva pratiquement isolé. Lorsque les autres allaient faire des excursions, ils veillaient à ce qu'il ne l'apprenne pas : « J'espérais aller à Bruxelles dans la voiture du Dr Dietrich, écrit-il [probablement le 24 juin 1940]. Mais on ne m'a averti qu'une demi-heure avant le départ, et je n'ai pas eu le temps de me préparer. Speer, Giesler et Breker¹¹ sont là. Speer et Breker sont presque tout le temps avec le Dr B., même pour de courtes promenades en voiture. Il n'y a jamais de place pour moi. H.H. [Heinrich Hoffmann] continue à se montrer déplaisant. Il n'est rien d'autre qu'un vieil intrigant et n'est heureux que lorsqu'il se montre insolent et fait des histoires. Il est soûl presque tous les soirs... Hier, dimanche, nous sommes allés à Paris. Comme la guerre avec la France est presque terminée, je ne pense pas qu'[Aloys] Becker sera mobilisé. »

Après la fin des combats, Hitler changea de nouveau de quartier général, cette fois pour s'installer aux environs de Freudenstadt, dans la Forêt-Noire. Morell parle de l'air vivifiant, du logement confortable, de l'excellente nourriture : « Je partage une chambre avec Heini. Comme je vais maintenant travailler tous les jours pendant une heure, je préfère porter le pantalon et des chaussures de ville... Comme Schwanenwerder doit être magnifique en cette saison ! Nos troupes avancent à belle allure presque sans subir de pertes. Ce matin (samedi), j'ai passé environ une demi-heure en tête-à-tête avec le Führer, qui est en parfaite santé. Pour lui aussi, cet air aromatique fait des miracles. Il m'a dit que, la nuit dernière, il a dormi mieux et plus longtemps que jamais, ou presque. »

Comme nous le savons maintenant, ce fut à cette époque qu'Hitler prit la décision fatidique de lancer, l'année suivante, ses armées à l'assaut de l'Union soviétique.

11. Le professeur Herman Giesler, architecte et inspecteur général pour la reconstruction de Munich. Arno Breker, sculpteur très apprécié d'Hitler.

7. Rongé par l'inquiétude

Morell lui-même avait eu une première alerte cardiaque en 1939 ou 1940. Sa femme en parle en ces termes : « Nous avons été invités à dîner par les Esser, à Wannsee... Tout le monde était très gai. Esser venait de lancer une plaisanterie, lorsque soudain mon mari se leva et bascula en avant. Il tomba sur un meuble, se faisant très mal à la tête. Il alla se coucher et demanda qu'on lui pose des sangsues. Mais il n'y avait rien à faire pour qu'il se ménage un peu : la santé d'Hitler passait avant tout. »

Le mariage était manifestement à sens unique. Le 13 décembre 1940, M^{me} Morell écrit de Munich à son « Theokins chéri » : « Il est huit heures du soir passées et je me demande bien ce que tu fais ? Es-tu en route pour Berlin ? J'ai tellement attendu ton coup de téléphone ! Je me sens très seule ; cela change tout quand on est avec quelqu'un de gentil, à qui l'on peut dire tous ses tracas. Hoffmann m'a appelée aujourd'hui ; il veut nous réunir tous la semaine prochaine pour bavarder un moment. Il n'a malheureusement pu venir au théâtre hier, car il avait trop de travail. Il trouvera peut-être une soirée pour me voir sur scène en janvier... Encore une nuit où il faudra que je dorme seule, sans pouvoir me blottir contre toi ; mais ce n'est peut-être pas plus mal, car je pourrai faire passer toute mon ardeur et tout mon désir dans mon rôle. »

Les lettres de Morell n'étaient certes pas aussi affectueuses. Au cours de l'hiver 1940-1941, son principal problème était qu'Hitler refusait de se reposer, même en cette période de calme relatif avant l'opération Barbarossa — l'offensive contre l'URSS. Hitler était obsédé par l'idée qu'il lui restait peu de temps à vivre. Selon le capitaine Heinz Assmann, représentant de la marine à l'état-major suprême : « Si l'on se penche sur la carrière d'Hitler,

le facteur central qu'il faut prendre en considération est qu'il était rongé par la crainte de ne pas vivre assez longtemps pour réaliser tous ses projets. En conséquence il travaillait toujours à un rythme effréné. A mon avis, ce n'était pas dû au fait qu'il se savait, en secret, atteint de quelque maladie, mais à la conscience du gigantisme de ses projets pour la période de paix, qu'il considérait comme sa véritable mission, notamment ses plans colossaux et universels de reconstruction architecturale, de sécurité sociale, de logements ouvriers, de centres récréatifs et culturels, de ports et de chantiers navals, de ponts et de routes.»

Morell devait veiller à maintenir en vie cette dynamo humaine. Pour le moment, il déléguait la tâche aux petites capsules de Mutaflor du professeur Nissle. En décembre 1940, il fit pratiquer de nouveaux examens; le 28, Nissle lui envoya le résultat de la dernière analyse. Sa lettre d'accompagnement contient le commentaire suivant : « Je constate avec plaisir que, cette fois, les colibacilles sont restés typiques... et qu'aucune souche indésirable n'est apparue... Compte tenu des insuffisances exposées dans mon rapport et en dépit des résultats par ailleurs satisfaisants... [il faudrait] prolonger la cure de Mutaflor tant qu'il sera soumis à ce rythme de surmenage excessif... Je suis convaincu que votre patient sera mieux à même d'y faire face, ainsi que je le sais par des tests pratiqués sur moi-même dans des conditions similaires¹. »

Le rapport d'analyse déclare entre autres : « Les colonies de coli typiques sont en nombre modéré; seule une minorité présente une nette identité avec la souche Mutaflor. Absence d'autres germes et d'œufs d'helminthes. » Le rapport poursuit : « Ce résultat est satisfaisant dans la mesure où, seuls, des coli sont présents. Le fait que ces derniers, qui dérivent certainement de la souche colonisatrice Mutaflor, perdent certaines de leurs propriétés pendant le transit intestinal, de même que la relative rareté de la flore, indique la présence d'un facteur susceptible d'inhiber le processus normal de colonisation... Il est probable que ce facteur est l'actuelle surcharge de travail du patient. En dépit de la composition satisfaisante de la flore, il est par conséquent recommandé de poursuivre la cure de Mutaflor². »

Peu après le début de l'opération Barbarossa, c'est-à-dire dès

1. Voir *Appendice*, p. 318.

2. *Idem*.

juin 1941, il existait des raisons médicales d'estimer qu'Hitler n'avait effectivement plus que quelques années à vivre. Vers le milieu de l'été, Morell s'aperçut que son patient souffrait d'une maladie cardiaque évolutive, plus précisément d'une sclérose coronaire. Cela n'a rien d'inhabituel chez un homme de cinquante-deux ans (Lénine en était atteint au même âge). En 1945, Morell en parla en ces termes : « La percussion révéla une hypertrophie ventriculaire gauche modérée, avec déplacement de l'apex au-delà de la ligne médio-claviculaire, en restant toutefois dans les limites du cinquième espace intercostal. L'auscultation fit ressortir une accentuation du second bruit dans le deuxième espace intercostal, au niveau de la ligne parasternale droite. »

Le 14 août 1941, il effectua des électrocardiogrammes de routine, qu'il envoya toutefois à un cardiologue, le professeur A. Weber, directeur de l'institut universitaire de Bad Nauheim. Le diagnostic de Weber confirma : sclérose coronaire évolutive³. Typiquement, Morell avait demandé à Weber de lui adresser deux lettres, dont une (qui ne révélerait pas toute la vérité) pourrait être montrée au patient.

Morell garda d'abord le secret. Lorsque Ribbentrop exprima l'opinion qu'Hitler devrait prendre davantage d'exercice (*Journal*, juin 1943), le médecin exprima son désaccord sans donner de raison précise (dans ses dossiers personnels, il note qu'il n'a pas le droit de parler de ce diagnostic à des tiers). Cela donna le dialogue suivant :

« — *Ribbentrop* : Pourquoi ? Il n'a rien au cœur, autant que je sache ? Ou est-ce que vous pensez aux spasmes et aux problèmes circulatoires ?

— *Morell* : Effectivement.

— *Ribbentrop* : Tout de même, le Führer ne devrait pas toujours se faire conduire en voiture à la maison de thé. Il devrait au moins faire à pied le trajet du retour, dans les collines.

— *Morell* : Dites-le-lui vous-même ! »

Il semble qu'Hitler ait eu des ennuis de santé à la fin de 1941. Un an plus tard, lors d'une conversation avec son patient, Morell y fit allusion à mots couverts, en parlant d'un « épisode » où la tension était montée à 200. Il est probable que cela coïncida avec la crise militaire de l'hiver, aux portes de Moscou. Morell note en outre que, à la même occasion, il avait parlé d'une autre alerte : au cours d'une tournée d'inspection à Vinnitsa (Ukraine) à la fin de

3. Voir *Appendice*, p. 319.

juillet 1942, Hitler avait contracté une sorte d'influenza (« une fièvre cérébrale »), que Morell décrit par la suite avec davantage de précision : « Œdème cervical avec troubles de la vision de l'œil droit et tension artérielle élevée (plus de 170 mm). »

Il reste impossible de savoir ce qui se produisit réellement en décembre 1941. Sans doute afin de rappeler à Hitler à quel point il lui était indispensable, Morell lui en reparla de nouveau, le 17 décembre 1942, et nota par ailleurs qu'il avait refusé d'appeler un spécialiste en consultation, « parce que je m'étais dit que de toute façon, personne ne pourrait faire mieux que moi et que quelqu'un d'autre eût risqué de tout gâcher. Je préférerais assumer l'entière responsabilité, même si la situation était difficile. Je lui reparlai également de l'œdème cervical dont il avait souffert à V., et lui dis que, s'il n'y avait eu aucune amélioration dans les vingt-quatre heures, j'aurais été contraint de faire appel alors à des méthodes assez drastiques. »

Le Führer lui assura une fois de plus qu'il lui faisait entièrement confiance — tout en exigeant (en décembre 1942) de savoir à quoi s'en tenir exactement sur son état de santé. La réponse, alors, ne fut pas ce qu'il espérait : comme si Hitler n'avait pas eu assez de la terrible crise de Stalingrad, Morell choisit ce moment pour l'informer de l'atteinte cardiaque diagnostiquée en août 1941.

Ce même 17 décembre 1942, Morell note dans son journal⁴ : « Comme il m'avait dit vouloir connaître l'entière vérité, je lui expliquai qu'il souffrait d'une sclérose coronaire, raison pour laquelle je lui donnais de l'iode depuis déjà assez longtemps. Les électrocardiogrammes suivants avaient confirmé mes craintes, ajoutai-je. Chez certaines personnes, cette calcification est accélérée par le travail excessif ; mais elle débute généralement vers l'âge de quarante-cinq ans. Je lui expliquai aussi que, la lumière des artères coronaires s'étrécissant, il pourrait éventuellement être sujet à des crises d'angine de poitrine. J'avais toujours sous la main les médicaments nécessaires, mais il serait bon qu'il en eût également, si jamais je n'étais pas disponible. Je lui donnai donc quelques comprimés de nitroglycérine... Je lui dis aussi que je faisais tout mon possible, grâce aux injections de glucose, pour fortifier son cœur et également déshydrater son organisme. »

Les notes de Morell nous apprennent également qu'Hitler l'avait fait venir, ce soir-là, pour lui demander ce qu'il pensait du

4. Voir aussi p. 117-118.

Cardiazol, médicament pour le cœur fabriqué par les laboratoires Knoll, de Ludwigshafen. Göring lui avait déclaré en prendre chaque fois qu'il se sentait faible ou avait des vertiges : « Cela ne lui [au Führer] ferait-il pas également du bien, s'il se sentait soudain un peu drôle à un moment important ? » Morell le lui déconseilla ; Göring souffrait en effet d'*hypotension* (c'est-à-dire que son cerveau ne recevait pas assez de sang), tandis que celui du Führer en recevait trop lorsqu'il se mettait en colère — bref il avait de l'*hypertension*. Dans ces circonstances, lui expliqua Morell, si Hitler prenait un comprimé de Cardiazol et que cela fit monter sa tension, il risquerait de « faire éclater un vaisseau ». (Cela dit, Morell n'en commença pas moins à prescrire le Cardiazol à Hitler...)

Il note en outre qu'à la même occasion Hitler lui demanda expressément de lui dire si jamais son état empirait subitement, car il lui fallait prendre « certaines décisions vitales pour l'Allemagne ». Il ajouta qu'il n'avait pas peur de la mort : elle ne serait pour lui qu'un soulagement ; sa vie actuelle était une succession de soucis et il n'avait pas un seul moment à lui. Il ne vivait que pour le *Vaterland*, pour l'Allemagne. Morell poursuit, citant toujours Hitler : « Il sait qu'il n'existe pas de remède à la mort. Mais, si jamais il était atteint d'une maladie fatale, je devrais le lui dire. »

Au cours de l'année 1943, la santé d'Hitler se détériora. Il est certain que les revers militaires de Stalingrad et d'Afrique du Nord hâtèrent son déclin. Au début de l'année, Morell remarqua pour la première fois chez son patient un léger tremblement du bras et de la jambe gauches et vit qu'il traînait distinctement celle-ci en marchant. Il se plongea dans ses manuels, mais il n'existait pas de remède miracle. En date du 6 décembre 1944, il refait dans son journal l'historique de ces crises : « Fin mai 1943, la vitesse de sédimentation était descendue à 2,5 mm. Avant la rencontre avec le Duce à Feltre, vers le 20 juillet 1943, une violente crise avait débuté à la Wolfsschanze et avait continué le lendemain au Berghof. La crise suivante fut la pire de toutes (après un violent affrontement avec la Lutwaffe), le 28 septembre 1944, je crois ; elle avait été précédée, depuis le 20 juillet, par de fréquents accès de tremblements. » Morell déclara aux enquêteurs alliés que ces tremblements étaient peut-être de nature hystérique, mais qu'il n'excluait pas qu'ils fussent consécutifs à l'influenza (ou « fièvre cérébrale ») contractée à Vinnitsa.

Il se mit à renforcer sa médication — comme toujours peu orthodoxe. Le 14 mars 1944, il injecta pour la première fois à Hitler son nouveau cocktail de vitamines, la « Vitamultin

forte », tout en notant méticuleusement que c'était « à cause de la fatigue et d'un manque de vitalité ». Il ajoute : « Réaction modérée ». Avant l'injection, Hitler se plaignait d'être exténué et de manquer de sommeil. Cela le rendit toutefois « instantanément alerte » ; il put résister à une conférence de deux heures avec le fastidieux ministre des Affaires étrangères, von Ribbentrop. Au dîner, il se montra « bien plus animé » que pendant le déjeuner. Il n'alla se coucher qu'à une heure du matin et put s'endormir sans sédatif. « Le Führer est très content », écrit Morell... Apparemment, cela lui suffisait.

Les manifestations gênantes refusaient cependant de disparaître. Le 9 mai 1944, Morell remarqua un tremblement prononcé de la jambe, qu'il commente ainsi dans ses notes : « Sans doute dû aux soucis (causés par la certitude de l'imminence d'un débarquement allié mais où ?). » Il s'agissait de ce qui fut sans doute le plus grand triomphe de la guerre secrète : l'opération anglo-américaine *Fortitude*, destinée à faire croire au haut commandement allemand que le jour J était prévu pour la mi-mai (alors qu'en réalité, les opérations devaient être déclenchées nettement plus tard). Le remède de Morell fut de faire à Hitler des piqûres intraveineuses de glucose et d'iode, ainsi que des intramusculaires d'hormone sexuelle mâle « Testoviron », sans oublier bien entendu les habituels cocktails de vitamines ni l'extrait de foie.

Il fallut l'attentat à la bombe du 20 juillet pour faire cesser les tremblements d'Hitler — amélioration apparente qui ne dura d'ailleurs que quelques semaines. Hitler avait d'ailleurs senti qu'un événement terrible allait se produire. Il confia à son médecin (*Journal*, 9 novembre) que, au moment de quitter le Berghof, quelques jours avant l'attentat, il avait eu la prémonition qu'un grave danger le menaçait. « Il ajouta qu'il l'avait également dit à E. [Eva Braun] au moment de prendre congé... et qu'il avait pris ses dispositions. »

Toujours est-il que, répétons-le, la conséquence la plus notable de ce choc fut que le tremblement de la jambe gauche cessa entièrement et que celui de la main fut très atténué. En réfléchissant à ces problèmes d'ordre neurologique, Morell exprima la conviction qu'ils étaient la conséquence d'un « traumatisme des circonvolutions de l'hémisphère droit du cerveau, car la fréquence des symptômes s'accroît lorsque le patient a des soucis ».

En apparence, Hitler sortit indemne de l'attentat. En réalité, sa santé en pâtit considérablement. Dans un mémorandum spécial daté d'octobre 1944, Morell résume les commentaires du Führer lui-même à ce sujet : « Il dit que les semaines qui ont suivi le

20 juillet furent les pires de sa vie. Il a livré et gagné une bataille héroïque, dépassant l'imagination... En dépit de douleurs atroces, de longues heures d'extrême faiblesse et de nausées dont il n'a jamais soufflé mot... il est resté imperturbable et a repoussé le mal... Souvent, il était sur le point de s'effondrer, mais a toujours réussi à se maîtriser à force de volonté.»

La santé de Morell lui-même ne s'améliorait pas. Au début de 1942, il avait eu — il l'écrit dans une lettre — une violente querelle qui entraîna une hémorragie frontale, laquelle guérit toutefois rapidement. Depuis lors, ses muscles mineurs se fatiguaient rapidement. Vers la fin de la même année, il eut de sérieux problèmes cardiaques ; deux ans plus tard, il devait écrire au professeur Weber : « J'ai eu ma première crise sérieuse d'angine de poitrine après un mauvais vol en avion, avec T-II qui resta fortement négatif pendant un certain temps, avant de redevenir normal. Les QRS s'amplifient progressivement. » Au début de mai 1944, il dut s'aliter pendant plusieurs jours et fit venir de Berlin son assistant, le Dr Richard Weber. En juillet ou août 1944, il eut de nouveau une alerte, mais moins grave.

Les autres médecins du GQG, Brandt et Hasselbach, profitèrent impitoyablement de l'indisposition de Morell pour tenter de miner sa position auprès d'Hitler. Bien qu'Hasselbach eût à plusieurs reprises fait partie de l'escorte d'Hitler depuis 1936, il n'avait été appelé au chevet du dictateur qu'une seule fois, après l'attentat du 20 juillet 1944. Brandt avait eu plus souvent l'occasion de le soigner. En tout état de cause, leur jalousie à l'égard de Morell, qui voyait Hitler presque quotidiennement, était compréhensible. D'autres médecins apportèrent volontiers leur appui à cette campagne contre lui. En 1943, un grand patron de Munich alla supplier le chef des services de Santé du Reich, le Dr Leonardo Conti, de s'opposer aux méthodes de Morell et surtout à son usage immodéré des piqûres ; l'expérience clinique acquise dans les hôpitaux de Munich indiquait en effet que l'administration prolongée d'injections était nuisible et, éventuellement, fatale.

Les spécialistes se moquaient ouvertement de ses prétendues recherches « de pointe ». Comment le médecin d'Hitler aurait-il même eu le temps de se tenir au courant des derniers progrès de la médecine ? Ses ennemis faisaient feu de tout bois. En janvier 1944, il nota lui-même quelques arguments particulièrement insultants, afin de les communiquer à l'inspecteur en chef des services de Santé de l'armée : « Ce brave vieux médecin de famille qu'on traîne derrière soi par bonté de cœur, en attendant qu'il

prenne enfin sa retraite... de temps à autre, on lui donne un petit quelque chose pour ses usines... Becker, le seigneur de Schwanenwerder, n'est même pas un vrai pharmacien... On me tourne en ridicule à la fois dans tous les domaines : médecine, affaires, vie familiale.»

Toutes ces intrigues et insinuations furent vaines. Pour citer l'ex-capitaine Assmann : « La tentative de se débarrasser du Dr Morell, au besoin par la force... échoua parce qu'Hitler en décida ainsi. Himmler, Bormann, tout l'état-major et le personnel (en particulier Brandt et Hasselbach) étaient parfaitement conscients du caractère douteux de la thérapeutique de Morell : ils tentèrent à plusieurs reprises de le faire congédier. Mais Hitler ne voulait pas en entendre parler. » Lorsque le complot final (l'affaire dite « des pilules carminatives ») se fut retourné contre ses auteurs, Morell écrit (le 26 octobre 1944), avec une visible satisfaction, au *Gruppenführer* SS Hans Hinkel, chef des Services cinématographiques du Reich : « Je pense pouvoir m'enorgueillir de ce que mon Chef est *toujours* satisfait de son médecin. Il ne cesse en effet de m'adresser les plus grands éloges. »

Il était inévitable que la tentative des jaloux échouât. Morell dira par la suite qu'ils avaient tout fait pour le mener à la potence. C'est possible : le fait est que Brandt avait affirmé que Morell empoisonnait systématiquement (voire délibérément) le Führer avec la strychnine contenue dans les pilules destinées à soulager ses troubles digestifs. En fin de compte, Hitler renvoya non pas Morell, mais Hasselbach et Brandt.

Qu'en était-il réellement des douleurs épigastriques d'Hitler ? Selon Hasselbach, elles étaient certainement d'origine névrotique, sans quoi « les médicaments inutiles et inappropriés » de Morell n'auraient pu apporter aucun soulagement. Il est pourtant certain que ces médicaments faisaient miracle pour Hitler ; pour prendre un seul exemple dans le *Journal* (8 décembre 1944) : « Les douleurs... étaient si violentes que, au bout de trois heures (vers six heures)... il ne put se retenir de crier. Hier après-midi, il avait eu de vives contrariétés : la guerre aérienne, la situation militaire... je ne sais quel général qui avait désobéi à ses ordres... Intraveineuse d'Eukodal et d'Eupaverin, et, aussitôt, spasmes calmés. Il dit n'avoir jamais porté un aussi lourd fardeau qu'en ce moment. Des événements imminents mettent ses nerfs à rude épreuve, sans oublier la terreur constante des raids aériens sur les villes allemandes. Résultat : le moindre rien suffit à déclencher les spasmes. Il se rend parfaitement compte que son système digestif ne souffre d'aucune maladie objective, car il n'y a jamais de sang dans les selles ni quand il vomit. »

En dépit de la défaite majeure essuyée en France, Hitler avait entrepris, en juillet-août 1944, de préparer ses forces en vue d'une contre-offensive dans les Ardennes — poussée finale qui « renverrait à Dunkerque » les Anglais pour la seconde fois. Ensuite, il administrerait le coup de grâce à l'Armée Rouge. Pendant ces préparatifs cruciaux, dont dépendait l'avenir militaire de l'Allemagne, Hitler contracta la jaunisse et se trouva confiné au lit, comme en août 1941. Les membres de son état-major se trouvaient face à un Führer apathique, qui contemplait fixement le plafond et ne manifestait plus aucun intérêt pour les événements historiques en préparation.

Une fois encore, Hitler guérit juste à temps. Il retrouva momentanément ses facultés légendaires : sa mémoire inépuisable, bourrée de faits, de chiffres et de noms ; le don de saisir instantanément le contenu essentiel des rapports ; l'ascendant quasi hypnotique sur tous ceux qui l'approchaient. Peu après, lorsque les ténèbres de la défaite menacèrent Berlin et que les décisions devinrent de plus en plus lourdes de conséquences, le funeste tremblement réapparut. Car il n'existait pas de remède permanent aux problèmes nerveux dont souffrait Hitler. Le 30 octobre 1944, après avoir été appelé d'urgence au bunker, Morell écrit : « Le Führer a travaillé toute la nuit et a dû prendre une décision *très* difficile, ce qui l'a beaucoup perturbé. Il s'est de plus en plus énervé, jusqu'au point où, comme d'habitude, il a soudain été pris d'une terrible crampe. » Une fois de plus, le professeur prépara une injection d'Eupaverin et d'Eukodal, mais l'intraveineuse ne fut pas facile à cause des innombrables cicatrices laissées par les piqûres précédentes. Il attira de nouveau l'attention de son patient sur la nécessité de « laisser ses veines en paix pendant quelque temps ».

Le 3 novembre, il remarqua que le tremblement des deux mains et de la jambe gauche d'Hitler s'était accentué. Après le 20 juillet, expliqua Hitler, tous ces tremblements avaient soudain disparu. Mais cela recommençait, pis que jamais. Morell l'attribuait à l'irritation et aux responsabilités incessantes : « Que peut-on faire contre cela ? demanda Hitler. — Il faut de la paix et du calme. Evitez les discussions ! » répondit Morell en substance. Il ajouta, de façon plus réaliste, qu'Hitler pourrait essayer l'électrothérapie ou l'hydrothérapie. Mais Hitler exigeait, comme toujours, des solutions rapides et faciles : n'existait-il aucun médicament ou piqûre que Morell pût lui prescrire ? La réponse de Morell fut : de la vitamine B1 et de l'amide nicotinique, ainsi que quelques tranquillisants : « Mais si vous en prenez trop, cela amoindrira *toutes* vos facultés. » Dans ses notes personnelles, il ajouta : « En

fait, des massages seraient très indiqués.» Il savait toutefois qu'il n'avait aucune chance de pouvoir confier son patient à un masseur.

Hitler ne pouvait ignorer que, en toute logique, il ne lui était plus possible de gagner la guerre. Sa loyale secrétaire Christa Schroeder aborda ce sujet par un jour de décembre 1944 : « *Mein Führer*, nous avons perdu, n'est-ce pas ? » Hitler secoua la tête sans autre explication. Pourquoi la Providence l'avait-elle sauvé de cette bombe du 20 juillet, si ce n'était pour lui permettre de conduire le peuple allemand à la victoire finale ? Lorsque la logique des faits contredisait cet espoir, une foi aveugle prenait la relève : s'il lui était donné de vivre assez longtemps, la victoire serait à lui. Et, pour vivre, il avait besoin de Morell et de ses réconfortantes piqûres.

En dépit de son avarice, Morell n'était pas stupide. Il s'était sérieusement préparé à se dépêtrer du QG d'Hitler avant qu'il ne se referme comme un piège mortel. Le 14 novembre 1944, il fait écho dans son journal à la tristesse qu'il a ressentie en apprenant le décès du professeur Becher, survenu six semaines auparavant : « ... Nous avons publié des ouvrages ensemble... Mais je le regrette surtout parce que je comptais sur lui pour me remplacer ici. B. était végétarien et ne fumait ni ne buvait... »

Morell préparait également son assistant, le Dr Weber, à prendre la relève. De même, en novembre 1944, il avait fait venir à la chancellerie son ex-assistante de laboratoire Ruth Krause pour pratiquer les prises de sang — et surtout, pour la présenter à Hitler.

Au début de 1945, le Führer commença à perdre la vision de l'œil droit. Son dos s'était voûté, ses cheveux grisonnaient, ses cordes vocales, fatiguées, se nouaient. Plus tard, lors d'un interrogatoire, Hasselbach le décrivit ainsi : « Le corps d'Hitler commençait à se courber (cyphose de la colonne vertébrale), ce qui était peut-être dû pour une part au manque d'exercice... La tête et les mains étaient agitées d'un tremblement nettement perceptible, surtout quand il portait une tasse de thé à ses lèvres ou signait des documents. »

Il n'apparaissait plus que rarement en public ; des médecins alliés purent cependant observer sur des bandes d'actualités le tremblement rythmique dont ses mains étaient agitées et sa démarche hésitante, ainsi que d'autres symptômes ; ils en conclurent qu'Hitler était atteint de *paralysis agitans* ou maladie de Parkinson. Le médecin ORL Erwin Giesing se souvient

d'avoir remarqué, en septembre 1944, que la main droite d'Hitler tremblait de façon si incontrôlable, comme un caporal SS lui apportait un document à signer, qu'il dut poser la main sur le bureau et attendre un moment avant de tracer rapidement un parafe illisible.

Hasselbach et Brandt (qui ne soignèrent toutefois Hitler que jusqu'à leur renvoi en octobre 1944) s'élèvent contre la théorie de la maladie de Parkinson. Giesing, qui eut l'occasion d'observer de près le Führer le 13 février 1945, crut cependant reconnaître le faciès figé caractéristique des victimes de ce mal. Le professeur Schenck, appelé à la fin d'avril 1945 au bunker de la chancellerie du Reich pour soigner les civils blessés, fut consterné par l'« expression fixe et dénuée de vie » du visage d'Hitler, qu'il ne put attribuer qu'à une maladie du cerveau moyen⁵.

Le 2 avril 1945, Morell note qu'Hitler a « de graves soucis et dort mal ». En guise d'explication, il ajoute : « Situation militaire *très* mauvaise. Par conséquent, tremblement de la main gauche *très* marqué. » Après avoir vu Hitler le 11 ou 12 avril, le célèbre professeur Maximilian de Crinis, de l'hôpital de la Charité, pensa lui aussi à la maladie de Parkinson (selon ce que Conti déclara aux enquêteurs alliés, quelques mois plus tard).

Morell n'en était pas certain, mais son journal prouve qu'il avait, à contrecœur, fini par admettre la possibilité de cette maladie : pendant les deux dernières semaines de la vie d'Hitler, il lui administra régulièrement un médicament approprié, à savoir des doses croissantes d'une spécialité connue sous le nom de « Homburg 680 ».

Tel était donc Hitler, vu à travers le microscope du médecin. L'oto-rhino-laryngologiste Giesing (décédé depuis), qui le soigna après l'attentat du 20 juillet 1944, termine, en novembre 1945, son portrait par ce verdict : « Le phénomène nommé Adolf Hitler, qui se croyait élu par le Destin pour devenir le protagoniste du *xx*^e siècle, n'est plus. Il est du devoir des survivants que nous sommes de porter un jugement objectif, de veiller à ce qu'aucune fausse aura n'entoure sa vie et sa mort, et à ce qu'il ne se

5. C'est ce que Schenck m'a écrit récemment. Tout cela ouvre manifestement de nouvelles voies à un examen sérieux de la santé d'Hitler dans les derniers mois de la guerre. Voir en particulier la communication du Pr R. Hassler sur le syndrome de Parkinson, dans le volume V, IIP partie, du *Handbuch der Inneren Medizin (Manuel de médecine interne)*, Springer, Berlin, 1953.

perpétue pas dans le souvenir du peuple allemand comme une sorte de martyr, comme un homme qui aurait pu rendre notre existence plus heureuse et plus libre, si d'autres ne s'y étaient opposés. »

8. Le traitement

« En réalité, confia un jour Morell au Dr Karl Brandt, son compagnon de cellule en 1945, Hitler n'a jamais été malade »... S'il en était ainsi, l'on est en droit de se demander pourquoi Morell estimait nécessaire de le soigner avec un tel arsenal pharmacologique. Car l'auteur de ce livre a pu identifier non moins de *soixante-dix-sept* médicaments et spécialités différents administrés par lui au Führer pendant la période couverte par le *Journal* : 1941-1945¹.

Aux yeux de la médecine moderne, c'est là un traitement pour le moins critiquable. Dès 1945, une synthèse des services de renseignements américains concernant la santé d'Hitler attirait l'attention sur les conséquences d'une médication aussi excessive : « Il est possible que l'administration constante de médicaments pendant des années ait perturbé son équilibre physiologique au point que des substances normalement dénuées de danger en viennent à présenter un risque. Un patient peut notamment s'accoutumer à de tels médicaments, même si les substances employées ne sont pas en soi des drogues entraînant une accoutumance. »

« Parmi les objections soulevées par les médecins contre une telle méthode, ajoute une autre source, une des plus importantes est que des injections de cette nature, tout en donnant sans doute au patient une sensation de bien-être passager, épuisent ses réserves d'énergie physique et psychique à un rythme accéléré et... anormal. Le sujet manifestera des signes de déclin physique et mental... à un âge prématuré. »

1. Voir *Appendice*, page 336.

Après la guerre, Morell essaya de faire passer ses méthodes pour une sorte de suralimentation parfaitement anodine. Nous ignorons quels critères guidaient son choix de tel ou tel médicament. Il est certain qu'il favorisait les produits de ses propres sociétés — ce qui, en soi, n'influa pas sur la nocivité. Il utilisait également des médicaments nouveaux, aux effets secondaires mal connus — ce qui, en revanche, devenait manifestement dangereux. Sa façon de procéder était simple : quand il administrait à Hitler une nouveauté, c'était généralement à dose assez faible ; par la suite, si des effets secondaires indésirables se manifestaient, il écrivait discrètement à un spécialiste ou à un institut pour demander des essais sur des animaux. En 1944, par exemple, craignant que l'Homoseran qu'il avait prescrit à Hitler ne fût responsable d'une accélération dramatique de la vitesse de sédimentation sanguine, il réclama en grand secret des tests cliniques sur des lapins. (En réalité, la vitesse de sédimentation est très rarement affectée de la sorte.)

Rien ne prouve en tout cas qu'il ait jamais essayé un nouveau médicament sur lui-même — comme le Dr Giesing, par exemple, le fit en 1944, avec l'Ultraséptyl et les fameuses pilules carminatives (dont nous aurons l'occasion de reparler). Morell se refusait à admettre que ses médicaments pussent avoir des effets indésirables. Leur valeur objective, quant à elle, reste controversée.

Il est en tout état de cause peu probable qu'un autre que lui aurait administré de telles quantités de glucose intraveineux. Pour citer Schenck : « Une pratique médicale, fort répandue à l'époque, consistait à injecter une solution de glucose pour réaliser une sorte d'« osmothérapie », destinée à désintoxiquer, à influencer sur le cours de certaines maladies organiques et à stimuler le cœur et la circulation. Une solution à cinquante pour cent est utile pour déshydrater le cerveau. Jadis, l'on faisait souvent une ou deux injections de glucose à cinquante pour cent après une attaque d'apoplexie. Mais du glucose à vingt pour cent... il était exclu que cela eût le moindre effet² ! » Le glucose peut certes augmenter le taux de glycémie, le faisant passer par exemple de 80-100 mg à 110-120 ; mais cet effet est très passager. Morell affirmait également que ces injections de glucose à vingt pour cent étaient destinées à fournir des calories supplémentaires à

2. Schenck se base sur l'ouvrage de K. Königer, *Krankenbehandlung durch Umstimmung (Traitement des maladies par la modification des équilibres organiques)*, Leipzig, 1929.

l'organisme d'Hitler. Il est exact que le glucose est rapidement assimilé, ce qui procure une sensation momentanée de bien-être. (Selon les enquêteurs américains, « il est possible qu'Hitler ait réagi à diverses situations de façon très différente après une injection de glucose³ ».) L'apport réel de calories ne pouvait être que minime, cependant : chaque injection de 10 cc de solution à vingt pour cent ne contenait en effet que deux grammes de glucose pur, ce qui équivalait à huit calories au maximum, alors qu'un adulte menant une vie sédentaire a besoin de 2 300 à 2 500 calories par jour !

De surcroît, Morell utilisait non pas un glucose de haute qualité (comme le Dextrose de Merck, l'Osmon ou le Calorose), mais, pour ne pas changer, celui de ses propres laboratoires. En fait, la plupart des médicaments qu'il administrait en grandes quantités à Hitler étaient manufacturés par Hamma ou sa société mère Nordmark. Morell affirmait, en prenant des airs mystérieux, qu'il avait ses raisons pour ne pas utiliser le glucose de Merck et ne pas injecter des solutions plus concentrées. Lorsque Ribbentrop lui confie (*Journal*, 3 juin 1943) qu'il a l'habitude d'utiliser du glucose à quarante pour cent (au début, pour son hypertension, et par la suite, à cause d'une faiblesse du myocarde), Morell commente : « J'estime que ces injections sont trop fortes, à cause du risque de thrombose. Je me suis référé à la coagulation du sang dans la solution de glucose Merck, à Jitomir. Personnellement, je n'utilise jamais une solution dépassant vingt pour cent. » Il n'est pas entièrement exclu, encore qu'il n'en existe aucune preuve, que Morell ait été au courant de la thèse (confirmée depuis par des expériences cliniques) selon laquelle des injections massives de glucose peuvent léser le cerveau. Mais il est certain qu'Hitler ne pouvait tirer aucun bénéfice durable de ses simples injections de glucose à vingt pour cent. Il en serait allé tout autrement si la solution avait contenu également de la strophantine ou si du Coramin ou du Cardiazol avaient été administrés par ailleurs, ce qui aurait eu un effet stimulant et tonique (la strophantine agit sur le muscle cardiaque à la façon de la digitaline).

Dans une étude rédigée à l'intention de l'auteur, le professeur Schenck montre que Morell était d'une extrême prudence dans le maniement des substances stimulant la circulation périphérique, tels le Coramin, le Cardiazol ou le Sympathol. Il ne prescri-

3. OI-CIR/4.

vait jamais plus du tiers (souvent même pas le quart) de la dose normale ; l'efficacité devait par conséquent être davantage imaginaire que réelle : « Il est absolument exclu que des doses aussi minimales aient pu corriger une insuffisance cardiaque assez prononcée pour entraîner un œdème des pieds », écrit Schenck. Quant aux injections de glucose, il estime que leur seule utilité éventuelle était de servir de véhicule à de la strophantine. Ou alors, le glucose n'avait qu'un « effet de placebo, que Morell savait sans nul doute renforcer par ses discours ».

Selon lui encore, un grand nombre des médicaments utilisés par Morell (notamment glucose, Mutaflor, Omnadin, Tonophosphan, ainsi que certains traitements hormonaux) peuvent être qualifiés de « toniques spécifiques ou non spécifiques ». L'Omnadin tombait par exemple dans cette dernière catégorie. Employé depuis 1937 comme une sorte de vaccin, ce produit était soutenu par tout le prestige de la firme IG Farben, qui le fabriquait ; c'était un mélange de protéines, de substances lipoides extraites de la bile et de graisses animales. Possédant, du moins théoriquement, des propriétés antigéniques (autrement dit stimulant la formation d'anticorps), l'Omnadin était généralement administré au début d'infections telles que le rhume banal. Kôniger en parle ainsi : « C'est un médicament d'effet très discret, toujours bien toléré et qui peut être pris quotidiennement sans hésitation, même par les grands malades. Il est très apprécié pour son efficacité dans les cas d'influenza et de pneumonie grippale, ainsi que sur d'autres formes de broncho-pneumonie et d'angine. » Le Tonophosphan a droit à une appréciation tout aussi élogieuse ; cette spécialité (produite par Bayer) contenait un composé organo-phosphoré utile pour stimuler les muscles lisses et fournir du phosphore à l'organisme ; en 1937, le *Gehe Codex* le qualifie de « puissant tonique nervin et stimulant du métabolisme ».

Nous avons déjà parlé du Mutaflor. L'idée de base était que cette souche de colibacilles, caractérisée par une agressivité particulière, devait son efficacité au principe de la colonisation. Certaines bactéries présentes dans l'intestin peuvent en effet avoir un « fonctionnement » défectueux et causer des douleurs digestives ; le rôle des capsules de Mutaflor était de les remplacer par des souches plus saines et plus actives, qui agiraient dans l'intestin au détriment des premières. Schenck déclare : « Cette hypothèse... avait de nombreux partisans, sauf parmi les autorités allemandes en matière de médecine clinique et de bactériologie, lesquelles doutaient que de faibles quantités de bactéries de provenance externe pussent supplanter celles qui étaient natu-

rellement présentes dans l'organisme.» Comme le Mutaflor se révélait impuissant à supprimer de façon permanente les douleurs abdominales dont souffrait Hitler, Morell finit d'ailleurs par faire appel au Progynon (composé d'acide benzoïque et d'hormone dihydrofolliculaire). En stimulant la circulation de la muqueuse gastrique, ce médicament contribuait à prévenir les spasmes douloureux. Morell utilisait aussi, en intramusculaires, du Progynon B Oleosum Forte. Ces deux médicaments apportaient effectivement un certain soulagement au patient.

Mais ce fut surtout par ses produits à base de vitamines que Morell attira, avant la guerre, l'attention des revues spécialisées. La seule vitamine alors disponible sur le marché pharmaceutique était la vitamine C synthétique pure, sans additif. Kurt Mülli, principal chimiste de Morell, devait par la suite affirmer que la Vitamultin de Morell fut la première spécialité contenant une combinaison de vitamines en quantités thérapeutiquement adéquates. Estimant que le régime alimentaire d'Hitler était mal équilibré et insuffisant, Morell lui faisait régulièrement des injections de Vitamultin-Calcium, mélange de vitamine B₁, d'acide ascorbique, de calcium et d'amide nicotinique. « L'on doit notamment à Morell, dit encore Mülli, d'avoir reconnu la grande valeur thérapeutique de l'amide nicotinique. »

La Vitamultin-Calcium ne fut cependant pas sans soulever des critiques. Le professeur Schenck exprime ainsi ses objections : « 100 cc de solution injectable contenaient 40 000 unités internationales (soit deux grammes) de vitamine C, et 0,012 pour 100 (soit 6 000 unités internationales) de chlorhydrate d'aneurine (équivalant à 18 mg de vitamine B₁). Chaque ampoule de 2 cc ne contenait par conséquent que 0,04 g d'acide ascorbique-calcium, et 0,36 mg de vitamine B₁ — quantités minimales, bien inférieures aux besoins quotidiens de l'organisme et, par suite, dénuées de tout intérêt thérapeutique. » Il faut cependant noter que la composition du produit n'était pas toujours constante. Franck indique que les dernières ampoules de Vitamultin contenaient 0,01 pour 100 (soit 0,002 g par ampoule) de nicotinamide, bien moins que les besoins quotidiens qui sont de 0,012 à 0,02 g. Fait plus important : chaque ampoule contenait en outre 0,3 pour 100, soit 0,006 g, de chlorhydrate de p-amidobenzoldiéthyl-amino-éthanol, substance mieux connue sous l'appellation de procaine et anesthésique voisin de la cocaïne, mais bien moins toxique, recommandé au début des années quarante pour l'anesthésie par voie intraveineuse. La dose utilisée en intraveineuse ou en intracardiaque pouvait aller de 0,03 à 0,1 g (0,5 g par la voie sous-cutanée). Néanmoins, la quantité contenue dans chaque

ampoule de Vitamultin-Calcium n'était que de 0,006 à 0,012 g : une fois encore, une dose minime.

Morell prescrivit également de la Vitamultin-C à Mussolini. Son journal nous apprend qu'il y associait habituellement des injections de glucose. Il fit également préparer à l'intention d'Hitler des comprimés de Vitamultin-Calcium « F » (ce « F » signifiant probablement « forte »).

Il faut préciser que les tablettes de Vitamultin fabriquées par millions par les usines de Morell pour le Front allemand du Travail avaient une composition fort différente : en général, y entraient des quantités non spécifiées de glucose, de glycérine, de vitamines B₁, B₂ et C, de nicotinamide et de phosphate de sodium. Parmi les denrées brutes livrées à Morell pour la fabrication de la Vitamultin, figuraient notamment la vanilline, l'aneurine, la poudre de cacao et le café. Selon un document daté de juin 1941, les tablettes de Vitamultin contenaient 8 pour 100 de purée de baies d'églantier (avec un contenu en vitamine C de 3,2 p. 100), 3 pour 100 d'extrait de levure, 3,2 pour 100 de citron déshydraté, 4 pour 100 de germe de blé déshydraté, 0,6 pour 100 de biphosphate de calcium, 4 pour 100 de lait écrémé, 2,4 pour 100 de jus de citron déshydraté et 74,8 pour 100 de sucre. Une lettre de lui aux représentants de Speer, datée du 16 janvier 1945 et où il explique pourquoi il réclame des attributions prioritaires, nous apprend les vertus qu'il attribuait à la Vitamultin : elle était, dit-il, nécessaire pendant les mois d'hiver « pour accroître la résistance aux maladies infectieuses et augmenter la productivité des ouvriers des usines d'armement ».

Les produits les plus discutables administrés par lui sous forme d'injections étaient ceux qui contenaient des hormones. Ils s'attirèrent les mêmes critiques que les injections de glucose et de Vitamultin. L'on ne possédait tout bonnement pas assez de données sur les éventuels effets secondaires d'injections d'hormones répétées durant des années.

En 1939, il existait déjà trois générations de ces produits. Au début, l'on se contentait d'utiliser des extraits de glandes endocrines déshydratées, présentés sous forme de comprimés et dont l'efficacité était presque nulle. La seconde génération consistait en extraits de ces mêmes glandes, susceptibles d'avoir un vague effet tonifiant. Morell se servait de produits appartenant à cette génération, ainsi qu'à une troisième, qui commença à faire son apparition en 1937. Cette fois, il s'agissait d'hormones isolées à partir d'extraits organiques, dont la composition chimique était parfaitement connue. (La médecine

moderne commence à faire appel à une quatrième génération constituée par des produits hormonaux synthétiques, restructurés en vue d'effets spécifiques.)

Parmi les produits de la seconde génération que Morell administrait à la fois à son fidèle Führer et à Mussolini figuraient notamment l'Orchikrin et le Prostakrinum, deux spécialités fabriquées par les laboratoires Hamma.

Le premier est identifié comme suit dans le *Gehe Codex* de 1939 : « *Extr. tot. Testis Tauri juven., Prostatae et Vesic. semin.* », autrement dit extraits de testicules, de prostate et de vésicules séminales de jeunes taureaux. L'Orchikrin était indiqué pour tous les types d'hypoplasie génitale (petitesse excessive de l'organe) ainsi que pour la déficience en hormones sexuelles chez les mâles. Selon le professeur Schenck, toutefois, « l'on n'en escomptait aucun effet spécifique ; au mieux, un effet non spécifique ou celui d'un placebo ».

Toujours selon Schenck, il en allait de même pour le Prostakrinum, cité une seule et unique fois (dans le *Gehe Codex* de 1939) comme « *extrait de vésicules séminales et de prostate* ». Morell s'en servait pour combattre les états dépressifs. Une pilule d'Orchikrin contenait l'équivalent de 3 g de testicules frais, et une pilule de Prostakrinum, celui d'un gramme de prostate et de vésicules séminales. Toutes deux étaient enrobées d'une épaisse couche de sucre.

Nous ignorons si Morell voulait corriger chez Hitler une hypertrophie de la prostate ou simplement une insuffisance générale d'hormones sexuelles. Schenck estime qu'une action spécifique sur les glandes sexuelles était moins probable qu'un effet tonique général : « Il est évident que Morell utilisait ces produits à cette fin, particulièrement lorsque Hitler était fatigué ou déprimé. »

Parmi les produits hormonaux de la troisième génération employés par Morell, il faut citer le Cortiron (hormone sécrétée par la glande surrénale) et le Progynon B Oleosum, tous deux fabriqués par les célèbres laboratoires Schering, de Berlin. Il injectait le Cortiron par voie intramusculaire, pour combattre la fatigue et agir sur le métabolisme des hydrates de carbone et des lipides, la principale indication du Cortiron étant de combattre l'insuffisance des surrénales ou certaines maladies de ces glandes. Quant au Progynon, il contenait la première hormone ovarienne jamais isolée jusque-là.

Morell administrait en outre de la testostérone, hormone sexuelle mâle ayant le pouvoir de restaurer les caractéristiques mâles déclinantes. On venait également de l'isoler et elle était déjà synthétisée, sur la base de la formule $C_{19}H_{28}O_2$.

Morell injectait en outre à Hitler des produits iodés (tels que le Septojod) qu'il connaissait bien pour les avoir utilisés pendant ses longues années de pratique médicale, aussi bien contre le rhume banal que contre l'artério-sclérose évolutive. Morell avait d'ailleurs publié une communication sur un autre produit iodé, le Lipojodin. Il fit également à Ribbentrop cette recommandation par trop générale : « L'iode est excellent pour quiconque a dépassé la cinquantaine » (*Journal*, 3 juin 1943).

Durant la seconde guerre mondiale, les Alliés eurent le monopole de la production de masse de la pénicilline. Lorsque les Américains et les Anglais débarquèrent en juin 1944 dans le nord de la France, ils disposaient de 600 000 doses de cet antibiotique — quantité qui se révéla d'ailleurs nettement insuffisante. En Allemagne, par contre, les grandes sociétés pharmaceutiques n'avaient toujours pas réussi à extraire la pénicilline pure des cultures de moisissures qui sont la base de sa production — ce qui n'empêcha pas le professeur Morell de soigner plusieurs patients avec sa propre cuvée de ce qu'il baptisait un peu prématurément « pénicilline ». En août 1944, un certain Paul Schönfeld lui écrivit de Berchtesgaden pour lui rappeler que ses ongles infectés et purulents avaient guéri en l'espace de vingt-quatre heures, grâce au traitement à la pénicilline qu'il lui avait prescrit au mois de juin. Et le 7 novembre 1944, Morell écrit avec une évidente satisfaction à la veuve d'un officier de la Luftwaffe tué au combat : « Je vois encore le sourire juvénile qui éclairait ses traits pendant que je soignais les blessures de ses jambes à la pénicilline... »

La presse allemande annonça triomphalement que Morell avait, le premier, réussi à en produire industriellement. La réalité était infiniment plus nuancée : en Allemagne, seul le professeur Kilian, de Breslau, avait réussi à isoler cet antibiotique, et en quantités très minimes. Après la guerre, le Dr Karl Brandt, rival de Morell auprès d'Hitler, fera ce commentaire : « Je tiens seulement à dire que, lorsque j'attirai l'attention d'Hitler sur l'énorme importance des travaux sur la pénicilline effectués aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, Morell n'avait pas la moindre idée de ce dont je parlais ; il crut par la suite que j'avais fait allusion à la phénacétine — ce qui n'a aucun rapport. » Bien que Morell se targuât d'avoir utilisé de la « poudre de pénicilline » (*Journal*, 20 juil. 1944), il ne pouvait donc s'agir, au mieux, que de cultures déshydratées sous vide et additionnées de talc. « Qualifier cela de pénicilline est manifestement une parodie de vérité, souligne Schenck. En outre, comme les Soviétiques en firent

l'expérience, de tels produits sont loin d'être inoffensifs, car les impuretés contenues dans les moisissures peuvent entraîner de violentes réactions allergiques de la peau.» Les propres notes de Morell prouvent d'ailleurs que les tentatives du Dr Mülli, principal chimiste de la Hamma, pour rééditer les succès des Alliés aboutirent à des échecs : le produit élaboré était de faible efficacité et fréquemment toxique. Les belles affirmations de Morell étaient dénuées de tout fondement. Pour citer de nouveau Schenck : « Il tenait manifestement à montrer qu'il faisait bénéficier Hitler des meilleurs médicaments dont la science moderne disposait, et qu'il avait rattrapé les Anglo-Saxons. »

Le rôle joué par Hamma était le suivant. Dans une circulaire datée du 6 décembre 1943, les services de Santé du Reich avaient demandé aux milieux médicaux et pharmaceutiques d'entreprendre des recherches intensives sur la pénicilline et les antibiotiques voisins. Au printemps suivant, tous les chercheurs du pays devaient se réunir pour comparer leurs résultats. Le 10 janvier, le laboratoire Hamma d'Olmütz se vit attribuer un secteur de recherches pour isoler les substances actives contenues dans les cultures et les média. De son côté, le laboratoire berlinois privé de Morell devait étudier les applications thérapeutiques des pénicillines, à l'aide de tests sur des animaux et des cultures. En dépit de l'appellation apparemment explicite « Laboratoire de Recherches privé du Professeur Dr Theo Morell », ce fut non pas ce dernier, mais, en son nom, le professeur W. Laves qui dirigea les travaux sur la pénicilline. Et Laves a beau écrire, le 4 mars 1944 : « Nous enregistrons d'importants succès dans nos études sur la pénicilline », les notes quotidiennes de Morell laissent entendre un tout autre son de cloche.

Le 14 février 1944, lorsque Morell téléphona à Olmütz, le Dr Mülli lui lut un article américain sur la production de masse de la pénicilline aux Etats-Unis. Envieux, Morell nota ce qu'il lui faudrait, en prévision de sa prochaine entrevue avec Hitler : « Recherche, 100 000 Reichsmarks. » Peu après, il ajoute : « Voir le *Reichsleiter* Bormann », et : « Il faut rapidement mettre sur pied une unité de recherche qui portera spécifiquement mon nom. » Au cours de la conversation, Mülli lui avait également précisé le rendement actuel de leur production de pénicilline : à peine vingt doses pour vingt litres de bouillon de culture. C'était maigre !

Le 21 février, l'on voit Morell parler à Bormann, le puissant secrétaire d'Hitler, de ses recherches et de son besoin urgent d'appareils de laboratoire. Comme il se doit, Hitler était très fier des recherches de pointe auxquelles se livrait son médecin

personnel. En février, il le décora de la croix de chevalier, et le 21 du même mois, Bormann l'informa que le Führer avait décidé que, à titre exceptionnel, Hamma pourrait déduire de ses impôts l'intégralité des sommes consacrées à la recherche.

Avant la guerre, Hitler avait promis à Morell un microscope électronique, un des instruments les plus rares et les plus perfectionnés dont disposait alors la science. Durant la guerre, Siemens, de Berlin, construisit en tout et pour tout quatre de ces microscopes. Hitler finit par décider que l'instrument primitivement destiné à l'Académie de médecine militaire de Berlin irait à Morell. Début 1944, il était prêt à être livré. Le 21 mai, le docteur eut un premier entretien avec le spécialiste qui allait s'occuper de l'installation. Le 24, ils parcoururent la Bavière en voiture, à la recherche d'un site adéquat. Ils trouvèrent ce qu'il leur fallait à Bayrisch-Gmain, non loin de Reichenhall.

S'il fallait une nouvelle preuve de l'admiration d'Hitler pour Morell, elle n'allait pas tarder ; le 26 juin, Bormann écrit au *Reichsminister* Hans Lammers : « Le Führer a décidé que le coût du microscope électronique, de ses accessoires et de son installation sera intégralement prélevé sur ses fonds personnels. Le Führer tient à apporter cette contribution aux travaux scientifiques du professeur Morell⁴. »

Morell s'intéressait également à un magnifique immeuble berlinois, comme en témoigne cette lettre que lui adressa, le 3 décembre 1944, le Dr Zachariae (qu'il avait délégué auprès de Mussolini) : « J'ai beaucoup regretté que vous n'ayez pu obtenir cette "Clinique de Thérapie Naturelle" de Berlin (l'ancien Institut balnéaire) pour y installer une clinique modèle correspondant à vos conceptions. Vous auriez pu y accomplir de remarquables progrès, et cela aurait constitué un bel hommage à votre carrière. Les messieurs qui ont hérité de l'Institut sont une relique de l'ère Hess. »

Pour prestigieux qu'il fût, le microscope électronique flambant neuf ne servit strictement à rien. Le 14 mars 1945, Morell adressa au bureau de l'aide de camp d'Hitler une lettre de protestation : bien que son « Institut d'Optique électronique » fût construit sous la direction architecturale du professeur Herman Giesler et sur les ordres d'Hitler, deux des quarante ouvriers employés à la construction venaient d'être mobilisés !

Les rivaux de Morell écumaient bien entendu de rage devant ce favoritisme criant. Brandt écrira : « Comme les conditions de

4. Archives nationales US, microfilm T 253, bobine 36, B1 486350-1.

fonctionnement minimales ne purent jamais être réunies, cet instrument inestimable resta inutilisé.» (Sans compter que Morell voulait s'en servir pour examiner ses bien-aimés colibacilles, alors que le chercheur attaché à l'Institut, le Dr Siebert, s'intéressait surtout aux aérosols.) Quelle qu'en fût la raison, le microscope ne servit pas une seule fois jusqu'à la fin de la guerre.

Bref, en dépit des généreux apports de fonds provenant de la bourse personnelle d'Hitler, les recherches de Morell sur les antibiotiques stagnaient. La « pénicilline » fabriquée par Hamma perdait rapidement ses propriétés, comme le professeur Rostock, expert réputé travaillant pour l'armée, ne tarda pas à l'établir à l'aide d'expériences de laboratoire. Le 29 avril 1944, Mülli adresse cette mise en garde à Morell : « Nous avons produit plusieurs centaines d'ampoules de pénicilline, grâce auxquelles nous effectuons des tests approfondis à l'hôpital local... » Les problèmes n'avaient pas tardé : Mülli s'était aperçu avec consternation que, dans bien des cas, une souche satisfaisante en apparence contenait des substances hautement toxiques.

En dépit de ces ennuis, l'usine Hamma de Hambourg se mit elle aussi à fabriquer des produits à base de pénicilline (à partir de mai 1944). Apparemment, Morell lui-même ignorait toujours comment l'on utilisait cette substance. Il ressort en effet d'une note datée du 21 août qu'il avait l'intention d'interroger le Dr Mülli à ce sujet : « Cela s'injecte-t-il ? En intramusculaire ? »

Les autres médecins fulminaient de dépit. Le principal représentant de la Wehrmacht au QG d'Hitler ayant été horriblement blessé lors de l'attentat à la bombe du 20 juillet 1944, le Dr Giesing voulut lui administrer de la pénicilline américaine (une prise de guerre, dont quelques ampoules avaient abouti entre les mains du Dr Handloser, médecin-chef de l'armée). Morell réussit à l'en empêcher.

Giesing riposta, coup pour coup, subtilisant deux ampoules de « pénicilline Hamma » dans le living-room d'Hitler à la Wolfschanze. Il les envoya pour analyse à l'Institut de Biochimie de Breslau et à l'Institut d'Hygiène et de Bactériologie de Königsberg. L'un comme l'autre conclurent qu'elles ne contenaient pas de pénicilline en quantité thérapeutiquement efficace. Giesing se fit un malin plaisir de communiquer ces résultats à Brandt — et Morell ne put que s'incliner devant les faits.

Il faut reconnaître qu'il eut l'honnêteté de ne pas dissimuler cet ultime échec ; le 18 mars 1945, il adresse cette mise en garde à son usine de Kosolup : « Une analyse des ampoules fabriquées à Olmütz a démontré qu'elles étaient, de la première à la dernière, dénuées d'efficacité et, de surcroît, toxiques. »

A défaut de pénicilline, les Allemands utilisaient des sulfamides. Après la découverte par Domagk des propriétés antibiotiques de ces composés, des dizaines de laboratoires pharmaceutiques se lancèrent dans une recherche effrénée de nouveaux sulfamides synthétiques, se distinguant peu ou prou de ceux qui existaient déjà. En l'espace de quelques années, plus de deux mille composés virent le jour, chacun ayant une structure moléculaire légèrement différente de celle des autres, à seule fin de le rendre légalement brevetable.

Commentaire du professeur Schenck : « Ce phénomène eut pour résultat l'apparition de nouveaux sulfamides représentant une amélioration considérable, mais donna également naissance à des combinaisons notoirement toxiques. »

L'un des meilleurs était l'Eubasin, fabriqué à Hambourg par Nordmark. (Morell déclara cependant, dans sa déposition, qu'il l'utilisa une seule et unique fois, en intramusculaire, « car l'injection était douloureuse ».) Le plus vénéneux était l'Uliron. Mais l'Ultraséptyl était à peine moins toxique. Son nom scientifique était : sulfaméthylthiazol. Et Morell ne jurait que par l'Ultraséptyl, sans doute parce qu'il était fabriqué par Chinoin, de Budapest, dont il détenait des actions. La Chinoin appartenait primitivement à une famille d'industriels hongrois, les Wolf, qui échappèrent au sort de la majorité des Juifs de leurs pays en émigrant en Suisse sous l'aile protectrice du Parti nazi — en échange de quoi leur société était devenue propriété allemande.

Dès 1940, des chercheurs avaient établi que l'Ultraséptyl avait de graves effets secondaires, en particulier sur les reins et le système nerveux. Passant en revue les divers sulfamides dans l'*Hebdomadaire médical allemand* du 28 septembre 1942, le professeur J. Vonkennel, clinicien de grand renom, écrivait que l'Ultraséptyl, « ...en dépit de son indéniable efficacité, n'est plus utilisé à cause de sa forte toxicité ». Le produit avait en effet tendance à se cristalliser dans les tubules rénaux. Morell n'ignorait certainement pas cela ; car il prescrivait d'absorber une grande quantité de liquide après chaque dose. Il n'en continua pas moins à l'utiliser à l'exclusion de tout autre sulfamide. Le 21 janvier 1944, il écrit une lettre plutôt sèche à l'architecte Gieser : « Désolé d'apprendre que vous avez dû de nouveau vous aliter la semaine dernière ; mais je vous avais prévenu de ne jamais entreprendre de long voyage sans emporter un tube d'Ultraséptyl. » Il le prescrivait encore pendant l'hiver de 1944. Comme dit Schenck : « En tant que médecin et savant, il ne semble guère s'être penché sur le problème des sulfamides. Sinon, il aurait rejeté celui-ci au plus tard en 1942. »

Il en fit prendre à Hitler soit dans les injections habituelles (probablement à la dose de 1 g, dissous dans 5 cc de véhicule), soit en prescrivant un ou deux comprimés à 0,5 g, à absorber après un repas, avec de l'eau ou du jus de fruits. Pour citer de nouveau Schenck : « Morell donnait de l'Ultraseptyl au moindre prétexte, souvent à des doses insuffisantes et par conséquent inefficaces ; parfois, il entreprenait pourtant un traitement de choc, en ordonnant cinq ou six comprimés quotidiens pendant trois ou cinq jours, en accord avec la pratique médicale de l'époque. »

L'Ultraseptyl selon Morell servait contre divers maux courants, notamment le catarrhe chronique des voies respiratoires supérieures dont souffrait Hitler, ainsi que les angines — alors que les médecins de l'époque n'ignoraient pas que l'effet des sulfamides sur l'amygdalite aiguë est douteux et que, pour ce qui concerne l'influenza, leur efficacité se limite à faire disparaître les infections secondaires. « Pour le moindre rhume, il administrait des doses importantes de sulfamides, déclara de son côté le Dr Karl Brandt aux enquêteurs américains. Il en distribuait à tout le monde, au QG d'Hitler. »

Comme pour la « pénicilline » de Morell, Brandt fit tout son possible pour jeter le discrédit sur l'Ultraseptyl. Il montra à Hitler une conclusion de l'Institut de Pharmacologie de l'université de Leipzig, selon laquelle l'Ultraseptyl était dangereux pour le système nerveux. Cette mise en garde ne tomba pas entièrement dans l'oreille d'un sourd. Se rendant compte que le médicament ne lui convenait pas, Hitler finit par mettre Morell au pied du mur. Le 19 octobre 1944, ce dernier note que, à 15 h, il a dit à Hitler de prendre trois comprimés d'Ultraseptyl trois fois par jour. Quatre heures plus tard, Hitler se rebelle : « Le Führer a téléphoné, écrit Morell ; il ne peut plus prendre d'Ultraseptyl ; après les trois premiers comprimés, il avait le ventre tout gonflé, comme récemment, déjà ; il attribue en outre sa récente maladie (une hépatite) à l'abus d'Ultraseptyl. Je lui ai expliqué que c'était impossible ; mais nous cesserons de lui en donner. Bien entendu, son rhume va traîner. Je ne lui en avais prescrit autant que parce que je pensais qu'il voulait guérir *immédiatement*, quel qu'en fût le prix. » A contrecœur, Morell injecte à Hitler quelques ampoules de Tibatin, sulfamide réputé d'élimination facile.

De nos jours, l'Ultraseptyl n'est plus fabriqué ni commercialisé.

9. *L'empire commercial de Morell*

Il n'est pas superflu de jeter un rapide coup d'œil sur la situation financière de Morell, ainsi que sur ses « affaires ».

Pour ses soins à Hitler, il toucha un total de 300 000 Reichsmarks durant la période s'étendant de 1937 à 1940 inclus. A partir de 1941, il fut payé 36 000 RM par an, plus 24 000 RM de frais (selon Aloys Becker, qui s'occupait de sa comptabilité). Pour cette somme, il devait également soigner le personnel attaché au QG d'Hitler. La chancellerie du Reich virait chaque mois 5 000 RM sur son compte bancaire. Nous pouvons nous faire une idée de l'importance de ses autres revenus professionnels grâce à une déclaration de son assistant, le Dr Weber, qui garda en son absence la forteresse du Kurfürstendamm. Le 5 juin 1944, Weber avisa Morell que les bombardements subis par la capitale avaient nui à la bonne marche du cabinet : le revenu brut pour 1943 n'était que de 86 497 RM ; en comptant toutefois ce que devaient les gros bonnets du Parti, tels que Goebbels et Funk, l'on devait dépasser 110 000 RM. Weber estimait également que le chiffre d'affaires de 1944 serait en augmentation de 25 pour 100.

Morell avait aussi, on l'a déjà vu, l'ambition d'être un homme d'affaires. Qu'en était-il au juste ? En fait, ses usines lui rapportaient bien moins que sa pratique médicale ; n'eût été sa situation privilégiée auprès d'Hitler, la situation eût été bien pire encore. Malgré un chiffre d'affaires de plusieurs millions de RM, il ne restait pas grand-chose : presque tout l'excédent servait à rembourser les emprunts.

Une de ses entreprises les plus fructueuses était la fabrication de la Vitamultin. Même les SS étaient contraints d'en absorber. Le 12 janvier 1942, Himmler donna les instructions suivantes à Morell : « Le Führer a ordonné que des produits vitaminés adé-

quats soient, sans tarder, mis à la disposition des unités de Waffen SS combattant sur le front oriental. La société Hamma de Hambourg sera chargée de la fabrication desdits produits. » En octobre de la même année, non moins de trente-huit millions de tablettes de Vitamultin étaient livrées aux Waffen SS. En mars 1943, Hamma reçut une seconde commande de quarante millions de tablettes. A la fin de 1943, Morell lança sa propre production de Vitamultin — jusqu'alors fabriquée sous licence par Nordmark. Hamma installa une unité de production dans une usine désaffectée d'Olmütz (les anciens établissements Heikorn). Il ressort des notes de Morell que, à la date du 6 juin 1944, Hamma-Olmütz employait 930 hommes et femmes, dont 256 pour l'unité de production de la Vitamultin; 55 pour la poudre insecticide « Rusla »; 94 pour les produits Hamma, et 425 pour les autres fabrications (margarine, vinaigre, savon), sans compter 100 employés de bureau. Morell menait une lutte constante pour éviter la mobilisation de certains de ses employés. Le 21 janvier 1943, il écrit au commissaire du Travail Fritz Sauckel en précisant l'ordre de grandeur de ses activités : « Mon usine Heikorn d'Olmütz, qui possède une des plus grandes raffineries de pétrole du protectorat [de Bohême-Moravie], reçoit quotidiennement des wagons entiers de graines de tournesol d'Ukraine pour la production d'huiles et de margarine. »

Afin de financer ces diverses productions (notamment pour honorer les commandes de Vitamultin), il dut contracter de gros emprunts auprès de la Banque allemande du Commerce. A la fin de 1944, ces emprunts n'avaient toujours pas été remboursés. Morell ne tira donc aucun bénéfice de cette incursion dans l'univers du capital, encore que cela eût pu être différent si la guerre avait duré plus longtemps.

Il rêvait de monter un gigantesque laboratoire d'hormones et d'autres extraits de glandes animales. Le 15 novembre 1943, il écrit à un haut fonctionnaire en faisant valoir qu'il a consacré des années de sa vie à des recherches sur les hormones et leurs applications thérapeutiques. Hamma, poursuit-il, est la réalisation de ce rêve; elle fabrique des produits hormonaux de haute qualité, à l'en croire — « vitaux pour nos soldats », souligne-t-il. Quelque quatre-vingt mille ou cent mille ampoules d'extrait de foie en sortent en juillet 1943. Une filiale est implantée à Vinnitsa, afin de permettre d'exploiter le potentiel des immenses abattoirs ukrainiens. Et, en 1943, Morell prend en outre la tête de l'Institut d'Endocrinologie de Kharkov.

La qualité des produits commerciaux de ces laboratoires était

vivement contestée. La controverse commença au sujet de l'omniprésente Vitamultin. Les ingrédients spécifiés par Morell diffèrent de ceux qu'indique le *Gehe Codex* ; dans sa *Moderne Thérapie*, ouvrage faisant autorité, Rudolf Franck donne encore une autre composition.

C'est littéralement par milliards que ces tablettes furent fabriquées. Au cours de la seule première « opération Vitamultin » de l'hiver 1941-1942, les services sanitaires du Front allemand du Travail en distribuèrent 390 millions (de 2,5 g chacune). Pour des raisons commerciales évidentes, Morell voulait que l'armée de l'air s'y mette aussi : quatre mois durant, chaque soldat de la Luftwaffe aurait dû, selon lui, prendre une tablette par jour. Compte tenu des millions d'hommes que cela toucherait au total, l'affaire n'était pas négligeable. Mais les experts de la Luftwaffe se rebellèrent : le Dr Erich Hippke, médecin-chef de Göring, présenta un rapport dévastateur.

C'était sous-estimer les ressources du médecin personnel d'Hitler, qui se plaignit personnellement à Göring dans une lettre datée du 31 juillet 1942 : « Sans même parler des vitamines synthétiques B₁ et C, mon produit contient des vitamines des groupes B et K, issues de sources naturelles (citron, germe de blé). » Son opinion, ajoutait-il pompeusement, était que la médecine avait pour premier devoir de prévenir la maladie.

Hippke resta insensible à ces arguments : la quantité lui importait tout autant que la qualité. Il fit valoir qu'un minimum de sept tablettes était nécessaire pour couvrir les besoins quotidiens d'un adulte en vitamines B et C : une seule par jour ne servait strictement à rien.

Le 20 août, Morell adressa une protestation au Front du Travail ; il fulminait contre Hippke et « son attitude incompréhensible » à son égard. Apparemment convaincu de la valeur du produit, le Front du Travail rassura Morell : « Les spécialistes des sciences exactes (professeurs Stepp, Scheubner, Kollath, Bommer), se sont tous déclarés favorables à l'opération vitamines. » Pour finir, la rébellion de Hippke se retourna contre lui : Göring le congédia.

Le résultat ne se fit pas attendre. En août 1943, le professeur Laves écrit : « Je vais essayer d'accélérer la production de Vitamultin à Olmütz. » Avantage décisif pour l'empire industriel de Morell : il avait maintenant accès à des matières premières rares (notamment de l'acide ascorbique) provenant du contingent alloué au Front du Travail. Et, le 23 janvier 1944, le Dr Mülli pouvait lui annoncer : « Nous avons déjà établi des factures pour 460 millions d'unités, et de nouvelles commandes sont en

attente.» Morell voulait également essayer de diffuser le produit dans le protectorat, ce qui aurait représenté un marché supplémentaire d'au moins 70 millions de tablettes. En tout cas, le 27 janvier, Mülli triomphe : « Nous avons maintenant des commandes fermes pour 480 millions. Au total, l'opération dépassera sans doute les 560 millions et il nous restera un surplus d'environ quatre tonnes d'acide ascorbique, sans compter les quatre tonnes du quota de la Wehrmacht.» Le 29 avril, ces prévisions sont dépassées ; Mülli annonce que les commandes atteignent le total impressionnant de 696 164 616 tablettes dont 657 230 800 ont d'ores et déjà été livrées.

Autre article prometteur fabriqué par Morell : une poudre insecticide destinée à l'armée. Au cours de l'hiver 1941-1942, la troupe et la population civile avaient été infestées de poux. Un jour, au déjeuner, Hitler avait exprimé son inquiétude à ce sujet, ajoutant que cela entraînait de graves risques de typhus.

Morell se pencha sur le problème. Dès février 1942, il avait mis au point une poudre à base de xanthogénate de potassium, produit d'odeur nauséabonde. Le 15 mars, Hitler ordonne que la fabrique de margarine Heikorn, d'Olmütz, soit cédée à Morell afin qu'il puisse y fabriquer sa « Poudre Rusla ».

Plusieurs mois durant, le Parti bloqua la vente. Fidèle à ses habitudes, Morell n'hésita pas à sermonner le général SS Kurt Dalüge, vice-protecteur de Bohême-Moravie : « Comme vous ne l'ignorez pas, la société S. Heikorn m'a été concédée sur ordre exprès du Führer. » Et, bientôt, sous la direction d'Aloys Becker, protégé de Morell et proche ami de Johanna Morell, l'usine empaqueta de la poudre Rusla pour la Wehrmacht, au rythme de quelque 250 000 sachets par jour. Au cours de l'été 1943, la production fut toutefois interrompue, l'Inspection sanitaire de l'armée ayant annoncé que les dépôts étaient combles.

La même époque vit naître les premières critiques contre l'insecticide de Morell. En juillet, à l'occasion d'une conversation avec Hitler, il défend son produit contre les rivaux qui viennent d'apparaître. Meticuleux comme toujours, il résume ses arguments par écrit : « Schreiber a toujours été partisan de la méthode par imprégnation, tandis que le Dr Bickert voulait une poudre. Nous avons fabriqué la poudre, qui est cent pour cent efficace — à condition d'être appliquée dans les règles. L'ennui est que l'odeur est plutôt nauséabonde. Si l'on ajoute à cela la paresse commune à tous les soldats du monde, il en résulte qu'elle n'est pas toujours utilisée comme il convient. Et maintenant l'Inspection veut passer à l'imprégnation ! Je fais tout pour

m'adapter... mais voilà que le grand capital dresse l'oreille ; IG Farben a lancé son propre produit, breveté en Suisse ; il n'est pas mauvais, mais la production ne pourra pas dépasser 400 000 doses. Une autre compagnie... a également sorti un produit par imprégnation, mais, comme le mien, il est à base de xanthogénate de potassium. Il est impossible de prendre connaissance du brevet, car tout est secret en temps de guerre ; pourtant, je sais que le principe actif est le même. J'ai, par conséquent, l'intention de demander à l'Inspection de m'accorder *la moitié du marché*. Le Führer m'a *entièrement donné raison*. J'ai également fait remarquer qu'en Allemagne, l'on ne peut protéger que des procédés (des inventions), mais non des découvertes, comme c'est le cas dans d'autres pays... Comme j'ai été, en tout état de cause, le premier à utiliser cette substance, j'exige la moitié de la commande » (*Journal*).

Cette argumentation montre bien avec quelle vigueur Morell défendait son petit empire. La poudre Rusla devint momentanément une très grosse affaire pour lui. En 1942, son usine en fabriqua 66 441 545 doses, chiffre qui fut porté à 76 562 530 l'année suivante. Le 27 mars 1944, Aloys Becker lui signala que le contrat de la Wehrmacht allait être renouvelé, au rythme courant de neuf millions de doses par mois. Et il ressort d'un autre document de la société, daté du 13 mars 1944, que cinq millions de doses, déjà, avaient été expédiées depuis le début de l'année et qu'il en restait environ 21 600 000 à livrer¹.

Ensuite, les ventes s'effondrèrent et l'affaire laissa derrière elle une odeur aussi nauséabonde que celle du produit lui-même. Le 9 mars, le Dr Schulenburg, expert médical du Front du Travail, envoya à la Société Heikorn de Morell un rapport sur la Rusla. Schulenburg rappelait au Dr Mülli qu'il lui avait suggéré de pratiquer des tests approfondis en « utilisant des méthodes scientifiques ». La réponse de Heikorn avait été évasive. « Comme vous ne l'ignorez pas, poursuivait Schulenburg, l'efficacité de votre produit est pour le moins controversée. » Le rapport rédigé par les services sanitaires du Front du Travail était on ne peut plus explicite : « Nous avons effectué les essais sur des poux enfermés dans une petite boîte avec de la poudre Rusla. Vingt-quatre heures après, les poux en sortirent manifestement en grande forme. »

Becker devait déclarer plus tard que les affaires de Morell ne

1. Archives nationales US, microfilm T 253, bobine 36, Bl. 6460.

rapportèrent jamais un sou à celui-ci. C'est en grande partie exact. Des documents bancaires retrouvés dans ses dossiers prouvent en effet que, en 1944, sa meilleure année, Olmütz lui laissa tout juste 2 000 RM par mois, moins une ponction fiscale de 596,70 RM.

Morell devait mourir pauvre.

**JOURNAL ET NOTES
DU DOCTEUR
THEODOR MORELL**

1941

Barbarossa et les sangsues

Le 21 juin 1941, les armées d'Hitler fondaient sur l'Union soviétique. Ce jour-là, l'officier de liaison Walther Hewel note dans son journal qu'une « atmosphère calme et détendue » régnait à la chancellerie du Reich. Le lendemain, il précise : « Le Führer est d'excellente humeur à cause de l'immense succès remporté en Russie (aviation). » Après avoir pris le thé avec Hitler, il ajoute cependant : « Russie — il subsiste de gros points d'interrogation. »

Les points d'interrogation ne disparurent pas. Les incertitudes des premiers mois de la campagne orientale éveillèrent en Hitler des maladies qui devaient être lourdes de conséquences.

Dans la nuit du 23 au 24 juin, le dictateur gagna un nouveau quartier général, la *Wolfsschanze* (« la tanière du loup »), construit à la hâte sur un terrain marécageux et insalubre, aux abords de Rastenburg, un terrain en Prusse-Orientale. « Un quelconque ministère s'est sans doute aperçu que le terrain y était meilleur marché qu'ailleurs, déplorera Hitler, trois années plus tard, à l'occasion d'une conversation avec le Dr Giesing. Ou alors, comme il appartenait déjà à l'Etat, on y a installé le QG du Führer, sans aller chercher plus loin. » Le 27 juin, Helmuth Greiner, rédacteur du journal de guerre de l'OKW, se plaint dans une lettre à sa femme : « Nous sommes pourchassés par des moustiques particulièrement voraces. Il eût été difficile de trouver endroit plus inadapté : forêt d'arbres à feuilles caduques et à étangs marécageux, sol sablonneux et lacs stagnants ; bref, le terrain

idéal pour ces horribles bestioles. Comme si cela ne suffisait pas, les bunkers sont froids et humides ; nous y gelons la nuit, sans pouvoir trouver le sommeil à cause du constant bourdonnement de la climatisation, qui crée en outre de terribles courants d'air. Nous nous réveillons le matin avec un solide mal de crâne. Le linge et les uniformes sont perpétuellement froids et humides. »

Pour le moment, Hitler n'avait guère de raisons de s'inquiéter. Les douze premiers « communiqués spéciaux » furent radiodiffusés le 29 juin. Au nord, ses troupes avaient pris Libau et Dvinsk. Au centre du front, une armée soviétique de 300 000 hommes avait été rapidement encerclée, et Minsk était tombée. Le 4 juillet, les Russes avaient déjà perdu 4 600 chars et d'innombrables avions. D'une humeur enjouée, Hitler restait fréquemment jusqu'à deux ou trois heures du matin à discuter de l'avenir avec les membres de son état-major ; son sujet de prédilection était la Russie considérée comme colonie allemande : « Je resterai dans l'histoire comme l'homme qui aura détruit le bolchevisme », affirmait-il.

Greiner (peut-être n'était-il pas le seul) nourrissait néanmoins quelques doutes. Le 4 juillet, il écrit : « Ce fut de nouveau très intéressant chez le Führer, aujourd'hui, mais pas comme la dernière fois. Il était taciturne et ne participait guère à la conversation. »

Le 10 juillet, Hitler resta éveillé jusqu'à trois heures du matin, « dans un bunker où l'on mourait de chaud », selon le journal de Hewel. Et le surlendemain, Greiner note qu'il faudra attendre quelques jours encore pour juger de l'issue des combats, tout en ajoutant : « Hier, nous n'avons absolument pas parlé de cela. D'abord silencieux et plongé dans ses pensées, le Führer finit par s'animer et s'étendit une heure durant sur nos intrépides alliés italiens, et sur le casse-tête qu'ils représentaient pour lui... La justesse de ses vues et de ses jugements ne cesse de m'émerveiller. Il a d'ailleurs bonne mine et semble en excellente forme, bien qu'il se couche rarement avant cinq ou six heures du matin. »

A la fin de juillet 1941, la santé d'Hitler se détériora brusquement. Au cours d'une vive discussion avec son ministre des Affaires étrangères, von Ribbentrop (ce dernier lui avait notamment lancé au visage : « Dieu ne montre pas aux hommes les cartes qu'il détient »), Hitler pâlit soudain, s'arrêta net au milieu d'une phrase et s'affala dans un fauteuil, la main crispée sur le cœur. Pétrifié, Ribbentrop promit de ne plus jamais s'emporter.

Peu après, il y eut pis. Hitler fut « indisposé », disaient les généraux avec un sourire entendu. Il avait contracté la dysente-

rie. Pendant trois semaines cruciales, il fut affaibli par la diarrhée, les crampes d'estomac, les nausées, des douleurs musculaires et la fièvre. Le climat, les conditions de vie insalubres y avaient certainement contribué, sans oublier les horaires anarchiques d'Hitler.

Les conséquences furent graves. L'aide de camp Karl-Jesco von Puttkamer, grand gaillard et officier de marine fumant le cigare, constata que la faiblesse croissante du Führer rendait celui-ci incapable de tenir tête au dynamisme de ses chefs d'armées, décidés à transformer la stratégie d'encerclement exposée par lui dans ses directives sur l'opération Barbarossa en attaque frontale traditionnelle contre la capitale soviétique. Le 5 août, Hitler mit en garde le commandant en chef de l'armée de terre, Walther von Brauchitsch : « Si les combats continuent de la manière présente, le front va se figer comme pendant la première guerre mondiale. »

Une seule fois, il eut gain de cause. Comme l'écrira trois jours plus tard dans son journal le général Franz Halder, chef d'état-major de l'armée : « En dépit de ses ennuis de santé, le Führer a donné au commandant en chef des ordres très stricts concernant l'utilisation de l'aviation. »

Ensuite, la santé d'Hitler empira et, de nouveau, les généraux purent agir à leur guise. En conséquence, les armées du maréchal von Bock allaient être surprises par l'hiver russe aux portes de Moscou. Interrogé après la guerre, Hermann Göring devait déclarer : « Je reste persuadé que si le plan original d'Hitler, qui était génial, n'avait pas été dénaturé de la sorte, la campagne orientale aurait été terminée au plus tard dans les premiers mois de 1942. »

Inquiet, Morell avait, dès le début de l'affection, envoyé un prélèvement de selles à Freiburg pour analyse. Le 5 août, le professeur Nissle répondit : « N'ai rien pu trouver de suspect. » Il recommandait néanmoins l'administration de son propre Mutaflor et ajoutait : « Est-il besoin de préciser qu'en traversant des régions où sévit la dysenterie, il est recommandé de porter une ceinture de flanelle, de ne pas manger de fruits crus ou de salades, de ne pas boire d'eau non bouillie, ainsi que de se laver soigneusement les mains après tout contact avec la troupe, particulièrement avant les repas. »

Le 8 août, Nissle envoie à Morell son rapport d'analyse complet. L'échantillon observé s'est révélé riche en colonies de colibacilles typiques, dont les caractéristiques ne correspondent toutefois qu'approximativement à celles de la souche Mutaflor originale, la plupart ayant en grande partie perdu leur fort

pouvoir de multiplication. Il n'y avait pas grand-chose d'autre à signaler.

La maladie, soudaine et qui contraignit Hitler à s'aliter au plus fort des combats sur le front oriental, se manifesta surtout à partir du 6 août, lors d'un voyage éclair en Ukraine. Hewel nota ses impressions : « A 4 h du matin, envol pour Berdichev ; survolé la Russie pendant trois heures, jusqu'à Bialystok. Dans une école (QG d'armée de von Rundstedt), rencontré le général Antonescu... Promenade dans Berdichev. Eglise de monastère en ruine, cercueils ouverts, exécutions, un lieu d'épouvante. Beaucoup de juifs, vieilles maisons paysannes, sol fertile. » Il faisait très chaud lorsqu'ils regagnèrent la Wolfsschanze, le même soir. Le lendemain matin, Hitler était malade, ce qui causa une petite sensation au QG. Dans son journal, Hewel note cryptiquement, en se servant d'un mot indonésien (dans ses jeunes années, il avait été planteur de caoutchouc à Java) : « Führer *sakit* [malade]. Il ne s'est montré ni au déjeuner, ni à la conférence de guerre et n'a pu dormir. »

C'est alors que le médecin personnel d'Hitler, le craintif et prudent Morell, commença, ce qui ne surprendra pas, à noter dans son journal l'évolution de la maladie de son patient numéro Un.

D. I.

MORELL : JOURNAL, 1941

7 août 1941¹

Au QG du Führer.

A 13 h 30, alors qu'il était assis dans la salle des cartes, le Führer a eu des vertiges, avec nausées et envie de vomir.

Hier, il s'était rendu à Berdichev en avion ; trois heures aller et autant au retour.

1. Ce journal, écrit au crayon bleu sur un bloc-notes de petit format, se révéla particulièrement difficile à déchiffrer. Je remercie pour son assistance M. George Wagner, des Archives nationales américaines, Washington. Certains mots demeurés malheureusement illisibles sont signalés par l'indication : *** (J.I.).

Mauvaise mine, pâle depuis un certain temps déjà. Je voulais faire ***, mais il s'y était refusé disant qu'il se sentait bien. Depuis cinq ou six semaines, l'air du bunker est très mauvais.

Jungè [Hans Junge, valet d'Hitler] a téléphoné pour me dire de me rendre *immédiatement* auprès du Führer, qui aurait été pris de vertiges, et a regagné son bunker.

M'y rends en toute hâte avec Junge. Visage très pâle, Hitler : « Je ne me suis jamais senti aussi mal. Il y a un moment, j'ai eu soudain le vertige ; je ne sais ce qui se passe. Ici, à la tempe (montrant sa tempe gauche), j'ai une sensation vraiment bizarre. Voilà un certain temps que cela me gêne (depuis environ une semaine). Je me suis terriblement énervé, récemment : depuis, je ne me sens pas très bien. En outre, je digère mal depuis quelque temps. »

Pouls 72-76, bien frappé. Deuxième bruit accentué... Région supraorb. sensible à la pression des deux côtés. Tremblement des mains tendues. Abdomen : pas de sensibilité locale à la pression. *Météorisme*. Langue chargée. Foie plus dur, un peu engorgé. Injections de Vitamultin-C et Glyconorm. Tordu l'aiguille en piquant. Lui ai donné une pilule de *Yatren*² et vingt gouttes de *Dolantin*. Suis ensuite allé chercher mon sphymotensiomètre. Tension 172-174 (habituelle : 136).

Fait chercher *Septojod* ; 10 cc en intraveineuse. Compresses froides sur les tempes et la moitié gauche du crâne ; cataplasmes chauds autour des mollets. Réflexes pupillaires (réaction à la lumière et convergence), bons ; motilité oculaire, bonne. Diagnostic : spasmes vasculaires avec afflux de sang aux tempes ; causes diverses.

N.B. Entend un bourdonnement constant dans l'oreille gauche. A déjà eu cela ; à l'époque, le prof. Eicken³ n'avait

2. Le *Yatren* était une spécialité à base d'iode et de quinine, en principe indiquée pour la seule diarrhée amibienne et non pour la diarrhée bactérienne. Il est fort improbable qu'Hitler eût contracté une amibiase, affection limitée aux pays tropicaux et subtropicaux.

3. Directeur de la clinique ORL de l'université de Berlin-Dahlem. Ses notes de consultations sont conservées aux Archives nationales US, microfilm ML/125.

rien trouvé. A également l'intention de faire vérifier l'état de sa dentition.

20 heures. Pouls 90, tension 170, température axil. 37,2, rectale 37,9. Depuis peu, constants bourdonnements d'oreilles. Supraorb. gauche nettement plus sensible à la pression qu'à droite. Gaz intestinaux. Depuis trois jours, selles de nouveau molles.

1 pilule Yatren.

Point d'injection du Glyconorm et de la Vitamultin-C douloureux.

Yeux : rien d'anormal à l'examen. Pouls un peu rapide ; deuxième bruit accentué.

Langue chargée au fond.

23 heures. Pouls 90, tension 170. Pouls tendu, comme toujours. Temp. axil. 37, rect. 38. Abdomen dur (a pris au total 3 pilules Yatren), borborygmes intestinaux. Le point d'injection serait toujours très douloureux, mais un peu moins qu'à midi. L'examen des oreilles n'a rien révélé d'anormal. Voulais injecter 2 ampoules Omnadin, mais a refusé.

Lui avais permis de manger un œuf mollet, de la purée de pommes de terre et des fraises, mais il s'est fait servir un soufflé au riz. Ne veut pas que je revienne plus tard. Deux comprimés Phanodorm.

8 août 1941⁴

Ce matin, le Führer m'a envoyé un valet pour me faire dire qu'il ne s'est pas alité un seul jour depuis qu'il a été gazé pendant la première guerre mondiale : s'estime donc un très mauvais patient.

S'est levé à 11 heures. Suis allé le voir immédiatement, sans attendre d'être appelé. D'humeur exécrable : se sent encore plus mal qu'hier ; n'a pas fermé l'œil de la nuit. N'a

4. Ecrit au dos d'un menu daté du 7 août 1941 : « Œufs au plat, chou-rave, haricots verts, pommes sautées, fraises. »

aucune envie de rester dans cette chambre exiguë, a besoin de sortir : il va se lever. Pas question de nouvelles piqûres pour le moment : le point d'injection lui fait encore si mal que tout le reste passe au second plan.

Pouls 78, régulier; tension artérielle descendue à 156 mm; température moins élevée : 36,6 axil, 37,2 rect.; abdomen très tendu; n'est pas allé à la selle. Bourdonnements oreille gauche sans changement, selon le patient. Voulais lui donner de l'huile de ricin, mais a refusé, ainsi qu'autres laxatifs — ne veut même pas de pruneaux, car cela lui donnerait des gaz. Voudrait par contre prendre davantage de pilules de Yatren : je devrais lire les indications sur le flacon.

Lui ai dit que je connaissais la posologie. Dans certains cas, l'on peut prendre deux pilules trois fois par jour. Nous allons essayer deux. Si cela lui permet d'aller à la selle, il se sentira beaucoup mieux.

« Quand désirez-vous que je revienne ?

— Après le déjeuner. »

La visite terminée, le Führer s'est levé, habillé, et a gagné la salle des cartes.

Par la suite, je lui ai fait dire qu'à midi, il ne devait prendre que du thé et des biscottes (le thé, sans sucre). Il a commandé des spaghettis et des fraises...

Remarque : Je n'ai encore jamais vu le Führer aussi fâché contre moi.

Pour dormir, il avait pris deux Phanodorm, sans résultat.

A pris trois fois 2 pilules Yatren : entre le coucher et une heure du matin, cinq selles liquides.

9 août 1941

1 h du matin. Tension 149-110, pouls 72, température 35,9 axil. Abdomen toujours tendu, borborygmes. Le foie reste engorgé. Est de bonne humeur. Lui ai conseillé de faire du voilier sur les lacs, un jour sur deux, par exemple, et de beaucoup marcher.

11 heures. « Je crois que cela va nettement mieux, docteur. Pourriez-vous m'examiner rapidement, car je voudrais aller à la salle des cartes ? »

Pouls 72 (d'abord, juste après son bain, 96, puis 84); cœur : rien d'anormal, sauf accentuation deuxième bruit (foie !); langue toujours chargée; selles : une au cours de la nuit, liquide. Pour aujourd'hui : trois fois une pilule Yatren, un Intelan, trois tablettes Vitamultin.

A l'heure du déjeuner, après la conférence de guerre dans la salle des cartes, le Führer me fait appeler : pendant la conférence, les bourdonnements d'oreilles ont soudain recommencé. Pouls 72, température 35,8 axil., tension 150-148. Abdomen souple, foie également. Avons parlé de sangsues. A mangé : une glace, une pomme de terre écrasée et des fraises. Très calme à table.

10 août 1941 (dimanche)

La nuit dernière à 1 heure. Pouls 68-70, tension 150 mm, abdomen empli de gaz et distendu (a mangé une salade d'asperges). Bourdonnements d'oreilles toujours présents.

Midi (12-13 h). Pouls 74; tension, 146 mm; température 35,8 axil., 36,7 rect. Somnifère. Le bourdonnement a diminué; abdomen légèrement tendu avec beaucoup de mouvements intestinaux et de flatulences. Humeur [*papier endommagé* : médiocre?]. Pilules ***; une dose de calomel de suite, et dans deux heures, la moitié d'un sachet. Également ~~coussins chauffants électriques~~ [*mots barrés*]. Environ cinq selles. (Il voulait me voir avant 16 h, mais j'étais absent.)

Pour remédier aux bourdonnements d'oreilles, Morell eut en effet recours au remède immémorial des sangsues. Linge (le valet du Führer) fera cette description : « Assis devant un miroir, Hitler regardait avec fascination les sangsues se gorger de son sang. » Quand ce fut terminé, le Führer du Grand Reich Allemand poussa un soupir de soulagement : « Excellent, j'ai de nouveau la tête parfaitement claire. » Les sangsues étaient jadis à la mode pour guérir les maux de tête persistants et la phlébite. Ces petites créatures sécrètent une remarquable substance, qui a la propriété d'empêcher le sang de coaguler; l'endroit où elles sucent devient pareil à une petite incision, comme l'on en

pratiquait pour les saignées. Un médecin de Francfort, Bottenberg, a écrit plusieurs manuels sur le sujet. Une variante artificielle de cet anticoagulant naturel, l'Héparine, est davantage utilisée de nos jours ; en Allemagne, toutefois, les pharmacies fournissent toujours des sangsues sur commande.

11 août 1941

1 h du matin. Pouls 72, tension 150-160 mm ; abdomen et intestin restent sensibles, mais sont *souples*. Persistance des bourdonnements d'oreilles. (Prévisions : sangsues, injections de Vitamultin-C et Tonophosphan fort, coussins chauffants.)

Matinée. Pouls 72, tension 150-155 mm, température 36. Toujours météorisme et bourdonnements d'oreilles. Tremblement main gauche. La nuit, encore deux selles, mais plus consistantes. Commencé cure de Mutaflor, une capsule. Aiguille tordue. *Injection Vitamultin-C et Tonophosphan fort*. Régime. A midi : crème d'avoine, gruau, fraises.

Après-midi, 16-20 heures. Posé deux sangsues (au-dessous et en avant de l'oreille gauche ; ai dû pratiquer petite piqûre d'aiguille sous l'oreille, car la peau est dure comme du cuir ; il a fallu appuyer très fort pour faire apparaître une minuscule goutte de sang). Devant l'oreille, saignement plus abondant. Le Führer a lui-même secoué le bocal pour faire tomber les sangsues. Ai dû les poser avec les doigts, car elles glissaient des pinces. Avant-arrière. Celle qui était placée devant suçait beaucoup plus rapidement que l'autre ; elle se détacha la première, cessant sa succion mais restant pendue à la peau. L'autre continua à sucer une demi-heure encore avant de se détacher partiellement ; comme elle restait fixée par la partie supérieure, je dus l'arracher. Les petites plaies continuèrent à saigner pendant environ deux heures. Appliqué un coton imprégné de chlorure de fer, puis un petit pansement (*Hansaplast*). Le Führer n'alla pas dîner, ne voulant pas se montrer avec ces deux pansements.

Plus tard, il assista à la conférence de guerre puis au traditionnel thé nocturne. *Les bourdonnements d'oreilles ont cessé !*

12 août 1941

2 h du matin. Pouls 72 ; tension 150-155 ; pas pris la température. Abdomen presque entièrement souple, mais léger météorisme.

Midi. Pouls : 84 ; tension : 150-155. Abdomen souple, toujours un peu de gaz. A peine ôté par moi le pansement de l'incision antérieure, celle-ci se remit à saigner abondamment. Tamponné avec solution de Suprarénine, ce qui mit fin à l'hémorragie. Pas d'autres problèmes.

Pendant trois jours, ni *Knäkebrot* ni pain complet.

19 heures. Pouls 72 ; tension 145. Légère céphalée gauche, mais les bourdonnements d'oreilles ne sont pas revenus. La migraine est peut-être due aux gouttes de Suprarénine ? (Il a de nouveau eu de pénibles négociations.) Le Führer s'est allongé pour se reposer. Malgré mes objections, il a utilisé la solution hémostatique en se rasant.

13 août 1941

1 h 30 du matin. Pouls 78, tension 152-155.

Midi. Pouls : 72 ; tension : 144. A très bien dormi. Légers bourdonnements d'oreilles. Aucun trouble digestif. Injection de Vitamultin-C et Tonophosphan fort.

14 août 1941

1 h du matin. Le Führer a refusé que je l'examine : tout va bien, dit-il. Toujours légers *bourdonnements d'oreilles*. Lui ai dit que je voulais faire pratiquer numération globulaire + formule sanguine ; il est absolument d'accord. Et aussi un électrocardiogramme. Le tout, avant le déjeuner !

Midi. Prise de sang et électrocardiogramme. Pouls normal 72 ; tension 144. Départ pour Berlin dans la soirée.

Morell fit interpréter cet important électrocardiogramme d'Hitler (voir *Appendice* p. 319) par un cardiologue réputé, le professeur Weber, de Bad Nauheim, dont le verdict fut : sclérose coronaire. Des spécialistes londoniens auxquels j'ai montré cet

ECG ont confirmé le diagnostic. Cette affection, nullement exceptionnelle chez un homme de cinquante-deux ans, entraîne un risque permanent d'angine de poitrine ou d'embolie, aux conséquences éventuellement fatales. Morell le cacha d'abord à Hitler, lui laissant entendre que son cœur et ses autres organes étaient en parfait état — ce qui ne l'empêcha pas de se plonger dans ses manuels de cardiologie. Les « thés nocturnes » d'Hitler continuèrent donc comme auparavant. En ce qui concerne, par exemple, la soirée de ce 14 août, Hewel nota qu'il était resté « de neuf heures du soir à trois heures un quart du matin avec le Führer ». Le lendemain, le même Hewel écrit (pour une part en indonésien) que Ribbentrop était « très inquiet pour le *sakitna kapala* » — le chef malade.

15 août 1941

Arrivé à Schwanenwerder [la villa de Morell, sur une île de la banlieue de Berlin] à midi. Téléphoné à Vinnitsa [le QG d'Hitler]. Un valet m'a répondu que le Führer allait bien.

16 août 1941

Berlin. Ai téléphoné : rien de particulier à signaler. Résultats [du laboratoire] de Berlin : érythrocytes : 4,4 mill ; leucocytes : 5 000. Electrocardiogramme I : petit sous-décalage de R-T. QRS nerveux...

17 août 1941 (dimanche)

(De retour au QG) 01 heure. Le Führer dit se porter comme un charme. Pouls normal à 72 ; Brom-Nervacit, Mutaflor, Intelan, Vitamultin. Une cuillerée à soupe le soir... Lui ai communiqué les résultats de l'analyse de sang.

A 1 h 30, fatigué et abattu.

18 août 1941

12-13 h. Pouls 73 ; tension 142 ; bruits cardiaques atténués ; fond de langue chargé. N'a lui-même rien à signaler. Avons discuté de l'électrocardiogramme (T_I un peu aplati).

Intraveineuse 10 cc Glyconorm à 10 pour cent ; Vitamultin-C et Tonophosphan i. m.

Hier et aujourd'hui, avons parlé du manque d'oxygène et de soleil. C'est pour cela qu'il a peu d'hémoglobine et que la numération globulaire est faible. Le bunker est en outre humide et malsain ; la température y serait idéale pour faire pousser des champignons. Des bottes que j'y avais laissées étaient couvertes de moisissures au bout de deux jours, et les vêtements conservés dans ma chambre à coucher sont humides. Les murs en béton, de construction récente, dégagent beaucoup d'humidité.

Tout le monde a des rhumatismes et des douleurs dans tous les coins du corps où quelque chose ne va pas... J'ai moi-même souffert deux jours durant de sciatique... douleurs sans gravité dans les articulations du genou et des orteils... Sans compter les rhumes causés par le courant d'air des ventilateurs. J'avais déjà fait remarquer tout cela après avoir passé tout juste quatre jours dans le bunker : personne n'avait voulu m'écouter. Maintenant, tous reconnaissent que j'avais raison. Sensation d'étouffement, anémie, psychose du bunker.

Au début, j'avais proposé des excursions plus fréquentes en voiture, ou bien cinq jours dans le train spécial, pour changer de climat, quelque part en altitude. Le Führer m'avait alors expliqué que c'était impossible à cause de la centralisation des transmissions. Lui avais également conseillé une ou deux semaines au Berghof.

Aujourd'hui, ai fait une autre proposition : arranger avec Hewel une excursion en voiture, combinée avec un tour en bateau.

Impossible : il a une conférence demain.

Alors, après-demain ?

Discussion avec *Hewel* et *Engel*⁵.

5. Gerhard Engel (lieutenant), né en 1906 à Rubens ; aide de camp (armée de terre) d'Hitler depuis février 1938. Son « journal de guerre » a (malheureusement) été publié récemment par l'Institut d'Histoire contemporaine de Munich, bien qu'il ait été écrit longtemps *après* la guerre. Mort en 1979.

Ayant pris hier soir une demi-cuillerée de Brom-Nervacit, il a assez bien dormi. Mais c'était une exception, car il ne veut pas s'habituer aux somnifères. Lui ai néanmoins conseillé d'en prendre une cuillerée à soupe le soir.

Au déjeuner, il y avait des *Pickelsteiner* sans viande, tout écrasés ; mais il n'ose pas encore s'y risquer. Alors : crêpes avec purée de carottes et de pommes de terre, et des fraises en dessert.

(Avons parlé de la femme du Dr Ley. En mon absence, elle est allée pour 8 ou 10 jours dans une clinique de Hochrain, près de Leipzig, pour des examens approfondis. Il est bien de mon avis : c'est *intestinal*. N. [Nissle] a également constaté de l'*Achylia Gastrica*. Selon moi, tout vient d'un déséquilibre de la flore, avec effets en retour sur le foie, la vésicule biliaire et l'estomac. *Hystérie*. Je l'avais pourtant mise [M^{me} Ley] en garde contre l'auto-intoxication intestinale. Il faut vraiment qu'elle fasse une cure pour ses intestins, au lieu de toujours remettre au lendemain⁶.

Funk [Walther Funk, ministre de l'Economie et successeur de Hjalmar Schacht à la présidence de la *Reichsbank*] pend la crémaillère aujourd'hui et fête son anniversaire.

19 août 1941

Pas examiné le Führer aujourd'hui, car il se sentait bien⁷.

20 août 1941

Pouls 72 ; tension 138 ; langue toujours un peu chargée au

6. Renate Ley, épouse de Robert Ley, chef du Front allemand du Travail, très appréciée d'Hitler, était une patiente de Morell, qui lui écrivit à une occasion : « Je suis réellement désolé d'apprendre que vous avez de nouveau tant de soucis et de contrariétés. C'est bien entendu très mauvais pour votre état mental. » Il lui prescrivit des injections de Praeephyson et de Progynon, ainsi que des pilules de Leptormon. (« Sous surveillance médicale, précisait-il. Afin que vous n'en preniez pas de nouveau une dose trop forte. ») Un an plus tard, elle se suicida.

7. A titre de comparaison, le journal de Göbbels précise, pour cette même date du 19.8.41 : « Malheureusement, il semble affaibli et en mauvaise santé. C'est sans doute consécutif à sa crise de diarrhée ; ces dernières semaines furent d'ailleurs très éprouvantes. »

fond ; pas de problèmes gastro-intestinaux. Après l'énorme travail d'hier, a la tête lourde, mais presque pas de bourdonnements d'oreilles. Glycovarin 20 p. 100 i.v. ; Vitamultin C et Tonophosphan fort i.m.

Un peu nerveux (tremblement des mains, tête lourde) — par conséquent, Brom-Nervacit : en a pris une cuillerée entière. Après cela, a bien dormi.

21 août 1941

Tout va bien : pas d'examen.

Le 20 août, le prof. Weber envoya à Morell un rapport écrit sur le récent électrocardiogramme d'Hitler. « L'électrocardiogramme que vous m'avez soumis se caractérise par : rythme sinusal ; zone de transition décalée sur la gauche. Petit sous-décalage de S-T_I et S-T_{II}. S-T_I et S-T_{II} très aplatis. Si l'on écarte l'hypothèse d'une infection ou de prise de digitaline, il faut en premier lieu penser à une sclérose coronaire. Je recommande d'effectuer de nouveaux électrocardiogrammes, à intervalles de quinze jours. » [Voir Appendice.]

22 août 1941

Très bon sommeil : de 4 à 11 heures (du matin).

A cause de symptômes nerveux, a pris hier après-midi une cuillerée de Brom-Nervacit. Par moments, légers bourdonnements d'oreilles. Se sent bien. Ne voulait déjà plus d'injections ; lui ai néanmoins donné 10 cc de glucose à 20 p. 100 en i.v. (piqué deux fois, injecté à gauche), ainsi que Vitamultin-C et Tonophosphan i.m. (aiguille tordue). Pas d'effets indésirables.

L'évaluation de l'ECG par le professeur Weber est arrivée. Soit infection ancienne, soit *sclérose coronaire*.

Hier soir, s'est plaint du choix d'aliments trop limité. En réalité, il refuse souvent ce qu'on lui propose ; comme il est végétarien, les suggestions sont difficiles, car les hydrates de carbone lui donnent des gaz. Lui avais proposé de prendre de l'Enzynorm aux repas, mais il ne veut plus. Des sangsues de la deuxième série, une seule est encore en vie...

Je voulais lui en faire une nouvelle application avant l'arrivée de Mussolini, afin qu'il ait la tête parfaitement claire. Führer : « Impossible de vous donner une date pour le moment ; j'ai beaucoup trop de travail. Mais ce serait très bien. » Moi : « Il faut pourtant que je le sache à l'avance, car je ne veux utiliser que des sangsues fraîches. »

Glucose 20 pour 100 ; Vitamultin-C et i.v., Tonophosphan fort i.m.

23 août 1941

Pouls 72, tension 142 (avant pose des sangsues). Appliqué trois sangsues (deux derrière l'oreille et une devant). Cette dernière suçait énergiquement. A la tête plus claire et se sent plus léger. La succion ne serait pas désagréable. Pansement.

24 août 1941 (dimanche)

Pouls 72, tension 136. Glucose 20 p. 100 i.v. ; Vitamultin-C et Tonophosphan i.m., à droite. N'a absolument pas senti l'intramusculaire (aiguille en platine). Somnifère, car nerveux et agité. Ne pourra pas aller au Berghof avant décembre.

A bien mangé. Lui ai annoncé que je lui donnerais prochainement de petites doses d'iode, ainsi que de l'Enzynorm aux repas, jusqu'à ce que les coli aient colonisé son intestin. Lui ai parlé du début de calcification des capillaires, vers la cinquantaine.

Mussolini arriva à la Wolfsschanze le 25 août. Après la conférence de guerre et un repas en commun au mess du bunker, Hitler et Mussolini allèrent le lendemain matin passer les troupes en revue à Brest-Litovsk. Ils regagnèrent la Wolfsschanze en début de soirée et repartirent vers 20 h en train spécial pour le GQG Sud d'Hitler, à Vinnitsa, Ukraine.

27 août 1941

Voyage au QG sur les contreforts des Beskides orientales.

Arrêt pour administrer *glucose 20 p. 100 i.v.* ; *Tonophosphan fort et Vitamultin-C i.m.* au Führer. Ai mis huit minutes en tout et pour tout ; le train a ainsi pu rattraper son retard d'une heure. Mussolini était dans le convoi précédent. En tout, trajet d'un jour et d'une nuit, du 26, à 20 h, au 27, à 20 h.

Ce 27 août, ils dînèrent parmi la troupe italienne. Le voyage se poursuivit le lendemain, 28, cette fois en quadrimoteur Condor : trois heures de vol jusqu'à Uman, en survolant les terres fertiles de la vieille Russie. A Uman, les commandants en chef des armées de terre et de l'air, Gerd von Rundstedt et Alexander Löhr, firent leur rapport sur l'évolution des combats. Après une excursion en voiture à travers les interminables champs, où la récolte n'était toujours pas faite, ils regagnèrent par très beau temps Vinnitsa, où Hitler prit congé de Mussolini.

28 août 1941

De 7 h à 17 h, le Führer et le Duce ont inspecté les troupes italiennes. Visage très bruni et rougi par le soleil ; gros coups de soleil sur le front, qui lui font très mal. De fort méchante humeur. Départ à 20 h.

29 août 1941

L'après-midi (à Deutsch-Eylau), de nouveau *les deux injections*. Se sent bien. A 20 h, dîner dans le train ; puis arrivée au vieux QG. Dans la soirée, thé avec le Führer jusqu'à 1 h 30.

30 août 1941

Rien à signaler.

6 septembre 1941

Au QG du Führer. Patient « A ». Dans la matinée, reçu résultats analyse urine :

Poids spécif. : 1020.

Réaction : alcaline.

Albumine : —

Sucre : —

Urobiline : —

Sang : —

Sédiments : très rares leucocytes et cellules épithéliales, coli.

Le journal de Morell pour l'année 1941 se termine sur ces notes du 6 septembre.

En automne 1941, les forces allemandes avaient pénétré profondément en Union soviétique : « L'offensive orientale se poursuit magnifiquement », triomphe Hewel, le 5 octobre, dans son journal. Deux jours plus tard, la Wehrmacht achève l'encerclement de Vyazma : toute une armée soviétique prend le chemin d'une terrible captivité. Le général Alfred Jodl parle « du jour le plus décisif de la campagne de Russie », qu'il compare à la bataille de Königgrätz.

Hitler, quant à lui, est de nouveau terrassé par un mal mystérieux, note Hewel dans son langage secret. Le Führer est malade, il ne « s'est pas montré au déjeuner ni au dîner, bien que ce soit l'anniversaire du Reichsführer [Himmler]... ». Werner Koeppen, officier de liaison d'Alfred Rosenberg, commente lui aussi l'absence d'Hitler : « Le Führer n'est pas venu déjeuner... et pas davantage dîner. »

Une fois de plus, le médecin se rend au chevet du patient « A ». Il est incapable d'établir un diagnostic. Heureusement pour lui, l'état de santé d'Hitler s'améliore spontanément le 10. « Passé la soirée chez le F., écrit Hewel ce jour-là. Merveilleusement détendu et d'excellente humeur, sans le moindre souci. » Le 13, il ajoute : « Führer d'humeur parfaite, très calme. »

Que s'était-il passé ? Une lettre de la compagnie pharmaceutique Hageda, de Berlin, datée du 3 novembre 1941, donne sans doute la clef de l'énigme. Hitler souffrait de pénibles nausées accompagnées d'éruclatations. Morell soupçonnait le Mutaflor : le lot qui lui avait été livré était peut-être trop vieux, voire toxique. La Hageda se justifie avec véhémence : « La pharmacie Engel n'a absolument rien à se reprocher... Nous recevons de temps à autre des plaintes de ce genre, lorsque les capsules de Mutaflor se dissolvent prématurément dans l'estomac du patient. C'est manifestement indésirable et fort déplaisant, encore que cela

n'affecte pas sensiblement l'efficacité du produit. Cette dissolution prématurée peut être causée par trois facteurs :

« 1. Le patient n'avale pas convenablement les capsules et ne boit pas suffisamment après, de sorte que les capsules restent trop longtemps dans l'œsophage et l'estomac ;

« 2. L'acidité stomacale est déficiente ;

« 3. Enfin (très rarement), il se produit un péristaltisme inverse de l'intestin, qui fait refluer dans l'estomac une partie du contenu du premier. »

Sur le front oriental, cependant, l'offensive nazie s'enlisait dans les pluies d'automne, avant d'être complètement paralysée, gelée avec l'arrivée de l'hiver russe. L'entrée en guerre du Japon, en décembre 1941, réveille en Hitler un semblant d'euphorie (« Maintenant, il n'est plus possible que nous perdions cette guerre ! »). Mais, quelques jours plus tard, il s'adonne à de sombres réflexions sur l'avenir de l'Allemagne : « Curieux : avec l'aide du Japon, nous détruisons les positions de la race blanche en Extrême-Orient, tandis que l'Angleterre s'est jointe aux porcs bolcheviques dans leur lutte contre l'Europe. » (Journal de Walther Hewel.)

L'« invincible » machine de guerre allemande étant stoppée dans son élan, Hitler se mit en quête de boucs émissaires. Il en trouva : le maréchal von Brauchitsch, commandant en chef de l'armée de terre, ainsi qu'un certain nombre de chefs d'armées et de groupes d'armées, furent démis de leurs fonctions. Cela ne fit bien entendu qu'accroître le poids de ses propres responsabilités — ainsi que la tension nerveuse et les problèmes de santé associés.

1942

Fièvre cérébrale

Hitler ne rajeunissait pas. Interrogé en 1945, le Dr von Hasselbach déclara : « Jusqu'en 1940, Hitler paraissait nettement plus jeune que son âge [il était né en 1889]. Par la suite, toutefois, il vieillit assez rapidement. De 1940 à 1943, il faisait encore son âge. Puis le délabrement de l'organisme devint manifeste. »

Goebbels s'était lui aussi rendu compte du mauvais état général de son chef : « L'apparence physique du Führer est assez trompeuse, écrit-il le 20 mars 1942. Si on le regarde superficiellement, on a l'impression qu'il est en parfaite condition physique. Tel n'est cependant pas le cas. Il m'a confié qu'il ne se sentait pas bien, ces derniers temps : il aurait à maintes reprises dû lutter contre de violents vertiges ; ce long hiver aurait été si pénible pour son moral qu'il en subirait les conséquences. »

Le 5 avril 1941, Hitler avait donné des ordres secrets (« directives n° 41 ») pour la campagne d'été en Russie, ou « Opération Bleue ». Le front de l'Est n'était d'ailleurs pas son unique souci : les Britanniques choisirent ce moment pour commencer leur offensive aérienne ; l'ancien port hanséatique de Lübeck fut en partie détruit par des bombes incendiaires (trois cents personnes y perdirent la vie). Bien d'autres villes allaient connaître le même sort, et Hitler prit l'habitude de ne jamais aller se coucher avant que le dernier avion allié eût quitté l'espace aérien allemand, ce qui contribua à détériorer son état de santé.

Il détestait l'hiver et la neige. Il décrivait à Goebbels les combats hivernaux dans toute leur cruauté. « C'est réellement

très émouvant, écrit Goebbels, de l'entendre se plaindre de cet hiver qui lui réserve tant de soucis et de difficultés. En l'écoutant, je remarquais combien ses cheveux étaient devenus gris ; le fait de parler de l'hiver semblait le vieillir encore davantage. »

Quelques semaines plus tard, le 26 avril, Hitler confiait à Goebbels qu'il aurait eu besoin de trois mois de vacances. C'était, bien entendu, impossible, mais il pouvait du moins se rendre à Berchtesgaden sous le prétexte d'entretiens avec Mussolini. « L'Obersalzberg a toujours un effet calmant sur lui », fait observer Goebbels.

Quelques semaines après son arrivée au Nid d'Aigle, l'état de santé d'Hitler ne fit cependant qu'empirer ; son moral était au plus bas. Morell essaya de pallier cela par des injections de Prostakrinum. L'opération Bleue dut être retardée, et Hitler finit par rester deux mois au Berghof, alors qu'il n'avait prévu d'y séjourner qu'une ou deux semaines.

Nous ne possédons malheureusement pas de témoignages précis sur sa santé durant cette période : de septembre 1941 à juillet 1942, Morell ne semble pas avoir tenu de journal. Il ressort d'une lettre datée du 6 août qu'il passa, au début de l'été, un mois à Munich, où il soigna le ministre Wagner.

Après le début de l'opération Bleue, le 16 juillet, Hitler gagna Vinnitsa par avion et y établit un nouveau QG baptisé *Werwolf* (loup-garou). Il y tomba brusquement malade.

En 1945, Morell déclara à ce propos : « Hitler contracta une fièvre cérébrale alors que nous étions à Vinnitsa... en 1942... Cela dura une semaine. » Il ajouta que ce n'était pas dangereux. Les cas de ce genre d'encéphalite grippale étaient fréquents, à l'époque. Couramment appelée « encéphalite russe », cette affection rappelait la méningite, en bien moins grave ; elle durait rarement plus de cinq à sept jours.

22 juillet 1942

14 h. Appelé chez le Führer. Il souffre d'un violent mal de tête. Puis ajoute que la vision de son œil droit est défectueuse. Pouls 66, bruits nets et réguliers ; mais la tension est montée à 170 mm ! Ausculté les organes abdominaux, sans résultats concluants. Langue chargée. Glucose à 25 p. 100 et Septojod i.v. ; Vitam. Calc. i.m.

Le Führer est allé ensuite déjeuner. Lui ai dit de s'allonger après le repas et de garder des compresses froides sur le

front. Il faudrait faire une analyse de sang. En réponse à une question précise, a reconnu qu'il avait énormément travaillé ces derniers jours et n'avait pas dormi de la nuit. Diagnostic : *spasme vasculaire*.

19 heures 30. A dormi un moment. Après les piqûres et deux comprimés de Thrombovit, la migraine droite a disparu, de même que les troubles de la vision de l'œil droit. Tension artérielle : au pouls radial, 150 ; avec ausc., 155-110 (contre 170 au milieu de la journée). Deux comprimés de Thrombovit.

Ensuite, petite saignée (env. 150 cc). Ce climat est trop chaud pour le Führer. Un *climat plus froid* et des *vents frais* sont meilleurs pour les gens à la peau fine, transparente et fragile, qui sont très sensibles au soleil. C'est pourquoi le climat de la Prusse-Orientale et surtout celui du *Berg* conviennent mieux au Führer.

23 juillet 1942

Matinée. Tension au pouls 145, avec ausc., 150-100. Plus de douleurs oculaires. Veut rapidement un examen des yeux, surtout de l'acuité visuelle ; pense qu'il voit plus mal d'un œil que de l'autre — probablement le droit. Dans la soirée, tension au pouls 145 ; avec ausc., de nouveau 145-100. Est d'excellente humeur.

24 juillet 1942

Pris la tension à 11 h : au pouls, 150 ; avec ausc. 145. Sommeil agité (cinq heures au total).

26 juillet 1942

15 heures 30. Tension au pouls, 138 ; 138-95 avec ausc. Appliqué deux sangsues, mais elles n'ont pas voulu sucer.

27 juillet 1942

Matin, 11 heures. 10 cc glucose (20 p. 100) et 10 cc Septojod i.v. ; Tonophosphan fort et Vitamultin-C i.m.

28 juillet 1942

Appliqué une sangsue sur la tempe droite.

29 juillet 1942

--- [sic]

Hitler avait manifestement recouvré la santé.

Le climat de Werwolf était particulièrement déplaisant ; fin août, le *Ministerialrat* Helmuth Greiner, rédacteur du journal de guerre de l'OKW, écrit à sa femme : « Depuis le jour de notre arrivée à Vinnitsa... nous avons sans interruption de fortes chaleurs... Le climat et la chaleur ne conviennent pas au Führer... Il regrette son bunker, car nos baraques ne sont pas prévues pour l'hiver. Mais, d'ici là, les opérations dans le Caucase devraient être presque terminées.

Cet optimisme se révéla excessif. L'offensive d'été fut bloquée sur les plateaux caucasiens. Le 9 septembre 1942, Greiner note dans son agenda personnel : « Grave crise de confiance : le maréchal List est démis ; le Führer prend personnellement le commandement du groupe d'armées A. » Quelques jours plus tard, Hitler congédiait également sans cérémonie le général Fritz Hadler, chef du GQG, et se refusait à serrer dorénavant la main du général Alfred Jodl, chef d'état-major de l'OKW. Il fit en outre venir des sténotypistes pour noter le moindre mot prononcé lors des conférences de guerre, afin de s'assurer que ses ordres fussent respectés à la lettre.

Dans une lettre à sa femme, Greiner décrit l'atmosphère de cette période : « Depuis déjà deux semaines, plus de déjeuners avec le Führer. » Il ajoute avec un certain manque de respect : « Ils ne reprendront sans doute pas de sitôt, car Sa Seigneurie s'est retirée dans sa tour d'ivoire. »

Pendant ce temps, le Dr Morell pensait beaucoup à ses affaires. Le 22 octobre 1942, il écrit à sa femme Johanna : « Je suis souvent très fatigué après les fréquents voyages à Zhitomir. Un jour sur deux, et parfois tous les jours, je fais quelque trois cents kilomètres en voiture, sur les mauvaises routes russes, de surcroît. Aujourd'hui, j'ai très mal aux reins. C'est sans doute de nouveau l'albumine (mon patient a les mêmes ennuis)... Si je reviens passer quelques jours à Berlin, je pourrai examiner Lammers... et le prince de Hesse. »

C'est que ses clients de haut vol ne l'oubliaient pas. Pour une fois d'accord avec Alfred Rosenberg, ministre des Territoires occupés de l'Est, le *Gauleiter* Koch décréta que les usines de Morell bénéficieraient du monopole d'exploitation des sous-produits des immenses abattoirs ukrainiens. Sa situation privilégiée de médecin lui évitait d'ailleurs bien d'autres ennuis. Lorsque la *Pankreas-Gesellschaft* voulut l'attaquer pour un million de RM de dommages et intérêts, parce qu'il l'empêchait d'accéder aux organes animaux en provenance d'Ukraine, Morell s'exclama triomphalement dans une lettre : « Ils ne peuvent pas me toucher ! » Bien sûr : il lui aurait suffi de se précipiter chez Hitler pour stopper net toute action en justice intentée contre lui. « En attendant, poursuit-il, la déshydratation des glandes fait de grands progrès. J'y retourne demain pour voir où cela en est. J'espère que l'installation de déshydratation sous vide et le matériel d'extraction ne tarderont pas à arriver : il ne manque plus que cela pour nous lancer dans la grande production. Si j'obtiens suffisamment de matériel, je veux également commencer à Kiev et à Poltava. Koch m'a par ailleurs promis l'Institut d'Endocrinologie de Kharkov — mais surtout pas un mot, je ne veux pas encore que cela se sache. »

A partir d'octobre 1942, les notes de consultation de Morell concernant le patient « A » sont de nouveau conservées. Il les prenait sur des fiches à en-tête imprimées, de format in-4°. Sur la fiche d'octobre 1942, il porte d'abord le diagnostic général : « Tension artérielle variable, causée par des spasmes vasculaires. Insomnie. » Nous les reproduisons ci-après, en coupant seulement certaines répétitions ou détails dénués d'intérêt.

1^{er} octobre 1942 (Berlin)

Visite et injection comme de coutume. (Gr. Pros.¹ et glucose i.v. ; Tonophosphan fort et Vitamultin-C i.m.)

4 octobre 1942 (Berlin et retour à Vinnitsa)

Visite et injection comme de coutume.

1. Il s'agit de Prostrophanta (voir *Appendice*, p. 336), qui est toujours injecté avec du glucose.

6 octobre 1942 (Vinnitsa)

Injection comme de coutume. Tension 145.

Du 9 au 23 octobre 1942 (8 entrées identiques)

Injection comme de coutume.

25 octobre 1942

Injection comme de coutume — sans Tonophosphan fort.

Le 1^{er} novembre 1942, Hitler regagna son QG d'hiver de Rastenburg. Greiner trouva la Wolfsschanze tout aussi déplaisante que Vinnitsa ; à la fin de novembre, il écrit dans une lettre personnelle : « Par ailleurs, c'est affreux ici, dans ce camp forestier vert sale, manquant d'air et de lumière, perpétuellement pris dans les brumes ; la salle à manger, particulièrement hideuse, ne le cède en rien à la plus vilaine auberge villageoise, sans oublier les horribles bunkers et les baraquements toujours glaciaux ou alors surchauffés... En outre, après les récents événements, les avis sont parfois très partagés. »

Dans la même lettre, Greiner déclare que Stalingrad n'est pas le pire casse-tête : le GQG estime en effet que la situation pouvait être renversée sous peu. En Afrique du Nord, par contre, il n'y a plus guère d'espoir : la VIII^e armée britannique a franchi à El Alamein les champs de mines de Rommel.

Le 7 novembre, Hitler se rendit à Munich en train spécial pour assister aux cérémonies à la mémoire des victimes des 8 et 9 novembre 1923 (sa première tentative de putsch). Le 13, il était à Berchtesgaden : « Il s'est mis à neiger, note le sténographe Karl Thöt dans son journal hiéroglyphique. En l'espace de quelques jours, le paysage est devenu féerique. » Mais Hitler n'était pas d'humeur à apprécier les beautés de l'hiver : le 21 novembre, la grande offensive soviétique perçait le front allemand à Stalingrad ; le lendemain, Hitler ordonnait le retour immédiat à Rastenburg.

Lorsqu'il y arriva, dans la nuit du 24 au 25 novembre, la VI^e armée allemande du général von Paulus était entièrement encerclée et coupée de ses arrières.

Patient « A ». Année : 1942

Adresse : actuellement, la Wolfsschanze, près de Rastenburg.

Maladies : sclérose coronaire et spasmes vasculaires (tête et intestin); déséquilibre de la flore intestinale.

23 novembre 1942

Gr. Pros. et glucose 20 p. 100 i.v.; Tonophosphan et Vitamultin-Calc. i.m.

Ne dort presque pas à cause de la lourdeur du travail et des responsabilités.

9 décembre 1942

Météorisme, mauvaise haleine, se sent mal. Deux fois 0,2 calomel.

10 décembre 1942

Effet presque nul. De nouveau 0,2 calomel, plus Mitilax au coucher.

11 décembre 1942

Assez peu d'effet. Diète; le soir, une ampoule d'Enterofagos.

Ces troubles intestinaux étaient certainement liés aux soucis que la situation générale causait à Hitler. Le 9 décembre, Greiner notait : « Le Führer a vivement critiqué la marine, l'inutilité de nos vaisseaux de guerre. Je ne suis pas entièrement d'accord. Le Führer veut se retirer pour une assez longue période au Berghof, afin de s'éclaircir les idées en vue de nouvelles décisions. C'est on ne peut plus nécessaire. »

Le général Kurt Zeitzler, successeur de Halder, réussit cependant à convaincre Hitler de rester à Rastenburg. A la Wolfsschanze, les jours se succèdent, froids et pluvieux. Le départ pour le Sud est sans cesse remis au lendemain.

12 décembre 1942

Enterofagos (deux fois). Régime. Continué Hammavit et Vitamultin. — Yatren et Luizym autorisés.

13 décembre 1942

Continuer Enterofagos pendant une semaine, puis Mutaflor.

14 décembre 1942

Bon état général; plus de météorisme.
(La situation le met dans tous ses états.)

15 décembre 1942 (fiche)

A médiocrement dormi (à cause situation militaire). Profundol; glucose 20 p. 100 et Gr. Pr. i.v.; Tonophosphan fort et Vitamultin-C i.m.

Tension 130 mm (effet secondaire du Profundol).

Mauvaise humeur à cause situation. Continuer Enterofagos quatre jours de plus.

La situation ne s'améliora pas. Néanmoins, comme le note sèchement Greiner le 19 décembre, Hitler... « a résolu de s'accrocher à Tunis, et à Stalingrad aussi ».

17 décembre 1942

Tension 134 mm. Deux i.v. de glucose Merck à 20 p. 100; Tonophosphan fort et Vitamultin-C i.m. (Piqué au bras gauche — légère douleur après injection.)

A mal dormi; Brom-Nervacit le matin.

Fiche : patient « A ». Année : 1942.

Adresse : actuellement Wolfsschanze, près Rastenburg.

Maladie : sclérose coronaire et spasmes vasculaires (moitié droite de l'encéphale et intestin); déséquilibre de la flore avec léger engorgement du foie.

17 décembre 1942

Le Führer m'a fait appeler dans la soirée pour me demander ce que je pensais du *Cardiazol* [médicament pour le cœur fabriqué par Knoll, Ludwigshafen]. Göring lui aurait dit qu'il prenait un comprimé de Cardiazol chaque fois qu'il se sentait faible ou avait des vertiges. Cela ne lui ferait-il pas aussi du bien, à lui, le Führer, s'il se sentait soudain tout drôle au cours d'une importante discussion ?

Je le lui ai déconseillé, car Göring souffre d'*hypotension* (autrement dit, son cerveau reçoit *trop peu* de sang), tandis que le Führer souffre d'un *trop grand* afflux de sang lorsqu'il se met en colère — c'est-à-dire d'*hypertension*. De ce fait, s'il prend du Cardiazol et que cela fasse monter la tension, cela pourrait provoquer la rupture d'un vaisseau. Je lui ai rappelé ce qui s'était passé l'année dernière (lorsque sa tension était montée à 200 mm), et aussi sa maladie à Vinnitsa, lorsqu'il avait souffert d'un œdème cervical avec troubles de la vision de l'œil droit et tension élevée (plus de 170 mm)².

Le Führer m'a dit qu'il n'a pas peur de la mort : ce serait pour lui un soulagement, tant sa vie n'est actuellement qu'une succession d'ennuis et de soucis ; il n'a pas un seul moment à lui ; il ne vit que pour la patrie, pour l'Allemagne. Il sait qu'il n'existe pas de remède à la mort. Mais si jamais il était atteint d'une maladie fatale, je ne devrais pas le lui cacher.

Je lui ai rappelé ce jour de décembre dernier [1941] où je n'avais pas fait venir d'autre médecin, car je m'étais dit que, de toute façon, personne n'aurait pu faire mieux que moi et qu'un autre aurait risqué au contraire de tout gâcher ; pour aussi lourde qu'elle fût, je préférais porter seul l'entière responsabilité.

A propos de cet épisode et de l'œdème cérébral à V., je lui ai expliqué que, s'il n'y avait eu aucune amélioration dans les vingt-quatre heures, j'aurais dû recourir à des méthodes assez drastiques.

2. Voir précédemment les notes de Morell pour le 7 août 1941 et le 22 juillet 1942.

Il m'a assuré qu'il me faisait entièrement confiance : si jamais un cas analogue se représentait, je ne devrais pas hésiter à le soigner seul.

Comme il m'avait déclaré vouloir connaître l'entière vérité sur son état, je lui ai expliqué qu'il souffrait d'une *sclérose coronaire*, raison pour laquelle je lui donnais de l'iode depuis déjà assez longtemps. Les électrocardiogrammes suivants avaient confirmé mes craintes, ajoutai-je. Chez certaines personnes, la calcification est accélérée par le travail excessif ; mais elle débute en général vers les quarante-cinq ans. J'ai ajouté que, la lumière des artères coronaires s'étrécissant, il pourrait éventuellement être sujet à des crises d'angine de poitrine. Et j'avais beau garder toujours sous la main les médicaments nécessaires, il serait bon qu'il en eût également, si jamais je n'étais pas disponible. Je lui ai donc remis quelques comprimés de nitroglycérine et d'Esdesan cum Nitro. En lui injectant du glucose, ai-je précisé, je faisais mon possible pour lui renforcer le cœur et aussi pour lui déshydrater l'organisme.

18 décembre 1942

Visiteurs italiens — ***. Journée *épuisante* ! Ciano, généraux italiens, Ribbentrop, Goering, etc.

23 h 30 : tension 144 mm.

19 décembre 1942

Nombreux entretiens!! (Ciano, Laval). Matin : glucose 20 p. 100 et Gr. Pr. i.v. ; Tonophosphan et Vitamultin-C i.m.

Soir : tension 154 mm. Deux cuillerées à bouche de Brom-Nervacit et un Phanodorm.

21 décembre 1942

Bon sommeil. Tension 137(127)-90. Injections habituelles. Commencé Mutaflor. Hier soir, deux cuillerées Brom-Nervacit et un Phanodorm.

23 décembre 1942

Tension 137 mm ; injections habituelles. A bien dormi (cinq heures) après Brom-Nervacit et un comprimé Phano-dorm.

25 décembre 1942

Noël. Injections habituelles. Sommeil comme auparavant.

27 décembre 1942

*** De bonne humeur.

Le 28 décembre 1942, le thermomètre était descendu à moins dix degrés en Prusse-Orientale. La situation sur ce qui restait du front oriental était critique. Cette nuit-là, Hitler décida pour la première fois de sa vie de reculer devant la pression de l'ennemi, quitte à abandonner de précieux territoires : il donna aux groupes d'armées « A » et « Don » l'ordre de se replier. Il refusait cependant d'abandonner tout espoir en ce qui concernait la VI^e armée encerclée à Stalingrad. La Luftwaffe organisa un véritable pont aérien, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, afin d'approvisionner les troupes assiégées (250 000 hommes), mais ce fut en vain.

31 décembre 1942

Injection comme de coutume. Patient grave : avant-hier soir, Frau Doktor L. †³.

3. L'épouse du Dr Robert Ley, à laquelle Hitler était particulièrement attaché, s'était suicidée.

1943

Je lui donne ce qu'il lui faut

La terrible bataille pour le contrôle de Stalingrad se poursuivait jusqu'à la fin du mois de janvier. Le 22, le général Kurt Zeitzler, chef d'état-major, demanda si, compte tenu des pertes importantes qu'il continuait de subir, le général von Paulus (promu depuis peu au rang de maréchal) pouvait envisager une reddition honorable. Hitler refusa. Le 31 du même mois, contrairement aux ordres, von Paulus adressa un ultime message radio au Führer : « Vive l'Allemagne ! » et prit le chemin de la captivité avec le groupe Sud de son armée. Le 2 février, le groupe Nord capitulait à son tour.

Là-dessus, l'état-major général demanda l'évacuation du bassin du Donetz. Le 4 février, le ministre de l'Armement, Albert Speer, arriva au GQG pour protester ; Hitler lui donna raison : l'abandon du bassin du Donetz rendrait impossible la poursuite de la guerre. Le 17 février, Hitler se rendit à Zaporojie, au QG d'Erich von Manstein, commandant en chef du groupe d'armées du Don, pour l'encourager en vue des batailles à venir. Quelques notes griffonnées par Morell sur les fiches habituelles reflètent l'état de santé d'Hitler au cours de cette période.

2 janvier 1943

Injection habituelle.

3 janvier 1943

Après-midi : tension 152-110. Soir : céphalée après discussions éprouvantes (avec Speer, etc.).

4 janvier 1943

Injection habituelle. Tension 132 (après Brom-Nervacit et un Optalidon). Les 4 et 5 janvier, importantes conférences (Speer, les Bulgares, etc.).

6 janvier 1943

Injection habituelle.

10 janvier 1943

Injection habituelle. (Pourparlers avec [le Roumain] Antonescu, Roziu, Dr Stojeson, Funk, v. Ribbentrop.) Journée fatigante.

13 janvier 1943

Tension 137-97 mm. Injection habituelle. Sommeil toujours mauvais.

17 janvier 1943

I.v. glucose X (double dose).

21 janvier 1943

Glucose X. (Führer : conférence avec Oshima [ambassadeur du Japon].)

Morell avait commencé à injecter à Hitler des « doubles doses » de glucose (deux fois la dose normale de 10 cc), qu'il indique souvent par « injection habituelle » ou par un grand X. Ces mentions répétitives ont été en partie omises.

25 janvier 1943

Glucose.

29 janvier 1943

Injection habituelle.

31 janvier 1943

Au cours de la nuit, douleurs abdominales et fortes flatulences, après avoir mangé des haricots verts (glucose).

2 février 1943

Injection habituelle.

En dépit de ses innombrables soucis, le dictateur trouvait le temps de s'inquiéter du bien-être de la petite troupe de sténographes qui notait sans répit le moindre mot prononcé à la table de conférence : Thöt, Reynitz, Dörr, Haagen et d'autres. Le 4 février, Thöt note en sténo dans son journal : « Lorsque nous nous retrouvâmes un bref moment seuls avec le Führer, il s'adressa à nous. Comme il faisait très froid dans la pièce, il dit que nous devions geler et qu'il allait faire installer un "soleil électrique" pour réchauffer nos places. Personnellement, expliqua-t-il, il ne pouvait pas supporter la chaleur : cela lui donnait des maux de tête lorsqu'il se penchait au-dessus des cartes. Le Dr Reynitz fit observer que, "là-bas", les soldats résistaient bien au froid et à la neige. Sur quoi, le Führer se mit à nous parler du front, sur un ton bien différent de celui dont nous avions l'habitude. »

Le secrétariat du GQG était soumis à une rude tension nerveuse. Sur le front Est en particulier, la situation paraissait désespérée ; le personnel croulait sous la succession sans fin des rapports dramatiques. Le 16 février, Thöt note en secret : « Après avoir témoigné hier d'une indifférence marquée, confinant à l'apathie, le Dr Dörr a fait aujourd'hui une dépression nerveuse. Et cet après-midi, le Dr Haagen a décidé de se faire examiner par le professeur Brandt. »

Le poids des événements était, naturellement, encore plus lourd pour Hitler. Avec l'aide de Morell, le dictateur se révélait pourtant capable d'y faire face.

4 février 1943

Injection habituelle.

6 février 1943

Injection habituelle.

7 février 1943

Vaccination antityphique. (Double glucose.)

8-12 février 1943

Mention quotidienne « double glucose » ; le 10, au dos d'un menu du restaurant viennois « Stadtkrug », Morell note : « 11 h : en ai discuté avec le Führer. Le Stadtkrug restera ouvert ! Prof. Morell. » (En vue de la guerre totale, un décret prévoyait la fermeture des restaurants de luxe : Morell était manifestement intervenu en faveur du propriétaire de l'établissement.)

14 février 1943

Seconde piqûre antityphique et injection habituelle.

16 février 1943

Injection habituelle (double glucose).

Le 17 février, Hitler alla voir le maréchal von Manstein à Zaporojie, avant de gagner le QG de Vinnitsa. Il faisait terriblement froid au Werwolf, qui n'était pas conçu pour l'hiver. Le 20, Thôt note : « Conférence de guerre de la mi-journée courte (pas plus de cinquante-sept minutes), mais glaciale. Le Führer a dû remarquer que nous grelottions, d'autant plus que nous devons rester assis sans bouger... Il a promis de faire mettre un poêle... » Le lendemain, un petit poêle en faïence fut effectivement installé. Hitler demanda au sténographe si cela suffisait, et « éclata d'un grand rire » lorsque Thôt fit un signe d'assentiment.

Presque tous les jours, Morell note « injection habituelle » ou simplement « comme d'habitude ». Le 22 février, Hitler alla passer trois jours à la Wolfsschanze de Rastenburg, avant de regagner le glacial Werwolf.

24 février 1943

Injection habituelle. Vinnitsa.

26 février 1943

Injection habituelle (double glucose).

Avec le printemps, la situation militaire s'améliora. Le 16 mars, les unités blindées du général SS Sepp Dietrich reprirent Kharkov : trois jours après, Hitler estima pouvoir quitter son QG pour se rendre à Berlin. Thôt écrit : « Le survol des territoires allemands fut magnifique, j'étais transporté... Dans la lumière bleue du soleil, la capitale du Reich se révéla à nous dans toute sa splendeur... sans oublier, certes, une vue des ruines laissées par le raid aérien de la nuit du 1^{er} au 2 mars. »

Le surlendemain, Hitler assistait à une cérémonie commémorative en l'honneur des héros de la guerre, puis partait en train spécial pour Munich. Le 22 mars, il se fit conduire au Berghof, où Morell le suivit de peu. Au recto d'une fiche, il note :

24 mars 1943

23 h ¹. Arrivée à l'Obersalzberg. Le *foehn* s'est levé et a amené une soudaine vague de chaleur. Il dit qu'il a mal à la tête et que ses *tempes battent*. Tension élevée, 170-180 mm. Deux fois 10 cc Septojod i.v., deux grandes cuillerées de Brom-Nervacit et un Optalidon. Amélioration rapide !

Depuis le 15 nov. 1942 environ, il a sans cesse vécu dans des zones de basses pressions, et maintenant, ce changement soudain... Il n'y a d'ailleurs que sept ou dix jours qu'il ne se fait plus de souci au sujet de la consolidation du front Est.

1. Les *heures en italique* ont été corrigées par l'auteur en s'aidant de l'agenda très précis tenu par les valets d'Hitler, Heinz Linge et Hans Junge. Il en ressort que Morell allait régulièrement voir son patient dès le réveil de celui-ci et restait entre cinq et vingt-cinq minutes et aussi que Morell ne notait pas systématiquement toutes ses consultations sur ses fiches personnelles.

Au dos de cette même fiche, Morell reprend de façon plus détaillée cette visite à Hitler :

Le 24 mars 1943, j'ai quitté Munich pour le Berghof, où je suis arrivé à huit heures du soir. A 21 h 30 [sic], après la conférence de guerre, le Führer m'a fait appeler. Se plaint d'une violente céphalée; a l'impression que sa tête va éclater. Art. temp. très gonflée. Impression générale : fatigué, sans énergie. *Le foehn* ! Il est ici depuis le 22 au soir.

Pris sa tension. Elle est à 170-180 ! Deux intraveineuses de 10 cc de Septojod ; deux fois une cuillerée à soupe de Brom-Nervacit, et un Optalidon. Dès l'injection, la tête se dégage ; peu après, soulagement.

Resté avec lui en conversation animée jusqu'à deux heures et demie du matin, au coin de la cheminée (mais sans feu !) ; ai veillé à ce qu'il ait suffisamment d'air frais. M'a dit à plusieurs reprises qu'il se sentait nettement mieux.

25 mars 1943

11 heures 30. Tension 156-110 mm, pouls régulier. N'a rien à signaler. Injection habituelle. Glucose et Septojod i.v. ; Tonophosphan et Vitamultin-Calcium i.m.².

A 21 h 30, le Führer m'a fait appeler pour reprendre sa tension, car le violent mal de tête est revenu : 156, 158-110 avec auscultation, 156 au pouls. Pouls régulier. Un Optalidon et une cuillerée de Brom-Nervacit. Devrait se coucher plus tôt et absorber moins de liquides. *Le foehn* ! (J'ai moi-même de sérieux ennuis cardiaques depuis cet après-midi et me sens très oppressé à cause de ce vent.)

26 mars 1943

Midi (11 h 30). Pouls 72, tension 154-158 ausc., 150 au

2. Depuis le 19 décembre 1942, Morell n'avait plus noté d'injections de Vitamultin-Calcium. Il continuait cependant à en donner sous forme de comprimés — comme en témoigne une commande spéciale de 10 paquets de 200, en daté du 20 février 1943.

pouls. Sensation d'amélioration générale. A de nouveau refusé un masseur. Dès que ses soucis auront disparu, son état de santé s'améliorera de toute façon, dit-il.

27 mars 1943

11 h 30. Tension 152-156 ausc., 110 ; 150 au pouls. Se sent bien. Injection comme de coutume ! Lui ai communiqué le résultat de l'examen de selles pratiqué par le Pr Laves.

Morell avait fait analyser les selles de son patient. Il reçut le résultat le 22 : « Le prélèvement, écrivait le professeur Laves, témoigne d'un régime nettement végétarien, avec flore bactérienne, dans l'ensemble, *normale*. Les souches de coli examinées ont réagi normalement aux diverses réactions. Présence de quelques souches mutées (variations) ainsi que de souches plus ou moins inhibées dans la formation d'acide en présence de maltose et de lactose. Aucune trace de paracoli ou de coli dégénérés. »

Au début d'avril, Morell fit pratiquer une nouvelle analyse par le laboratoire de sa propre usine d'Olmütz, avec des résultats analogues : « L'échantillon de selles ne contient aucune bactérie anaérobie s'écartant de la normale. »

28 mars 1943

11 h 40. Pouls 72. Tension 152-156 ; au pouls 150 mm. (Dit qu'il avait une tension moins élevée à la Wolfsschanze.)

29 mars 1943

12 h 35. Tension 154, 56-110.

30 mars 1943

12 h 15. Tension 156 ; injection habituelle.

31 mars 1943

12 heures. Tension 154-156 ; a mal dormi.

1^{er} avril 1943

11 h 45. Tension avec ausc., 146-150 mm. Se sent mieux ***.

1) Lui ai recommandé de se coucher plus tôt ! 2) Tous les jours, 4 à 6 jaunes d'œufs avec un peu de sucre et de crème fraîche. 3) Ai insisté pour qu'il se fasse masser (deux à trois fois par semaine pendant quelque temps).

2 avril 1943

12 h. Tension, 142-147 mm. A pris un fort somnifère hier soir. Ai commencé aujourd'hui avec n° 2. *Injections habituelles*. (Neige profonde et vent violent.) (Obtenu autorisation avion pour Olmütz.)

7 avril 1943

11 h 15. Tension 154-157. Injection habituelle. (Le Duce est arrivé.)

8 avril 1943

Tension 152-153 mm.

9 avril 1943

Tension 143-150 mm. Injection habituelle.

10 avril 1943

Se sent bien et reposé. Le Duce est reparti dans la soirée ; est resté quatre jours (ici et à Klessheim).

13 avril 1943

Se sent bien.

14 avril 1943

13 h 30. Tension artérielle 153 plus 110. Injection comme le 7 avril. Lui ai parlé des attributions prioritaires [probablement de matières premières pour les usines de Morell].

16 avril 1943

Injection comme le 7 avril. Visite d'Horthy [le dictateur hongrois].

19 avril 1943

11 h. Tension 140 mm. (A pris un Tempidorm à trois heures du matin.) Injection comme le 7 avril. (Quisling est là.)

20 avril 1943

Anniversaire! Le soir, a commencé cure d'Enterofagos (météorisme). (Eva Braun aussi.)

En apparence, Hitler se portait mieux. Le 20 avril, Sepp Dietrich confia à Goebbels qu'il se réjouissait de voir que le Führer avait recouvré la santé à l'Obersalzberg. Selon Goebbels, il aurait ajouté : « Il paraît reposé et dynamique, empli d'enthousiasme : l'on peut s'attendre de sa part à de nouvelles actions d'éclat. »

21 avril 1943

11 h 45. Injection habituelle.

26 avril 1943

Tension 142 mm. Injection habituelle.

28 avril 1943

Calomel : deux fois 0,2 plus une fois 0,1.

29 avril 1943

12 h 40. Injection habituelle.

2 mai 1943

Injection habituelle

[Du 2 au 6 mai, Hitler séjourne à Munich.]

4 mai 1943

12 h 10. Injection habituelle.

7 mai 1943

10 h 15. Injection habituelle. Berlin (Lutze).

Viktor Lutze, chef d'état-major des SA, avait trouvé la mort dans un accident d'automobile. Les funérailles organisées par le Parti se déroulèrent à la chancellerie du Reich. Hitler arriva à Berlin la veille au soir, accompagné de Morell. Celui-ci profita de ce séjour dans la capitale pour faire pratiquer de nouvelles analyses des urines et du sang de son patient « A ». Les résultats étaient en majeure partie normaux ; une analyse de sang datée du 14 mai indique cependant : « Toutes les valeurs hypophysaires, ainsi que les deux valeurs des surrénales, sont nettement supérieures à la normale. L'albumine du sérum est également assez élevée (six pour cent). »

Le problème majeur restait, bien entendu, le cœur d'Hitler. Le 11 mai, Morell fit un nouvel électrocardiogramme avant de regagner Rastenburg avec Hitler le lendemain.

Le 13 mai, Morell écrivit à la main, sur papier à en-tête du QG du Führer, au professeur Weber, cardiologue réputé, pour lui demander conseil : « Je vous avais envoyé il y a environ deux ans l'un des électrocardiogrammes ci-joints en vous demandant votre opinion, et en précisant qu'il s'agissait d'un collaborateur des Affaires étrangères. Vous aviez diagnostiqué un début de sclérose coronaire.

« Le patient doit faire face à une énorme surcharge de travail et ne peut pratiquement jamais s'accorder de repos. Je l'ai soigné par "cures" répétées de glucose et d'iode (en injectant généralement deux à trois fois par jour 10 cc de glucose à 20 p. 100 suivi de 10 cc de Septojod), qu'il a toujours parfaitement tolérées. De temps à autre, je lui ai également appliqué des sangsues. Il ne ressent pas de douleurs cardiaques ou angineuses, mais a par contre une nette tendance à des spasmes vasculaires, avec poussées d'hypertension (lorsqu'il est en colère ou énervé), et souffre généralement d'une sérieuse insomnie. Des intramusculaires de Vitamultin-Calcium lui ont fait beaucoup de bien ; je lui donne également du Tonophosphan fort pour lui fortifier le système nerveux.

« Lors d'un examen récent, poursuit Morell, le pouls était de 72, la tension artérielle, de 146-154/100 mm, avec des bruits purs. Aucun symptôme suspect n'a pu être observé. A cette occasion, j'ai effectué le second électrocardiogramme ci-joint. J'ai cru détecter une légère aggravation.

« Auriez-vous l'amabilité de me donner votre opinion sur : 1) Ce second électrocardiogramme ; 2) Comment il se compare au précédent ; 3) La thérapeutique appropriée ? Cela, si possible, en deux lettres distinctes, dont une pourra être montrée au patient.

« Je n'ai pas encore fait appel à la strophantine ni à la nitroglycérine. »

La réponse de Weber ne fut guère encourageante. Dans une lettre détaillée datée du 17 mai, le cardiologue fait les constatations suivantes : « Les deux tracés du 11 mai témoignent de : rythme sinusal, déviation gauche ; probablement aussi retard d'excitation gauche ; léger sous-décalage de ST_I et de ST_{II} . T_I a un mauvais départ, T_{II} est presque plat. La comparaison avec l'ECG de 1941 montre une nette détérioration : le sous-décalage de ST est plus marqué ; T_I , qui était nettement positif, est devenu négatif ; T_{II} , qui était encore positif, est pratiquement plat. Ce nouvel électrocardiogramme confirme mon premier diagnostic : sclérose coronaire, et il s'agit manifestement d'un cas évolutif. »

Le professeur Weber se permettait ensuite quelques suggestions sur la meilleure façon de soigner ce patient anonyme, mais manifestement haut placé : « Je recommande instamment trois à quatre semaines de repos absolu. Il n'est jamais possible de faire un pronostic précis dans ce genre de cas ; il est en tout état de cause peu probable que l'état du patient s'améliore, encore qu'il soit impossible de dire combien de temps il lui reste.

« Je recommande les médicaments suivants : Teominal, Deriphyllin ou Iode-Calcium-Diuretin, par séries de trois semaines suivies d'un arrêt d'égale durée, et ainsi de suite. Interdiction formelle de fumer, ration hydrique surveillée et régime pauvre en sel. Dans la mesure où les activités du patient ne le lui interdisent pas, un jour par semaine, cure de jus de fruits (un litre), sans absorber d'autres aliments solides ou liquides durant ces vingt-quatre heures, et en réduisant le travail au strict minimum. Sommeil nocturne aussi long que possible, et sieste d'au moins une heure après le déjeuner.

« Je sais bien que ces mesures, pourtant indispensables, sont pratiquement voire totalement impossibles de nos jours pour un homme exerçant de hautes responsabilités. S'il veut conserver

ses forces, il faudra pourtant les respecter dans toute la mesure du possible. »

Morell ne semble pas avoir tenu compte des conseils du cardiologue. Rien ne prouve qu'il ait prescrit les médicaments et traitements conseillés par Weber. Vraisemblablement, il en resta à ses cocktails médicamenteux personnels et à ses « injections habituelles ».

11 mai 1943

11 h 45. Injection habituelle XX [double glucose].

14 mai 1943

11 h. Glucose 20 p. 100 et 20 cc Septojod i.v.; Vitamultin-Calcium et Tonophosphan fort i.m.

N'a pas fermé l'œil la nuit dernière (perte de Tunis et bombardement de Pilsen par la RAF).

Plusieurs jours durant, Hitler souffrit d'une constipation douloureuse, contre laquelle Morell utilisa des laxatifs de plus en plus puissants : Relaxol, huile de ricin, pilules Leo, Mitilax, Calomel...

17 mai 1943

11 h 40. Injection comme précédemment. Deux fois 0,2 calomel et quatre pilules Leo (bombardement de l'Eder-tal et des digues du Möhnetal!).

18 mai 1943

Commencé nouvelle cure d'Enterofagos : une ampoule deux fois par jour. Auparavant, Relaxol.

19 mai 1943

Malgré Relaxol, pas de selles dignes de ce nom.

20 mai 1943

Midi. Injection comme précédemment. Toujours des gaz !

Au lieu de se rendre comme prévu à Vinnitsa, Hitler décida soudain de regagner l'Obersalzberg. Le 21 mai, il y arriva par avion, de Rastenburg. « Il veut avant tout s'y reposer, écrit Goebbels, afin de retrouver la forme pour les semaines et les mois à venir... Speer me dit que la santé du Führer laisse beaucoup à désirer. »

Le général comte von Schwerin, qui devait se présenter au Berghof à la fin du mois de mai, nous a livré une description saisissante du dictateur vieillissant (déposition du 12 novembre 1945) : « Lorsque je l'eus salué dans les règles, Hitler s'approcha de moi : c'était un homme courbé sous le poids d'un lourd fardeau, au pas lent trahissant une grande lassitude. Je fus soudain envahi par un insondable sentiment de sympathie ; je n'avais jamais rien ressenti d'aussi puissant, d'aussi émouvant. Ce sentiment instinctif de pitié, de compassion, me domina pendant toute la durée de notre entrevue... comme si une voix intérieure m'avait inlassablement répété : "Regarde bien ce pauvre vieil homme tout courbé !... Le fardeau dont il s'est chargé est bien trop lourd pour lui." Lorsque Hitler arriva près de moi, je remarquai avec effarement ses yeux fatigués, dénués d'éclat, d'un bleu surnaturel... C'étaient sans le moindre doute les yeux de quelqu'un de malade... Mais peut-être avait-il soigneusement préparé toute cette scène ? »

Le maréchal Antonescu avait dit à Hitler qu'il souffrait lui aussi de problèmes digestifs, dont il s'était débarrassé grâce à sa diététicienne, Marlene von Exner, native de Vienne. Morell s'arrangea pour faire venir celle-ci au GQG. Elle n'entra cependant en fonction qu'en septembre 1943. En attendant, les menus du Berghof continuèrent à ressembler à celui, typique, du 8 juin : « Jus d'orange, bouillie de graines de lin, pudding de riz à la sauce aux herbes, *Knäkebrod* avec beurre et pâte de noix. »

25 mai 1943

12 h 30. Injection comme précédemment. Tension 154 mm. Régime ! Deux jours sans selles, beaucoup de gaz. Au cours de la nuit, cinq pilules Leo : sans effet.

26 mai 1943

12 h 15. Trois cuillerées à soupe d'huile de ricin. Le soir venu, toujours pas d'effet notable.

27 mai 1943

12 h 40. Deux comprimés de Luizym, une cuillerée de Belladona Obstinol et une d'Obstinol. Potage d'avoine et bouillie de céréales. Le soir, toujours des gaz. Deux cuillerées d'Obstinol, une de Bellad. Obstinol, deux Luizym.

28 mai 1943

Réveil à midi. 12 h 30 : l'abdomen reste tendu, mais moins. Injection comme précédemment. Très nerveux et irritable. Calomel, deux fois 0,3. Eventuellement, compresses chaudes. Massages, ondes courtes, lavements, etc., refusés. Lui ai montré le manuel — persiste dans son refus !

Après-midi et soirée : selles abondantes ! Abdomen plus souple, bien moins de gaz. Dit avoir perdu 4,5 kg ces quatre derniers jours.

Avant la conférence de guerre, trois cuillerées d'huile d'olives ; après celle-ci, 0,015 Eupaverin i.v. ; soulagement immédiat des spasmes.

A assisté au dîner. Ensuite, plein de vivacité ; est resté jusqu'à 2 h 30 du matin.

[Contacter] Professeur Zabel (*Reichsleiter* Bormann). Régime très strict !

31 mai 1943

12 h 30. Injection habituelle ! (10 cc Glycovarin 20 p. 100 et 10 cc Septojod i.v. ; Vitamultin-Calcium et Tonophosphan fort i.m.).

En ces derniers jours de mai 1943, Hitler dut, une fois de plus, tenir tête à ses généraux pour imposer son « Opération Citadelle », grande contre-offensive sur le front de Koursk, à l'Est. Cela contribua peut-être à aggraver ses problèmes digestifs.

Morell craignait d'autres causes : le 30 mai, il envoya un prélèvement de selles à Olmütz, demandant une analyse immédiate avec recherche de fermentations putrides. « Après avoir mangé un plat de légumes, explique-t-il, il a souffert de constipation et de flatulences colossales, comme j'en ai rarement observé, et pour finir, de spasmes intestinaux. Huile de ricin sans effet notable ; Belladonna-Obstinol, effet minime ; seul, le calomel (deux fois 0,3) est venu à bout de la constipation, et les spasmes n'ont cédé qu'à une intraveineuse d'Eupaverin. Je n'ai malheureusement obtenu d'échantillon de selles qu'aujourd'hui, alors que, depuis hier midi, le patient observe un régime pauvre en hydrates de carbone : pommes de terre remplacées par du riz ; et peu de fruits ou de jus de fruits. Son état est de nouveau satisfaisant. Envoyez-moi les résultats dès que possible ; vérifiez rapidement la flore et les diverses bactéries. »

Les selles furent analysées à la fois par Nissle et par Laves. Ce dernier écrivit : « L'échantillon examiné est de couleur marron clair, avec d'importantes traces d'huile colorée par la bile et partiellement émulsionnée (laxatif). » Il constata surtout la présence de bacilles aérogènes et de quelques coli, « faisant légèrement fermenter le lactose ». Il conclut : « Il existe manifestement un léger déséquilibre de flore d'origine alimentaire et de nature probablement transitoire. »

Le professeur Nissle signala lui aussi la présence de bactéries aérogènes (produisant des gaz). Le 5 juin, il adresse à Morell une lettre détaillée, où il critique la préparation peu hygiénique des aliments au GQG et recommande de veiller à ce que le personnel se lave soigneusement les mains à l'eau et au savon avant de manier des aliments crus, et à ce que chaque feuille de salade ou autre crudité soit lavée à l'eau courante. La règle vaut également pour les fruits : « Les pommes et poires doivent toujours être pelées ; nous avons en effet observé que leur peau grouille régulièrement de bactéries intestinales... Je suppose que, en plus de ces mesures diététiques, vous recommanderez la poursuite de la cure de Mutaflor ; j'ai bon espoir que ces masses de bacilles aérogènes, qui ont dû être absorbées avec des aliments particulièrement infectés, seront rapidement éliminées de la flore intestinale. Je vous serais donc reconnaissant de m'envoyer un nouveau prélèvement d'ici huit à dix jours, et peut-être un autre quelque temps après, au cas où l'analyse du premier ne serait pas satisfaisante. »

Nissle fit également une suggestion qu'il qualifiait lui-même de « radicale » : « Des médecins chinois ont recommandé de plonger toutes les crudités, pendant quelques secondes, dans

l'eau bouillante. Ils le font principalement à cause des œufs d'helminthes et de la dysenterie, très répandue dans ces pays. »

Le Dr Zabel, directeur de la clinique naturaliste de Berchtesgaden, n'était certes pas partisan de ces mesures. Le 28 juin, Morell discuta avec lui du régime d'Hitler. Zabel refusa de lui donner des conseils à ce sujet, car il ignorait tout de l'état de santé d'Hitler, de son poids, de son appétit et autres facteurs pertinents : « Je tiens en particulier à ce que le Führer n'ait pas l'impression, comme on le sert à part, que j'ai spécifié ce qu'il devait manger », écrit-il à Morell. Lorsque ce dernier suggère d'ébouillanter les salades et crudités, Zabel est horrifié : « Permettez-moi de répéter que cela ne fera que surcharger l'appareil digestif, sans éliminer pour autant les bactéries, mais en détruisant virtuellement tous les ferments, enzymes et vitamines hydrosolubles. »

1^{er} juin 1943

12 h 30. Deux Glycovarin i.v.; Vitamultin-C et Tonophosphan fort i.m. Toujours un peu constipé.

2 juin 1943

Nissle a téléphoné : énormément de bacilles aérogènes. (Salades ?)

3 juin 1943

12 heures. Injection habituelle. Encore quelques gaz.

5 juin 1943

12 h 30. Injection habituelle. Se sent bien ! Le professeur Laves a appelé : a lui aussi trouvé des masses d'aérogènes et de bactéries type paracoli.

6 juin 1943³

Le ministre des Affaires étrangères, von Ribbentrop,

3. Il ne s'agit pas d'une fiche, mais d'un long texte sur papier à en-tête avec la mention : « Mémoire écrit lundi matin à Munich, hôtel Regina. »

m'avait invité à déjeuner à 13 h à Fuschl (son épouse dut néanmoins l'appeler à plusieurs reprises pour qu'il arrive enfin à deux heures et demie passées).

En attendant, ai parlé avec *Frau* von Ribbentrop de la politique démographique. Elle est partisan du mariage à durée limitée (vingt ans), ainsi que de subventions pour les enfants illégitimes, afin que les mères n'hésitent pas à en avoir plusieurs, etc. Dit que *Frau* Scholtze-Klink [Gertrud S.-K., « ministre de la Femme » du Reich] ne semble pas faite pour ses fonctions. Ces femmes faisant sans cesse la queue devant les magasins, quelle perte de temps inutile ! Etc.

Après déjeuner, R. m'a prié de monter à l'étage, car il avait à me parler. J'ai compris alors pourquoi il m'avait invité : pour me parler de la santé du Führer et de la façon dont je le soigne.

Est-il bon que je lui fasse tant de piqûres ?

(Le Dr Conrad, médecin militaire de R., est un spécialiste de la médecine sportive ; à ce que l'on m'a dit [Limpert], il est opposé à toutes les injections.)

Est-ce que je lui donne autre chose que du glucose ?

J'ai répondu que l'iode était très indiqué pour quiconque a dépassé la cinquantaine.

N'en prend-il pas trop ?

Je pourrais lui administrer quotidiennement pendant dix à quinze jours la quantité de préparation iodée que je répartis actuellement sur quarante injections.

Est-ce vraiment tout ce que je lui donne ?

Moi : « Je lui donne ce qu'il lui faut. »

Il me dit recevoir lui aussi du glucose (je lui en administrais régulièrement lorsque je le soignais, et le lui recommandai vivement par la suite, à cause de son hypotension.)

A cause d'une petite faiblesse du myocarde, il reçoit une solution à 40 p. 100.

Je commente : cette concentration me paraît trop forte à cause du risque de thrombose. Je me réfère à la coagulation du sang dans une solution de glucose Merck, à Jitomir. Personnellement, je n'utilise jamais de solution dépassant 20 p. 100.

Il est passé à un autre sujet, disant que *le Führer aurait besoin de vigoureux massages abdominaux*. (Il pense sans nul doute à son cher Kersten⁴, qu'il essaie depuis des années d'introduire auprès d'Hitler. Wolff⁵ et Himmler ont tous deux tenté de me convaincre de confier Hitler à Kersten.)

Ledit Kersten m'a massé une fois, à Jitomir en 1942 — j'ai eu mal partout pendant deux semaines. Massage des nerfs ! Le diagnostic qu'il hasarda, ce faisant (larynx, pylore ou mauvais fonctionnement d'un nerf de cette région), passait complètement à côté de la néphrite chronique et des troubles cardiaques avec sclérose coronaire.

Moi : Je m'oppose catégoriquement à ces vigoureux massages abdominaux dans le cas du Führer, mais je serais favorable à de légers massages du corps entier, pour activer la circulation.

A cause des spasmes, sans doute ?

Oui, je suis en principe favorable aux massages, surtout lorsqu'on vieillit. Cela fait d'ailleurs des années que je les lui conseille ; j'ai même fait venir de Munich un masseur qui a soigné nombre de gens que nous connaissons, comme Hoffmann, les Schönmann⁶, le ministre Wagner, etc. Je me

4. Felix Kersten, thérapeute naturiste suédois exerçant à Berlin, était le masseur d'Himmler et de Ribbentrop. Voir les *Mémoires de Kersten, 1940-1945*, particulièrement le chapitre xxiii, traitant de la maladie d'Hitler, et l'extrait de *Journal* du 12 décembre 1942. Selon cette source fantaisiste, une paralysie d'origine syphilitique se serait manifestée chez Hitler en 1937, avec une récurrence en 1942. Les analyses de sang publiées dans l'Appendice prouvent que ces affirmations sont totalement erronées. Comme l'affirme l'aide de camp d'Hitler Julius Schaub (dans ses dossiers, déposés à l'Institut d'Histoire contemporaine de Munich, collection Irving), le « Dossier Noir » dont parle Kersten n'a jamais existé, et pas davantage une « paralysie évolutive ». Le *Journal* de Kersten (authentique, mais inédit) est conservé par la famille de celui-ci, à Stockholm. Schaub écrit qu'Hitler refusait énergiquement les soins de ce masseur, en ces termes : « Je n'ai pas un gramme de graisse inutile et mon cerveau a bien assez à faire comme cela. Pourquoi devrais-je me laisser soigner par cet espèce d'apôtre de la Nature ? Je ne suis pas Hess, qui se soumet tous les quinze jours à une nouvelle thérapeutique. Si cet homme est réellement aussi fabuleux, je me demande bien pourquoi vous êtes si souvent malades, tous ! »

5. Karl Wolff, né le 13 mai 1900 à Darmstadt. A partir de 1936, chef d'état-major personnel d'Himmler, qu'il représentera au QG d'Hitler jusqu'en 1943. Est toujours en vie.

6. Sans doute la famille de Marion Schönmann, jeune élégante qui faisait partie de l'entourage d'Hitler à Munich.

suis d'ailleurs fait masser par lui, pour voir ce qu'il valait. Mais le Führer s'est toujours catégoriquement refusé à écouter mon conseil.

Cela ne revient-il pas à me déclarer incapable d'assumer la responsabilité, etc. ?

Il a parlé ensuite de gymnastique respiratoire. (Sans doute à l'instigation de Hewel, qui, lors d'un séjour au service du professeur Koch à Berlin, s'était lié d'amitié avec une jolie « assistante de gymnastique » qui le faisait travailler. Il tenait absolument à la présenter à Hitler, et m'a répété à plusieurs reprises que le Führer devrait faire ce genre d'exercices sous la direction de la jeune personne en question.)

Je lui ai fait remarquer que le Führer n'avait pas de temps à perdre à ce genre de choses. Il me paraissait suffisant qu'au cours de ses promenades, il fit halte de temps en temps pour respirer à fond, une canne sous les coudes derrière le dos pour se tenir bien droit.

Il a abordé alors le sujet général des promenades : *Le Führer devrait marcher plusieurs heures par jour. (Heureux ministre des Affaires étrangères, qui en trouve le temps !)* *Et le Führer devrait marcher non en terrain plat, mais en gravissant une colline ou en montagne, pour effectuer un véritable entraînement et habituer le corps à l'effort. (Influence de son médecin sportif !)*

J'ai rétorqué que ce n'était absolument pas indiqué pour le Führer, qui a besoin de beaucoup marcher, certes, mais en terrain plat et sans trop se fatiguer.

Pourquoi ? Il n'a rien au cœur, pour autant que je le sache ? Ou bien pensez-vous aux spasmes et aux problèmes circulatoires ?

Moi : Effectivement. (Je n'ai bien entendu pas le droit de parler à des tiers des problèmes cardiaques du Führer.)

Tout de même, le Führer ne devrait pas toujours se faire conduire en voiture à la maison de thé. Il devrait au moins faire à pied le trajet du retour, dans les collines.

Dites-le-lui vous-même, ai-je répondu.

L'organisme du Führer aurait besoin d'un rythme totalement différent pour acquérir davantage de résistance. Il souffre sans cesse de troubles digestifs : il y a quelque temps, il

avait constamment la diarrhée et, depuis quelques semaines, cela recommence.

Je lui ai fait observer que, dans ce cas précis, il s'agissait de constipation et non de diarrhée, ennui dû à des crudités suspectes.

Il le savait, mais si le Führer était plus robuste, les bactéries n'auraient pas pu proliférer de la sorte. Il m'avait invité expressément pour me parler de ces choses, à savoir :

- 1) massages,*
- 2) gymnastique,*
- 3) promenades,*

points auxquels j'aurais dû accorder une extrême importance.

Je lui ai dit que tout cela n'était pas nouveau et que j'en avais toujours tenu compte, dans la mesure du possible.

Alors que nous redescendions l'escalier, il recommença à m'exposer ses théories; j'ai alors rétorqué qu'il était un patient fort difficile, mais que le Führer l'était encore bien davantage, car il refusait d'emblée presque tout ce qu'on lui proposait. Pendant que je prenais congé (sa femme nous avait rejoints entre-temps), il réitéra encore une fois ses trois points, avec, apparemment, l'impression de m'apporter vraiment du nouveau. Comme les profanes peuvent être naïfs et simplistes dans leurs opinions médicales !

1943 (suite)

Grâce à Morell...

Les préparatifs de l'opération Citadelle se poursuivaient. Hitler mettait de grands espoirs dans cette offensive dirigée contre le saillant russe de Kursk. Dans les faits, il se révélait néanmoins difficile de concentrer à temps les hommes et l'équipement nécessaires. En attendant, Hitler restait au Berghof, et Morell continuait à le soigner — en conservant, avec son habileté et sa jalousie coutumières, la situation privilégiée qu'il avait su acquérir.

9 juin 1943

12 h 40. Injection habituelle. Discuté de la lettre de Nissle avec le Führer.

11 juin 1943

Pouls 72-78 ; tension au pouls 144 ; avec ausc. 144-153. Se plaint de gaz intestinaux.

12 juin 1943

Injection habituelle. Abdomen libre de gaz.

Le 15 juin, Hitler se rend à Munich (où Morell, qui l'avait accompagné, le soigne à 12 h 30). Il regagne l'Obersalzberg le lendemain.

16 juin 1943

Injection habituelle. Se porte bien.

17 juin 1943

Commencé Mutaflor.

20 juin 1943

12 h 45. Injection habituelle. N'a rien à signaler, sinon qu'il a mal dormi. Très bonne mine. Se plaint des soucis que lui donnent ses responsabilités.

Le 21 juin, cependant, Goebbels écrit, après avoir vu Hitler : « Il a malheureusement l'air en assez mauvais état. On voit que ces derniers mois l'ont beaucoup éprouvé. Il ne subsiste que des vestiges de la vigueur physique que nous admirions tant chez lui. »

25 juin 1943

Injection habituelle. (Almers, Schwarz, Mülli.) [??]

Le 1^{er} juillet, Hitler va à la Wolfsschanze; avant qu'il ne s'adresse à plusieurs centaines d'officiers en vue de l'opération Citadelle, Morell lui administre les habituels stimulants :

1^{er} juillet 1943

Glucose i. v.; Vitamultin-C plus Tonophosphan fort i. m.

3 juillet 1943

Injectons comme précédemment. Après les importantes conférences d'hier et de ce matin, a la tête un peu prise. N'a dormi que deux heures la nuit dernière. Mauvais après-midi !

(Lui parler de la cuisine de Zabel, de la poudre insecticide, etc.)

3 juillet 1943 (mémoire spécial)

Chez le Führer à deux heures de l'après-midi. Pendant que je le soignais, avons discuté des mesures diététiques. Le Führer m'a demandé où cela en était. Lui ai expliqué que j'avais conclu un accord (écrit !) avec le professeur Eppinger¹ de Vienne : en attendant que la dame qui dirige toujours les services diététiques du maréchal Antonescu soit libre, il nous enverra sa meilleure assistante qui sera à notre entière disposition. La cuisine elle-même sera prête à fonctionner d'ici huit à dix jours.

J'en vins ensuite à parler du Dr Zabel, dont le comportement était assez curieux et dont l'attitude avait changé (son humilité de jadis avait disparu). Tout récemment, il a voulu se renseigner lui-même en détail avant de fixer un régime, alors que je lui avais déjà dit ce qui en était. Il a pris des notes détaillées sur les analyses, etc., ce qui est ennuyeux, dans la mesure où toutes ne concernaient pas les troubles gastro-intestinaux (je procédais toujours dans le plus grand secret, en donnant de faux noms, etc.). Je ne lui ai rien dit des problèmes cardiaques ou circulatoires. (Le Führer m'a donné entièrement raison : cela ne regarde

1. Le professeur Hans Eppinger était un médecin réputé de la célèbre école viennoise. En 1920-1921, il avait été appelé à Moscou pour soigner Lénine, qui avait eu une crise cardiaque. Lorsque le roi Boris de Bulgarie, pronazi, tomba malade en août 1943, Hitler envoya Eppinger à Sofia — où il n'arriva que pour confirmer que Boris était décédé de façon typiquement « balkanique » : empoisonné par une ou des personnes restées jusqu'à ce jour inconnues. Apprenant, en 1945, qu'un de ses principaux assistants, Weigelböck, avait participé à des expériences dans des camps de concentration, Eppinger se donna la mort.

absolument pas Z. ; *je* suis son médecin, moi et personne d'autre.) Le Dr Z. avait également appris que, au Berg, je faisais servir des salades spécialement préparées. J'ai déclaré ensuite au Führer que je me réjouissais de pouvoir ajouter de nouveaux aliments à son régime, et que je ne voulais surtout rien lui supprimer. Le Führer a spécifié qu'il adore la soupe de pois ou de haricots, mais n'ose en prendre à cause des flatulences. Je l'ai rassuré en exprimant l'espoir que nous ferions de tels progrès qu'il pourrait manger de tout. J'ai signalé encore que le Dr Z. avait téléphoné pour s'enquérir de sa santé et que j'avais répondu qu'elle était bonne ; peu après, le Dr Z. m'avait fait parvenir une confirmation écrite de cette conversation, dans laquelle il revenait une fois encore sur la question des légumes-feuilles.

Au cours de la conversation, j'ai dit également au Führer que, si jamais il devenait nécessaire de faire venir quelqu'un d'autre (pour le soigner), je n'hésiterais certainement pas. Il fallait aussi que je lui parle d'une histoire fort déplaisante (il m'a demandé d'attendre que je lui aie fait sa piqûre, et m'a rappelé la chose par la suite) ; je lui ai donc expliqué que Benno von Arent avait raison d'être mécontent, car le diagnostic le concernant était totalement erroné. Si seulement le Dr Z. lui avait fait des injections de glucose, il aurait trouvé un adepte enthousiaste. En dehors des troubles cardiaques et circulatoires, de mon côté j'avais également noté un déséquilibre de la flore intestinale. Lorsqu'il a quitté le Dr Z., en moins de deux mois je l'ai guéri.

Le Dr Z. avait commencé par être opticien et n'avait apparemment que des notions très vagues sur le système cardio-vasculaire : pour cette raison, je ne pouvais tolérer qu'il se mêle du traitement du Führer.

Après avoir rangé mes instruments, je traversai la pièce où le Führer prenait calmement son petit déjeuner, absolument seul ; il m'invita alors à prendre place à sa table.

Je lui expliquai que je me passais de petit déjeuner pour maigrir. Il me restait dix kilos de trop à perdre. Très inquiet, le Führer me conseilla de ne pas suivre un régime excessif, qui risquerait de me faire du mal. Je lui dis que je

m'y prenais progressivement et non pas comme à la clinique berlinoise où Hewel était allé, avec des injections de mercure (Salyrgan) qui ne sont pas sans danger. Hewel leur avait d'ailleurs fait très peur pendant deux jours. Dans les cliniques, dis-je encore, c'était une pratique courante, à la fin d'une cure, lorsque la perte de poids désirée n'avait pas été obtenue par d'autres méthodes. En l'espace de trois ou quatre semaines, on reprend toutefois les 6 ou 8 kilos perdus, du simple fait de boire à sa soif. Le maréchal von Brauchitsch² lui aurait dit la même chose après une cure au Weisse Hirsch de Dresde.

J'abordai ensuite le sujet de la *poudre insecticide*. D'ici deux mois, j'en serais réduit à cesser les livraisons, l'inspection militaire ayant fait savoir que ses dépôts étaient pleins. Il me demanda quelle quantité j'en fabriquais par jour. « Un million de mini-sachets, répondis-je. L'équivalent de 250 000 doses quotidiennes. » Surpris, le Führer me demanda comment j'y arrivais. *Moi* : « Grâce aux 600 ou 700 jeunes filles chargées de l'emballage. Il est difficile de conditionner cette poudre à la machine. J'ai bien quatre machines, mais il faut trois ou quatre hommes pour les surveiller, et elles tombent souvent en panne. Sept ouvrières font d'ailleurs le travail d'une machine.

Schreiber³ a toujours été partisan de la méthode par imprégnation, tandis que le Dr Bickert voulait une poudre. Nous avons donc fabriqué la poudre, qui est efficace à cent pour cent, à condition d'être appliquée dans les règles. L'ennui est que l'odeur est plutôt nauséabonde. A cause de cela et par paresse, elle n'est pas toujours utilisée comme il convient. Et maintenant, voilà que l'inspection veut passer à l'imprégnation ! Je fais tout pour m'adapter à la nouvelle production, mais voilà aussi que le grand capital dresse l'oreille ! IG Farben a lancé un produit breveté en Suisse, et qui n'est pas mauvais ; mais la production ne pourra dépasser 400 000 doses. Une autre compagnie... a également

2. Le *General-Feldmarschall* von Brauchitsch, commandant en chef des forces armées allemandes à partir de 1938, démis par Hitler en 1941.

3. Le médecin-colonel W. Schreiber, chef de service et spécialiste de l'hygiène à l'Académie de médecine militaire de Berlin.

sorti un produit par imprégnation, mais il a la même base que le mien (xanthogénate de potassium). Il est impossible de prendre connaissance du brevet, car tout est secret en temps de guerre, mais je sais que le principe actif est le même. J'ai par conséquent l'intention de demander à l'Inspection de m'accorder *la moitié du marché*.

Le Führer m'a *donné entièrement raison*. J'ai également fait remarquer que, en Allemagne, on ne peut protéger que des procédés (des inventions), mais non des découvertes, comme c'est le cas dans d'autres pays... Comme j'étais en tout état de cause le premier à utiliser cette substance, j'exige la moitié de la commande.

Le Führer désirant se reposer, j'ai pris congé. [Signé :]
Dr M.

6 juillet 1943

Injection habituelle. Tension 130-132; pouls régulier. N'a dormi que trois heures, parce que trop nerveux (hier, début de l'offensive sur le front oriental).

Lui ai conseillé de dormir le plus possible l'après-midi. Dit avoir de temps à autre un œdème de la face externe de la jambe gauche, mais pas en ce moment. L'œdème apparaît juste au-dessus de la localisation de l'ancien eczéma (modifications tissulaires permanentes de l'hypoderme).

11 juillet 1943

Injection habituelle. Tension 135-95.

L'offensive Citadelle s'enlisa dans un gigantesque champ de mines. En outre, les Alliés avaient débarqué en Sicile : 160 000 hommes en l'espace de trois jours. Peu après, Staline déclenchait une contre-attaque à Koursk. Comme si cela ne suffisait pas, la rumeur disait que Mussolini se préparait à trahir l'Axe. De quoi rendre malade n'importe quel dictateur. Le 18 juillet, alors qu'Hitler se préparait à rencontrer le Duce à Feltre, en Italie du Nord, il traversa, selon Morell, une des pires crises qu'il eût jamais connues.

18 juillet 1943

Du QG du Führer au Berghof.

Eupaverin i. v. et Eukodal sous-cutané ; Euflat et Luizym. Massage abdominal et diète. Constipation spasmodique avec douleurs violentes et beaucoup de météorisme⁴.

Au verso de la même carte, Morell donne une version plus détaillée de l'épisode :

18 juillet 1943

Le Führer m'a fait appeler à 10 h 30. Depuis trois heures du matin, il a de violentes douleurs abdominales et n'a pu fermer l'œil. Abdomen tendu, dur comme une planche, gonflé de gaz, sans sensibilité locale à la pression. Très pâle, extrêmement nerveux : demain, conférence vitale avec le Duce, en Italie. Diagnostic : *constipation spasmodique* (suite au travail excessif des trois jours précédents : trois nuits presque sans sommeil, conférences incessantes et travail nocturne ; et, la veille au soir, a mangé fromage blanc, roulades aux épinards et petits pois).

Comme des pourparlers et décisions importantes l'attendent encore avant son départ à 15 h 30, impossible de lui donner des narcotiques. Par conséquent, je me limite à : 1 ampoule Eupaverin i. v., léger massage abdominal, deux pilules Euflat et trois cuillerées d'huile d'olive. (A pris cinq pilules Leo, la nuit dernière.)

Avant son départ pour l'aéroport, 1 ampoule Eukodal i. m.

Très mauvaise mine, a un peu le vertige.

Dans le Condor, le maréchal Göring a voulu me donner des conseils (von Ondarza se tenait juste derrière lui) : « Il faut

4. Le « syndrome de Roehmheld », selon la terminologie médicale allemande de l'époque. L'estomac distendu remonte et appuie sur le péricarde, occasionnant des douleurs cardiaques.

lui donner de l'Euflat ; cela m'a fait énormément de bien, une fois.

— Je sais, deux pilules trois fois par jour. C'est déjà fait.

— Mais il faut persévérer : moi j'en ai pris pendant un an et demi. Il faut aussi lui donner du Luizym.

— Je le fais également. (Il avait d'abord mal prononcé le nom Luizym, mais Ondarza l'avait corrigé.) »

Durant le vol, Hitler élimina des gaz, ce qui le soulagea un peu. A l'arrivée au Berghof, de nouveau massage abdominal et Euflat, ainsi que *Luizym* (que je lui ai déjà souvent donné).

Au dîner, mets très digestes ; coucher vers minuit et demi, après prise d'un Phanodorm-Calc. et d'un demi-comprimé de Quadronox.

19 juillet 1943

Du Berghof à Trévisé et retour. (*Duce!!!*)

6 h 30 du matin. Abdomen souple. A éliminé beaucoup de gaz et bien dormi. Injection habituelle. Je lui recommande d'emporter quelques tablettes de Vitamultin, pour les pourparlers.

Départ en voiture à 6 h 45. Décollage à 7 h 30 de Salzburg (Baur aux commandes) : Rosenheim-Kufstein-Innsbruck-le Brenner-Trévisé (un peu avant Venise). Continuation en chemin de fer et automobile.

Führer en bonne forme. Ne s'est plaint de rien pendant le voyage de retour. Revenu à l'Obersalzberg dans la soirée, a déclaré que, grâce à moi, la journée avait été une réussite et qu'il se sentait de nouveau en pleine forme.

26 juillet 1943

La nouvelle nous parvient à 2 h du matin : le Duce a démissionné [*sic*].

9 h 30. Injection habituelle.

27-28 juillet 1943

Destruction de Hambourg.

28 juillet 1943

Tension 143-95. Injection habituelle.

30 juillet 1943

Injection habituelle.

1^{er} août 1943

Après-midi. A travaillé toute la nuit, nombreuses conférences. Pouls 72, régulier, mais faible. Amené appareil à oxygène pour usage à l'occasion⁵. Tension 127-85. Battements dans la partie supérieure droite du front.

5 août 1943

Injection habituelle. Tension 136 mm.

9 août 1943

Injection habituelle. Repas et oxygène jugés *excellents*. Ai récemment fait installer un cylindre d'O₂ dans le bunker du Führer, pour qu'il en inhale et éventuellement s'en serve pour enrichir l'air de sa chambre à coucher. Führer *très* content ; on peut même dire : enthousiaste.

13 août 1943

Injection habituelle.

19 août 1943

11 h. Injection habituelle.

Le 19 août, le professeur Nissle envoya un nouveau rapport d'analyses de selles, accompagné du commentaire : « A en juger par ce prélèvement, l'état de votre patient a dû connaître une

5. L'appareil fut installé dans le bureau d'Hitler. Dans son agenda, Morell a noté par la suite (les 18 et 20 août 1943) : « Voir Dr Conrad au sujet petit appareil à oxygène, modèle de l'armée. »

grande amélioration. » Il conclut : « La flore intestinale est donc bien plus homogène que lors de l'analyse précédente ; en premier lieu, les bacilles aérogènes qui étaient à l'origine des troubles ont presque entièrement disparu. »

L'échantillon envoyé au professeur Laves fut analysé avec les mêmes résultats.

Un épisode de l'époque illustre bien l'atmosphère qui régnait au QG d'Hitler. Morell jugea utile d'en conserver un récit détaillé : « Le 20 août 1943, *Frau Exner* [la nouvelle diététicienne d'Hitler] est venue me voir pour se plaindre : les gens à qui nous achetons des légumes pour la cuisine du Führer savent parfaitement à qui ils sont destinés... Il serait donc facile d'y ajouter des substances toxiques. Les fermes emploient de nombreux travailleurs étrangers (français, polonais, russes). Dans ces circonstances, elle décline toute responsabilité. Afin de pallier cela, nous pourrions aller cueillir nous-mêmes ces légumes, en attendant d'avoir notre propre potager, ce qui serait, bien sûr, la meilleure solution... »

Morell en parla au général SS Rattenhuber, chef des Services de sécurité du Reich. Rattenhuber ne fit apparemment rien, car, le 1^{er} septembre, il note qu'il dut... « lui lire le procès-verbal ayant trait à l'affaire, et lui conseiller de le conserver ». On n'est jamais trop prudent.

Morell avait l'intention de faire un bref séjour à Berlin : son cabinet du Kurfürstendamm risquait fort de souffrir des prochains raids nocturnes de la RAF. Craignant une catastrophe analogue à celle de Hambourg, Goebbels avait ordonné l'évacuation partielle de la capitale. Le 19 août, Morell note son intention de parler à Hitler d'un « voyage à Berlin pour tout transporter en sécurité ailleurs ». Peu après, il ajoute : « Retardé, après en avoir discuté avec le Führer ce matin. »

Lorsque les bombardements intensifs commencèrent, le 23, Morell demanda instamment l'autorisation de construire un abri dans sa propriété de Schwanenwerder. Le 31 août, il note : « Führer : projet construction bunker autorisé. »

25 août 1943

11 h 20. Injection habituelle.

Ce même 25 août, Morell note dans son agenda : « 23 h ou 23 h 30 : thé avec le Führer. » Le médecin d'Hitler approchait de

son modeste zénith. Les mois suivants, il fut fréquemment invité à ces « thés nocturnes » comme en témoigne l'agenda du valet d'Hitler.

Le 30 août à minuit, par exemple, les hôtes de ce dernier étaient : « Le ministre des Affaires étrangères et l'ambassadeur Hewel, auxquels le professeur Morell vint se joindre à 2 h 20. Le thé se prolongea jusqu'à quatre heures du matin. » Bien qu'exténué et mourant de sommeil, Morell n'allait pas manquer une occasion pareille.

Les autres participants, eux, se relayaient, non tant pour assister à ces réunions ennuyeuses que pour y échapper. Il y avait les frères Bormann, les secrétaires, les aides de camp et ordonnances ; parfois, l'on y voyait Albert Speer ou son bras droit, Karl-Otto Saur, ainsi que son rival, l'architecte Hermann Giesler, mais rarement les autres médecins tels que Brandt ou Hasselbach.

Ces soirées virent sans doute renaître fugitivement l'amitié liant Morell au photographe Heinrich Hoffmann, lequel était toujours fidèle au poste jusqu'à trois, quatre, voire cinq heures du matin, buvant son thé à petites gorgées et grignotant des pâtisseries, tandis qu'Hitler continuait inlassablement à pérorer, de sa voix grinçante. De temps à autre Goebbels se montrait, mais il avait apparemment mieux à faire, car ses apparitions devinrent de plus en plus rares.

Quant à Morell, il n'aurait pas été Morell s'il n'avait toujours accepté.

27 août 1943

Matin, 6 h 15. Injection habituelle. 7 h 00 : envol pour Vinnitsa. [Hitler s'y rendait pour d'importants entretiens avec le maréchal von Manstein et les autres chefs d'armées. Il regagna Rastenburg dans l'après-midi.]

31 août 1943

11 h 15 : Injection habituelle.

4 septembre 1943

11 h 15 : Injection habituelle.

8 septembre 1943

6 h 15 : Injection habituelle. 6 h 40 : envol pour Zaporozie. [Hitler allait conférer avec von Manstein et les commandants en chef ; cette fois, Morell l'accompagnait.]

15 septembre 1943

10 h 50. Injection habituelle. A réellement excellente mine !

18 septembre 1943

Commander jus de fruits pour le Chef (sauf framboise).

19 septembre 1943

ECG du Chef. [Ne fut apparemment pas réalisé.]

20 septembre 1943

11 heures. Injection habituelle. [Morell revit Hitler pendant dix minutes à 16 h 20.]

23 septembre 1943

20 h 15. L'ai examiné après dîner. (Fortes flatulences ; spasmes causés par soucis et nervosité. A pris de la graisse au ventre.) Eupaverin et une demi-Eukodal i.m. En quelques heures, tout est rentré dans l'ordre. Prescrit régime. Le point d'injection gauche saigne.

27 septembre 1943

Lundi, 11 h 10. Emplacement de la dernière i.m. douloureux, dès hier soir ; a gêné son sommeil. Infiltré, sans inflammation en surface. Demandé des coussins chauffants pour sa sieste. Dans la soirée, lui mettrai du Rubefac.

29 septembre 1943

11 heures. Injection habituelle.

2 octobre 1943

Le 2 oct., suis à Distelhausen et Berlin.

3 octobre 1943

14 h 30. *Déjeuner avec Hitler*. Douleur à l'avant-bras droit : commence à enfler. *Rhumatisme*; a pris médicament inefficace.

7 octobre 1943

11 heures. Injection habituelle. Bras droit très enflé : friction au *Franzbranntwein*. (Réunion des *Gauleiter*.) A très bonne mine.

14 octobre 1943

10 h 50. Injection habituelle. Mauvais sommeil, trop de soucis !

16 octobre 1943

11 heures. Injection habituelle.

17 octobre 1943

M'a appelé à six heures du matin à cause de spasmes intestinaux et de douleurs. (S'est beaucoup énervé, ces derniers jours.) Eupaverin et 0,01 Eukodal i.v.

A midi, presque tout est rentré dans l'ordre.

18 octobre 1943

Matin, 10 heures. Injection habituelle. Ensuite, visite de Cyrille⁶.

19 octobre 1943 (agenda, note manuscrite :)

« Vitam. Führer. »

6. Une délégation bulgare (composée d'un conseil de régence dirigé par le prince Cyrille et le régent Filoff — il avait été constitué à la suite de l'assassinat du roi Boris) arriva à 11 heures.

20 octobre 1943

11 heures. Injection habituelle. Arys. [Défilé de chars et de pièces d'artillerie antiaérienne.]

23 octobre 1943 (agenda, note manuscrite :)

Electrocardiogramme Führer. [Apparemment non exécuté.] Prog. ol., plus extr. foie... Parler au F. des nominations de professeurs^{***}. Nuit, 3 h matin : discuté avec le Führer : proposition acceptée ! Demain mettre cela par écrit.

26 octobre 1943

11 heures. Tension : 150 mm au pouls ; 160-100 avec ausc. Injection habituelle. [Dort mal car graves soucis.]

27 octobre 1943

11 h 45. Tension 150-100 ausc. Flatulences passagères (trop de soucis et d'irritation !).

5 novembre 1943

10 h 15. Injection habituelle. (Un peu de météorisme.) Deux Luizym et un Acidol-Pepsin au repas.

Le 7 novembre, Hitler quitta Rastenburg à 16 h par train spécial pour Munich, où il devait prononcer le lendemain le discours traditionnel à la brasserie Löwenbräu. Il regagna la Wolfsschanze le 9.

8 novembre 1943

En gare de Nuremberg : injection habituelle.

11 novembre 1943

11 h 10. Injection habituelle.

16 novembre 1943 (agenda)

Electrocardiogramme du Chef!! Discussion.

18 novembre 1943 (agenda)

Chef : ECG !

Hitler semblait craindre cet électrocardiogramme, qui n'était toujours pas réalisé lorsqu'il partit le 19 pour Breslau. Le lendemain, il fut soigné par Morell à 9 h 50 et prononça à midi un important discours dans la « Salle du Centenaire » de cette ville, avant de regagner Rastenburg.

Morell entreprit ensuite un petit voyage d'affaires, une « tournée d'inspection » de son empire pharmaceutique. Le 20 novembre, il est à Breslau puis à Prague ; le 21, à Olmütz, d'où il continue vers Pilsen et Kosolup, où il arrive le 24. Sa place aux thés nocturnes d'Hitler fut prise par le professeur Hasselbach, l'un des autres médecins attachés au QG.

Le 25, Morell regagne la Wolfsschanze, où Hitler l'invite à dîner à 21 h. Il resta à table jusqu'à 3 h 40 du matin, alors qu'Hitler se trouvait déjà dans le train spécial « Brandenburg », qui l'emmenait à la base aérienne d'Insterburg, en Prusse-Orientale, où devait se dérouler le lendemain une démonstration du matériel le plus récent (y compris des avions à réaction).

26 novembre 1943

10 h 35. Injection habituelle. Mutaflor. Gaz.

11 h. Arrivée à Insterburg.

Soir. Führer dit qu'il n'a pu fermer l'œil.

27 novembre 1943 (agenda)

Patient « A ». Ordonnance Glyconorm. Blondi. [Rajouté à la main :] Baume du Pérou.

28 novembre 1943 (agenda)

En ai discuté avec le F. ce soir, 28 novembre. Mon ordonnance, Pfeil, doit se mettre en rapport avec le *Reichsleiter*

Bormann dès demain, à Berlin ; ce dernier fera le nécessaire.
— Dr M.⁷.

1^{er} décembre 1943

3 h du matin. Flatulences. Une demi-amp. Eukodal et une demi-Eupaverin i.m. ; continuer Euflat.

10 décembre 1943

A très bonne mine et excellent appétit. Au déjeuner et au dîner, deux Glyconorm en plus du Luizym (comme depuis environ quinze jours).

Selon toute apparence, Hitler n'eut guère besoin des services de Morell, pendant ces dernières semaines de 1943. Le docteur assistait presque tous les soirs aux thés du Führer, mais ne l'examinait plus quotidiennement au lever. Le dictateur connaissait manifestement une rare période de répit. Sur le plan militaire, les fronts semblaient stabilisés. Un débarquement allié n'était pas à craindre avant le printemps 1944, tandis que, sur le front Est, l'arrivée de l'hiver ralentissait les offensives soviétiques. Dans le domaine aérien, les défenses de Göring se montraient plus efficaces contre les bombardiers de nuit de la RAF.

Morell avait d'ailleurs un nouveau patient de haut vol, en la personne de Benito Mussolini, amené au QG d'Hitler en septembre 1943, après sa dramatique libération par des SS et des parachutistes. Comme il était en médiocre santé, l'on avait fait appel à Morell, qui ne demandait pas mieux.

Le 17 septembre, il écrit à des amis : « Mon illustre patient est en bonne santé, et je peux en dire autant d'un second patient de marque que j'ai maintenant dans le Sud. Il semble malheureusement que nous n'irons pas là-bas dans les semaines qui viennent, contrairement à ce que j'avais espéré... Bien que sa santé soit excellente, mon Chef ne me laisse pas partir, de peur qu'il ne m'arrive quelque chose pendant le vol. Et en chemin de fer, c'est bien trop long. »

7. Il s'agit manifestement de la livraison de matières premières rares à la société Hamma de Morell.

Morell parle ensuite du QG, où bien des choses avaient changé. Légèrement blessé dans un raid aérien sur Munich, Schaub ne venait plus souvent ; de son côté, Bormann était constamment « pour affaires » à Berlin ou à Munich... « Heini Hoffmann se montre rarement — une petite visite de politesse de quelques jours, une fois par mois ou à peu près. Il ne reste presque plus personne de l'ancienne clique. Le QG paraît immense, et chacun se replie sur soi-même. Je rentre moi aussi un peu dans ma coquille, fais de la recherche scientifique et m'occupe de mes entreprises, dans la mesure où j'en trouve le temps⁸. »

8. Lettre de Theo Morell à Helmut et Anneliese Schreiber, datée du 17 déc. 1943. Archives nationales US, microfilm T253, bobine R-45, clichés 1498332-3.

1944

« Forte »

Les témoignages laissés par Morell pour l'année 1944 se présentent sous diverses formes : un petit Journal (format de poche), des fiches et des notes détaillées sur le régime alimentaire d'Hitler — sans compter les rapports de laboratoires et la correspondance relative au patient « A ».

Après l'attentat à la bombe de juillet et les complications médicales qui s'ensuivirent, les dossiers se firent volumineux. Morell en établit parallèlement plusieurs relations représentant un certain nombre de pages manuscrites par jour, probablement afin de se protéger en cas d'enquête ou de nouvelles intrigues. On y découvre l'étendue des activités médicales de Morell, et l'on y voit que, alors qu'il souffrait lui-même de troubles cardiaques (le 19 avril), Morell répugnait à laisser un autre médecin administrer les piqûres à Hitler.

L'on pourra également constater que la santé d'Hitler sembla s'améliorer nettement dès lors que Morell ne fut plus en état de s'occuper de lui. Les effets secondaires indésirables du sulfamide Ultraseptyl ressortent également. Une nouvelle et mystérieuse version du cocktail de vitamines de Morell fait son apparition, sous la dénomination de « Vitamultin *forte* ». Elle contient manifestement un ingrédient absent du médicament standard. Morell l'administre pour la première fois à Hitler le 14 mars 1944, en observe soigneusement les effets, puis la prescrit également à Ribbentrop, à M^{me} Göring et à Himmler.

Les extraits qui suivent proviennent du journal, sauf mention

contraire. Certains détails dénués d'intérêt (tensions artérielles et températures normales, etc.) ont été coupés. Ils sont signalés par le signe - - -.

2 janvier 1944 (dimanche)

Wolfsschanze. Visite du lieutenant-colonel (médecin) Bickert, du ministère de la Guerre. Lui ai remis [rapports sur] traitement de la grippe par Gr. Prostrophanta; extrait de foie Hamma; insecticide Russla inodore et procédé d'imprégnation. Parlé de la pénicilline. Chez Ribbentrop à Gross-Steinort (dîner). A 0 h 30, thé avec le Führer. Coucher à 5 h 30 du matin.

4 janvier 1944

Le Dr Makkus est revenu de congé. - - - Poids 223 livres; me passe de déjeuner. Visite de Linge, complètement remis. Vu le Führer dans la soirée (Eupaverin et Eukodal à cause spasmes). Au dîner, ai discuté avec le Dr Dietrich¹.

5 janvier 1944

Midi. Invité à déjeuner par le Führer (en tête-à-tête).

6 janvier 1944

Discussion avec ambassadeur Rahn² (Italie); examen avec électrocardiogramme. L'*Obergruppenführer* SS Wolff est passé; lui ai remis des médicaments pour l'Italie. [Pour Mussolini.]

6 janvier 1944 (agenda)

Soirée avec Führer. Bain au Bro-Valoton. Analyser slibovicz : recherche alcool méthylique.

1. Otto Dietrich, chef du service de Presse.

2. Rudolf Rahn, envoyé spécial d'Hitler attaché au gouvernement fantoche de Mussolini.

Hitler avait des inquiétudes au sujet de bouteilles d'alcool de prune slibovicz, qui lui avaient été offertes par le leader croate Ante Pavelic et la ville de Linz. Il demanda à Morell si le produit ne contenait pas éventuellement de l'alcool méthylique, éminemment toxique³. (Au cours de l'hiver 1931-1932, pendant la Prohibition, quatre cents personnes étaient mortes aux Etats-Unis après ingestion d'alcool de contrebande contenant jusqu'à 75 % d'alcool méthylique et d'autres impuretés.) Morell fit analyser les deux échantillons à Lötzen par les laboratoires du ministère de la Guerre, en précisant que c'était « par ordre du Führer », pour accélérer les choses. Le Dr Bickert (qui devait perdre la vie dans l'offensive des Ardennes à la fin de l'année) envoya les résultats à Morell dès le lendemain : ils étaient négatifs.

7 janvier 1944

Examiné le ministre des Affaires étrangères, von Ribbentrop (pouls faible. Glyconorm et Vitamultin-C). - - - Dîner : invité par le Führer. Parlé de divers sujets (seul). Ensuite, thé.

8 janvier 1944

Me suis pesé ce matin : 230 livres ! Massage ; journée de diète complète ; deux cuillerées d'huile de ricin et quatre pilules Boxberger. A midi, M^{lle} Eva a téléphoné : depuis trois semaines, rhume, nez qui coule ; pour finir, inflammation des sinus maxillaires. A vu le professeur Heymann, de l'université. Ponction côté droit ; Ultraseptyl inefficace. Faire nouvelles radios ; chaleur, bains de vapeur, vitamines, etc. Eliminer les toxines ! Ai envoyé médicaments (Vitamultin-Calcium, extrait de foie, Omnadin, Intelan) - - -.

... Baur est passé : a quitté l'aéroport de Vinnitsa en toute hâte à 17 h, à cause d'une alerte : tanks russes. A apporté à manger, mais a dû payer ; l'intendance ne voulait rien laisser sortir - - -.

3. Voir *Appendice*, p. 324.

Thé avec le Führer. Pesée à 3 h du matin : 224 livres. J'ai bien tenu le coup.

9 janvier 1944 (dimanche)

Prof. Reiter (services de santé) : ma spécialité à base de foie est autorisée. Grande discussion avec le Dr Mülli. Temps très doux, légères chutes de neige, vent. L'après-midi, suis allé prendre l'air à Rastenburg pendant une heure. - - -

Soirée : thé avec le Führer.

9 janvier 1944 (fiche)

Nuit, 2 h 30. Eukodal et Eupaverin i.m. à cause flatulences (énervement).

10 janvier 1944

Poids 222 livres, après massage. Tél. Dr Mülli : lettre du commissariat général à la Santé, signée du Prof. Rostock, concernant efforts conjoints de recherche sur la pénicilline⁴.

En Italie, Ciano condamné à mort. Passé la soirée avec le Führer.

10 janvier 1944 (fiche)

Donné à Frau Exner⁵ instructions pour changer le régime et éviter la formation de gaz.

Il ressort de l'agenda de Morell qu'il tenta, tout ce mois de janvier, d'amener son « Chef » à accepter un nouvel électrocardiogramme et à se faire vacciner contre le typhus. En février aussi, le

4. Au sujet des travaux de Morell sur la pénicilline, voir introduction, p. 77.

5. Marlene von Exner, née en 1919, diététicienne d'Hitler ; sera remerciée quelques mois plus tard, sur les instances de Martin Bormann, à cause de son ascendance non aryenne (« risque pour la sécurité »). Vit actuellement en Autriche.

mot « typhus » est écrit à la machine sur les pages de l'agenda, jour après jour ; Hitler ne trouvait apparemment pas le temps de recevoir le vaccin.

14 janvier 1944

Heini Hoffmann est venu.

15 janvier 1944

Le soir, thé avec le Führer.

17 janvier 1944

Journée maussade. Soirée avec le Führer (et Heini Hoffmann, etc.). ---

18 janvier 1944

A 19 h, dîner avec le général Model [commandant en chef du groupe d'armées Nord] dans le train spécial « Braunschweig ».

20 janvier 1944

Königsberg : le *Gauleiter* Koch a la grippe : ---, Vitamultin, foie, Intelan. --- Speer⁶ a téléphoné de la clinique Hohenlychen. J'ai ensuite appelé le prof. Gebhardt, de Hohenlychen, ainsi que, sur la demande du Führer, Frank (Prague) au sujet de Hacha. Le soir, discuté avec le Führer (Hacha, Speer⁷).

6. Albert Speer, principal architecte d'Hitler, ministre des Munitions (titre changé par la suite en ministre de l'Armement) à partir du décès de Fritz Todt en février 1942. Client occasionnel de Morell. Condamné à vingt ans de prison pour crimes de guerre, fut libéré de Spandau en 1966 et mourut en 1981.

7. Karl Hermann Frank, ministre d'État de Bohême-Moravie (1943-1945). Emil Hacha, président de la République tchécoslovaque (1938-1939), puis de l'« administration autonome » de Bohême-Moravie (1939-1945).

21 janvier 1944

Téléphoné Frank (Prague) au sujet Hacha. Ai informé Führer teneur conversation. Soirée avec le Führer.

22 janvier 1944

Après-midi ; vu Son Excellence Oshima [ambassadeur du Japon] à la maison de thé. M'avait fait appeler. Hewel⁸ était présent. Soirée avec le Führer.

23 janvier 1944

Longue conversation avec le général Model au sujet de sa fille ; soirée avec le Führer.

24 janvier 1944

Le soir à 21 h 30, grande discussion avec *Reichsleiter* Bormann (au sujet nomination professeurs ; Dr B.!!!). - - -.

25 janvier 1944

Allé en voiture à Königsberg pour voir le *Gauleiter* Koch. Fabrication de capsules de gélatine - - -. Soirée (nuit) : thé avec le Führer (Sepp Dietrich également présent).

27 janvier 1944

12 h 30. Injections comme par le passé, avant important discours (devant quelque 105 généraux).

Le même jour, Morell note dans son agenda : « 14 h 45 : discours du Chef au Kurhaus. » Sur une suggestion de Schmoldt, Hitler avait réuni ses principaux généraux pour une allocution de deux heures. Comme en témoignent les archives sténographiques, il peignit un sombre tableau de l'avenir ; dans une envolée rhétori-

8. Walther Hewel, né le 23 mars 1904, un des rares amis de Morell. Officier de liaison de Ribbentrop auprès d'Hitler, avec rang d'ambassadeur. Se suicida de la même manière qu'Hitler (cyanure et balle dans la tempe), le 1^{er} mai 1945, à Berlin. Sa veuve possède toujours son journal.

que, il déclara qu'il escomptait que tous ses généraux feraient cercle autour de lui, sabre au clair, si le pire arrivait. Là-dessus, le général Erich von Manstein s'exclama : « Il en sera ainsi, *mein Führer!* » Pour cette déclaration ambiguë, il se vit retirer le commandement de son groupe d'armées⁹.

29 janvier 1944 (fiche)

Wolfsschanze. 17 h 40. *Injection habituelle* avant important discours (sera diffusé demain à la radio). N'a pas dormi de la nuit à cause des bombardements massifs sur Berlin.

30 janvier 1944

A dix heures du soir, ai appris que Schwanenwerder [sa demeure] avait été très endommagé par les bombardements.

31 janvier 1944

Ce matin, téléphoné à M^{lle} Besslich; huit bombes au phosphore sont tombées à proximité. Anniversaire de Hanni (Olmütz): lui téléphoner. A midi, appel du Dr Weber: mon cabinet a également souffert des bombardements.

1^{er} février 1944

Hier soir, ai de nouveau sondé le Führer au sujet de mon voyage à Berlin: m'a dit de lui en reparler demain. Ai précisé que je resterais deux jours, en revenant au besoin en avion.

Le Führer m'a fait appeler ce matin pour les traitements. Il veut payer lui-même tous les frais entraînés par les bombardements. Inutile de m'adresser aux autorités, cela prend trop de temps. Départ pour Berlin.

[Même date, mention sur fiche: « *Injection habituelle.* »]

9. Voir David Irving, *Hitler's War*.

2 février 1944

Berlin. Dès mon arrivée, ai jeté un bref coup d'œil sur les dégâts subis par le cabinet ; ensuite, Schwanenwerder (mine aérienne). Maison voisine détruite. Le soir, entretien avec Dr Mülli, Becker, Dr Makkus...

5 février 1944

Départ 9 h du matin à travers la capitale dévastée, pour aller voir Speer à Hohenlychen (ainsi que le prof. Gebhardt). Retour à 15 h 30 au cabinet du Kurfürstendamm. - - -

6 février 1944 (dimanche)

Regagné ce matin le QG du Führer. - - - Conversation avec le *Reichsminister* Dr Frank (Cracovie). Le Dr Ley est arrivé ; *il ne boit plus* : tension 133-87. Soirée avec le Führer (parlé de Speer et de l'hôpital).

8 février 1944

Discuté avec Dr Müller (rapporteur) chez le *Reichsleiter* Bormann, au sujet Vitamultin et matériel.

10 février 1944

Aéroport de Rastenburg... Général Schmundt : grippe, surtout nez et sinus ; le soir, temp. 39 à 39,6. Gr. Prostophanta et Ultraseptyl i.v. ; extrait de foie Hamma, Vitamultin-C et Omnadin i.m. - - -

11 février 1944

Schmundt ce matin, temp. 36,1. Führer à midi : *catarrhe des voies respiratoires supérieures* — en particulier amygdale gauche et bronchite (infecté par le gén. Schmundt ?). Omnadin, Vitamultin-C et foie i.m. *Grippe!* Soir, 21 h. temp. 36,7, pouls 84, fréquent tremblement jambe gauche. Tussamag contre la toux.

Prof. Gebhardt tél. de Hohenlychen au sujet Speer : temp. 37,4 puis 37, mais crachats couleur rouille et épanchement pleural jusqu'à la quatrième côte (en position allongée).

Professeur Koch. Envoyé à Himmler paquet contenant deux Ultraseptyl, deux Vitamultin, deux Boxberger, quatre Intelan, deux Kalzan.

Les Russes avaient pénétré en Pologne. Un corps d'armée américain avait établi à Anzio, dans le Nord de l'Italie, une tête de pont que les forces allemandes ne parvenaient pas à éliminer. Les bombardements anglo-américains avaient causé d'énormes destructions dans les usines d'armement allemandes (l'industrie aéronautique avait particulièrement souffert). Hitler voyait des traîtres partout. Le 12 février, il mit fin aux activités de l'Abwehr (services de renseignements) du vice-amiral Canaris, jugée inefficace.

12 février 1944 (fiche)

Führer remis, mais très fatigué (beaucoup de soucis). Tussamag. Dans la soirée, *fortes coliques*. 2 h du matin : Eukodal et Eupaverin i.v.

13 février 1944 (fiche)

14 h 30. Après avoir pris du Tussamag, nouvelles coliques et spasmes ! Eupaverin et Eukodal i.m. Plus tard (17 h) : deux fois 0,3 calomel ; à 22 h, vomissements, mais toujours pas de diarrhée.

14 février 1944 (fiche)

De minuit à 2 h, selles abondantes. A 14 h, encore *beaucoup de gaz*. Les poudres ne seraient pas efficaces ; bien moins que par le passé. Il faudrait qu'il se vide complètement et que les gaz soient absorbés. Donné une cuillerée à thé *Kajovit.*, 2 cuillerées à soupe *huile de ricin* et quatre pilules *Boxberger*. Faible !

15 février 1944 (note spéciale sur fiche)

Vu patient « A » à 22 heures. Tension 146-95. Temp. 37,2. Pouls variable, env. 90. *Violentes douleurs dans le côlon transverse (gaz)*. Bouillie et compote de pommes (comme à

midi). *Mitilax*. (Proposition :) infusion de camomille avec un peu de cognac. Avec la bouillie, comme toujours deux Glyconorm (plus 6 ou 8 pilules carminatives et deux Euflat). Compresses chaudes ou coussin chauffant. N'a pas dormi la nuit dernière; pas davantage l'après-midi. Proposé massages et lavement de camomille tiède, mais a refusé (comme hier). Pour la grippe, avait pris en tout huit Ultraseptyl (également un comp. et demi Luizym, six à huit p. carminatives et deux Euflat non prescrits).

16 février 1944 (fiche)

Gaz. Glucose i.v.; Tonophosphan fort, foie et Vitamultin-C i.m.

17 février 1944

Avec professeur Hoffmann à Lötzen pour radios. Soirée avec Führer. [Même date, fiche : « Tout va bien. »]

18 février 1944

Soirée avec le Führer.

[Même date, fiche : « Glucose i.v.; foie, Tonophosphan fort, Vitamultin-C i.m.; tension 151, pouls 90. N'a rien à signaler. »]

19 février 1944

Avec Heini Hoffmann à Lötzen pour chercher les clichés.

Soirée avec le Führer.

20 février 1944 (dimanche)

Comme d'habitude, soirée avec Führer.

[Même date, fiche : « Glucose i.v.; Vitamultin-C, foie Hamma et Tonophosphan fort i.m. Tension 151. Se sent de nouveau en parfaite forme ».

21 février 1944

Soirée avec le Führer.

22 février 1944

Vu le Führer comme d'habitude. Le soir, train pour Munich.

[Même date, fiche : « Tension 140 mm. — Se sent bien ; tressaillement jambe gauche et tremblement main disparus. »]

23 février 1944

Dans le train pour Munich : arrivons à 15 heures.

24 février 1944

Traité Patient « A » au *Führerbau* (« maison du Führer »). En présence de son entourage immédiat, le Führer m'a remis ensuite la *croix de chevalier* de l'ordre du Mérite de Guerre. Ensuite, sommes allés à la brasserie Bürgerbräu pour le discours du Führer : anniversaire de la fondation du Parti. Après le départ du Führer, m'installe à l'hôtel Regina. - - -. (Dans l'abri antiaérien, humide et froid, en compagnie de nombreux généraux, Dr Goebbels, etc.)

Hitler s'était rendu à Munich pour s'adresser aux vétérans du NSDAP. Il alla ensuite à Berchtesgaden, où il resta jusqu'au milieu du mois de juillet.

Eva Braun fut consternée de le voir terriblement changé, le dos courbé comme un vieillard. « Comment va le Führer, *Frau Junge* ? demanda-t-elle à une des secrétaires (selon les notes de celle-ci). Je ne veux pas le demander au Dr Morell : je me méfie de lui, je le déteste ! »

Pour des raisons de sécurité, le Berghof avait été camouflé avec des filets. Seule une lumière crépusculaire filtrait par les vastes baies vitrées ; l'on ne pouvait y travailler qu'à la lumière électrique. Bormann avait également dirigé la construction d'abris antiaériens sur l'Obersalzberg.

25 février 1944

Munich : à midi, de nouveau trois heures dans l'abri. Tout le monde tousse, beaucoup de gros rhumes. Petit déjeuner à l'hôtel. - - -. Départ en voiture avec Gretl Braun [sœur d'Eva]. Rendu visite au ministre Wagner à l'hôpital de Reichenhall (broncho-pneumonie avec épanchement pleural). Arrivée au Berghof vers 23 h.

26 février 1944

Ai été pris de frissons au cours de la nuit. Douleurs au côté gauche - - - et température atteignant 39°. Des heures durant, tourmenté par une irritation de la gorge que la toux ne calmait pas. - - -. Le matin, quatre fois *** et une injection dans la cuisse gauche. D'abord manqué d'Ultraseptyl ; n'en ai reçu qu'à 11 heures ; deux comprimés quatre fois par jour. L'après-midi, à cause de graves ennuis cardiaques, le médecin-colonel Siebert m'a fait une injection de Prostrophanta ; également Ultraseptyl i.m.

Hitler au château de Klessheim. [Il y rencontrait le chef de l'Etat roumain, Antonescu.]

Depuis février 1944, Hitler se plaignait d'avoir comme un voile devant l'œil droit. En novembre 1945, le Dr Erwin Giesing écrira qu'Hitler lui avait parlé à plusieurs reprises d'un trouble de l'humeur vitrée de l'œil droit, présent depuis environ huit ans. A l'époque, son ophtalmologue lui avait dit que cela ne nécessitait pas de traitement. Giesing pensa à une éventuelle origine syphilitique, mais Hitler ne présentait aucun autre symptôme de syphilis congénitale.

Le 3 mars 1944, le professeur Löhlein (de l'université de Berlin) vint au Berghof pour un examen ophtalmologique approfondi. Son rapport a été conservé : « Interrogé de façon plus précise, il mentionna avoir ressenti récemment à l'œil droit une légère douleur (comme une piqûre), d'ailleurs passagère. Il lit bien entendu beaucoup, surtout avant de s'endormir, et les verres de presbyte prescrits en 1935 ne sont bien entendu plus suffisants¹⁰. »

10. Voir *Appendice*, p. 325-327, les textes complets.

Löhlein observa incidemment que les yeux d'Hitler ne manifestaient qu'une faible réaction de défense à l'instillation de gouttes ou à la tonométrie. Il poursuit : « L'ophtalmoscopie... révéla que les milieux transparents de l'œil gauche étaient parfaitement limpides. A droite, par contre... un discret trouble du vitré a pu être observé. » Löhlein l'attribua à de minuscules hémorragies, n'intéressant apparemment pas les vaisseaux rétiens, et sans doute causés par des spasmes vasculaires.

Löhlein recommanda des applications locales de chaleur et, en accord avec Morell, « tout ce qui peut contribuer à éviter une excitation inutile, en particulier avant le sommeil... ». Il prescrivit également de nouveaux verres correcteurs, qu'Hitler ne porta d'ailleurs jamais.

3 mars 1944

Suis allé chercher le professeur Löhlein à la gare. A examiné le patient « A » et lui a prescrit de nouveaux verres. Léger voile du corps vitré, œil droit (peut-être conséquence d'une hémorragie capillaire. Iodure de potassium). - - -.

[Même date, fiche : « Le prof. Löhlein l'a vu deux fois ; plus tard, j'y suis retourné, seul. »]

7 mars 1944

Von Ribbentrop, à Fuschl. - - -. Egalement Leni Riefenstahl, à l'*Österreichischer Hof* de Salzbourg : examen.

8 mars 1944

L'après-midi, ai tenu le Führer au courant : Leni Riefenstahl, Duce, Dr Zachariae. Brom-Nervacit. - - -. Le soir, ai été appelé chez le Führer : fortes flatulences (s'est trop énervé ces deux derniers jours). Constipation spasmodique. Eukodal et Eupaverin i.v., plus deux calomel. Applications de chaleur. Le Führer a téléphoné à Eva Braun. L'ambassadeur Rahn et l'*Obergruppenführer* Wolff sont arrivés.

9 mars 1944

Vif accrochage entre Ribbentrop et les militaires au sujet des grévistes italiens. Parlé au Führer de la promotion au grade de méd. colonel du Dr Z. [Zachariae] et de sa décoration (croix du Mérite militaire de 1^{re} classe). Egale-ment discuté avec l'*Obergruppenführer* Wolff.

Injection habituelle au Führer (10 cc glucose 20 p. 100 i.v.). Le soir, de nouveau constipé. Minuit : cinq pilules Boxberger et deux cuillerées d'huile de ricin. - - -.

14 mars 1944

Patient « A » : pour la première fois, injection de Vita-multin forte (patient très fatigué, n'avait pas dormi). Ensuite, plein de vie. S'est entretenu deux heures durant avec le ministre des Affaires étrangères. Au dîner, était en bien meilleure forme qu'à midi ; conversation très animée. A bien dormi, sans somnifère : sommeil par conséquent plus réparateur. Führer extrêmement satisfait.

15 mars 1944

Patient « A » : injection habituelle. Visite du gouverne-ment de Prague à Klessheim.

[Même date, fiche : « Double glucose. »]

16 mars 1944

Schloss Klessheim : pourparlers avec les Bulgares. Patient « A » : inj. Vitamultin forte.

17 mars 1944

Berghof. Visite des Bulgares (prince Cyrille, Michoff, Filoff, Dr Zankoff, chef du cabinet de Syroff, ambassadeur Tsagaroff) : pourparlers avec le Führer. Patient « A » comme de coutume.

[Même date, fiche : « *** Double glucose et Vitamultin forte. »]

18 mars 1944

Visite d'Horthy : entretiens importants avec le Führer à Klessheim, jusqu'à 22 heures.

[A la suite d'un brutal ultimatum d'Hitler au régent hongrois, l'amiral Miklos Horthy, les troupes allemandes occupent la Hongrie dès le lendemain matin.]

19 mars 1944

Hanni a quitté Salzbourg pour Vienne à 10 h (sera au Bristol). Souhaité bon anniversaire au ministre Speer à Schloss Klessheim. (Ennuis genou gauche, pleurésie.)

Hitler avait fort à faire pour préparer ses généraux au débarquement imminent des Alliés occidentaux en Europe du Nord-Ouest. Le 20 mars, le sténographe Thöt note dans son journal : « 14 h 30, devant l'escalier d'honneur, départ de quatre voitures : dans la première, le Führer, dans la seconde, le commando de sécurité ; dans la troisième, son médecin attitré, le prof. Morell ; et dans la quatrième, le Dr von Hasselbach, le lieutenant-colonel Frantz, Krieger et moi-même. Trajet jusqu'à Schloss Klessheim dans une tourmente de neige. Peu après 15 h, le Führer s'est adressé aux généraux et commandants des forteresses de l'Ouest. S'est ensuite entretenu avec les maréchaux von Rundstedt et Rommel, l'amiral Dönitz et les autres commandants en chef. » Hitler leur a dit notamment de s'attendre à un débarquement allié en Bretagne ou en Normandie — les mouvements vers Calais n'étaient qu'une feinte. Il avait donc encore toute sa tête.

21 mars 1944

Berghof. Le patient « A » a téléphoné au sujet de ses yeux.

[Même date, fiche : « L'ai vu pour ses yeux : pas concluant. Retour au *Berchtesgadener Hof*. »]

23 mars 1944

Patient « A » : injection habituelle. Se sent bien et a passé une bonne nuit. Se plaint de flatulences. Antonescu

(Roumanie) à Klessheim. Parlé au professeur Löhlein : exige qu'Hitler prenne deux mois de repos complet. Impossible !

24 mars 1944

A Schloss Klessheim, second jour de la visite d'Antonescu. Egalement présents : Dr Zilisteanu, Davidescu, Zachariae, von Killinger¹¹. Antonescu veut lui aussi de la Vitamultin ! Vu von Ribbentrop : tension 103, pouls 120. Glucose i.v. ; foie, Vitamultin forte, Glyconorm, Tonophosphan i.m.

25 mars 1944

Berghof. Anniversaire de Hewel. Patient « A » comme d'habitude.

[Même date, fiche : « Double glucose. »]

26 mars 1944

Patient « A » ; Vitamultin forte i.m. Ensuite, von Ribbentrop.

28 mars 1944

Patient « A » : injection habituelle. Soigné aussi von Ribbentrop au Berghof : pouls 96 ; Vitamultin forte, Glyconorm, et extr. foie i.m. ; glucose et Prostrophanta (violente céphalée) i.v. - - -. Salué le maréchal Göring.

Les premiers jours d'avril, Morell semble s'être occupé davantage de Ribbentrop et d'Emmy Göring que d'Hitler, qui ne fait l'objet d'aucune note.

...

11. Manfred von Killinger, né le 14 juillet 1886, consul général à San Francisco jusqu'en 1939, puis consul d'Allemagne en Slovaquie ; en poste à Bucarest à partir de 1941, il s'y suicida le 2 septembre 1944, à l'arrivée des troupes russes.

6 avril 1944

Berghof. *** Injection habituelle au Patient « A ». Ai attiré l'attention du Führer sur le fait que le régime monotone de Zabel finira par déshabituer son estomac de mets plus consistants — raison pour laquelle j'y suis opposé.

12 h 30 : professeur Morell [*sic*] a téléphoné au professeur Haase¹² : les spécialités sont autorisées (il ne reste plus qu'à les faire enregistrer)

A 1 h 30 du matin, revu M^{me} Göring.

7 avril 1944

Visité M^{me} Göring : inj. Vitamultin forte. Min. Affaires étrangères Ribbentrop à Fuschl : glucose ; Tonophosphan fort, foie i.m. Himmler, comme d'habitude.

9 avril 1944

Patient « A » : comme d'habitude. [Fiche : « Double glucose. »] - - -. Von Ribbentrop : comme d'habitude.

10 avril 1944

M^{me} Göring : Inj. Vitamultin forte.

Patient « A » : inj. Vitamultin forte.

12 avril 1944

Patient « A » : injection habituelle. Ministre Wagner †.
[Fiche : « Double glucose. »]

13 avril 1944

Patient « A » : inj. Vitamultin forte.

Visité M^{me} Göring : inj. Vitamultin forte.

[Du 14 au 18 avril, trois mentions identiques : « Sans résultats. »]

12. Professeur Werner Haase, né le 2 août 1900, un des premiers (et de fait le dernier) médecins attitrés d'Hitler. Sa veuve a informé l'auteur qu'il fut tué alors qu'il était prisonnier des Russes, après la guerre.

20 avril 1944

Ai très mal dormi la nuit dernière : deux heures seulement. Injection de *** camphre. Médecin-colonel Siebert : inj. camphre et Prostrophanta ; Vitamultin-Calcium et Strophantine i.m. Ne peut plus bouger le bras. Le camphre dissous dans de l'huile était utilisé en injections sous-cutanées lorsque l'on craignait une défaillance cardiaque. Cette pratique est en grande partie abandonnée de nos jours.]

21 avril 1944

Ai pris 20 gouttes Esdesan, puis de nouveau 11 gouttes. La nuit dernière, ai dormi de 1 h à 6 h.

Matin, Patient « A » à Schloss Klessheim : Prostrophanta et glucose ; Vitamultin et foie. - - -.

A midi [pour l'anniversaire d'Hitler] défilé de tanks à Klessheim. Esser, Heini [Hoffmann], Giesler, etc., etc., sont là.

Patient « A » : Vitamultin forte i.m.

1944 (suite)

La peur de l'invasion

En ce printemps 1944, Morell lui-même était donc malade. Son assistant berlinois, le Dr Richard Weber, parlera plus tard du « cher vieux docteur » se réfugiant dans la maladie. « Il est en tout cas certain, insiste Weber, qu'il n'était pas aussi malade qu'il le prétendait. Il m'avait fait venir auprès de lui pour le soigner, mais en profita pour me « faire valoir », si l'on peut dire. Je fus présenté à l'entourage d'Hitler et, à une occasion, à Hitler lui-même. Mon nom devenait familier. Je crois que Morell avait dans l'idée de me donner suffisamment de « standing », comme l'on dirait aujourd'hui, pour que, le moment venu, il ne soit plus indispensable et puisse s'éclipser. J'étais, bien entendu, destiné à prendre sa place. »

Morell fit assurément tout son possible pour que nul n'ignore qu'il était malade. Le 3 mai 1944, le Dr Mülli, apparemment convaincu, lui écrit par exemple : « J'ai appris par votre femme que vous n'étiez pas en bonne santé, et en suis réellement désolé... » Dans une lettre adressée le 12 mai au ministre de l'Économie, Walter Funk, Morell se plaignait à décrire sa maladie : « Après la pneumonie que j'avais contractée il y a quelques mois, je dus aussitôt reprendre mon service ; les ennuis cardiaques consécutifs à la vie dans les bunkers et les casernes s'aggravèrent encore, à cause des nombreuses visites officielles auxquelles je devais assister en étant souvent obligé de rester debout la moitié de la journée. L'altitude de l'Obersalzberg n'arrange rien, ni les incessantes averses de pluie ou de neige, quand ce n'est pas le

foehn qui souffle des semaines durant. En outre, je me suis aperçu que les gaz émis par les générateurs de brouillard artificiel sont très mauvais pour les voies respiratoires et, de surcroît, pour le cœur. Pendant des semaines d'affilée, la montagne est couverte d'un rideau de brouillard, souvent plusieurs fois par jour — surtout le Berghof même, bien entendu.

« La conséquence de tout cela est que je suis de plus en plus essoufflé ; en montant les escaliers, je suis obligé de m'arrêter toutes les quatre ou cinq marches. De plus, mon état angineux m'oblige à me lever la nuit : je passe davantage de temps debout que dans mon lit. Un électrocardiogramme que je me suis fait a donné un très mauvais graphique : j'en étais venu à craindre le pire.

« Ce n'est qu'à cause du Führer que j'ai tant tardé à me faire soigner. Ce fut d'ailleurs assez illusoire : les dix ou douze médecins auxquels j'ai fait appel, ces six derniers mois, et dont la moitié sont des professeurs, ne réussissaient pas à piquer mes veines, ou alors seulement après d'innombrables essais. Comme seule la strophantine peut m'aider, à un stade aussi avancé, et qu'elle doit être administrée en intraveineuse, j'ai dû faire venir mon brave Weber : il manie l'aiguille comme personne ; c'est le seul qui trouve mes veines à tous les coups. J'ai également obtenu l'accord du Führer pour aller m'installer sans tarder au Berchtesgadener Hof, situé cinq cents mètres plus bas, ce qui me convient bien mieux. »

Ce fut à cette occasion que Weber remplaça pour la première fois Morell auprès du patient « A ». En 1967, Weber en parle en ces termes : « Lorsque je vis Hitler, en mai 1944, il me parut frais et dispos. Je ne pus observer aucun des symptômes dont on parle tant aujourd'hui. L'expression de son visage n'était pas figée et ses yeux n'étaient pas davantage voilés ; son teint n'était pas d'une pâleur mortelle ; ses mains ne tremblaient pas et il ne traînait pas la jambe. » Et pourtant, Hitler lui-même déclarait, à la fin de juillet 1944, que, à l'époque en question (au début de mai), sa jambe gauche tremblait incontrôlablement, même lorsqu'il était allongé.

Il semble en tout état de cause que, en mai 1944, Morell était en moins bonne santé que son patient : « Tous les jours à midi, écrit-il le 12 mai, je monte voir le Führer en voiture. Après les soins, je regagne l'hôtel, presque toujours vers deux heures de l'après-midi, et reste au lit le reste de la journée pour permettre à mon cœur de se reposer ; je veux retrouver une forme suffisante pour accompagner le Führer dans ses déplacements¹. »

1. Lettre de Morell à Funk, datée du 12 mai 1944. Archives nationales US, microfilm T-253, bobine 40, p. 1913-1915.

Le 15 mai, le professeur Laves lui écrit pour lui souhaiter un prompt rétablissement. Le 5 juin, Weber lui-même lui envoie de Berlin certaines suggestions : garder le lit au moins dix-huit heures par jour et prendre pendant quelque temps du Digilamid, plutôt que de la strophantine, « et essayer des médicaments vaso-dilatateurs ». Weber ajoute : « Il ne faut pas oublier que, avec vos mauvaises veines, il arrivera peut-être un moment où il sera impossible de vous faire des injections. »

En attendant, Morell continua à soigner Hitler « comme d'habitude » :

22 avril 1944

, Le Duce à Klessheim. Double glucose.

24 avril 1944

Patient « A » : injection habituelle. Vitamultin forte. Le soir, départ pour Berlin.

27 avril 1944

Berghof : Patient « A ».

30 avril 1944

, Berghof : Patient « A » : léger rhume. Glucose et Ultraseptyl i.v.; Vitamultin-C, foie Hamma et Omnadin i.m. *** Gallestol, Pyrenol, etc.

Tousse un peu. Anniversaire de Ribbentrop. Rattenhuber.

3 mai 1944 (fiche)

Dr Weber parti pour Berlin.

4 mai 1944

Berghof, Patient « A » ; ECG I et II : Ondes T plates. Depuis, série d'injections de glucose 20 p.100, parfois additionné d'iode (10 cc Septojod) i.v.; Vitamultin-Calcium et Tonophosphan i.m., ainsi que doses diverses de Glyconorm ou d'extrait de foie. Voie orale : comprimés de

Vitamultin, de 4 à 6 par jour aux repas, ainsi que Luizym, Glyconorm, Euflat et parfois pilules carminatives.

Recommandations non adoptées :

Massages ; se coucher tôt ; prendre l'air longtemps ; limiter l'absorption de liquides. Il faut également : inhaler oxygène (deux à trois séances par jour) ; i.v. de glucose + strophantine et, éventuellement, extrait de cœur + acide phosphorique — pour commencer, trois fois par jour, puis diminuer jusqu'à une fois tous les deux jours. Limiter la ration hydrique à 1200 cc/jour. Testoviron i.m. En cas de malaise, prendre immédiatement une gorgée de café ou 15 gouttes de Cardiazol.

Veiller à une défécation [sic] régulière.

En l'absence de syndrome angineux ou d'obstruction, le pronostic est favorable dans l'immédiat. Heureusement, ne fume ni ne boit. Nécessaire : ECG après journée de travail... Radiographie du cœur.

5 mai 1944

Patient « A » : glucose et Prostrophanta i.v. ; Vitamultin-C, Testoviron, Omnadin i.m. - - -. A catégoriquement refusé massages malgré mon insistance. 10 heures de sommeil par jour. Impossible de se coucher tôt à cause des raids aériens. A consenti à réduire l'absorption de liquides à 1 200 cc/jour. La pression du doigt fait apparaître un léger œdème malléolaire.

6 mai 1944

Patient « A » : glucose, Vitamultin-C, Testoviron.

7 mai 1944

Patient « A » : toujours rhume de cerveau. Ultraseptyl inefficace. Tension 140-108. Glucose i.v. ; Testoviron et Glyconorm i.m. Soirée avec Hanni (von Papen, Giesler).

8 mai 1944

Suis resté à l'hôtel. Téléphoné au Dr Goebbels et au Dr Ley (200 de tension).

9 mai 1944

Monté au Berghof. Patient « A » : céphalée gauche. Ses jambes tremblent (souci : invasion imminente, mais où ?). I.v. glucose plus Septojod ; Testoviron, Vitamultin forte et foie i.m. Arrêter Gallestol, Pyrenol et Cardiazol ; dorénavant, Chinneurin à titre prophylactique.

Ley : tension revenue à 140 (saignée de 120 cc). Le Dr Goebbels va bien.

11 mai 1944

Patient « A » : glucose i.v. ; Testoviron, foie, Vitamultin forte i.m.

12 mai 1944

Patient « A » : glucose i.v. ; Testoviron, Vitamultin-C, Tonophosphan fort. Visite officielle des Slovaques à Klessheim.

13 mai 1944

Hanni est parti pour Salzbourg. Suis allé voir Hewel à l'hôpital.

14 mai 1944

Patient « A » : glucose i.v. ; Testoviron, foie, Vitamultin-C, inhalation d'oxygène. Monté au Berg l'après-midi.

15 mai 1944

Resté au Berchtesgadener Hof...

16 mai 1944

Patient « A » comme de coutume : glucose plus Septojod i.v. ; Testoviron, Tonophosphan, Glyconorm i.m. Selon lui, plus de problèmes digestifs ni respiratoires.

17 mai 1944

Resté au Berchtesgadener Hof.

18 mai 1944

Patient « A » : glucose i.v.; Testoviron et Glyconorm i.m.

19 mai 1944

Arrivée de M^{me} Goebbels... Ai conseillé opération. M^{me} G. a passé la soirée avec le Führer.

20 mai 1944

Patient « A » : glucose i.v.; Testoviron et Glyconorm i.m.

M^{me} von Ribbentrop opérée à Salzbourg par le prof. Gebhardt. ---. Négociations pour livraison glandes endocrines à Olmütz. Premiers contacts avec Dr Riedel au sujet microscope électronique.

21 mai 1944

Dîner au Berg. Après-midi à Bad Reichenhall, café Flora. ---. Chez le Dr Riedel, pour parler du microscope électronique...

22 mai 1944

Patient « A » : glucose i.v.; Testoviron, foie et Glyconorm i.m. Electrocardiogramme non concluant (nette amélioration). Revue Dr Riedel : microscope électronique. Rendu visite à Hewel, qui m'a présenté sa fiancée.

23 mai 1944 (fiche)

Discuté de l'ECG.

24 mai 1944

Patient « A ». Ensuite, à Reichenhall avec Dr Riedel. Visité propriétés susceptibles d'accueillir le microscope électronique, à Bayrisch et Gross-Gmain.

26 mai 1944

Patient « A » : glucose i.v.; Testoviron, Glyconorm. Est allé deux fois à la selle; Vitamultin forte i.m.

27 mai 1944

Anniversaire du ministre Lammers². Vu Hewel.

28 mai 1944

Patient « A » : glucose i.v.; foie, Glyconorm, Tonophosphan fort i.m.

30 mai 1944 (fiche)

Double glucose.

3 juin 1944

Mariage de Gretl Braun avec le *Brigadeführer* SS Fegelein³.

2. Hans Lammers, docteur en droit, dirigeait la chancellerie du Reich. Né le 27 mai 1879. A l'occasion de son soixante-cinquième anniversaire, Hitler lui donna le pavillon de chasse de Schorfheide... avec 35 hectares de terres et lui fit une donation personnelle de 600 000 marks (lettre de Lammers à Bormann, en date du 17 mai 1944). Condamné à vingt ans de prison au procès de Nuremberg. Mort en 1962.

3. Hermann Fegelein, né le 30 octobre 1906 à Ansbach. Officier de liaison d'Hitler auprès d'Hitler depuis le 1^{er} janvier 1944. Margarete (Gretl) Braun, née le 31 août 1915 à Munich, sœur cadette d'Eva Braun. Fegelein fut passé par les armes pour désertion, le 28 avril 1945, à Berlin. Morell était en excellents termes avec lui; il aurait donné au couple un cadeau de mariage d'une valeur de 50 000 RM.

1944 (suite)

Le loup regagne sa tanière

Le débarquement allié en Normandie débuta le 6 juin 1944 au petit matin. C'était le coup fatal, mais Hitler ne s'en souciait plus guère. Au Berghof, on ne prit pas très au sérieux l'événement (il n'a droit à aucune mention dans le journal de Morell). A son habitude, Hitler ne se réveilla qu'à midi, et reçut sa double dose quotidienne de glucose.

La routine demeurait donc inchangée. Morell se languissait dans son hôtel de la vallée, ayant toujours autant de mal à respirer, tandis que, à cinq cents mètres d'altitude plus haut, Hitler régnait sur un empire qui rétrécissait de jour en jour. De temps à autre, le docteur venait le voir avec sa sacoche noire et ses seringues, pour lui faire les piqûres que tous deux en étaient venus à croire indispensables.

Bientôt, un million de soldats alliés se trouvèrent sur le territoire français. Au cours de la nuit du 15 au 16 juin, l'arme secrète allemande fut utilisée contre Londres. Jusqu'à la fin de l'hiver, des milliers de V-1 allaient s'abattre sur le Sud de l'Angleterre. Mais la dernière semaine de juin, le plus important groupe d'armées allemand, le groupe « Centre », s'effondra sur le front oriental : l'avalanche russe se déversa sur la Pologne, se rapprochant des frontières de l'Allemagne.

Hitler resta au Berghof. Tous ces événements ne contribuèrent pas à améliorer son état de santé. Sa fidèle gouvernante Anni Winter le trouva méconnaissable : faible et émacié, avec des « petits bras tout minces » et agités d'un tremblement irrésis-

sible. Un jour où il mangeait une assiettée de soupe de haricots, suivie d'une petite salade de laitue, il se plaignit à elle : « Vous voyez, c'est tout ce que j'ai le droit de manger. Demandez-leur ce que vous pourriez me préparer. » Lorsque M^{me} Winter lui apporta le même jour un peu de tarte aux pommes à la maison de thé, il l'engloutit comme s'il mourait de faim. Après la guerre, Anni Winter raconta : « Pour soigner Hitler, Morell collaborait avec un homéopathe, le professeur Zabel, de Berchtesgaden. Morell avait aussi fait venir à l'Obersalzberg une cuisinière exclusivement chargée de préparer les repas du Führer — pour de la soupe de haricots et une vulgaire salade de laitue ! »

6 juin 1944

Patient « A » :

Fiche : « double glucose ». Visite des Hongrois : Sztöjay.
- - -.

8 juin 1944

Reçu la croix d'officier de l'Ordre royal bulgare d'Alexandre.

Patient « A » : glucose ; Tonophosphan fort et Vitamultin forte. Vu M^{me} Göring. - - -.

Début juin, Morell fit pratiquer une nouvelle analyse de selles par Nissle et Laves. Laves rapporte le 5 juin : « L'examen a révélé des valeurs pratiquement normales. » Le 8 juin, Nissle sera plus précis : « Bien que le contenu bactérien du prélèvement analysé soit assez faible, la composition de la flore intestinale est satisfaisante, car absence d'éléments pathogènes. »

10 juin 1944

Patient « A » : glucose i.v. ; Tonophosphan, Vitamultin forte, Glyconorm. [Fiche : « Tension : 150-108 ».] Reçu résultat analyse de selles. - - -.

Soigné Eva Braun : strophantine i.v.; tension 110. Soigné M^{lle} Schneider¹ : strophantine i.v.; foie et Vitamultin-Calcium i.m.

11 juin 1944

Monté au Berghof à midi. Giesler. L'après-midi, dicté des lettres. Dans la soirée, parlé du microscope électronique avec le Führer et Bormann.

12 juin 1944

Patient « A » : glucose i.v.; Vitamultin forte, Tonophosphan fort, foie i.m. M^{lle} Schneider : strophantine i.v.

Téléphoné trois fois à Berlin au sujet dégâts causés par mine aérienne.

Le 16 juin, Morell se rendit par avion à son usine d'Olmütz, où il s'entretint avec le Dr Leonardo Conti, chef des services de Santé du Reich. Le 19, il était de retour à son hôtel de Berchtesgaden.

19 juin 1944

Olmütz, avion pour Munich. Berchtesgaden; patient « A », puis hôtel.

21 juin 1944

Patient « A », visite.

L'état de santé d'Hitler semblait s'être amélioré. Morell ne monta pas au Berghof de toute une semaine. Il ne pensait d'ailleurs qu'à son nouveau microscope électronique.

1. Herta Schneider, proche amie d'Eva Braun. Vit actuellement à Garmisch-Partenkirchen.

27 juin 1944

Le Dr Mülli est arrivé de Graz. L'après-midi, allé au château de Hochrain avec le Dr Riedel. Le soir, avons parlé du microscope électronique et de divers instruments.

28 juin 1944

Téléphoné à Siemens au sujet du microscope.

Patient « A » : Testoviron.

Avec Mülli et Riedel à Reichenhall. - - -.

2 juillet 1944 (dimanche)

Patient « A » : comme d'habitude. [Fiche : « Double glucose ».]

3 juillet 1944

Hôtel. Patient « A » m'a appelé : traitement habituel. Tension 157/117.

5 juillet 1944

Patient « A » : comme d'habitude. [Fiche : « Double glucose ».] Conversation avec le général Zeitzler².

6 juillet 1944

Patient « A » : rien à signaler. Visite de Zeitzler. - - -. Conversation avec Rattenhüber.

7 juillet 1944

Berchtesgaden. - - -. 16 h 30, revue et présentation matériel de guerre à Schloss Klessheim, suivies d'une conférence de guerre.

2. Général Kurt Zeitzler, né le 9 juin 1895, chef d'état-major de l'armée depuis septembre 1942. Désenchanté par la stratégie d'Hitler sur le front oriental, il donna sa démission le 30 juin, en prétextant une dépression nerveuse. Hitler n'en tint pas compte ; après l'attentat à la bombe, il le remplaça toutefois par Heinz Guderian. Mort en septembre 1963.

8 juillet 1944

Patient « A » : glucose, Septojod, Testoviron, Tonophosphan, Vitamultin forte. - - -.

9 juillet 1944

Heini [Hoffmann] au Berghof. Soigné Erna [Hoffmann].

11 juillet 1944

Patient « A ». [Fiche : « Visite, rien à signaler ».]

13 juillet 1944

Patient « A » : comme toujours. [Fiche : « Double glucose ». Dîner au Berghof (Esser était présent).]

14 juillet 1944

Par avion, de Berchtesgaden (Salzbourg), à la Wolfsschanze. Patient « A » : grippe et conjonctivite bilatérale. Lotion capillaire lui a coulé dans l'œil gauche : très caustique ! Collyre cocaïne-adrénaline. Solution Targesin.

Ce jour-là, Hitler quitta le Berghof (où il ne devait jamais revenir) pour regagner son QG de Rastenburg, la Wolfsschanze. Pendant le vol, les rideaux de la cabine restèrent fermés. Hitler n'avait aucun désir de voir le paysage. Peut-être souffrait-il aussi de photophobie. En novembre 1945, le Dr Giesing déclara à ce propos : « Depuis l'année précédente, il avait cessé de visiter des installations industrielles, alors que, avant la guerre, il adorait voyager. Il vivait dans son bunker, informé de tout ce qu'il avait besoin de savoir, succès et échecs, par télégramme ou radio, sans jamais rien voir de ses propres yeux. Cet isolement volontaire n'était nullement une mesure de sécurité : il avait acquis une sorte de « mentalité du bunker ». Il ne se sentait chez lui nulle part ailleurs. Là, il trouvait le climat qui lui plaisait (grâce au système de climatisation) ; là, et là seulement, il pouvait travailler et réfléchir. Il affirmait souvent ne pouvoir travailler fructueusement qu'à une altitude de quatre cents mètres, qui était celle de Braunau am Inn, où il était né. »

Le personnel au grand complet était rassemblé à la Wolfsschanze pour l'accueillir. Le sténographe Karl Thôt nota dans son journal : « C'est tout de même un très bel endroit. Tout est plein de sève et la forêt respire un calme merveilleux. Les baraquements en bois, y compris le nôtre, ont été protégés contre les éclats de bombes par de solides murs. Nous sommes tous heureux d'être revenus. C'est en quelque sorte devenu notre second foyer. »

15 juillet 1944

Au QG Wolfsschanze. Téléphoné à Hanni et à Mülli (Olmütz). Le Dr Conti m'a appelé.

16 juillet 1944 (dimanche)

Patient « A » : comme d'habitude. Les yeux sont guéris.

18 juillet 1944

Patient « A » : comme d'habitude. A bien dormi et se sent bien.

1944 (suite)

Sain et sauf

Le 20 juillet 1944, vers une heure de l'après-midi, l'incroyable se produisit. Theo Morell décrira l'événement à sa femme : « Subitement, il y eut un vacarme épouvantable ; je criai à une ordonnance : "Ça y est, ils nous ont trouvés ! C'était une bombe !" L'ordonnance répondit : "Non, docteur. Je connais bien ce bruit depuis la première guerre mondiale. C'était autre chose." A ce moment précis, le valet d'Hitler arriva en courant : "Vite, *Herr Professor*, vite ! Venez immédiatement auprès du Führer !" »

Hitler venait d'être l'objet d'un attentat à l'explosif. Le bâtiment (de construction légère) dans lequel il se trouvait était à moitié en ruine ; sur le sol, ses officiers, plus ou moins gravement atteints, perdaient leur sang. Thöt écrit : « Avant le début de la conférence, le colonel comte von Stauffenberg, qui devait y assister, avait placé sous la table des cartes une serviette contenant une bombe à retardement. En fait, il avait dû la mettre juste devant les pieds du pauvre Berger. » (Heinrich Berger était sténographe, comme Thöt.)

Leur collègue Heinz Buchholz écrira plus tard : « Je me souviens d'une sorte de coup de tonnerre, accompagné d'un aveuglant éclair jaune et suivi d'une épaisse fumée. Des éclats de bois et de verre furent projetés en tous sens. La grande table sur laquelle étaient étalées les cartes et autour de laquelle se tenaient les participants (seuls, les sténographes étaient assis) s'effondra. Après quelques secondes de silence, j'entendis une voix, probablement celle du maréchal Keitel, crier : "Où est le Führer ?" Puis,

d'autres cris s'élevèrent, accompagnés de hurlements de douleur. »

A dater de ce moment, les problèmes de santé d'Hitler ne furent plus d'ordre purement névrotique.

20 juillet 1944 (jeudi)

Wolfsschanze, patient « A ». 11 h 15 : injection habituelle.

[Fiche : « Double glucose ».]

Attentat à l'explosif contre le Führer !

[Fiche : « Attentat. Pouls 72. Soins. Visite du Duce. »)

« Pour ceux d'entre nous, écrira le capitaine de corvette Heinz Assmann, qui entouraient le Führer et qui subirent l'explosion de plein fouet, le fait qu'il n'ait pas été touché restera toujours un miracle. » Thöt lui fait écho : « Dans la salle des cartes, les dégâts étaient terrifiants. Nous avons pourtant eu énormément de chance que l'attentat ne se soit pas produit dans un bunker ; dans cette baraque aux quatre fenêtres grandes ouvertes, le souffle de l'explosion s'est facilement dissipé... Le plus gravement atteint fut, hélas ! notre collègue Berger, qui était de service avec Buchholtz... Transporté d'urgence à l'hôpital, il fut immédiatement opéré, à savoir amputé des deux jambes. L'opération fut réalisée par le médecin-colonel von Hasselbach. »

Les assistants se précipitèrent dehors, blessés, en sang, mains et visage noircis, cheveux roussis, uniformes déchirés. « Les médecins du Führer arrivèrent aussitôt, se souvient Buchholz. Le Dr Brandt retira plus de cent éclats de chêne des jambes du Führer — surtout de la droite. Il était tellement stupéfait d'être sain et sauf qu'il sentait à peine la douleur. Lorsque Morell arriva en courant, il l'accueillit par cette remarque dédaigneuse : "Ce n'est rien." Il aurait même souri en s'exclamant : "Je suis invulnérable, je suis immortel !" Morell soigna ses blessures. Après s'être changé, Hitler lui dit : "Dépêchons-nous, Morell. Mussolini va arriver d'un instant à l'autre." »

Quelques jours plus tard, Hitler alla rendre visite aux blessés, à l'hôpital militaire Karlshof, de Rastenburg. Les photographies nous montrent Rudolf Schmundt, aveugle et gravement brûlé au visage, enserrant la main d'Hitler dans les siennes. Arrivé au lit d'Assmann, Hitler déclara : « Vous voilà donc ici, gravement

blessés, alors que vous n'étiez pas visés par l'attentat. Ces messieurs n'en voulaient qu'à moi, à moi seul. Et pourtant, je suis absolument indemne. Depuis le début de cette guerre, mes ennemis ont attenté à ma vie à quatre reprises, pour m'écarter définitivement. Et pas une seule fois ils n'ont réussi ! »

La conséquence médicale immédiate de l'attentat (plus précisément du choc dû à l'explosion) fut pour le moins inattendue. Le tremblement qui affectait la jambe gauche d'Hitler disparut : « Le miracle, confia-t-il onze jours après au général Jodl, c'est que le choc m'a, en grande partie, débarrassé de mes troubles nerveux. Lorsqu'une conférence se prolonge trop longtemps, ma jambe gauche se remet certes à trembler un peu ; mais auparavant, elle tremblait même quand j'étais allongé. D'un seul coup, le choc a presque entièrement fait disparaître cela — ce qui ne veut pas dire que je recommande ce traitement ! » (Les sténographes survivants enregistrèrent cette déclaration.) L'on ne peut qu'en conclure que les tremblements étaient d'origine psychique.

En revanche, une profonde entaille au crâne avait manifestement affecté l'oreille interne. Les yeux d'Hitler étaient agités d'un mouvement involontaire vers la droite (un nystagmus) et il se sentait constamment basculer vers ce côté-là. En se promenant ce soir-là dans l'obscurité, il s'écarta par deux fois du sentier — toujours vers la droite.

20 juillet 1944 (mémoire dactylographié)

Patient « A » : conjonctivite œil droit, collyre.

13 h 15 : pouls 72.

20 h : pouls 100, régulier, bien frappé ; tension 165-170.

Soigné blessures avec poudre de pénicilline¹.

Avant-bras droit fortement enflé. Prescrit compresses d'acétate d'alumine². L'hémorragie de la jambe droite a cessé. Grosse cloque de brûlure au troisième ou quatrième doigt de la main gauche. Cheveux complètement brûlés ; occiput, partiellement. Au mollet, brûlure du second degré,

1. Au sujet de la « pénicilline » de Morell, voir ci-dessus, p. 77.

2. Interrogé à ce sujet, le 10 septembre 1945, Hasselbach fera ce commentaire : « Le Dr Morell appliqua sur le coude un pansement imprégné d'acétate d'alumine. Il en résulta une dermatite prurigineuse qui dura environ deux semaines » (OI-CIR/2).

grande comme la paume de la main. Nombreuses contusions et plaies superficielles. Epanchement de sang sur la face interne du bras gauche, qui est très enflé. A du mal à le bouger. Deux Optalidon de suite; deux cuillerées de Brom-Nervacit au coucher.

Les conséquences psychologiques à long terme de l'attentat sont intéressantes. Pour citer le major Cortez F. Enloe Jr, qui interrogea presque tous les médecins du QG d'Hitler pour le compte des Services médicaux de l'US Strategic Bombing Survey: « Le groupe de Prussiens de la vieille école qui tenta d'assassiner Hitler contribua, dans une mesure appréciable, à la défaite de l'Allemagne. La tentative d'assassinat déclencha, dans l'esprit de cet homme malfaisant et perpétuellement inquiet, une succession de réactions psychologiques qui l'éloigna de ses amis et conseillers et mina l'ensemble de son psychisme. Pour finir, Hitler se trouva pris dans le labyrinthe de ses obsessions, jusqu'à ce que l'autodestruction devienne la seule issue possible³. »

Goebbels avait d'avance confirmé ce jugement, à l'occasion d'une conversation avec le ministre des Finances, Schwerin von Krosigk, qui note dans son journal (avril 1945): « Le 20 juillet a laissé sa marque sur lui, à la fois physiquement (une de ses mains tremble tellement qu'il n'en a toujours pas retrouvé l'usage) et mentalement: le coup porté à sa confiance fut, en soi, sérieux. Il devint plus solitaire et méfiant que jamais. »

21 juillet 1944

N'a dormi que deux heures la nuit dernière. Le soir, m'a invité au thé. Auparavant, m'a offert une montre en or.

22 juillet 1944

Patient « A ». N'a dormi qu'une seule heure, la nuit passée. Injection et soins habituels. [Fiche: « Double glucose ».]

3. *Collier's Magazine*, mai 1946.

J'ai aujourd'hui cinquante-huit ans. Ce matin, général Korten⁴ † et colonel Brandt⁵ †.

Le professeur Karl Brandt (un des médecins du QG d'Hitler), qui se trouvait à Berlin, s'empessa de regagner Rastenburg, dès qu'il fut informé de l'attentat. Après avoir rapidement examiné Hitler, il trouva inquiétant que les oreilles de celui-ci ne cessent de saigner et convint avec Morell de faire venir de Berlin le professeur von Eicken, ORL renommé. Mais von Eicken se trouvait dans le Sud de l'Allemagne, pour le mariage de sa fille. Le 22 juillet, Brandt fit donc appel à un spécialiste de l'hôpital militaire de Lötzen, proche, le médecin-colonel Erwin Giesing. Celui-ci conserva des notes détaillées sur cette période.

Interrogé le 30 août 1945, il déclara notamment : « Au moment de l'examen (juillet 1944), l'expression d'Hitler dénotait une extrême fatigue, avec des symptômes de sénilité. » Le 18 octobre 1944, une semaine après être revenu à ses activités habituelles, Giesing rédigea un sommaire de son traitement des victimes de l'attentat. Au sujet des traumatismes auriculaires d'Hitler, il écrit :

« *Droite* : importante déchirure en forme de faucille, intéressant la partie inférieure du tympan. Forte hémorragie. Murmure perçu seulement à quelques centimètres. Nette surdité (oreille moyenne et interne). Tendance à nystagmus vers la droite.

« *Gauche* : Petite perforation inféro-postérieure en forme de fente (longue de 3 mm). Murmure perçu à quatre mètres. Légère surdité combinée. »

Après cette première visite du 22 juillet, Giesing soigna Hitler presque quotidiennement. Auparavant, il s'était toutefois occupé du général Schmundt, gravement blessé, qui lui avait fait cette confidence pathétique : Hitler était « un surhomme puissant et mystique ». Peu après, en arrivant dans le bunker du « surhomme », Giesing vit un tableau tout différent : « Ma pre-

4. Günter Korten, général de l'armée de l'air, né le 26 juillet 1898, chef d'état-major de la Luftwaffe ; sa mort fut une grande perte pour l'Allemagne nazie.

5. Heinz Brandt, colonel, chef des opérations à l'état-major général. Impliqué dans le complot contre Hitler, il déplora, peu avant de mourir, que ses complices ne l'eussent pas prévenu, afin qu'il pût s'éclipser à temps. (Les deux autres victimes de la bombe furent le sténographe Berger et le général Schmundt.)

mière impression fut celle d'un homme vieilli, épuisé, presque usé, mobilisant le peu d'énergie qui lui restait. » Le dos voûté, il boitait de la jambe gauche et tenait son bras comme Napoléon, la main dans la tunique, sans doute pour en cacher le tremblement. Le teint était gris, les yeux, injectés de sang, et les lèvres, enflées.

« Docteur, lui dit le Führer, sur le ton empreint d'un léger respect qu'il avait coutume de prendre en s'adressant à des spécialistes. Docteur, j'ai appris que vous vous occupiez de mes amis. Cela m'ennuie de vous déranger ; mais depuis deux jours, depuis l'explosion, je ressens une vive douleur dans l'oreille droite et j'ai du mal à entendre. Mon valet me dit que c'est parce que je crie trop. Mais assez parlé de moi. Dites-moi franchement comment vont les autres. »

Giesing eut à deux reprises (fin août et début octobre 1944) l'occasion de soumettre Hitler à un examen complet, physique et neurologique. Ses conclusions rejoignent dans une grande mesure celles de Morell. Hitler avait environ la même taille que Giesing lui-même (1 m 74) et pesait entre 72 et 74 kilos. Sa peau était très blanche, avec un système pileux peu développé. Il avait un bridge en or de grande dimension à la mâchoire inférieure droite. Giesing dit également avoir observé que ses organes génitaux avaient une apparence normale. Il ajoute : « Contrairement à ce qui a souvent été affirmé, aucune hypertrophie de la musculature du bras et de l'épaule droits n'était observable... Il témoignait néanmoins une endurance exceptionnelle, en particulier lors des grands défilés, où il gardait parfois le bras tendu pendant des heures d'affilée. »

L'examen du cœur et des poumons ne révéla aucune anomalie. Le pouls était régulier et assez fort. Giesing attribua les brusques poussées d'hypertension observées par Morell à l'hyper-sensibilité du système nerveux autonome d'Hitler aux fortes émotions.

Des points de vue neurologique et psychiatrique, les examens ne révélèrent aucune anomalie non plus. « Le *commotio labyrinthi* du côté droit décrit dans mon rapport du 12 juin 1945... avait pour origine l'onde de choc de l'explosion, qui causa une importante laceration du tympan droit, ainsi que des lésions de l'oreille interne. Selon ses propres déclarations, la violence de l'explosion avait projeté Hitler, de la table des cartes, jusqu'au montant gauche de la porte. »

Le comportement d'Hitler durant les nombreuses consultations de Giesing permit également à celui-ci de conclure qu'il n'y avait pas commotion et encore bien moins traumatisme cérébraux.

Hitler ne se remit tant soit peu de l'attentat qu'à la fin de l'automne de 1944. A cette même époque, les tremblements réapparurent. Sans doute pour cacher son inquiétude, il avait coutume de plaisanter à ce sujet : « Avant l'explosion, ma jambe gauche tremblait, disait-il à ses secrétaires. Maintenant, c'est passé au bras droit. Heureusement que ce n'est pas la tête... Là, ce serait vraiment grave. »

Certains médecins estiment qu'il s'agissait d'un « transfert hystérique » — d'un symptôme physique déclenché par un souvenir désagréable. Cortez Enloe écrit : « Ce tremblement du bras droit d'Hitler devint le symbole de la désintégration progressive de sa personnalité, consécutive à l'attentat contre sa vie. L'impact de cette trahison sur le psychisme du dictateur finit par lui consumer l'esprit. »

23 juillet 1944 (dimanche)

Patient « A » : tension 133, pouls 85. Le prof. von Eicken⁶ est arrivé. [Fiche : « V. Eicken, à cause hémorragie auriculaire ».]

26 juillet 1944

Patient « A » : injection habituelle. [Fiche : « Double glucose ».]

27 juillet 1944

Patient « A » : midi, l'ORL (Giesing) est là. L'oreille continue à saigner par intermittence. Le Führer a parlé d'une saignée ; tension normale (140), c'est donc inutile.

6. Le professeur Cari von Eicken, de la clinique ORL de l'université de Berlin. Dans ses notes de consultation, il écrit le 23 juillet : « Consultation au OG du Führer avec le professeur Morell. 20 juillet, attentat à l'explosif. Contusions au bras et à l'avant-bras droits. Brûlures aux deux cuisses. Tympanes éclatés, bilat. Beaucoup de sang dans le canal auditif droit. » Après avoir fait un croquis des deux tympanes, Eicken poursuit : « Un peu de sang dans le rhinopharynx. Chiffres murmurés : 10 cm à droite, plus de 5 mètres à gauche. A-1 : + 6 à droite, + 35 à gauche. Latéralisation droite. Test de Weber latéralisé à droite. Entendu "06" à droite, mais très tronqué. Absence de nystagmus et de vertiges. »

Sango-Stop, deux fois une cuillerée à soupe, et Koagovit, trois fois deux comprimés. Si l'hémorragie continue, demain, injection de Koagovit.

Giesing surveillait de près l'état du patient. L'oreille droite continua à saigner pendant plusieurs jours. Morell proposa d'utiliser un hémostatique miraculeux, le *Natéina*, qui avait fait sensation dans les années trente, où il fut utilisé, avec succès paraît-il, par la famille royale d'Espagne, atteinte d'hémophilie. Giesing préféra une légère cautérisation du tympan.

Hitler se révéla un patient idéal. Le Dr Giesing put effectuer les cautérisations sans même une anesthésie locale; refusant celle-ci, Hitler ajouta : « J'y survivrai. J'ai souffert pis que cela au cours de ma vie; cela ne doit d'ailleurs pas être tellement douloureux. » Malgré la cautérisation, l'hémorragie se poursuivait.

« Eh oui ! cher professeur, dit Hitler en soupirant au vieux von Eicken arrivé entre-temps, mon oreille est apparemment en plus mauvais état que nous ne le pensions. Morell m'a fait hier soir une nouvelle piqûre pour arrêter le sang, et j'ai pris tous les comprimés hémostatiques qu'il m'avait prescrits. Il faudra bien que cela s'arrête un jour ! Qui sait, je suis peut-être hémophile, après tout... ? »

Le lendemain, comme l'oreille continuait à saigner, Hitler demanda à Giesing de lui faire une nouvelle cautérisation : « Il y a longtemps que je ne sens plus la douleur. Et puis la douleur existe pour faire de vous un homme. »

28 juillet 1944

Patient « A » : injection habituelle. Glucose, Tonophosphan fort, Glyconorm. Garde un coton dans l'oreille, mais l'hémorragie a cessé.

29 juillet 1944

Patient « A » : depuis l'attentat, disparition du tremblement de la jambe, et tremblement des mains nettement atténué.

30 juillet 1944

Patient « A » : rien de nouveau.

Indirectement, les blessures d'Hitler affectèrent la conduite des opérations militaires. En juin, Hitler pouvait encore faire un saut en France, le temps d'une conférence avec les commandants en chef du front Ouest, von Rundstedt et Rommel. Désormais, il n'en était plus question. Le 31 juillet, les sténographes notèrent : « Je voudrais tellement me rendre à l'Ouest ! Mais c'est vraiment impossible. A cause de mes oreilles, je ne pourrai pas prendre l'avion avant au moins une semaine. Evidemment, si le pire arrivait, je ferais n'importe quoi, et au diable les conséquences ! Je remplacerais le mitrailleur dans un monoplace pour arriver plus vite ! »

Au début d'août, « le pire » arriva : à Avranches, les Américains réussirent une percée décisive. En l'espace de trois semaines, Hitler allait perdre la France entière. Pourtant, il ne bougea pas de son QG : l'avion lui restait interdit.

Comme il ressort d'une note spéciale datée du 1^{er} août, Hitler continuait à souffrir des blessures subies le 20 juillet : « L'examen des pansements témoigne d'hémorragies cutanées aux bras et aux fesses. L'importante contusion située au-dessus du coccyx a sensiblement désenflé, mais a pris toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. A droite, le poignet est enflé du côté de l'auriculaire (origine : l'importante hémorragie interne au niveau du coude). Etat général satisfaisant. Au coucher, deux Optalidon et deux cuillerées Brom-Nervacit. »

1^{er} août 1944

Patient « A ». Contrôle tension. Glucose 20 p. 100 i.v.; foie, Glyconorm, Tonophosphan fort i.m. [Fiche : « Double glucose; soir, 2 Optalidon, 2 cuill. Brom-Nervacit ».]

2 août 1944

Patient « A ». - - -. Douleur sourde au-dessus de l'œil droit.

15 h 30, patient « A » : tension 160 + (contre 135-140 récemment); impossible injecter iode à cause hémorragie de l'oreille. Tympan gauche presque cicatrisé; à droite,

sécrétion séreuse. - - -. Saignée 200 cc! 10 gouttes de Sympathol; net soulagement.

3 août 1944

Patient « A » : glucose i.v.; Vitamultin-Calcium, foie et Tonophosphan i.m. L'hématome de la région sacrée s'est étendu des deux côtés et a pris une coloration bleu-vert. Tension 133-135.

A 1 h du matin, téléphoné à Mülli.

4 août 1944

9 h. Téléphoné Mülli. Rastenburg. Dans la soirée, thé chez le Führer (avec les secrétaires : M^{lles} Johanna Wolf⁷, Schroeder et Daranowski). - - -.

5 août 1944

Patient « A » : tension 130; glucose i.v.; Vitamultin-C, foie et Tonophosphan fort i.m. Dit que cela fait cinq jours que son oreille ne saigne plus. L'ORL Giesing ne m'en avait pas informé. L'hématome au-dessus du sacrum se résorbe. Visite officielle des Roumains (Antonescu⁸).

Selon Giesing, Hitler persuada Morell de lui donner de nouveau de l'Ultraseptyl, bien que les notes de Morell lui-même ne fassent pas mention de l'usage de ce médicament entre le 7 mai (où il avait noté : « Ultraseptyl n'est plus efficace ») et le 5 octobre 1944 (« à sa demande »).

Hitler avait confié à Giesing : « Le Dr Morell a un excellent médicament, l'Ultraseptyl, qui m'a souvent fait du bien pour des rhumes de cerveau ou des débuts de grippe. » Giesing s'en inquiéta, car il savait que l'on ne peut maintenir longtemps une

7. Johanna Wolf, née le 1^{er} juin 1900 à Munich, principale secrétaire particulière d'Hitler depuis janvier 1930. Vit actuellement dans la banlieue de Munich.

8. Ce devait être la dernière visite du maréchal roumain Ion Antonescu à Hitler; quelques jours après, il fut arrêté sur ordre du roi. Exécuté par les Russes en 1946.

concentration efficace de sulfamides dans le sang. Hitler voulut le rassurer : « J'en parlerai au Dr Morell, dès qu'il viendra me faire mes piqûres. »

Le Dr Giesing, pour sa part, ne fut donc pas surpris lorsque la cure d'Ultraseptyl entraîna chez Hitler une grande irritabilité, de l'insomnie et de terribles cauchemars (des scènes de bataille hantaient son sommeil). Quelques jours plus tard, Hitler lui dit qu'à sa surprise, l'infection de l'oreille avait empiré malgré l'Ultraseptyl. « Morell va de nouveau me faire une grande piqûre d'iode, ajoute-t-il, ainsi que des piqûres d'extraits de cœur et de foie, de vitamines et de calcium... Il a appris cela sous les tropiques : les médicaments doivent être injectés directement dans les veines. »

A partir du 15 août environ, Giesing commença à le soigner à la cocaïne : une solution à 10 p. 100 pour calmer les douleurs des sinus. Giesing écrit : « Hitler m'a dit qu'après le traitement à la cocaïne, il se sentait tout léger et capable de penser bien plus clairement. » Le docteur pourrait-il continuer à lui faire ces applications agréables une ou deux fois par jour ? demande-t-il. Giesing accepta, tout en le mettant en garde contre les dangers d'une dose excessive, la cocaïne, presque entièrement absorbée par la muqueuse nasale, pénétrant rapidement dans le sang.

Quelques jours plus tard, Hitler l'accueillit par ces mots : « Je suis content que vous soyez venu, docteur. J'ai un terrible mal de tête aujourd'hui ; c'est sans doute dû au rhume de cerveau que je traîne. » Il se plaignait également de maux d'estomac et de manque d'appétit, sans compter qu'il avait mal dormi. « Les soucis que je me fais pour l'avenir et pour la survie même de l'Allemagne me dévorent littéralement de l'intérieur », ajouta-t-il.

Giesing lui fit remarquer que les maux d'estomac étaient peut-être causés par l'Ultraseptyl. En fait, il avait commencé à en prendre lui-même pour en observer les effets secondaires : au bout de cinq jours, il souffrait lui aussi de maux d'estomac. Hitler n'en tint pas compte ; il attendait avec impatience la cocaïne, que Giesing lui administrait maintenant un jour sur deux pour ne pas le contrarier.

Hitler en décrit ainsi les effets : « C'est comme si je n'étais plus du tout malade. Si seulement je pouvais toujours avoir la tête aussi claire ! J'espère, ajouta-t-il, que vous ne faites pas de moi un cocaïnomane. »

Morell ignorait tout de ce nouveau « traitement ».

6 août 1944 (dimanche)

En route. Midi, arrivée à Berlin-Schwanenwerder. Encore un raid aérien !

7 août 1944

Berlin-Schwanenwerder. Vu Emilie [sœur de Morell] et Kurt. C'est le vingt-cinquième anniversaire de mon mariage !

8 août 1944

12 h 30 : gén. Zeitzler à mon cabinet.

9 août 1944

En route. Arrivée à la Wolfsschanze. Patient « A » : tension 133 ; état satisfaisant. Glucose i.v. ; Vitamultin-C, foie et Tonophosphan fort i.m.

10 août 1944

L'après-midi, thé avec le Führer (et Wolf, Schroeder, Daranowski).

11 août 1944

Patient « A » : glucose i.v. ; Testoviron, Vitamultin forte, Tonophosphan i.m.

13 août 1944 (dimanche)

Patient « A » : glucose i.v. ; Tonophosphan fort, Vitamultin forte... Accompagné le Führer à l'hôpital Karlshof : anniversaire du général Schmundt.

Depuis février 1938, le général Schmundt était le principal aide de camp d'Hitler, qui s'inquiétait beaucoup de l'état du blessé, depuis l'attentat, comme il ressort du journal de M^{me} Anneliese Schmundt : « Trois professeurs, Brandt, Hasselbach et Wustmann, travaillent jour et nuit pour maintenir Rudolf en

vie », écrit-elle le 23 juillet 1944. Le 24, elle poursuit : « Grâce à la morphine, Rudi a beaucoup dormi. Grand espoir qu'il s'en tirera. Le Führer lui a rendu visite. » Hitler revint le voir les 1^{er} et 13 août. Le 4 septembre, M^{me} Schmundt écrit cependant : « Grande conférence des docteurs sur l'inexplicable fièvre de Rudolf. Hasselbach, Morell, Lonicer, Brandt et Gohrbandt sont unanimes : la fièvre ne peut être causée que par ses graves blessures et un affaiblissement général. » Le 19 septembre, elle note enfin : « Cet après-midi, le Führer est de nouveau venu voir Rudi. Cela lui fait l'effet d'un médicament. »

15 août 1944

Patient « A » : glucose, Glyconorm, Vitamultin forte, Tonophosphan fort.

Von Ribbentrop à Gross-Steinort : inj. Ultraseptyl et iode.

17 août 1944

Patient « A » : glucose i.v. ; Vitamultin forte, Tonophosphan fort et Testoviron i.m.

18 août 1944

Le prof. von Eicken est là.

Von Eicken note à cette occasion : « Consultation. Les deux tympans sont cicatrisés. Chiffres murmurés : plus de quatre mètres des deux côtés. Pas de nystagmus, même après avoir secoué la tête ; continue cependant à ressentir une certaine maladresse en marchant dans l'obscurité. Se sent dans l'ensemble nettement mieux que le 23 juillet. »

19 août 1944

Patient « A » : injection habituelle. [Fiche : « Double glucose ».]

21 août 1944

Patient « A » : Glucose ; Vitamultin forte, Tonophosphan fort, Testoviron. - - -.

Le soir, téléphoné à l'hôpital Karlshof (Schmundt et v. Hasselbach).

1944 (suite)

Frustrations

A la fureur d'Hitler contre les « traîtres du 20 juillet » vint s'ajouter une nouvelle déception : l'échec de la Luftwaffe sur le front occidental. Le dictateur exigeait des mesures de plus en plus draconiennes. Malgré les véhémentes protestations des généraux de la Luftwaffe, il ordonna d'engager prématurément des escadrilles d'entraînement.

A Falaise, la VII^e armée était complètement encerclée. A l'Est, l'armée soviétique avait atteint la Prusse-Orientale. Pour de prétendues raisons de santé, Hermann Göring évita, plusieurs semaines durant, de se montrer au GQG. La Gestapo continuait à effectuer des arrestations. Selon la rumeur, le cercle des conspirateurs était bien plus large qu'on ne l'admettait officiellement. Jour après jour, Martin Bormann apportait à Hitler les comptes rendus d'interrogatoires signés par le général SS Kaltenbrunner.

La santé d'Hitler déclinait. Le 11 août, le général Werner Kreipe (qui devait remplacer Korten, tué par la bombe, à la tête de l'état-major aérien) se présenta à Hitler dans la salle des cartes reconstruite. Dans son journal personnel, il nota ses impressions : « Le Führer a maintenant le dos tout courbé et du coton dans les oreilles. Il est fréquemment agité par de violents tremblements. Il ne faut lui serrer la main qu'avec précaution. » Le 14 août, il décrit ainsi une conférence avec Hitler : « Atmosphère orageuse. Fegelein dit à qui veut l'entendre que d'autres généraux et maréchaux étaient impliqués dans l'attentat du 20 juillet. »

Le soir de ce même 14 août, l'on apprit que les Américains

avaient également débarqué dans le midi de la France. L'échec de la Luftwaffe était consommé. Le 20, Hitler demanda sarcastiquement à Kreipe : « Combien de temps Göring compte-t-il encore rester malade ? »

Août 1944 ne fut décidément pas un mois favorable à Hitler. Antonescu était arrêté ; quelques jours plus tard, éclatait un soulèvement en Slovaquie ; le 25, Paris était libéré. Lorsque Kreipe demanda à Hitler de revenir sur son ordre de ne construire l'avion à réaction Messerschmidt 262 que dans la version bombardier, Hitler, dit-il, « rejeta violemment mes objections, avec une colère croissante. A l'en croire, je le poignardais moi aussi dans le dos ». (Journal de Kreipe.) Les jours suivants, Hitler ne cessa de faire des allusions haineuses à la Luftwaffe.

A l'Est comme à l'Ouest, le désastre paraissait inéluctable. Tandis que la Finlande abandonnait à son tour le bateau qui coulait, les ponts du Rhin étaient surveillés par des unités de la police aux armées, chargées d'intercepter les fuyards et les déserteurs. Hitler songea même un moment à dissoudre une armée de l'Air manifestement inefficace, en balayant les objections horribles de Kreipe : « Vous n'êtes qu'un de ces satanés experts ! Comme tous les autres membres de l'état-major, vous n'êtes pas assez réceptif aux idées nouvelles ! »

Dans son journal, Morell fait écho à ces problèmes.

22 août 1944

Junge est mort. Cela explique pourquoi le Führer était tellement déprimé depuis deux ou trois jours.

L'*Obersturmführer* SS Hans Junge, un des valets d'Hitler, avait épousé la dernière secrétaire recrutée par le dictateur, Traudl Hums. Il avait ensuite rejoint une division blindée SS en Normandie, où il avait été tué. Hitler annonça lui-même la nouvelle à la veuve. La mort de ceux qu'il connaissait personnellement l'affectait bien plus que celle des milliers de victimes anonymes.

Cependant, Morell poursuivait son bonhomme de chemin médical...

23 août 1944

Patient « A » : glucose ; Tonophosphan fort, Glyconorm Vitamultin, foie.

27 août 1944 (dimanche)

Patient « A » : glucose i.v. ; Testoviron, Tonophosphan fort, Vitamultin forte.

Soigné le ministre français Brinon pour un kyste (à Belfort).

29 août 1944

Patient « A » : glucose i.v. ; Glyconorm, Vitamultin forte et Tonophosphan fort. Conti a téléphoné. Soigné Brinon. Soirée avec le Führer.

31 août 1944

Anniversaire du Dr (Otto) Dietrich, chef du service de presse. Egalement, anniversaires de Gretl Fegelein [née Braun], et des maires de Nuremberg (Liebl) et de Munich (Fiehler).

Patient « A » : glucose i.v. ; Vitamultin forte, Tonophosphan fort et Glyconorm i.m. Tension 143.

Il semble qu'au début de septembre 1944, Hitler se soit lassé de toutes ces médications : « Morell ne me fait plus d'injections qu'un jour sur deux, dit-il au Dr Giesing. J'espère que, par la suite, lorsque j'irai mieux, deux fois par semaine suffiront. » En dépit des mises en garde de Giesing, il resta toutefois inflexible au sujet de l'Ultraséptyl : « Je continuerai à en prendre. Il est bien connu que la foi d'un malade en son médecin et les médicaments qu'il lui donne est indispensable à la guérison. Je reste fidèle à mon cher vieux médecin de famille, Morell. »

Selon les notes de Morell, cependant, il n'utilisa guère l'Ultraséptyl au cours de cette période. Par contre, comme en témoignent les fiches quotidiennes du « cher vieux docteur », celui-ci continua à faire, un jour sur deux, une « double injection » de glucose à Hitler.

4 septembre 1944

Patient « A » : double glucose, plus i.m. de Testoviron, Glyconorm, Vitamultin forte. Visite à Schmundt. - - -.

6 septembre 1944

Patient « A » : - - -. Vu Schmundt dans la soirée : forte température (40° 9) ; soigné avec *pénicilline*.

7 septembre 1944

Schmundt a surmonté la crise. Fièvre tombée à 39, 6 puis à 38. Quatre inj. de pénicilline i.m.

8 septembre 1944

Double glucose et 10 cc Septojod, ainsi que Testoviron, Vitamultin forte, Glyconorm. Tension 155 ; douleur sourde dans la région de l'œil droit. L'après-midi, tension 143.

Les 1^{er}, 2, 7, 10 et 16 septembre, Morell note avec persévérance qu'un nouvel électrocardiogramme et des analyses de sang seraient indiqués ; une fois de plus, Hitler refusa.

A l'ouest, les Alliés devaient faire face à de redoutables problèmes logistiques, car les principaux ports de la France libérée restaient tenus par des troupes allemandes fanatiques. Le 11 septembre, Hitler mentionna pour la première fois l'éventualité d'une contre-offensive dans les Vosges.

14 septembre 1944

Double glucose i.v. ; Tonophosphan fort, Vitamultin forte et Testoviron i.m.

Après grande agitation, tension très variable 146-150.

Abandonnant le projet des Vosges, Hitler avait décidé de lancer pendant l'hiver une grande contre-offensive à l'Ouest. Il ne s'en ouvrit qu'à quelques privilégiés.

Au cours d'une conférence secrète, le général Jodl estima l'équilibre des forces, sur le front Ouest, à quelque 96 divisions

allemandes contre 55 divisions alliées. Là-dessus, Hitler annonça sa décision : « Une offensive dans les Ardennes, avec Anvers pour objectif. » Le maréchal von Rundstedt devait commander l'attaque. Il était relativement facile de tenir les lignes actuelles, expliqua Hitler. Au cours des semaines à venir, il faudrait mettre sur pied une force composée de soldats des milices populaires et de divisions blindées, en vue de percer le front à l'endroit précis où les groupes d'armées britanniques effectuaient leur jonction avec les forces américaines. L'objectif stratégique était clair : un nouveau Dunkerque !

Cette opération hardie devait commencer au début de novembre ; d'ici là, il faudrait également disposer d'une réserve de 1 500 chasseurs. L'offensive s'engagerait probablement par mauvais temps, ce qui désavantagerait les forces aériennes ennemies.

15 septembre 1944 (mémoire spécial)

Patient « A » : 18 h. Tension 150 mm ; bruits cardiaques bien nets ; pouls 84/minute, régulier et bien frappé. Se plaint de vertiges, tête lourde ; en outre, les tremblements ont réapparu (mains ; jambes, surtout la gauche). S'énerve trop !

Droit

Gauche

23	cm	21	cm
()	()
26		28,5	

— Pied et jambe gauches enflés, surtout au-dessus de la cheville. Avait souffert d'un eczéma à la jambe g. (éliminé grâce au Mutaflor). Avant l'attentat, surtout pendant les dernières semaines, la jambe gauche était agitée par moments d'un fort tremblement, lorsque le patient était assis.

Recommandations : bonne cure d'oxygène, soit en allant passer 8 ou 10 jours au Berghof, soit en faisant, un jour sur deux, une promenade en voiture découverte, éventuellement interrompue par une demi-heure de marche à pied. *Massages* pour améliorer la circulation et faire disparaître l'œdème de la jambe. *Injectons* : pour le moment, surtout

cortico-surrénale, testicules et combinaison de vitamines (Vitamultin forte).

Le Bro-Nervacit causerait des gaz. Est-ce possible ? Comme il contient de la saccharine et des principes aromatique, oui (fermentation des sucres). Il faudrait le faire analyser.

Devrait tenir souvent la jambe en position haute. Ne faire lui-même que le *strict nécessaire* ; alléger au maximum la charge de travail. (Signé : professeur Morell).

Le 16 septembre 1944, Morell téléphona au Dr (et *Brigadeführer* SS) Blumenreuther, de la direction de Santé de la SS, pour avoir son opinion sur le Brom-Nervacit, sédatif éprouvé qu'il administrait en période de tension. La formule était la suivante : bromure de potassium (4 p. 100) ; phosphate de sodium (0,1 p. 100) ; naphodyl (1 p. 100), acide diéthyl-barbiturique, phényldiméthylpyrazolone, alcool, saccharine et aromates.

Le 13 octobre, le Dr Mülli lui téléphona de Hambourg le résultat de l'analyse : le sédatif était bactériologiquement pur ; il fermentait en présence de levures ; aucune formation de gaz ne se produisait en présence de pepsine ni de trypsine. « Il faudra encore faire un essai avec des diastases, ajoutait Mülli ; c'est particulièrement important en ce qui concerne l'éventuelle production de gaz dans les intestins. Mais nous ne sommes livrés que demain. »

Morell avait également envoyé à Mülli un échantillon de l'eau de la Wolfsschanze. Mülli parvint aux conclusions suivantes : « L'eau envoyée pour analyse est de mauvaise qualité. Bien que neutre, elle est *très* dure (carbonates) ; l'échantillon analysé renfermait d'autre part une très grande quantité de germes... autrement dit, elle est bactériologiquement impure... Il nous faudrait un échantillon plus important, dans un récipient stérile. Il n'y a cependant ni colibacilles, ni agents du typhus... Par ailleurs, la présence en grande quantité de bactéries non pathogènes peut entraîner des troubles digestifs chez les personnes dont l'estomac ne produit pas suffisamment d'acide chlorhydrique. »

16 septembre 1944

Patient « A » : tension 153, très variable. Glucose i.v. ;

Prostrophanta, Glyconorm, Tonophosphan, Vitamultin forte.

17 septembre 1944 (agenda)

Parler de l'Ultraseptyl au Chef.

18 septembre 1944

Patient « A » : Tension 145, variable. Glucose i.v.; Tonophosphan fort, Vitamultin forte, Testoviron i.m.

Visite des Croates.

20 septembre 1944

Patient « A » : Tension 153, constante. Glucose i.v.; Tonophosphan fort, Vitamultin forte, Testoviron i.m. Radiographie de la tête. - - -.

Trois clichés radiographiques, datés du 19 septembre 1944, ont été retrouvés dans les dossiers de Morell.

« Ces clichés avaient pour objet de déterminer l'origine exacte des douleurs dans les régions des sinus. Il en fut pris quatre dont une vue latérale gauche des sinus, qui n'a pas été retrouvée. Les trois clichés existants concernent : le sinus frontal (front-nez); les sinus sphénoïdes (position bouche-menton); les sinus maxillaires, ethmoïdes et frontaux (menton-nez) » (OI-CIR/4).

Le 18 octobre, le Dr Giesing conclut : « L'infection bilatérale des sinus, consécutive à un rhume contracté chez le coiffeur, a complètement disparu. Les radios du 19 septembre révèlent un léger voile des sinus maxillaires. Tous les autres sinus, y compris le sphénoïde, sont parfaitement clairs des deux côtés. »

23-24 septembre 1944

Nuit, 4 h 30 : spasmes intestinaux consécutifs à vives émotions. 0,02 Eukodal et 0,03 Eupaverin i.v. Cœur : rien d'anormal, sauf l'habituelle accentuation du second bruit. Pouls 66, tension 153. Œil droit : conjonctivite, petit vaisseau éclaté dans le coin externe. Collyre de cocaïne-adrénaline, deux fois par jour.

24 septembre 1944

ECG du Patient « A » (T_I négatif, T_{II} plat). Le Dr Mülli est arrivé.

[Morell envoya les électrocardiogrammes au professeur Weber, de Bad Nauheim. Le diagnostic restait inchangé : sclérose coronaire évolutive. La nuit suivante, Hitler souffrit de nouveau de violents spasmes digestifs :]

Quatre heures du matin : Eukodal-Eupaverin i.v. ---.
Après-midi (le 25) : double glucose et Testoviron (tension variable, 143-153 mm).

1944 (suite)

Jaunisse

Un matin de la fin de septembre 1944, la catastrophe arriva : Hitler refusa tout simplement de se lever. Ses collaborateurs en furent avisés en ces termes : « Le Führer vous prie d'agréer ses regrets, mais il déjeunera seul. »

Le redoutable aide de camp Otto Günsche précise à ce propos : « Le Führer est complètement apathique, il ne réagit à rien de ce qui l'entoure. Nous ne savons plus à quel saint nous vouer. Il ne s'intéresse même pas au front oriental, alors que nous avons une vraie crise sur les bras. »

L'optimisme suscité par le projet d'une grande contre-offensive à l'Ouest avait été balayé par de nouveaux échecs de la Luftwaffe à l'Est. L'aviation allemande n'avait pas réussi à détruire un seul pont de chemin de fer à Constantza, pour empêcher les Russes de déferler sur la Roumanie, tandis que les généraux de Göring s'enrichissaient à grand renfort de pillages. Comme si cela n'avait pas suffi, l'état-major suprême et Guderian estimaient maintenant que l'offensive occidentale aboutirait elle aussi à un échec.

Hitler avait l'intime conviction que ces épreuves étaient à l'origine de sa maladie. Un moment, l'on avait craint que les opérations aéroportées alliées aux Pays-Bas n'ouvrent une profonde brèche dans les lignes allemandes. Les généraux de Göring disaient que les conditions atmosphériques ne permettaient pas d'engager l'aviation. Le 10, le nouveau chef de l'état-major aérien note : « Le Führer se met dans tous ses états et peste contre l'échec

de la Luftwaffe. » Hitler exigea de parler à Göring : « J'imagine que vous pourrez organiser cela ? » dit-il sarcastiquement à Kreipe.

La conférence de guerre du lendemain matin se déroula dans une atmosphère glaciale : Kreipe fut traité en absent. Le véritable objet de la colère du Führer était manifestement Göring, mais pour des raisons connues de lui seul, il hésitait à s'attaquer de front au gros maréchal et déchargeait sa rage sur Kreipe. Le 20 septembre, vers une heure du matin, le *Gruppenführer* Fegelein transmet à Kreipe un ordre le bannissant du QG d'Hitler. Le lendemain, ce dernier convoquait le général Ritter von Greim. Après lui avoir intimé de ne pas en souffler mot à Göring, il lui tint un long discours sur les péchés de la Luftwaffe et lui offrit la toute nouvelle position de « commandant en chef adjoint au titre de la Luftwaffe ». Greim n'était pas stupide : il demanda un délai de réflexion.

De tels actes n'étaient pas dignes d'un homme en pleine possession de ses facultés : Hitler était bel et bien malade. Dès le 20 septembre, le professeur von Eicken avait été informé par son confrère Giesing que le Führer était « enroué depuis déjà trois semaines ». Ce n'était pas bon signe. Il n'y avait que peu de sécrétions, et non seulement le matin. Eicken note : « Une radiographie a révélé la présence d'un voile sur le sinus maxillaire gauche ; les autres sinus sont clairs. Après consultation du professeur Morell et du dentiste Blatschke, il a été décidé d'attendre une semaine. Le patient sera traité par diathermie ; un appareil a été commandé. Si les sécrétions ne cessent pas, le Pr Giesing procédera à une irrigation. »

Deux jours plus tard, von Eicken poursuit : « Deux petites taches de pus dans le sinus maxillaire gauche. Faire transpirer. » Par la suite, Giesing résumera : « Irrigation du sinus maxillaire gauche exécutée par le professeur von Eicken... Effectivement présence de deux points de pus. Nez libre des deux côtés à l'examen final. Pas de douleur. La légère laryngite a également disparu. La fatigue de la voix est due à une certaine faiblesse des cordes vocales (parésie musculaire). » Ce n'était qu'une petite alerte. Il allait y avoir pire.

27 septembre 1944

Midi : glucose et iode i.v. ; Vitamultin forte, Tonophosphan fort et Glyconorm i.m. Pouls 72, tension 143.

A 21 h (après le thé) : ai dit au Führer que je lui trouvais le teint un peu jaune. Viendrai demain matin pour prescription (calomel, etc.).

28 septembre 1944

Patient « A » m'a fait téléphoner par Arndt¹ pour me décommander.

M'a néanmoins fait appeler à 18 h 30 : immédiatement après le déjeuner, a été pris de violentes coliques accompagnées de nausées. Estomac très tendu, beaucoup de gaz. Cardia très sensible à la pression ; pylore, un peu moins ; duodénum et région de la *vésicule biliaire* également sensibles. Pouls 78. Nauséeux, teint jaune, pas de température ; ses urines seraient foncées, comme de la bière brune. [Fiche : « Se sent faible ».]

Eukodal 0,005 plus Eupaverin i.v. ; foie, Glyconorm, cousins chauffants, thé chaud non sucré. Plus tard : pouls 66. Pas de lait, pas d'alcool ; un jour de jeûne.

28-29 septembre 1944

1 h 30 du matin. M'a fait appeler à minuit un quart. Souffre encore de spasmes, mais moins violents ; a toujours la nausée. Appendice normal. Epigastre. *Eukodal 0,02* et *Eupaverin* (une demi-ampoule) i.v. Les douleurs et la crampe se dissipent progressivement. Pouls 72, régulier et bien frappé. Transpire beaucoup, pas de fièvre. Urines brunes comme de la bière, dit-il. Führer très fatigué, désire dormir : suis parti à 1 h 30. A mangé de la purée de pommes de terre et autres mets légers, mais il y avait du lait dans le potage : apparemment, la nausée et les crampes ont débuté aussitôt après le repas. - - -.

[Affolé de voir son patient réellement malade, Morell rédigea trois ou quatre mémorandums détaillés à ce sujet. Dans une autre note concernant cette dernière journée, il écrit : « Revenu chez moi à 1 h 30. Dit avoir eu de vives

1. Arndt, une des ordonnances d'Hitler ; tué en avril 1945, lorsqu'un des derniers avions à quitter Berlin s'écrasa dans l'est de l'Allemagne.

contrariétés ces derniers jours². Beaucoup de météorisme, crampes périodiques. Double glucose ; Progynon B. ol. fort et Cantan fort — plus 0,3 calomel et huile de ricin.]

29 septembre 1944 (vendredi)

11 h 50, Patient « A ». Dit n'avoir dormi que jusqu'à trois heures du matin. Flatulences très douloureuses (a eu de fortes contrariétés récemment, surtout mardi et mercredi). L'abdomen reste assez tendu. Les crampes intestinales continuelles (qu'il appelle « contractions ») lui font très mal.

Fortifiants généraux : *glucose et Cantan i.v.* ; *Progynon B. ol. et Vitamultin-C i.m.* A absorbé (très peu) de potage de flocons d'avoine, avec 0,3 calomel et trois cuillerées à soupe huile de ricin.

16 h. A voulu prendre deux sachets de calomel, mais les a immédiatement vomis.

19 h. A pris deux calomel (0,3) avec du thé chaud. Coussin chauffant.

21 h à 22 h 30. Beaucoup moins tendu, spasmes finis depuis midi. Malgré le calomel et le ricin, pas de selles. Flatulences très douloureuses. Encore deux cuillerées huile de ricin. Quartiers de citron en cas d'éventuelles nausées (qui ne se sont pas matérialisées). Vingt gouttes de *Sympathol*. Pouls 96 ; bruits cardiaques un peu faibles avant prise du *Sympathol*.

23 h 45 à 1 h 30. Après lavement à la camomille, évacuation de nombreuses petites selles dures.

A gardé le lit toute la journée et n'a rien mangé.

L'entourage était terriblement inquiet. Le 30 septembre,

2. Le 26 septembre, Heinrich Himmler avait amené à Hitler un dossier spécial sur le thème « La trahison depuis 1936 », révélant notamment que le vice-amiral Wilhelm Canaris et d'autres « traîtres » de l'Abwehr n'avaient cessé de communiquer à l'ennemi des secrets militaires vitaux (par exemple les date et heure du déclenchement de l'offensive de 1940).

Martin Bormann écrit à sa femme que le Führer « supporte avec stoïcisme de terribles crampes d'estomac », et que Morell lui donne de l'huile de ricin, ce qui lui a fait perdre trois kilos en trois jours. Hitler avait assuré à Bormann qu'il « restait convaincu que le traitement de Morell était bon » ; mais Bormann nourrissait des doutes : « Je préférerais des soins plus proches de la nature. »

Pour la seconde fois en l'espace de trois ans, Hitler en était donc réduit à diriger la guerre de son lit. Pourtant, son esprit perpétuellement agité ne restait pas inactif : il mit sur pied un grandiose projet de contre-offensive hivernale. Interrogé quelques mois plus tard, le 26 juillet 1945, le général Jodl déclara : « Hitler conçut cette idée alors qu'une jaunisse le clouait au lit. » La carte des Ardennes étalée sur les couvertures, Hitler discutait de la meilleure direction de l'attaque, de sa force de pénétration, etc. Les souvenirs de Jodl sont confirmés par le sténographe Reynitz : « Il se lança dans la préparation de l'offensive des Ardennes, dans ses moindres détails, en convoquant Jodl et Buhle dans sa chambre de malade... D'après tout ce que j'ai vu et entendu... le plan de l'offensive fut entièrement engendré par l'esprit d'Hitler. »

Tous les soirs, un de ses aides de camp, le contre-amiral von Puttkamer arrivait aussi au bunker sur ses béquilles, pour donner lecture des rapports de situation tapés sur la machine à écrire spéciale d'Hitler, à très gros caractères. « Le premier jour, raconta le contre-amiral à l'auteur, Hitler resta simplement allongé, immobile, sans la moindre réaction, sans le moindre commentaire. La seconde fois, il fit un geste las de la main... Dieu merci, il ne se passait alors rien de bien important. »

30 septembre 1944

1 h 30 à 5 h du matin : nouveau lavement à la camomille. Lorsqu'il est rejeté, les matières descendent davantage dans le côlon. Pouls 96. Paroi abdominale nettement moins dure, même l'épigastre et la région de la vésicule se laissent palper sans trop de douleur ; mais il subsiste des gaz. Appendice normal.

12 h à 14 h 30. Pas de selles depuis cinq heures, par conséquent très gêné par les gaz. Dit qu'il se sent non pas mieux, mais bien plus mal qu'avant. Lui ai fait observer que, objectivement, son état s'était nettement amélioré : il n'a plus de spasmes, est bien moins tendu, n'a vraiment

mal à la pression que dans la région du foie et de la vésicule. A refusé que je lui fasse au lit un lavement en règle, avec de l'huile ou de l'infusion de camomille, préférant s'en administrer un lui-même dans les WC. J'ai dû attendre dehors (en fait, il s'était enfermé). Mais le liquide ne restait pas, annonça-t-il, il le rejetait aussitôt (hélas!). Cela fit néanmoins descendre un peu plus les matières.

Coussin chauffant sur compresse humide dans la région de l'estomac et du foie. 20 gouttes de Sympathol. Pouls 90; température 36,8 à 9. Pris *six pilules Boxberger*. Il ne reste qu'à attendre. Devrait essayer de dormir (sans somnifère!).

19 h 30 : m'a appelé. Entre 16 h et 18 h, quatre selles : deux petites et deux très importantes. Lors de la seconde, après expulsion d'un bouchon, évacuation explosive de matières aqueuses. La troisième et la quatrième (surtout cette dernière) avaient une odeur repoussante. (Des fragments de selles désintégrées, restés dans l'intestin, sont probablement à l'origine des gaz et forment des substances toxiques.)

Pouls 96, temp. 37,2 (à cause des coussins chauffants!). Abdomen nettement plus souple, mais pas entièrement. L'épigastre est encore dur en profondeur, et il reste des matières avant le coude gauche du côlon.

Se sent néanmoins mieux; l'expression du visage a changé. Il ne m'avait d'ailleurs fait venir que pour m'annoncer la bonne nouvelle. *Sels de Karlsbad*, 5 g dans 20 cc d'eau (chaude) matin et soir, à boire par petites gorgées sur durée d'environ quatre heures. Continuer coussins chauffants. Un peu de potage de flocons d'avoine ou rien du tout. Pas de médicaments; attendre les selles. Devrait se faire de temps à autre (puisque'il ne m'autorise pas à les administrer) un lavement de camomille. Il lui faudrait aussi un changement d'air : trop d'acide carbonique et pas assez d'oxygène dans ce bunker. Lui suggère de faire faire, dans deux jours, par le professeur Chaoul, une *radio* (indispensable et déjà souvent proposée) de l'estomac-intestin-vésicule. Il y a sans doute des modifications de la muqueuse, des adhésions du pylore. Voir aussi la région duodénum-vésicule biliaire pour d'éventuels calculs (peu probable). Conseillé séjour d'une quinzaine de jours au Berghof.

Minuit : deux selles depuis ma dernière visite ; odeur moins forte, couleur brune. Pouls 88, température 37,3 (n'a ôté le coussin chauffant qu'une heure auparavant). *Lavage à la camomille* : expulsion de selles liquides contenant de nombreux fragments solides. Vésicule, foie et angle gauche un peu résistants. 20 gouttes *Sympathol*. Ce soir, *pas de somnifère*. Un verre d'eau de Karlsbad.

Le général Rudolf Schmundt, le fidèle aide de camp d'Hitler, gravement blessé le 20 juillet, se trouvait toujours à l'hôpital Karlshof, non loin de Rastenburg. Il était maintenant atteint d'érysipèle. En septembre, Hitler avait demandé à von Hasselbach, qui soignait Schmundt, de céder la place à Morell : « Peut-être est-il encore possible de sauver Schmundt grâce à la pénicilline », avait dit Hitler. Un avion livra le précieux médicament, de l'usine d'Olmütz. Morell poussa un juron en ouvrant les deux paquets : chacun contenait bien trois ampoules de pénicilline, mais l'usine avait négligé de les étiqueter et il n'avait aucune idée du dosage.

Lorsque Hitler rendit visite à Schmundt le 19 septembre, ses yeux s'emplirent de larmes, car il était manifeste que son fidèle aide de camp était à la dernière extrémité. « On m'a appelé trop tard, déplora Morell. Sinon, j'aurais pu le sauver avec la pénicilline. » Schmundt expira le 1^{er} octobre. Quatre jours plus tard, sa veuve revint une ultime fois à la Wolfsschanze, où Hitler la reçut dans sa chambre : « Führer au lit, nota-t-elle. Dit qu'il a perdu le meilleur de ses hommes. »

1^{er} octobre 1944 (dimanche)

13 heures. Deux selles depuis hier soir, contenant des fragments solides. A meilleure mine, mais est faible.

Pouls 96, température 36,8, tension 140. Second bruit cardiaque comme toujours, accentué. La paroi abdominale n'est plus tendue ; à la pression profonde, légère douleur au coude gauche du côlon et à l'épigastre, mais pratiquement plus dans la région de la vésicule. Teint nettement moins jaune.

Déjeuner : flocons d'avoine cuits à l'eau et compote de fruits, avec, à titre d'essai, un comprimé d'*Acidol-Pepsin*.

Doit garder le lit. Un massage au Franzbranntwein lui ferait du bien, mais est refusé. Le patient reconnaît l'action bénéfique des lavements à la camomille et continuera à se les administrer lui-même. *Glucose 20 p. 100 i.v.* ; *Vitamultin-Calcium, Glyconorm et Progynon B. ol. i.m.*

19 h 30. Température 37,5 ; pouls 84 ; cœur, rien à signaler ; abdomen souple, mais toujours légère douleur épigastrique à la pression : lui fait souvent mal ; présence de gaz. Se plaint de *manquer d'appétit*. Au déjeuner, a pris des flocons d'avoine, de la compote de pommes et un comp. Acidol-Pepsin. A l'avenir, deux comprimés tous les soirs. La coloration jaune de la peau a presque entièrement disparu.

Ai de nouveau instamment recommandé un changement d'air : deux ou trois jours à Berlin, suivis de deux semaines au Berghof, ou au moins huit ou dix jours à Berlin. Rejette catégoriquement le Berghof et dit que Berlin ne conviendrait pas, car il devrait fréquemment descendre au bunker, alors qu'il est encore trop faible pour se déplacer beaucoup. Lui ai dit que son nouveau bunker ne convient réellement pas : le séjour et la chambre sont trop petits et il y a trop peu d'oxygène, en dépit du système de ventilation. C'est bien trop modeste pour un grand chef d'Etat comme lui.

M'a promis d'aller se promener plus souvent : « Vous savez parfaitement que vous ne le ferez pas, ai-je rétorqué. Je considère pourtant qu'il est très vital que vous vous constituiez une réserve d'énergie, en améliorant les combustions grâce à une bonne oxygénation... » Alors que je sortais, le Führer s'est brusquement redressé, disant qu'il avait des flatulences douloureuses et un poids sur le cœur.

22 heures. Température 37,2. Abdomen souple. Irrigation avec camomille. N'a malheureusement plus pris d'Acidol-Pepsin. Dans deux heures, suppositoire *Tempidorm*. Peut prendre un peu de sucre de raisin avec sa compote de pommes. Führer demande de la saccharine pour sucrer ses mets ; ce sera fait.

(La décision hongroise lui a été communiquée, mais le décès de Schmundt ne lui sera annoncé que demain matin.)

1944 (suite)

Le complot des médecins

Conformément à l'image qu'il se faisait du surhomme nietzschéen, Hitler essayait de souffrir en silence. Le 3 octobre 1944, le professeur Morell résuma une conversation au cours de laquelle le dictateur lui avait parlé de ses souffrances : « Les semaines qui se sont écoulées depuis le 20 juillet furent les pires de sa vie. Il a victorieusement livré un combat héroïque, dont personne, aucun Allemand ne peut se faire une idée. En dépit de douleurs épuisantes, d'interminables heures de nausée et de faiblesse, le mettant au bord de l'évanouissement et dont il n'a jamais soufflé mot à quiconque, même en réponse à des questions précises, il a gardé la tête haute et s'est battu avec énergie et détermination. Souvent, dit-il, il était sur le point de s'effondrer ; mais, grâce à la seule puissance de sa volonté, il est toujours parvenu à surmonter les crises.

« Ces révélations, poursuit Morell, étaient consécutives à une remarque de ma part au sujet de son état actuel, que je considérais, quelles que fussent les apparences, comme une réaction tardive aux événements du 20 juillet.

« Contrairement à ce qu'affirme Brandt, les troubles nerveux de la jambe gauche et des mains ne sont pas consécutifs à l'absorption de strychnine, mais sont dus à un traumatisme des circonvolutions de l'hémisphère droit du cerveau : le rythme des symptômes augmente en effet lorsque le patient est soucieux. »

Au cours de l'été 1944, la fréquence et la gravité des spasmes gastro-intestinaux s'étaient nettement accrues. Les opinions des médecins quant à leur origine étaient fort divergentes.

En septembre, le médecin ORL Erwin Giesing crut en avoir découvert, par hasard, la cause. On apportait justement à Hitler le plateau du petit déjeuner : des flocons d'avoine, deux minces tranches de pain, un verre de jus d'orange — et une soucoupe contenant plusieurs comprimés blancs de Vitamultin ainsi que six petites pilules noires. Vers le 15 septembre, il commença à s'interroger sur ces mystérieuses pilules. Une petite boîte en aluminium lui donna la réponse ; il s'agissait des « Pilules carminatives du Dr Koester », dont la composition était, pour 120 pilules : un demi-gramme d'extrait de nux vomica (noix vomique, contenant de la strychnine) et un demi-gramme d'extrait de belladone (contenant de l'atropine), avec un gramme d'extrait de gentiane.

Faisant un rapide calcul mental, Giesing estima que, à en juger par le nombre des pilules apportées à Hitler sur ce plateau, le Führer absorbait quotidiennement une dose excessive de strychnine et d'atropine, deux poisons mortels.

Giesing garda d'abord pour lui cette déduction sensationnelle, tout en y voyant certainement un moyen de se débarrasser de Morell. Mais il voulait être sûr de son fait. Il subtilisa quelques pilules et les envoya à un laboratoire d'analyses. Ensuite, il trouva à Königsberg le *Manuel de Pharmacologie* d'E. Poulsson, où il put lire : « L'atropine agit sur le système nerveux central ; son effet est d'abord stimulant, puis paralysant. Chez l'être humain, elle affecte principalement le cerveau antérieur : grandes envolées de l'imagination, volubilité, agitation, hallucinations visuelles et auditives, et enfin accès de délire qui peuvent être gais et sereins ou dégénérer en actes de violence et de frénésie. »

La dose quotidienne maximale d'extrait de belladone était également indiquée : 0,4 g. Selon les calculs de Giesing, dix des pilules en question contenaient cette dose limite.

La strychnine pouvait quant à elle entraîner des symptômes de tétanie, car elle accroissait fortement la réflexivité de la moelle épinière : « Un ou deux milligrammes n'ont pas d'effet réellement perceptible sur l'être humain. Un examen plus approfondi révèle cependant un effet certain sur l'acuité des sens... Après une dose plus forte, l'hypersensibilité à la lumière peut se transformer en véritable aversion pour celle-ci (photophobie). L'ouïe et le toucher deviennent également plus aiguisés, de même que, passagèrement, l'odorat et le goût... La prise de faibles doses pendant une longue période peut entraîner un empoisonnement soudain, par effet cumulatif. La strychnine est utilisée comme tonique et "fortifiant" dans des cas de fatigue et de faiblesse sans causes spécifiques, de même que pour l'asthénie sexuelle. » Tou-

jours selon l'arithmétique de Giesing, dix pilules par jour contenaient largement la dose critique.

Giesing n'en demandait pas plus : apparemment, les pilules carminatives étaient responsables de tout. « En fait, écrira-t-il en novembre 1945, Hitler était en permanence en état d'euphorie, et c'en était la meilleure explication ; cela expliquait sans doute aussi l'exaltation qui s'emparait de lui, lorsqu'il prenait des décisions à la suite de graves revers politiques ou militaires. »

Ce fut néanmoins avec la plus grande prudence que Giesing chercha à établir un lien entre ces petites pilules et la récente jaunisse d'Hitler. Morell maintenait que celle-ci avait pour unique cause une banale rétention de bile, consécutive à un spasme nerveux du canal cystique. Giesing écrit à ce propos : « Cela me paraît fort improbable. Une contraction nerveuse du canal n'aurait pas entraîné un ictère de longue durée ni la nécessité pour le patient de garder le lit pendant près de quatre semaines. Morell n'aurait d'ailleurs pas eu de raison de refuser énergiquement toute analyse de sang ou d'urines. »

(Cette dernière remarque montre combien l'hostilité des autres médecins à l'égard de Morell était subjective. Les dossiers de celui-ci prouvent en effet qu'il accordait une importance presque superstitieuse à la nécessité de faire analyser fréquemment le sang et les urines d'Hitler.)

Giesing passa finalement à l'action. Bientôt, tout le QG murmura que Morell soignait Hitler avec légèreté. Selon certains, il ne savait même pas que les pilules carminatives contenaient de la strychnine. Chacun commença à manœuvrer pour assurer ses positions. Brandt, Hasselbach et Giesing sautèrent sur l'occasion pour tenter d'éliminer Morell. Bormann y vit par contre un moyen de se débarrasser du professeur Brandt, protégé de son ennemi juré, Albert Speer, dont l'étoile montait, maintenant que celle de Göring déclinait. (En tant que « commissaire du Reich à la Santé et à la Sécurité », Brandt dépendait du ministère de Speer.)

Le dernier acte se déroula au début d'octobre. Giesing absorba volontairement les sinistres pilules et ressentit bientôt les mêmes symptômes qu'Hitler : hyperesthésie, photophobie, exacerbation du goût et soif excessive.

Mis au courant, Brandt alla en informer Hitler. Il dénonça également le gros docteur au chef des SS, Heinrich Himmler. Celui-ci estima qu'il n'était pas exclu que Morell eût délibérément tenté de tuer Hitler et ne cacha pas la méfiance que le médecin lui inspirait.

Himmler donna peu après à entendre à Morell qu'il avait déjà pendu tant d'hommes qu'un de plus ne le gênerait nullement. Un patient du médecin, le *Gruppenführer* SS Hans Hinkel, dirigeant de l'industrie cinématographique allemande, informa Kaltenbrunner (chef de la Gestapo) que Morell avait un assistant à Berlin, Richard Weber. Kaltenbrunner fit quérir celui-ci au cabinet de consultation du Kurfürstendamm, pour l'interroger au QG de la Gestapo : Weber croyait-il possible que Morell empoisonnât systématiquement le Führer ? La réponse de Weber fut trop belle pour ne pas être véridique : « C'est absolument exclu. Morell est bien trop couard pour cela. »

Où se tient la vérité ? Une analyse objective de la composition des pilules carminatives suggère que Brandt, Giesing et Hasselbach avaient sciemment exagéré leur toxicité pour tenter de déloger le « cher vieux docteur ». Le professeur Schenck, que l'on ne peut accuser d'être un admirateur de Morell, a spécifié à l'auteur que ces pilules (« Indications : hyper-acidité gastrique, flatulences, constipation, tonique général ») étaient fabriqués par les laboratoires, par ailleurs inconnus, du Dr Koester, établis d'abord à Wilmersdorf, puis dans le Mecklembourg.

Schenck s'est livré par ailleurs au calcul suivant : une boîte de 120 pilules devait contenir 0,075 g d'atropine (l'alcaloïde actif et toxique de la belladone) et 0,035 g de strychnine. En admettant qu'Hitler en eût pris douze par jour, il n'aurait donc absorbé qu'un dixième de ces quantités. Or, la dose quotidienne de strychnine tolérée est bien plus importante : 0,01 g. Sans compter que la strychnine ne peut pas causer d'hépatite.

Il est en revanche probable qu'Hitler avait contracté une hépatite *infectieuse*, ce qui est assez fréquent parmi des soldats vivant entassés les uns sur les autres.

Tout cela était néanmoins une maigre consolation pour Morell, qui dut faire face au plus grand défi de sa carrière.

En se rendant aux funérailles de Schmundt, Hasselbach eut l'imprudence de parler de l'affaire de la strychnine aux officiers qui l'accompagnaient. Cette violation du secret médical allait lui coûter son poste.

Le lendemain, Hitler annonça au Dr Giesing que ses spasmes intestinaux avaient diminué. Giesing lui fit alors remarquer qu'il avait cessé de prendre les pilules carminatives, et lui dit non sans fierté dans quelles conditions il les avait essayées sur lui-même. Pour conclure, il ajouta qu'il en avait parlé à Hasselbach. Hitler explosa : « Vous n'auriez jamais dû faire cela ! Je veux que l'on oublie toute cette affaire. Vous aurez beau raconter ce qui vous plaira contre Morell, il est et reste mon seul et unique

médecin. Je lui fais entièrement confiance.» Et, pesant bien ses mots, Hitler ajouta : « J'ai l'intention d'éclaircir toute cette affaire avec lui. J'ai également demandé à Brandt de venir me voir cet après-midi. »

L'attitude d'Hitler surprit et alarma les médecins. Hasselbach fit de nouveau appel à Bormann, qui refusa d'intervenir. Il alla donc voir Himmler, accompagné de Giesing.

Le *Reichsführer* SS resta songeur : « Eh bien, messieurs, leur dit-il à la fin, vous n'êtes vraiment pas diplomates. Il faut procéder plus habilement avec Morell. Allez donc prendre le thé avec lui, ou offrez-lui un schnaps et parlez-lui de cela à cœur ouvert, entre camarades, vous comprenez ? N'oubliez pas que le Führer a une confiance aveugle en lui et qu'il ne faut pas toucher à cela. »

Furieux, Hasselbach rétorqua : « L'affaire des pilules de strychnine est si grave que n'importe quel tribunal médical ou civil l'inculperait au minimum d'imprudence criminelle ! »

Himmler haussa le ton et riposta : « Vous semblez oublier, *Herr Professor*, que, en ma qualité de ministre de l'Intérieur, je suis également l'autorité suprême dans le domaine de la Santé publique. Et je veux qu'aucune action ne soit engagée contre Morell. »

En sortant, les deux hommes croisèrent un jeune officier du service de Santé SS, le Dr Ludwig Stumpfegger, médecin personnel d'Himmler. Hasselbach lui raconta que Giesing avait volontairement servi de cobaye en absorbant les petites pilules noires. Prenant Giesing par le bras, Stumpfegger lui dit sur un ton moqueur : « Cher collègue, pour cette action d'éclat, je vais vous proposer pour la croix de chevalier ! » Là-dessus, il rejoignit Himmler qui se rendait au bunker d'Hitler.

Morell, pendant ce temps, continuait imperturbablement ses traitements.

2 octobre 1944

13 heures. Pouls 82, tension 148-153, température 37,3. Sensation de gêne diffuse dans l'abdomen, avec petites douleurs localisées. Faiblesse générale ; se plaint de fréquentes *éructations*. Les crampes ont cessé. Hier soir, est allé à la selle, une heure après introduction du suppositoire de Tempidorm : raison pour laquelle il n'aurait pas dormi.

Petit déjeuner (à 14 h) : bouillie de flocons d'avoine à l'eau, peu salée, et quelques fruits (poires, raisins), plus

comprimés de Vitamultin forte et un d'Acidol-Pepsin. Se refuse à boire l'eau de Karlsbad qui lui est servie, car le goût lui répugne. Massé bras et jambes au Franzbranntwein.

Glucose et Cantan i.v.; Vitamultin-C, Glyconorm et foie i.m.

Ce matin à 5 h, a reçu une importante dépêche. Avant mon arrivée, le Dr Brandt avait été admis auprès du Führer et lui avait annoncé la mort de Schmundt : est resté longtemps pour lui donner tous les détails (cause du décès : embolie).

La coloration jaune de la peau a entièrement disparu. Entre 22 h, hier soir, et 13 h de l'après-midi, deux selles (dont une avec fragments solides).

17 heures. Le Führer tient une conférence de guerre dans sa chambre. Ces messieurs l'ont trouvé très faible. Constatations objectives : nette amélioration ; est capable de se lever et de s'habiller sans aide.

21 h : lavement à la camomille ; pouls 78, temp. 37,05/37,01 ; abdomen souple, mais estomac ballonné par des gaz. *Vitamultin-calc., Glyconorm, Testoviron i.m.* Doit prendre deux pilules *Euflat* après le dîner et un comprimé d'Acidol-Pepsin pendant le repas ; au cours de la journée, quelques comprimés de Vitamultin forte.

Discuté du dîner avec M^{lle} Marzialy¹ ; mais le Führer a ses propres idées : ne prendra de nouveau que des flocons d'avoine, de la compote de fruits passée et des raisins. Il aimerait cinq oranges : en a particulièrement envie en ce moment. M'a demandé d'essayer d'en faire venir du Berg ou de Berlin.

Le *Reichsmarschall* Göring et le *Feldmarschall* Keitel se sont enquis de sa santé.

Le 2 octobre, Morell expédia des prélèvements de selles, pour analyse, à Freiburg et au service d'analyses chimiques du district militaire de Berlin-Zehlendorf. Ce dernier envoya sa réponse

1. Constanze Marzialy succéda à M^{me} Exner au poste de diététicienne d'Hitler. Disparue à Berlin en mai 1945.

trois jours plus tard : « L'examen bactériologique de l'échantillon n'a révélé aucune anomalie pathologique. Tous les tests possibles ont été pratiqués, sans permettre d'identifier autre chose que des coli. »

Morell avait par ailleurs écrit à Nissle : « Prière d'analyser *immédiatement* le prélèvement joint ; recherche de restes d'aliments non digérés... de bactéries pathogènes et d'agents favorisant la fermentation ou la putréfaction. Vous serais reconnaissant de téléphoner le résultat avant envoi du rapport. » Les conditions de transport étaient toutefois si chaotiques que l'échantillon n'arriva à Freiburg que le 19 octobre et qu'une autre semaine s'écoula avant que Nissle n'eût terminé son analyse : « Nombreuses souches de colibacilles typiques... assez rares bacilles aérogènes... susceptibles de causer une fermentation excessive ou de former des gaz, mais en quantités dénuées d'importance pratique. Il faut cependant remarquer que les colonies issues de la souche Mutaflor ont nettement diminué. Par prudence, je recommande donc une nouvelle cure de Mutaflor. »

Le professeur Schenck met en doute la valeur de cette analyse : tout biologiste moderne sait qu'un prélèvement qui a voyagé près de vingt jours (ou même bien moins) ne peut plus faire l'objet d'une analyse bactériologique sérieuse.

Hitler convoqua le Dr Giesing — qui remarqua incidemment qu'un revolver était posé sur la table de chevet d'Hitler.

Alors qu'il se préparait comme de coutume à examiner les oreilles du Führer, ce dernier lui demanda à brûle-pourpoint : « Dites-moi, docteur, qu'est-ce qui vous a mis sur la piste de cette histoire de pilules carminatives ? (Il essayait manifestement de savoir qui était à l'origine de l'intrigue.) Pourquoi ne pas m'en avoir parlé d'abord ? » Sans se laisser intimider, Giesing accusa Morell de négligence : il était en effet évident que Morell lui-même (ou son assistant, le caporal Makkus) avait fourni les pilules incriminées. « Toujours est-il, poursuivit Hitler, que vous avez causé un choc terrible à Morell. Il est bouleversé, tout pâle, et ne cesse de se blâmer. Mais j'ai réussi à le calmer. Personnellement, je croyais qu'il s'agissait de simples comprimés de charbon, destinés à absorber les gaz intestinaux, et je me sentais toujours très bien après en avoir pris. »

3 octobre 1944

2 heures du matin. Pouls 78, température 37,5. L'esto-

mac, toujours ballonné, appuie sur le cœur. Abdomen souple. Pour l'aider à dormir, injecté 0,6 de SEE.

Au cours de l'injection, s'est soudain senti très fatigué — et la douleur s'est dissipée. (Le patient avait déclaré que, si seulement la douleur cessait, il s'endormirait certainement. Mais il s'était énergiquement refusé à *prendre* un somnifère : il voulait une *piqûre*.)

Selles envoyées hier à Berlin, District militaire III, pour analyse. Prélevé également un échantillon d'urines en vue analyse... le résultat est arrivé à 11 h : « Réaction : acide. Poids spécifique : 1 019. Albumine : traces. Sucre : négatif. Nombreuses bactéries; très rares leucocytes; quantité modérée d'érythrocytes, d'urates, d'oxalates, de petites cellules épithéliales rondes. N'avons pu réaliser le test à l'indican, par manque de ce réactif; mais il sera effectué à Karlsruh ou, au besoin, au laboratoire de campagne du ministère de la Guerre. »

13 h 30. - - -. Se plaint toujours de gaz dans l'estomac et de poids sur le cœur. Abdomen souple; estomac résistant en profondeur (gaz); vésicule presque normale. Glucose 20 p. 100 : 2 fois 10 cc i.v.; *Vitamultin forte*, *Glyconorm*, *Tonophosphan fort* i.m. Amygdale gauche très rouge et un peu chargée; glande sublinguale gauche enflée.

Petit déjeuner : bouillie de flocons d'avoine, compote de pommes au sucre de raisin et grosse grappe de raisin. Pour le déjeuner de midi : potage de crème de riz, semoule, compote de pommes.

20 heures. - - -. Cet après-midi, deux selles spontanées, dont une très copieuse, en partie consistante. Expression du visage bonne, voix plus assurée. *Vitamultin-Calc.* et *Glyconorm i.m.* (Führer de bonne humeur : aimerait que M^{lles} Schroeder et Christian viennent le voir après le rapport.)

Ai parlé au Führer d'une conversation que j'avais eue peu auparavant avec le Dr Brandt : selon lui, le Führer aurait pris quotidiennement 16 pilules carminatives, dont le contenu en strychnine approcherait de la dose dangereuse. Sa maladie actuelle ainsi que les précédentes seraient dues à une intoxication chronique à la strychnine.

J'ai expliqué au Führer que je ne lui avais jamais prescrit d'en prendre en telle quantité, et que l'allégation, à ma consternation, n'était parvenue à mes oreilles que ces derniers jours. Toujours selon Brandt, le Führer se porterait mieux parce qu'il avait cessé de prendre ces pilules depuis cinq jours — pour l'excellente raison qu'il n'y en avait plus. Les tremblements pourraient eux aussi être attribués à cette cause. Je ne suis pas de cet avis, car le tremblement de la jambe et des mains a disparu aussitôt après l'explosion, bien que le Führer ait continué à prendre les pilules carminatives.

En outre, comme il me l'a lui-même affirmé ce soir, le Führer souffre de ces spasmes et de météorisme depuis les violentes émotions qu'il éprouva en 1929. Par la suite, ces symptômes s'aggravèrent lorsqu'il prit un médicament (du Néo-Balestol) que Brückner² lui avait recommandé et dans lequel le Dr Grawitz³ avait décelé des traces d'alcool méthylique. Plus tard, ils réapparaissaient chaque fois qu'il avait éprouvé une vive contrariété, ce qui était fréquent en ce moment.

Il me dit qu'il prenait de ces pilules carminatives depuis environ deux ans — au rythme d'environ seize par jour, ces derniers mois. Il avait également précisé à Brandt que je ne les lui avais pas prescrites et qu'il en usait de sa propre initiative. Il croyait d'ailleurs que c'étaient de simples comprimés de charbon.

Le Dr Brandt avait insisté auprès de moi, disant que ma responsabilité était engagée malgré l'absence de prescription : « Pensez-vous sérieusement que l'on vous croira, si vous affirmez que vous ne les avez pas prescrites ? Croyez-vous qu'Himmler⁴ vous réservera un traitement privilé-

2. Le *Gruppenführer* SA Wilhelm Friedrich Brückner, né le 11 décembre 1884, camarade de régiment d'Hitler en 1914-1918 ; devint son principal aide de camp jusqu'en 1940. Mort en août 1954.

3. Le *Gruppenführer* SS Ernst-Robert Grawitz, docteur en médecine, né le 8 juin 1889 à Berlin. Médecin-chef des SS. Spécialiste de médecine interne depuis 1929, il fut le dernier président en exercice de la Croix-Rouge allemande sous le régime hitlérien. En avril 1945, commit avec sa famille un « suicide collectif » au bazooka.

4. Heinrich Himmler, né le 7 octobre 1900 à Munich. *Reichsführer* des SS et chef de la police du Reich. Se suicida en juin 1945.

gié ? On pend les gens à la chaîne, maintenant ; vous serez froidement jugé. S'il arrivait quoi que ce soit au Führer, vous pouvez imaginer ce qui s'ensuivrait. Hasselbach⁵ n'en serait pas jugé responsable, mais nul autre que vous-même, et sans doute moi aussi. Il serait par conséquent préférable que je sois toujours informé de ce qui se passe. J'ai tout ce qu'il faut pour prouver qu'il s'agit purement et simplement d'un empoisonnement à la strychnine. La concentration de strychnine doit se voir dans les urines. Je ne vous cache pas que je ne suis resté ici ces cinq derniers jours que parce que le Führer était si malade. »

Brandt fit à cette occasion des remarques sur « le pyllore, le duodénum et un blocage remontant jusqu'à la vésicule biliaire », qui étaient absolument identiques à ce que j'avais indiqué au Dr von Ondarza⁶, lequel m'avait téléphoné au nom du Reichsmarschall. Par la suite, je m'étais refusé à donner à Ondarza d'autres renseignements de nature médicale, car ce que je lui avais confié m'était revenu par ailleurs. (Lors de cette conversation, étaient également présents, en dehors de Göring, Greim et Loerzer⁷ ; le Reichsmarschall précisa qu'il avait déjà été informé de ce diagnostic la veille au soir par Schaub⁸, aide de camp d'Hitler).

De toute évidence, Brandt et Ondarza avaient discuté de tout cela (Himmler fit d'intéressants commentaires).

Lorsque j'appris en outre au Führer que les autres médecins me reprochaient de ne jamais prescrire de radiogra-

5. Professeur Hanskarl von Hasselbach, né le 2 novembre 1903 à Berlin-Wilmersdorf. Médecin d'escorte adjoint d'Hitler, de 1936 jusqu'à son renvoi consécutif à l'affaire des pilules carminatives. Certains de ses manuscrits sont conservés aux Archives fédérales allemandes, Coblenz (référence K1.Erw.441-3), notamment des études sur les capacités intellectuelles d'Hitler, sur ses erreurs de jugement concernant les personnes et sur son attitude à l'égard du christianisme. Mort en décembre 1981.

6. Dr Ramon von Ondarza, médecin personnel du maréchal Hermann Göring.

7. Bruno Loerzer, général de la Luftwaffe (théâtre d'opérations méditerranéen) ; grand ami de Göring.

8. Julius Schaub, *Obergruppenführer* SS, né le 20 août 1898 à Munich. Vétéran du Parti nazi (il y entra en 1928 ; sa carte portait le numéro 81), il devint le principal aide de camp d'Hitler.

phies et de ne pas avoir fait analyser le contenu de son estomac, il explosa : « Qu'ils viennent donc me voir, *moi*, ces Messieurs ! *Vous* me l'avez proposé à X reprises, et c'est *moi* qui n'ai jamais voulu. Que cherchent-ils au juste, ces imbéciles ? »

Je saisis l'occasion : « Je vous demande néanmoins, *mein Führer*, de m'autoriser à faire pratiquer ces deux examens prochainement. »

Lui : « C'est impossible pour le moment ! » (A moins d'aller dans un grand centre radiologique de Berlin, il faudrait faire installer un appareil dans le bunker de la chancellerie. Ai promis d'en parler à Chaoul. J'avais d'ailleurs demandé à Brükner de me communiquer les radios faites à Munich avant mon arrivée, mais sans obtenir satisfaction.)

4 octobre 1944

Une heure et demie du matin : pouls 80, tension 120 mm, température 37,2. Encore une selle, mais presque uniquement des gaz (et il en reste beaucoup dans les intestins). Après avoir énormément travaillé, il n'arrive pas à se calmer, ce qui l'empêche de s'endormir avant le matin. *Moi* : « Vous auriez besoin de plusieurs mois de vacances. Mais je suis certain que cela viendra. »

Le Führer : « Mon cher docteur, il faudrait alors que vous m'accompagniez car vous avez également besoin de repos. M^{lle} Schroeder⁹ et Dara [M^{lle} Daranowski] m'ont déjà entrepris à ce sujet. La petite Schroeder est très habile ; elle prévoit toutes mes objections, de sorte que je ne puis que m'incliner. Je vous ai, de toute façon, promis de travailler

9. Christina Schroeder, née le 19 mars 1908. Secrétaire privée de Bormann jusqu'en 1933, puis d'Hitler jusqu'en avril 1945. A dactylographié, entre autres documents historiques, le mémorandum d'août 1938 sur le Plan quadriennal et, en août 1938, des textes importants sur le Mur de l'Atlantique. Les secrétaires d'Hitler étaient des interlocutrices régulières du dictateur. Voir : Albert Zoller, *Hitler Privat, Erlebnisbericht einer Geheimsekretärin* (Düsseldorf, 1949), ouvrage en grande partie basé sur des interviews de M^{lle} Schroeder par Zoller. Elle vit actuellement à Munich.

dans les *grandes* pièces avec les *grandes* fenêtres et de n'utiliser ce sanctuaire que pour dormir. »

Ne doit pas prendre de sédatifs ce soir ; ai dit que je refuserais même une injection. Auparavant, j'avais mentionné le fait que mes confrères me reprochaient de faire tant de piqûres. Il est pourtant préférable d'introduire les médicaments dans l'organisme sans passer par l'estomac et risquer d'irriter ou de surcharger celui-ci.

Au moment où je parlais, il me dit encore : « Mon petit docteur [*Doktorchen*], je suis toujours tellement heureux quand vous arrivez, le matin ! »

A pris une dragée de *Chinneurin* et vingt gouttes de *Sympathol*. Resent un léger vertige après avoir travaillé tout l'après-midi et la soirée — cela lui arrive souvent depuis l'attentat : des semaines durant, il a dû mobiliser toute son énergie pour ne pas s'effondrer. Il dit avoir remarqué qu'il présentait plus ou moins les mêmes symptômes que la plupart des autres.

Avant de partir, ai parlé à Arndt, interdisant formellement que le Führer reçoive le moindre médicament sans mon autorisation. Lui ai demandé ce qu'il en était des pilules carminatives. Il n'en reste plus ; comme le Führer en prenait 16 par jour, il (Arndt) m'aurait téléphoné il y a environ deux semaines et je n'en aurais alors autorisé que deux.

12 h 15. - - -. Abdomen souple ; ganglion sous-maxillaire environ deux fois moins enflé qu'hier soir. *Deux fois 10 cc glucose (Glycovarin) et 5 cc Cantan fort i.v. ; Vitamultin-C, Glyconorm et Tonophosphan fort i.m.* Selles marron, en partie liquides (à cause de l'eau de Karlsbad).

Appelé le *Dr Giesing* en raison du ganglion et de l'inflammation des deux amygdales, surtout la gauche qui présente en outre des sécrétions purulentes. Son examen a confirmé mes soupçons ; par pression, il a exprimé quatre sécrétions purulentes, qui obturaient les cryptes.

Appelé également le *professeur Blaschke*, pour contrôler une carie dentaire. Aucun rapport avec le ganglion enflé.

De nouveau donné 1 *Chinneurin*, dont l'action a été très bénéfique. D'autre part, un *Acidol-Pepsin* au cours du repas et deux *Euflat* après celui-ci.

19 heures. - - -. Abdomen un peu gonflé. Se sent, dans l'ensemble, encore mieux que la veille. 2 Chinneurin. Au dîner, eau de Karlsbad Mühlbrunnen.

5 octobre 1944

0 h 30. Pouls 78 ; température 37,2 ; tension 120. Massages des bras et des jambes au Franzbranntwein ; 2 Chinneurin ; auparavant, deux Euflat suivis de Karlsbad Mühlbrunnen. A fort apprécié le dîner. Légère douleur à la gencive gauche, que le Dr Giesing a égratignée en l'examinant. Veut essayer de dormir sans comprimés ni piqure.

Midi. - - -. Tension 118 (après un bain). - - -. Abdomen souple, mais encore légère résistance, en profondeur, de l'épigastre et du coude gauche du côlon. Deux capsules de *Trocken-Koli Hamma*¹⁰ ; après l'examen, deux Chinneurin et 30 gouttes de Sympathol. Petit déjeuner : crème d'avoine, tranches de poire et sucre de raisin. *10 cc glucose 20 p. 100 et Cantan forte i.v. ; Vitamultin-Calcium, foie, Tonophosphan i.m.*

C'est sa seconde nuit sans somnifère. Le Führer croit que le léger massage des membres au Franzbranntwein ne lui a pas réussi : il n'a pu dormir et s'est senti d'abord glacé, puis fiévreux. A néanmoins l'impression d'être plus solide qu'hier.

A l'occasion de la visite nocturne, j'avais demandé une faveur au Führer : qu'il me remît une brève attestation écrite, confirmant que je ne lui avais jamais prescrit de prendre en si grande quantité des pilules carminatives et que je proposais, par ailleurs, depuis longtemps une radiographie gastro-intestinale ainsi qu'un examen du contenu de l'estomac, mais qu'il s'y était toujours refusé. Il accepta, disant qu'il le ferait sous la forme d'une lettre adressée à moi-même¹¹.

Pour ce qui concerne les déclarations de Brandt, je me souviens que celui-ci prétendait également pouvoir apporter

10. Production du « groupe Morell », remplaçant le Mutaflor.

11. Cette lettre n'a pas été retrouvée dans les dossiers de Morell.

la *preuve* de la présence de strychnine. Comme il disait cela à propos des huit pilules que le Führer aurait soi-disant prises avant chaque repas, je n'y avais pas accordé grande attention. Brandt avait cependant ajouté qu'il serait possible de déterminer la dose de strychnine contenue dans les urines (lorsqu'un quelconque médicament contient de cette substance, il est évident que le résultat sera positif). Il semble donc que Brandt ait fait évaluer la quantité de strychnine dans l'échantillon d'urines que j'avais envoyé le 3.10 au matin à l'hôpital Karlishof pour le test à l'indican ¹².

Alors que je lui rapportais les allégations de Brandt, le Führer me demanda avec colère si celui-ci osait prétendre que j'avais prescrit les pilules carminatives alors que *lui*, Hitler, il lui aurait déjà affirmé les avoir prises de son propre chef.

« Non, lui répondis-je, mais je serais néanmoins très soulagé d'avoir cette lettre, pour ma propre sécurité. » J'ajoutai que Brandt ne s'était d'ailleurs rendu auprès de lui qu'*après m'avoir vu*. Le Führer déclara que c'était inexact, que Brandt était *d'abord* venu le voir avant de me parler.

Je lui demandai s'il était certain de ne pas se tromper car Brandt m'avait déclaré qu'il était bien entendu de son devoir d'en informer le Führer, qu'il allait voir dans un moment.

« Non, insista le Führer, il est allé vous parler en sortant de chez moi. »

Voyant l'ombre de la potence se profiler à l'horizon parce qu'il avait failli empoisonner Hitler, Morell tomba malade — ce qui n'a rien de surprenant.

Le 7 octobre, il note dans son journal : « Ai vu le Führer le 5 octobre à minuit. Rentré chez moi, j'ai eu au cours de la nuit un œdème cervical et une petite hémorragie derrière l'œil gauche, accompagnée de troubles visuels (modification de l'axe et rétrécissement du champ) ainsi que d'une légère nausée sans vomisse-

12. Voir rubrique du 3 octobre.

ment, de ténésme (mais en allant une seule fois à la selle au cours de la nuit); pas de céphalée, mais vertige en marchant. Pris 3 comprimés de Coagovit et du Brom-Nervacit. Me suis fait une saignée; intraveineuse de glucose et iode malheureusement impossible, à cause de mes veines trop plates — y suis finalement arrivé, de longues heures plus tard. Pris immédiatement une ampoule de Thrombovetren et de la Vitamultin-C. Repos au lit, compresses froides et diète... Dans la soirée du 6, ai rendu une brève visite au Chef. »

Le 2 décembre, Morell écrira au professeur Weber : « Il y a quelques mois, j'ai eu une hémorragie derrière l'œil gauche; elle s'est toutefois rapidement résorbée. »

6 octobre 1944

Minuit et demi : ---. Paroi abdominale souple, peu de gaz. A pris au cours de la journée : trois fois 2 Chinneurin, 2 capsules Koli Hamma, deux fois 2 comprimés Acidol-Pepsin, deux fois 2 Euflat, trois fois 20 gouttes Sympathol, 1 bouteille eau de Karlsbad Mühlbrunnen.

18 h. Pouls 80, tension 120, température 36,6. Abdomen souple. Selles abondantes. Bon appétit. Continue à se sentir bien : « La meilleure journée jusqu'à présent. » Avait pris 1 comprimé Profundol pour s'endormir : inefficace. Donc, 1 comprimé Tempidorm. Résultat : trois heures et demie à quatre heures de sommeil.

7 octobre 1944

13 h 15. Le Führer m'a téléphoné (j'avais demandé si je pouvais passer le voir tout de suite) : il se sent parfaitement bien, n'a pas de température et veut que je reste au lit pour me remettre rapidement.

Morell fut très touché des nombreuses visites qu'il reçut pendant les deux jours où il resta alité. Le 7 octobre, il note dans son agenda de poche : « Wolfsschanze. Von John [un aide de camp d'Hitler] est passé; Baur [capitaine aviateur] est à mon chevet. Suis resté au lit toute la journée! Christa Schroeder et Dara (M^{me} Christian) sont également venues me voir. »

Le lendemain, son assistant, le Dr Weber, arriva, mais lui aussi était souffrant. Morell continua donc à soigner seul Hitler, en dépit de son état de santé préoccupant. Hitler le consola en lui annonçant que ses trois rivaux allaient être renvoyés : seul, Morell resterait au QQG.

8 octobre 1944 (dimanche)

Dr Weber¹³ arrivé de Berlin, mais il a une angine.

Vu le Führer : rien d'anormal. ---. L'abdomen, en particulier la vésicule, est souple. 10 cc glucose i.v. ; Vitamultin-C, Glyconorm, Tonophosphan fort et Progynon B. ol. i.m.

Dans le coin externe de l'œil droit (conj. bulbi), un petit vaisseau a éclaté (deuxième fois depuis peu). Instillé qq. gouttes solution adrénaline-cocaïne.

Le Führer m'a annoncé que le Dr Hasselbach était renvoyé et que, à l'avenir, le Dr Brandt se limiterait à ses fonctions berlinoises¹⁴. Un jeune médecin du nom de Stumpfegger, jusqu'alors attaché au *Reichsführer* SS, allait venir en qualité de chirurgien.

Le Dr Ludwig Joseph Stumpfegger, qui avait le grade d'*Obersturmbannführer* (équivalent de lieutenant-colonel) dans la SS, était né le 11 juillet 1910 à Munich. Cet homme grand et musclé, aux yeux bleus et aux cheveux blonds déjà clairsemés, qui ne fumait pas, fut officiellement attaché au QG d'Hitler le 24 octobre 1944. Jusqu'en 1939, il avait été l'assistant personnel du professeur Gebhardt à la célèbre clinique de Hohenlychen, où il exerçait la chirurgie¹⁵.

Il resta jusqu'à la fin aux côtés d'Hitler, auquel il survécut d'un seul jour. Il fut probablement tué en tentant de fuir la chancellerie du Reich le 1^{er} mai 1945 avec Martin Bormann. Les deux corps ont été récemment retrouvés dans le sous-sol berlinois.

13. Dr Richard Weber, assistant berlinois de Morell. Vit actuellement à Hoya, dans le Nord de l'Allemagne.

14. Brandt était depuis des années commissaire général à la Santé et à la Sécurité publiques.

15. Voir les dossiers d'Himmler, Archives nationales US, microfilm T-175, bobine 40, p. 1073 et suiv.

A en juger par ce que Morell note dans son agenda de poche le 9 octobre, il s'estimait plus malade que son auguste patient : « Weber est arrivé. Le Chef va bien (ai téléphoné). Le Dr Weber m'a fait une intraveineuse, 10 cc de glucose et Prostrophanta, ainsi qu'une i.m. de Glyconorm et de Testoviron. »

9 octobre 1944

Lorsque j'ai téléphoné, le Führer a lui-même pris l'appareil pour me dire qu'il se portait à merveille et que je devais garder le lit pour guérir le plus vite possible.

Le même jour à 17 h 30, Brandt fut appelé au bunker d'Hitler, qui lui notifia officiellement qu'il n'avait plus besoin de ses services. Hasselbach était lui aussi renvoyé. Une heure plus tard, comme il le note lui-même, Giesing fut convoqué par Bormann, qui lui signifia également son congé : « Nous n'avons rien contre vous personnellement, lui dit Bormann ; au contraire, le Führer n'a que des éloges à vous faire... (Hitler le confirma lui-même quelques minutes plus tard.)... Voyez-vous, *Herr Doktor*, il fallait d'une façon ou d'une autre mettre un point final à cette histoire de pilules carminatives. » Hitler ajouta de son côté : « Vous aviez fait preuve d'une grande hardiesse en allant voir Himmler à ce sujet, mais vous avez toujours été honnête avec moi, et je le serai avec vous. »

Himmler se frottait les mains et Bormann n'était pas moins satisfait de l'épilogue. Le 10 octobre, Bormann écrit, dans une lettre personnelle : « Depuis hier, Hasselbach n'est plus médecin d'escorte du Führer ; il sera remplacé par le Dr Stumpfegger, qui était jusqu'à présent le médecin personnel d'Oncle H. Ce nouveau venu semble très agréable. Brandt cesse lui aussi d'être attaché au Führer. De vives altercations avaient opposé Morell à Hasselbach et à Brandt ; il a été mis fin à cet état de choses très déplaisant pour le Führer. »

Le 23 octobre, Morell écrit de son côté au général Walter Warlimont, un des blessés de l'attentat, qui n'était toujours pas remis des suites de ses blessures : « De longues semaines se sont écoulées, qui ne m'ont réservé que des désagréments. Le Führer s'est cependant montré tellement charmant que cela compense tout le reste. Je pense pouvoir dorénavant faire face à mes devoirs et à mes responsabilités avec un esprit plus serein. Si seulement nous pouvions échanger ces marécages qui nous entourent contre un climat plus sain, un vrai climat allemand ! C'est vraiment

l'automne, ici, avec d'épais bancs de brouillard, où que l'on regarde.»

10 octobre 1944

13 heures. Le patient fait excellente impression et indique qu'il n'a jamais eu la tête aussi claire depuis le 20 juillet : il *se sent libéré*. Pouls 72 ; température 36,2 : tension 108 (après un comp. Tempidorm la nuit dernière). Glucose 20 p. 100 i.v. ; foie et Glyconorm i.m. Médication par voie buccale, comme précédemment.

Ce 10 octobre, une analyse des urines d'Hitler fut effectuée à la clinique du QG et vérifiée par Weber, assistant de Morell. Le commentaire des résultats tient en deux mots : « Complètement normal. » Rien n'indiquait, notamment, l'existence de séquelles hépatiques, après la récente jaunisse.

Le même jour, Morell envoya au laboratoire du District militaire III « le frottis d'une amygdale qui présentait, huit ou dix jours auparavant, quatre points de pus. » Il demandait au laboratoire d'identifier les bactéries responsables. Le surlendemain, la réponse lui parvint : « Aucune bactérie pathogène n'a pu être identifiée. » Tout cela contribue du moins à dissiper le mythe selon lequel Morell aurait été un médecin imprudent et sans méthode.

11 octobre 1944

Le patient « A », se sentant très bien, me demande de ne pas venir (je dois me reposer, afin de recouvrer rapidement la santé).

Première sortie du Führer, pour inspecter le grand bunker récemment construit. A dû s'asseoir à plusieurs reprises au cours de la visite.

12 octobre 1944

13 heures. Pouls 72, régulier. Cœur : pas de problème (second bruit accentué comme toujours). Température normale, *tension 116 mm.* Abdomen souple et plat. A perdu

13 livres en deux semaines. Ganglions désenflés, et n'a plus mal à la gorge. Continuer 1 Chinneurin trois fois par jour pendant deux jours, puis cesser complètement. Aux repas, 2 comprimés Acidol-Pepsin; après les repas, 2 Euflat. Continuer le Trocken-Koli Hamma. *Glucose et Cantan i.v.*; *Vitamultin-Calcium, Glyconorm et Tonophosphan fort i.m.*

Dans son agenda, Morell écrit par ailleurs : « Patient "A" : écrire son histoire médicale. »

Fait notable : la santé d'Hitler s'était améliorée dès que Morell avait interrompu ses visites quotidiennes.

1944 (suite)

« Tuez les microbes »

Hitler, de toute façon, vers cette fin de 1944, n'était plus le même homme qu'en 1940. Le maréchal von Rundstedt nous a livré le portrait d'un personnage qui, même au cours des conférences de guerre, tripotait sans cesse ses comprimés de Vitamultin ou autre « camelote » prescrite par Morell : « Il se tient voûté, écrit-il, et ses bras tremblent, surtout le droit. Depuis septembre 1944, il se perd dans des détails insignifiants : pourquoi tel ou tel réduit n'a-t-il pas été fortifié ? Etc. »

Le Dr Brandt avait remarqué de son côté que la légendaire mémoire du dictateur était sérieusement diminuée. Il avait parfois du mal à suivre le fil d'une conversation : « Manifestement, son imagination vagabondait, déclara-t-il à ses interrogateurs. Il parlait avec volubilité de sujets sans importance, puis retombait soudain dans le mutisme. »

Hitler n'était pas sans s'en rendre compte lui-même ; il n'était pas aveugle à ce point : « Il fut un temps, confiait-il à Brandt, où je me rappelais les noms de milliers de personnes de toute condition ; mais, depuis cet été, je ne parviens plus à situer les gens. »

13 octobre 1944

Appris par téléphone que le patient se porte très bien. Dans la soirée (23 h 45), il m'appela lui-même pour me

demander s'il pouvait manger un peu de chocolat, ce que j'ai autorisé, d'autant plus qu'il buvait en même temps de l'eau de Karlsbad pour faciliter la digestion. Me dit aussi qu'il avait maintenant perdu 16 livres au total.

Le Führer voulait par ailleurs m'annoncer une bonne nouvelle, qui lui avait été communiquée par le *Reichsleiter* Bormann. Ce dernier avait fait analyser les *pilules carminatives* par le Dr Blumenreuther, qui lui avait envoyé le résultat : bien que contenant des doses minimales de belladone et de strychnine, elles étaient absolument inoffensives. Si la posologie indiquée, deux à quatre pilules par repas, était respectée, elles étaient rigoureusement anodines ; même dans le cas d'une dose excessive de douze pilules par jour ou davantage, elles restaient sans danger : « Vous êtes donc le seul à qui elles pouvaient nuire ! » m'a dit textuellement le Führer.

Je lui ai rappelé que j'avais exprimé la même opinion en apprenant la quantité qu'il en avait pris.

Morell ne voulait pas revivre une seconde fois pareil cauchemar. Le 15 octobre, il téléphona à Blumenreuther (responsable des fournitures pharmaceutiques des SS) avant de prescrire du Mitilax à Hitler. Blumenreuther le rassura : « Ce médicament consiste presque uniquement en paraffine, sans aucun additif nuisible... Les échantillons analysés étaient en outre bactériologiquement stériles. »

14 octobre 1944

12 h 50. Se sentant bien, le Führer ne m'a pas fait venir.

23 heures. M'a appelé d'urgence : le ganglion du côté gauche du cou est de nouveau enflé et il se plaint d'une gêne au larynx.

L'amygdale gauche est rougie, à la suite d'une légère application d'iode-iodure de potassium-glycérine. Pouls 72 ; tension 110. Mis l'inhalateur en marche, mais n'a malheureusement fonctionné que quelques minutes. A refusé des compresses, de même que du lait chaud sucré au miel (craint que cela ne lui donne des flatulences). Jus de

citron : le laisser agir un bon moment sur les amygdales. Pas d'injections avant demain.

15 octobre 1944 (dimanche)

13 h 30. Le Führer a déjà pris son petit déjeuner. N'a dormi que trois heures (importants pourparlers au cours de la nuit). Apparemment, a eu de vives contrariétés; est très soucieux¹. Pouls 72; pas de température. Le ganglion est beaucoup moins enflé et l'amygdale n'est presque plus irritée. Pour plus de précaution, et sur la demande du patient : Ultraseptyl et Septojod (10 cc) i.v., ainsi que Omnadin et Vitamultin-C i.m. Dorénavant, trois fois par jour 1 tablette de Vitamultin; ne pas oublier jus de citron et médicament pour le cœur (Sympathol). Désire également Brom-Nervacit non sucré : à commander rapidement.

Une note distincte indique qu'Hitler s'était infecté au contact du coiffeur Wollenhaupt, qui le rasait tous les matins. Le Dr Giesing (qui n'était officiellement plus au service d'Hitler) note que le Führer lui confia : « Cet individu était enrhumé depuis cinq jours et ne me l'a même pas dit ! J'en ai parlé dès hier soir à Morell, qui m'a redonné de l'Ultraseptyl. » Dans son agenda, Morell note de nouveau son intention d'écrire l'histoire médicale du Patient « A ».

16 octobre 1944

Badigeonné l'amygdale gauche au Lugol. Ganglion presque disparu. 20 cc glucose i.v.; Vitamultin-Calcium, Glycorm et Tonophosphan fort i.m. Prescriptions : utiliser l'inhalateur et prendre du jus de citron. Les cordes vocales

1. Le gouvernement hongrois de Horthy, qui avait demandé le cessez-le-feu à l'URSS (le 11, l'Armée Rouge avait pénétré en Hongrie), avait été contraint de se retirer sous la pression allemande (exercée sous la forme d'une opération de commandos baptisée « Bazooka »). Horthy fut remplacé par Ferenc Szalasi. En outre, Erwin Rommel, le maréchal favori d'Hitler, s'était suicidé sur ordre de ce dernier (encore une retombée de l'attentat du 20 juillet).

seraient encore irritées. A travaillé et téléphoné jusqu'à sept heures du matin.

17 octobre 1944

13 h 30. Dit avoir bien dormi. Est pressé. Le ganglion du cou est de nouveau enflé. Badigeonné l'amygdale gauche. *10 cc Septojod et Ultraseptyl i.v.* Si l'amygdale ne guérit pas bientôt, il faudra procéder à l'ablation dès qu'elle ne sera plus enflammée.

22 h. *Bismogenol i.m.*, *1 cc.* Ganglion nettement moins gros.

18 octobre 1944

13 h 30. A bien dormi, mais le moral est médiocre. Ganglion à peine palpable. Autre possibilité : la cause serait une légère élongation du muscle sterno-cléido-mastoïdien (en tournant le cou). Région du larynx à peine enflée. L'amygdale gauche est bien moins grosse, l'inflammation a presque disparu ; en badigeonnant avec le Lugol, j'ai pu pénétrer profondément dans la crypte. Continuer les irradiations (deux fois par jour). *Glucose, Septojod, Ultraseptyl i.v.* ; *Vitamultin-C, Omnadin et foie i.m.* Pouls 78 ; tension 118 ; remplacer le Sympathol par du *Cardiazol*, 15 à 20 gouttes trois fois par jour.

19 octobre 1944

13 h 30. A bien dormi. ---. Ganglion toujours enflé au niveau de l'amygdale gauche ; l'enflure (légère) s'étend jusqu'à la région du larynx. Bruits cardiaques nets, mais faibles ; second bruit très accentué. Inflammation partie supérieure amygdale gauche. *Glucose, Ultraseptyl i.v.* ; *Cantant fort, Tonophosphan fort, Vitamultin-C et foie, i.m.*

Le Führer déplore que, lors de l'expression, récemment, des sécrétions purulentes de l'amygdale, aucun échantillon n'ait été prélevé en vue d'une culture microbienne. Von Eicken viendra après-demain. Le Führer a fait chercher du *Chinneurin*.

En faisant les intraveineuses, il m'arrive maintenant de

transpercer les veines (elles sont plus plates, la tension étant descendue à 118, contre 143 auparavant).

Vers 15 heures, ai en outre prescrit (par l'intermédiaire d'Arndt) trois fois 3 comprimés d'Ultraseptyl, comme traitement de choc — mais seulement aujourd'hui ! Nous n'avons malheureusement pas de Jodex pour masser le cou, et le Führer ne veut pas de compresse. Ai remis à Arndt 300 dragées de Luizym pour le Führer (deux par repas).

19 heures. Le Führer a téléphoné : il ne peut plus prendre d'Ultraseptyl ; après les trois premiers comprimés, il avait le ventre tout gonflé, comme il y a quelque temps. Il pense que cela a un rapport avec sa récente maladie (hépatite). Je lui ai expliqué que c'était impossible, mais nous cesserons de lui donner de l'Ultraseptyl. Bien entendu, son rhume va traîner. Je ne lui avais prescrit autant de ce médicament que parce que je pensais qu'il voulait guérir *immédiatement*, quel qu'en fût le prix. De toute façon, je vais recevoir demain de la Neo-Pyocyanase et du Tonsiosan, qui auraient déjà dû arriver par le train aujourd'hui.

20 octobre 1944

14 heures. Amygdale et ganglion de nouveau fortement enflés (à gauche). Suite à la prise des trois comprimés d'Ultraseptyl, il aurait de nouveau eu mal au ventre, ce qui aurait gêné son sommeil : il n'a dormi que quelques heures ce matin. Badigeonné l'amygdale gauche à la Neo-Pyocyanase ; prescrit *Tonsiosan-Schwabe* (1 comp. trois fois par jour). En tamponnant l'amygdale, deux petits points purulents se sont détachés. Pas de piqûres aujourd'hui, pour permettre aux points d'injection de bien cicatriser. Le pli du coude gauche montre encore quelques points rouges (mais *non* purulents). Le Führer dit que cela n'arrivait jamais auparavant. Pouls 78-76-72 ; tension 125. Bruits cardiaques moins faibles qu'hier.

21 octobre 1944

Le professeur von Eicken est arrivé². A 12 h 40, sommes

2. Von Eicken se contenta de noter pour sa part : « 21 octobre : consultation ».

allés voir le Führer ensemble. Toujours quelques sécrétions dans la fosse nasale gauche ; il est possible que, en s'écoulant dans le larynx, elles soient la cause d'un enrouement modéré. L'amygdale gauche a aujourd'hui un aspect relativement satisfaisant. La droite est un peu irritée. Tamponnement de Neo-Pyocyanase (effectué par Eicken). Il faudra une *radio de contrôle* du sinus maxillaire gauche, ce qui nous permettra de juger si une nouvelle irrigation est nécessaire.

Le Führer m'a paru pâle et fatigué. Il nous a dit qu'il avait travaillé huit heures et demie hier. Lui ai par conséquent injecté *20 cc de glucose 20 p. 100 i.v.* ainsi que *Vitamin-C, Tonophosphan fort et Testoviron i.m.*

Nous nous sommes rendus à 18 h à l'hôpital Karlshof pour les *radios* (le Dr Stumpfegger nous accompagnait). Médecin-chef et Dr Brinkmann présents, de même que Linge³. Deux clichés ont été pris : les sinus frontaux sont clairs ; le sinus maxillaire droit est libre ; mais le *sinus maxillaire gauche* présente un léger voile latéral.

Contrôle par Von Eicken. Estime qu'il n'est pas possible d'en déduire que la sécrétion irrite le larynx. Faire de nouvelles radios dans quelque temps.

22 octobre 1944 (dimanche)

13 h 15. Hier, le Führer a eu de longues conférences ; a donc beaucoup parlé. ---. Amygdale gauche assez satisfaisante ; tamponnement et introduction de Neo-Pyocyanase dans la crypte.

21 h 45. Nouvelle application de Neo-Pyocyanase sur les deux amygdales ; en ai également instillé dix gouttes dans chaque narine.

Au téléphone, quelques heures auparavant, sa *voix était enrouée* ; amélioration après le traitement.

3. Heinz Linge, valet d'Hitler. Né le 22 mars 1913 à Brême. Ancien maçon, il servit Hitler jusqu'à la fin, avec le grade de *Hauptsturmführer* SS. Mort en 1981 à Hambourg.

23 octobre 1944

13 h 30. *Glucose i.v.*; *Vitamultin-Calc.*, *Glyconorm*, *Tonophosphan fort i.m.* Pouls 78 (après le petit déjeuner). Tamponné amygdale avec Neo-Pyocyanase; également une quinzaine de gouttes dans chaque narine. Répété ce traitement à minuit.

N'a rien à signaler; voix encore légèrement couverte. La nuit précédente, six heures de sommeil (en deux fois).

24 octobre 1944

14 heures. Pouls 72; tension 118-120. Abdomen: très satisfaisant, creux. Amygdales presque normales; cryptes visibles en profondeur. Badigeonné avec Neo-Pyocyanase, plus dix gouttes dans chaque narine.

Le Führer se plaint d'être encore légèrement enroué, et cela après quelque cinq semaines de traitement. Personnellement, je n'ai commencé à le soigner pour cela que depuis peu. Je lui ai fait observer que les bactéries étaient résistantes aux sulfamides: Wollenhaupt (qui avait contaminé le Führer en le rasant), en prenait depuis longtemps.

Le Führer veut que j'essaie de tuer les bactéries avec un autre sulfamide, mais seulement sous forme injectable. Il pense qu'il existe un foyer infectieux ailleurs que dans les amygdales. Je lui propose du Tibatin, ainsi que des compresses d'Antiphlogistine — à appliquer, en cas d'absolue nécessité, pendant quelques heures, le soir. Le Führer sait combien il est difficile de se procurer ces médicaments. La nuit dernière, n'a dormi que deux heures, ce qui explique son moral médiocre.

25 octobre 1944

13 h 45. ---. Se sent bien et n'est presque plus enroué. Neo-Pyocyanase: applications sur les deux amygdales et instillations dans les narines. *Glucose i.v.*; *Testoviron*, *Tonophosphan fort* et *Glycovarin i.m.*

Le 24, Morell avait commandé par téléphone au Dr Blumenreuther du camphre, du menthol, de l'oxyde jaune de mercure et

de l'huile de paraffine, afin de préparer, à l'intention d'Hitler, des gouttes, dont le mode d'emploi était : « Introduire le contenu d'une pipette dans chaque narine, matin et soir. Bien agiter avant l'emploi. » Il se résigna aussi à commander deux boîtes d'ampoules de Tibatin, sulfamide qui était le concurrent direct de son propre Ultraseptyl, ainsi que deux boîtes de cataplasmes d'Antiphlogistine, indiqués pour les engorgements des ganglions et des poumons, la pleurésie, l'arthrite, etc.

26 octobre 1944

12 heures (midi). Pouls 78. Le ganglion n'a toujours pas entièrement disparu. Tamponné les deux amygdales. Pour le larynx, deux fois par jour, instillations de Neo-Pyocyanase, et, deux fois, de la solution huileuse (camphre 0,05 ; menthol, 0,1 ; hydrarg. oxyd. flav. 0,2 ; para. liq. Q.S.P. 20,00).

Hier, laissé au patient, en plus du Cardiazol simple, du Cardiazol-Ephedrine (15-20 gouttes trois fois par jour).

Lorsque le cœur est faible, Cardiazol-Ephedrine ; sinon, utiliser le Cardiazol simple.

Pendant ce temps, la situation militaire ne s'améliorait pas. Hitler avait néanmoins abandonné son projet de remplacer Göring par Greim.

Le 7 octobre, les Russes donnèrent l'assaut à la Prusse-Orientale. Le 8, Hitler dut approuver l'évacuation des forces allemandes de l'Est de la Hongrie. Les SS avaient écrasé l'insurrection de Varsovie ; mais, en Hongrie, la situation devenait critique. Le 15, le régent Horthy était arrêté et emmené en Allemagne.

Hitler n'avait pas l'intention d'abandonner la Prusse-Orientale, mais il savait qu'une crise majeure était imminente. Les premières colonnes de réfugiés défilaient déjà à Rastenburg, tout près de son QG. Le 21 octobre, l'Armée Rouge perçait les défenses allemandes sur la lande de Rominten, et Goldap était sous le feu de l'artillerie soviétique. Le 22, le général Kreipe constate laconiquement dans son journal : « Les visiteurs de Berlin se font rares, maintenant que nous sommes sous le feu de l'ennemi. » Lors de la conférence de guerre du même jour, le maréchal Keitel avait instamment recommandé un repli immédiat sur Berlin ; Hitler avait refusé.

Les forces allemandes contre-attaquèrent. Le corps blindé « Hermann Göring » reprit Gumbinnen. Pour Hitler, cela tenait du miracle : en Prusse-Orientale, l'ennemi était arrêté.

27 octobre 1944

13 h. Le Führer est de très mauvaise humeur : comment pourra-t-il s'adresser au peuple allemand avec une voix pareille ; je n'entends donc pas comme il est enroué ?

Sa voix est sans doute un peu couverte, mais pas tellement. Les nouvelles gouttes, ai-je expliqué, pouvaient causer une irritation passagère. Destinées à soigner le catarrhe chronique du larynx, selon la formule indiquée par le Dr Franck dans sa *Moderne Thérapie*, elles contiennent du camphre et du menthol, susceptibles d'occasionner des irritations momentanées, d'ailleurs bénéfiques en soi, car elles favorisent la production d'anticorps en stimulant la circulation dans les membranes muqueuses.

« A quoi bon stimuler la circulation, si les microbes ne sont pas tués ? Car c'est *cela* qui importe ! »

J'ai répondu : « L'enrouement n'est pas nécessairement causé par des bactéries ; il peut aussi provenir d'une irritation mécanique des cordes vocales. »

L'examen du pharynx a révélé que la cloison gauche avait une coloration normale. De même, l'amygdale droite avait un aspect absolument normal (hier encore, les deux amygdales étaient légèrement enflammées). L'amygdale gauche, qui présente quelques taches blanches dans le sillon, reste un peu rouge dans sa partie supérieure. Le cou n'est plus enflé. Ai badigeonné les deux amygdales à la Neo-Pyocyanase, en pénétrant (à gauche) profondément dans une crypte (sans que le patient paraisse souffrir). Auparavant, j'avais injecté 10 cc glucose 20 p. 100 i.v. et Tonophosphan fort, Vitamultin-C, Glyconorm i.m.

Le patient a recommencé à parler de la nécessité de « tuer les microbes ». Il était soigné depuis le 20 juillet et sa voix était pire que jamais. Je lui fis observer que je traitais les voies respiratoires depuis fort peu de temps (une petite dizaine de jours), que je procédais en me fondant sur les

meilleurs manuels et que, en fait, tout était guéri, sauf les irritations des cordes vocales.

« Sans doute, mais c'est cela le plus important. Au début, lorsque vous m'avez donné de l'Ultraseptyl, vous auriez dû procéder à un traitement de choc, au lieu de vous contenter de quelques doses isolées.

— Mais, *mein Führer*, je vous ai fait des intraveineuses d'Ultraseptyl deux jours de suite !

— C'était sans doute insuffisant. Vous auriez dû continuer.

— A partir de cet après-midi ou de demain, vous aurez une nouvelle série d'injections de sulfamides, mais en utilisant cette fois du Tibatin, que l'organisme ne met que 24 heures à éliminer. Je voudrais également vous instiller de la paraffine pure, ce qui assouplirait les cordes vocales.

— Cela ne sert à rien : il faut tuer les *microbes*. Il en ira de cela comme des autres gouttes pour le nez, qui ne m'ont rien fait.

— Il est certain, *mein Führer*, que le camphre et le menthol irritent les muqueuses déjà enflammées et font mal ; mais ils désinfectent également. La paraffine calmera l'irritation et la muqueuse pourra guérir. Puis-je commencer ce traitement cet après-midi ?

— Non, demain. Je voulais d'ailleurs vous dire que je suis allé me promener, hier, et que cela ne m'a fait aucun bien. »

D'un point de vue purement objectif, l'état de santé du Führer est actuellement fort satisfaisant, à part la voix très légèrement enrouée. Le patient a des conférences sans relâche toute la journée, et continue à parler jusqu'à environ trois heures du matin ; par ailleurs, il reste tout le temps dans le bunker, ne sort à la lumière et au grand air que de dix à quinze minutes au maximum par jour, sans oublier que les ventilateurs sont la source d'un courant d'air froid constant. En outre, il se refuse à mettre des compresses et même à faire des inhalations... Compte tenu de tous ces facteurs, il n'est pas surprenant qu'il mette longtemps à guérir.

J'ai attiré son attention sur la nécessité d'absorber davantage de vitamines, pour accroître la résistance, et lui

ai conseillé de prendre trois fois par jour 2 tablettes de Vitamultin-C. Comme il craint que le cacao qu'elles contiennent ne le constipe, il n'en prenait jusqu'à présent que 2 par jour. Nous nous sommes mis d'accord pour 2 tablettes deux fois par jour, à titre d'essai.

Fait porter à midi au bunker du Führer : 100 cc de Brom-Nervacit sans sucre, un paquet standard de comprimés Acido-Pepsin et une boîte de dragées Euflat.

28 octobre 1944

14 heures. Badigeonné les deux amygdales à la Neo-Pyocyanase. Amygdales et pharynx normaux. La voix va mieux (selon le patient, un peu, mais pas tout à fait mieux).

[Fiche : Rhume — *Tibatin* 2 g et Cantan fort i.v.]

22 h 30. *Tibatin* et solution glucose i.v. Voix presque normale. Parlé de l'eau distribuée ici (dure et grouillante de bactéries non pathogènes, mais susceptibles de perturber le métabolisme). L'urine contient certainement de nouveau des bactéries.

Avons ensuite parlé de l'hypospadie⁴, de la spina bifida et de la cysto-pyérite à colibacilles pathogènes se fixant principalement sur la prostate. Je lui ai dit qu'il serait bientôt temps d'examiner sérieusement la sienne. Le patient a d'autre part déclaré vouloir s'instiller lui-même les gouttes dans le nez.

29 octobre 1944 (dimanche)

13 h 30. Amygdales et pharynx normaux ; néanmoins, badigeonnages de Neo-Pyocyanase. *Tibatin* et glucose i.v.

Lui ai conseillé de rester une journée entière presque sans parler, ce que le patient déclare impossible. Lorsque j'ai proposé de nouveau d'adoucir la muqueuse irritée à l'aide de blanc d'œuf ou d'huile de paraffine, il a refusé rageusement, en arguant que le mal vient non pas d'une irritation de la muqueuse, mais de la présence de microbes.

4. La raison de l'intérêt d'Hitler pour l'hypospadie n'est pas très claire. Il s'agit d'une malformation de l'urètre (chez le mâle), celui-ci débouchant sur la surface inférieure du pénis ou sur le périnée.

Il a ajouté qu'il est malade depuis des mois, mais ne guérit pas, malgré tous les médecins et spécialistes qu'il a vus. Je lui ai fait alors observer que je n'étais pas responsable de ce traitement, qui avait été prescrit par les spécialistes. Je n'avais commencé à lui soigner les voies respiratoires supérieures que depuis très peu de temps, et j'avais, après tout, guéri ses amygdales. N'ayant pas une très bonne vue, j'avais dû laisser l'examen du larynx au professeur von Eicken, qui avait prononcé le diagnostic et décidé de l'irrigation ou non des sinus. Désirait-il que je le fasse de nouveau venir demain ?

Le Führer me demanda d'attendre un ou deux jours, pour voir l'effet des injections de Tibatin. Il n'était plus un enfant, dit-il, et avait eu suffisamment de rhumes divers dans sa vie pour savoir que c'était uniquement une question de microbes. Dans le passé, quelques comprimés d'Ultraséptyl avaient toujours suffi à enrayer les rhumes. Maintenant, cela (sa maladie) traînait depuis des mois, sans guérir.

A jusqu'à présent refusé : compresses autour du cou, bains de vapeur du visage, châle en laine à porter la nuit, lait sucré au miel, instillation de paraffine dans le nez, chambre mieux chauffée et sans courant d'air, etc.

30 octobre 1944

M'a fait appeler à 6 h du matin : il faut que je vienne immédiatement en apportant de l'Eupaverin. Vingt minutes plus tard, je suis là.

Le Führer a travaillé toute la nuit et dû prendre une décision *très* difficile, ce qui l'a beaucoup perturbé. Il s'est de plus en plus énervé, jusqu'au point où, comme d'habitude, il a soudain été pris d'une terrible crampe. Il ne veut pas que je l'examine, ce qui ne ferait qu'exacerber la douleur. Je prépare rapidement l'Eupaverin et l'injecte en i.v. (ce qui n'est pas facile, à cause des nombreuses cicatrices récentes). Je lui rappelle qu'il devrait laisser ses veines se reposer un peu. Marquant un arrêt au milieu de l'injection, je remarque qu'il est déjà moins tendu. Ensuite, la douleur se calme rapidement. Très satisfait, le Führer me

serra chaleureusement la main en s'exclamant : « Heureusement, nous avons cet excellent Eupaverin !

— Et cette fois, *mein Führer*, vous n'aviez pas pris de pilules carminatives ! Dire que Brandt prétendait que toutes vos souffrances de ces dernières années étaient uniquement dues à cela... ! »

Le Führer : « Les crétins ! Les idiots ! Ils auraient mieux fait de trouver le moyen de me débarrasser de mes maux de gorge. Et ce que j'en dis s'applique aussi au spécialiste Giesing. Vous ne pouvez imaginer, cher docteur, à quel point j'ai souffert de toute cette histoire ! »

Je reprochai ensuite au Führer d'avoir traité des questions aussi importantes en pleine nuit, ce qui l'empêcherait à coup sûr de dormir. Il me répondit qu'il n'avait pas le choix, qu'il lui avait absolument fallu se débarrasser de ce lourd fardeau.

Alors que je me préparais à partir, il me remercia de nouveau avec effusion et s'excusa de m'avoir privé de sommeil. Je le rassurai en lui disant que je ne dormais jamais que de deux à six heures du matin et que, à six heures, j'étais toujours totalement éveillé ; parfois, il m'arrivait de dormir deux heures de plus au cours de la journée.

14 heures. Le Führer dit que la douleur a entièrement cessé, mais qu'il a travaillé toute la nuit (et n'a donc pas dormi). Le pharynx et les amygdales ont bon aspect. Un tout petit peu d'enflure à gauche, près du larynx. Badigeonné les amygdales à la Neo-Pyocyanase et fait une intramusculaire de Vitamultin-Calcium et de foie. ---. Abdomen souple ; pas de sensibilité.

Ai recommandé de boire beaucoup, surtout de l'eau de Karlsbad (chaude) et de prendre quelques pilules Boxberger pour prévenir la constipation.

Le Führer m'a avoué que, après cette crise, le tremblement de la jambe et des mains s'était fortement accentué. Hier, ajouta-t-il, il avait eu de *très graves ennuis* et, pendant la nuit, un travail *très irritant*⁵. Rien de surprenant, donc, si cela avait fini par une crampe.

5. Il est probable que la contrariété d'Hitler avait pour origine de nouveaux échecs de la Luftwaffe.

Il se plaignit amèrement de la déloyauté d'un certain général et de la mollesse de nombreux membres de l'état-major. Leur devise « Etre plus que paraître » était pure illusion : tout homme compétent ne doit pas craindre de se montrer supérieur. Lorsque je fis observer que l'état-major ne s'était engagé sur cette mauvaise pente qu'après la première guerre mondiale, il me dit que, non, cette clique avait déjà commencé à prendre ses distances *pendant*, etc.

Le 30 octobre, le laboratoire d'Olmütz envoya à Morell le résultat d'une nouvelle analyse de selles : « Présence de bactéries aérogènes en petite quantité. A part cela : normal. Quant aux bactéries anaérobies, il est tout au plus possible de signaler de très rares agents de fermentation butyrique, non pathogènes. »

31 octobre 1944

14 heures. Contrôlé amygdales et larynx. Badigeonnage à la Neo-Pyocyanase. Aspect satisfaisant. Voix à peine voilée. Le léger renflement sur la gauche du larynx a presque disparu. Alors que j'étais déjà dans la salle des aides de camp, le Führer me rappela pour me dire que ma rapide intervention d'hier matin avait été très bénéfique : les spasmes n'étaient pas revenus, et il avait eu des selles abondantes.

Lui dis de ne pas hésiter à m'appeler immédiatement, même en pleine nuit, si jamais cela se reproduisait. Sans doute [dit-il], mais il craignait de me priver de sommeil. Je lui assurai de nouveau que je ne m'endormais jamais avant deux heures ou deux heures et demie du matin et que j'étais pleinement éveillé à cinq heures et demie ou six heures ; en outre, j'étais là pour veiller sur sa santé et arriverais en toutes circonstances vingt minutes après son appel. Il ne pouvait me procurer plus grande satisfaction que l'occasion de lui venir en aide.

1^{er} novembre 1944

14 h 30. Le Führer a rencontré Schaub. Visage grave,

mauvaise humeur⁶. Grâce aux somnifères, a dormi jusqu'à 13 h 30. *Glucose i.v.*; *Vitamultin-C*, *Glyconorm* et *Tonophosphan fort i.m.* A propos de l'intraveineuse, le Führer a estimé que je ne frottai pas la peau assez longtemps à l'alcool : voilà pourquoi il avait de petites pustules rouges à l'endroit des piqûres. (A cause de son long séjour dans le bunker, sans lumière du jour ni air frais, son sang manque d'oxygène et est veineux... en conséquence, il coagule mal et les points d'injection restent rouges. Le Führer n'en persiste pas moins à attribuer cela à des microbes, et craint que les injections elles-mêmes n'en introduisent encore dans son organisme.)

J'allais badigeonner le pharynx et les amygdales, mais il s'y refusa, disant que c'était inutile, car cela ne guérissait pas l'enrouement (au demeurant à peine perceptible).

Le Führer constata ensuite : « Mais, vous aussi, vous êtes enrôlé !

— Oui, depuis hier : comme il fait trop chaud dans ma chambre la nuit, il m'arrive souvent d'ouvrir la fenêtre quelques minutes.

— Non, cela fait plusieurs jours que votre voix est rauque. »

(En fait, je suis enrôlé aujourd'hui parce que j'ai assisté hier soir aux adieux du lieutenant-colonel von Amsberg⁷; après être resté longtemps dans la chambre enfumée et avoir trop mangé et trop bu, j'ai vomi, ce qui m'a introduit un peu de bile et de suc gastrique dans le larynx.)

6. Le journal du sténographe Karl Thöt nous donne un aperçu du nouveau mode de vie d'Hitler : « 31 oct. 1944, entre 22 h 50 et 23 h 21, ai pris en sténo une délibération entre le Führer, le général Buhle et le *Gruppenführer* Fegelein. Comme il fallait *un seul* sténographe et que Krieger ne voulait pas prendre la responsabilité, à cause de sa main malade, j'y suis allé. Cela s'est mieux passé que prévu. Le Führer était au lit dans sa chambre, mais aussi éveillé que de coutume; j'étais installé derrière les deux visiteurs, à une table ronde avec une lampe. »

7. Erik von Amsberg, né le 21 octobre 1908, représentant la Wehrmacht à l'état-major d'Hitler depuis le 21 juillet 1944. Le 24 octobre, il fut attaché en qualité d'aide de camp à la XIX^e armée. Vit actuellement aux environs de Munich.

« C'est dû aux courants d'air froid, quand je suis en sueur, ajoutai-je.

— Non, ce sont les microbes », insista le Führer.

Je lui proposai alors de faire une radio aujourd'hui même et de demander à von Eicken de passer demain. Il me répondit qu'il verrait. Il fut de même impossible de fixer un rendez-vous avec le professeur Blatschke⁸. Là-dessus, je pris congé.

2 novembre 1944

Le Führer ne m'a pas fait appeler. Serait en bonne santé et de bonne humeur.

3 novembre 1944

13 heures. Pouls 72. *Glucose i.v.* ; *Tonophosphan fort*, *Vita-multin forte*, *Testoviron i.m.*.

A bien dormi (six à sept heures), mais avec somnifère (un comprimé de Phanodorm). Bonne mine, voix à peine voilée. Se plaint vivement de *tremblement* de la jambe gauche et des mains. Celles-ci, tendues, doigts écartés, ne présentent pourtant aucune trémulation.

Le Führer : « Après le 20 juillet, tous ces tremblements avaient disparu comme par magie, mais ils sont peu à peu revenus pis que jamais. »

Comme je l'attribuais aux responsabilités, soucis et irritations incessants, le Führer me demanda alors comment cela pouvait se guérir.

Repos, calme, absence d'excitation, etc., le tout étant, bien entendu, impossible. L'on pourrait éventuellement essayer l'électrothérapie ou l'hydrothérapie (Haute fréquence, bains au *Bro-Valoton*, etc.).

8. Le professeur Hugo Blatschke, né le 14 novembre 1881, était le dentiste attaché au QG d'Hitler. Après avoir fait ses études en Pennsylvannie et à Londres, il ouvrit un cabinet à Berlin en 1930. Il y soigna notamment Göring et Hitler (depuis 1934). Reçut le titre de professeur en juin 1943 et fut nommé chef des services dentaires des SS, avec le grade honoraire de *Brigadeführer*. Quitta Berlin dans la nuit du 20 au 21 avril 1945 et fut fait prisonnier par les Américains.

« N'existe-t-il pas de médicaments ou de piqûres qui seraient efficaces ? »

Vitamine B₁, amide nicotinique, ainsi que des calmants, mais ces derniers ralentissent toutes les facultés, si l'on en abuse.

Quand cela va mal, me dit-il, il prend déjà du *Brom-Nervacit*.

Par ailleurs, des *massages* seraient très appropriés, ajoutai-je.

Le prof. Eicken ne doit venir que lorsque la radio sera faite. Le prof. Blatschke doit indiquer combien de temps il lui faudra pour soigner les dents (trois séances, réparties sur une semaine).

4 novembre 1944

Le Führer se sentant bien, ma présence est inutile.

5 novembre 1944 (dimanche)

14 heures. *Glucose i.v.*; *Tonophosphan fort*, *Vitamultin forte et foie i.m.* Lui ai laissé de la Neo-Pyocyanase pour faire des gargarismes (une cuillerée à thé toutes les deux ou trois heures). Est de nouveau un peu enroué. Pouls 72 ; tension 120.

6 novembre 1944

Le Führer ne m'a pas fait appeler.

7 novembre 1944

Après 1 Phanodorm, a bien dormi. ---.

14 h . Pouls 78 ; tension 118 mm. A cause spasmes, *Eukodal-Eupaverin*, *glucose i.v.* ; également *Homoseran i.m.* (c'est la première fois que je lui administre de l'Homoseran).

Contrôlé gorge et pharynx : à gauche, tout va bien, le pharynx a une couleur normale ; amygdale droite légèrement irritée (s'est gargarisé trop fort ?). Le Führer croit qu'il a eu une infection de la trompe d'Eustache droite ; sa narine droite est d'ailleurs bouchée.

Voix : raucité à peine perceptible. Les gargarismes à la Neo-Pyocyanase auraient été très efficaces : il veut toujours en avoir à sa disposition.

Avant-hier (hier matin) ne se serait endormi qu'au petit jour à cause d'une douleur sourde dans toute la tête, accompagnée d'un sentiment d'oppression ; aucune envie de travailler, etc. Hier, Himmler se serait d'ailleurs plaint de symptômes analogues.

« Il en va de même pour moi, lui dis-je, exactement comme vous l'avez décrit. C'est un effet du climat, un état dû au foehn. »

Se levant, le Führer m'a alors montré qu'il avait perdu presque toute la graisse qu'il avait au ventre. En effet, sous les côtes, l'estomac est tout creux. Comme le Führer tient beaucoup à rester mince, il est ravi d'avoir perdu tant de poids ! Je lui ai rappelé une fois de plus la nécessité de changer d'air pendant huit ou dix jours. Auparavant, a-t-il répondu, il lui restait à prendre quelques décisions d'une haute importance.

« Le professeur Blatschke est ici depuis avant-hier, lui ai-je rappelé. Il attend de pouvoir soigner vos dents. Je lui ai d'ailleurs donné de l'Homoseran récemment, et en ai également prescrit à sa femme, avec un effet très bénéfique sur l'un et l'autre⁹. »

Au sujet de la radio des sinus, il m'a informé qu'il ne pouvait prendre de décision avant cinq heures de l'après-midi.

8 novembre 1944

0 h 30. Le Führer m'a soudain fait appeler. Il a été pris de spasmes brusques dans la région du sternum, avec une importante accumulation de gaz dans l'abdomen.

Il m'a expliqué qu'il devait prendre actuellement les plus grandes décisions de toute sa vie, ce qui entraînait une tension nerveuse croissante¹⁰. *Eukodal-Eupaverin i.v.*

9. Selon l'agenda de Linge, Hitler alla se faire soigner par Blatschke le même jour, à 18 h 45.

10. Hitler venait de fixer, à titre provisoire, le début de la contre-offensive (cruciale) des Ardennes au 1^{er} décembre.

Ne calme d'abord qu'en partie la douleur et les spasmes. Sur sa demande de lui faire une autre piqûre, même si ce n'est qu'une intramusculaire, je me fais rapporter ma sacoche et m'aperçois que je ne lui ai injecté que 0,01 d'Eukodal, au lieu de 0,02 (je m'étais servi de la seringue de 5 cc, et n'avais pas injecté le dernier cinquième, à cause de la présence de sang et de bulles d'air). Après une nouvelle injection de 0,01 Eukodal et d'un peu d'Eupaverin, i.v., la douleur et la crampe cessent aussitôt.

Le Führer me remercie chaleureusement de ce rapide soulagement. Après avoir érupté à plusieurs reprises, ce qui évacue des gaz et l'air qu'il avait avalé, soulagement total. D'excellente humeur, le Führer me répéta combien les récentes intrigues contre moi l'avaient irrité : « Dire que ces imbéciles n'ont même pas pensé au mal que cela m'aurait fait ! Je me serais soudain retrouvé sans médecin, alors qu'ils n'ignorent quand même pas que, depuis huit ans que vous me soignez, vous m'avez à plusieurs reprises sauvé la vie. Quand je repense à mon état de santé *avant* ! Tous les médecins que l'on m'amenait étaient des incapables. Je ne suis pas un ingrat, mon cher docteur. Si nous avons tous deux la chance de survivre à cette guerre, vous verrez comme je vous récompenserai ! »

Lorsque je mentionne de nouveau le caractère inoffensif des pilules carminatives, le Führer commente : « Ces idiots cherchaient un prétexte, voilà tout.

— *Mein Führer*, lui dis-je alors, si un médecin ordinaire vous avait soigné, vous seriez resté si longtemps dans l'incapacité de travailler que le Reich aurait sombré. J'ai constamment été *obligé* d'administrer des traitements à hautes doses, *obligé* d'aller jusqu'à la limite de ce qui est permis, encore que de nombreux collègues me condamneraient pour cela. Mais j'en ai assumé la charge et je continuerai à la porter ; si vous étiez contraint de prendre un long congé dans les circonstances actuelles, l'Allemagne serait perdue.

— Mon cher docteur, j'ai bien de la chance de vous avoir. »

Ce disant, le Führer m'a pris la main et l'a serrée longuement et chaleureusement, en me fixant d'un regard empli de reconnaissance.

« Un dernier point, *mein Führer*. Je vous en prie, suivez à la lettre les prescriptions médicales ; c'est *moi* qui porte en effet l'entière responsabilité des traitements, et je ne peux le faire que si vous vous conformez à mes instructions. Il y a longtemps que vous auriez dû quitter ce bunker pendant quelques semaines. Il faut que vous le fassiez sans tarder. Vous avez absolument besoin de lumière et de grand air, ainsi que d'un changement de climat.

— Dès demain, j'irai m'installer dans le nouveau bunker ; je travaillerai dans la grande pièce donnant sur l'extérieur.

— C'est très bien, mais cela ne remplace absolument pas le changement de climat. Je vous prie instamment de partir d'ici, ne serait-ce que huit ou dix jours, si vous ne pouvez réellement pas vous absenter plus longtemps.

— J'essaierai d'arranger cela pour la semaine prochaine. Auparavant, il me reste à prendre toute une série de décisions de la plus haute importance.

— Par ailleurs, *mein Führer*, je voudrais faire effectuer à Berlin, par le professeur Chaoul, un examen radiologique complet de l'appareil digestif et de la vésicule biliaire. Nous pourrions même en profiter pour prendre un cliché du *cœur et des poumons* ; ainsi, le dossier serait complet. Cela fait des années que je vous demande de faire faire une radio du tube digestif, et mes collègues pourraient me reprocher de l'avoir négligé¹¹. Je ne téléphonerai pas d'avance à Chaoul, mais ferai installer un grand appareil de rayons X au bunker, où les clichés pourront être pris en toute discrétion. Ai-je votre autorisation ?

— Oui, c'est la meilleure solution : ne pas téléphoner, mais tout arranger à Berlin même. »

Il prit ensuite congé très cordialement, en me remerciant et en exprimant de nouveau ses regrets de m'avoir privé d'une partie de mon sommeil.

14 heures. Pouls 78 ; tension 118 ; battements cardiaques réguliers et bien rythmés. Légère résistance en profondeur

11. Le fait est qu'Hasselbach et Brandt soulevèrent tous deux le sujet, lorsqu'ils furent interrogés après la guerre.

dans la partie supérieure de l'abdomen. Sur le côté gauche du cou, ganglion discrètement enflé au niveau de l'amygdale. Le Führer refuse néanmoins de voir von Eicken demain (et de se faire radiographier aujourd'hui), sous prétexte que cela ne sert de toute façon à rien. Ce qui le soulage le plus, c'est la Neo-Pyocyanase que je lui ai prescrite ; il me demande de veiller à ce qu'il en ait toujours en réserve.

Comme il y a un courant d'air continuuel dans le bunker, je lui avais déjà demandé hier soir de s'enrouler un châle en laine autour du cou, d'autant plus qu'il a tendance à transpirer (légèrement, mais constamment). Il m'explique toutefois qu'il ne le supporte pas.

Je lui ai ensuite montré la lettre d'Hoffmann¹², ainsi qu'une photocopie de l'analyse de selles. Comme cette dernière ne permettait pas de voir clairement les noms de l'hôpital, du laboratoire ni ceux des médecins, le Führer a appelé le *Kriminalkommissar* Högl¹³, en lui demandant de déterminer depuis quand et où Hoffmann était hospitalisé, par qui il était soigné, quels étaient les traitements, et le résultat des analyses, etc. Le Führer doute que Hoffmann soit vraiment hospitalisé, et que le médecin, sans doute le frère de Eriners [? ?], le soigne réellement ; il n'y a en effet pas de lettre d'accompagnement.

9 novembre 1944

5 h 30 (matin). Abdomen enflé et douloureux (un peu à droite du sternum). Origine : une décision qui sera lourde de conséquences et qui constitue actuellement (depuis

12. Heinrich Hoffmann, dont il a été déjà souvent question. Né en 1885, mort en décembre 1957. Photographe personnel d'Hitler depuis les années vingt, il avait le lucratif monopole de la publication des photographies officielles du Parti nazi, dont il était membre depuis 1924 (sa carte portait le numéro 59). Hoffmann faillit être victime d'une intrigue de Bormann, qui avait fait circuler une rumeur selon laquelle il était atteint d'une maladie contagieuse, sachant que cela lui interdirait l'accès du QG d'Hitler. Hoffmann put rapidement prouver qu'il était en bonne santé ; comme de coutume, Bormann s'en tira sans même un blâme.

13. Chef de la garde personnelle d'Hitler.

quelques jours : voir première crise) un énorme fardeau, lequel ne s'allégèra pas avant plusieurs semaines. *Eukodal et Eupaverin i.v.* ; comme toujours, cessation immédiate de la douleur et du spasme.

Le Führer est installé dans le nouveau bunker (il a déménagé l'après-midi du 8). Sa chambre et son bureau sont plus grands : 23 mètres cubes de plus que dans l'ancien bunker, et sont exempts de courants d'air. Le matin, il travaille dans une pièce assez vaste donnant sur l'extérieur, avec *grandes fenêtres* et vue sur la prairie et la forêt.

Le Führer m'a raconté que, en quittant le Berghof, avant le 20 juillet ¹⁴, il avait eu la prémonition d'un grave danger.

Il l'avait d'ailleurs confié à E [Eva Braun] au moment de prendre congé, ainsi qu'à d'autres personnes ¹⁵, et avait pris les dispositions appropriées.

Après les injections, encore quatre *pilules Boxberger* et plus tard, de l'eau de Karlsbad Mühlbrunnen.

14 heures. ---. Cœur normal (sauf accentuation 2^e bruit). L'abdomen reste un peu résistant en profondeur, dans la région du foie. *Glucose i.v.* ; *Homoseran i.m.* Demande que je lui fasse porter du *Sympathol* : c'est le médicament pour le cœur qui lui fait le plus de bien. Le contenu du second flacon de Neo-Pyocyanase mousse, lorsqu'on l'agite, et serait d'ailleurs moins efficace (peut-être parce qu'il n'a pas été conservé au froid). Schaub a immédiatement reçu l'ordre de me procurer un réfrigérateur, et je dois toujours en avoir plusieurs flacons d'avance.

Le Führer consent enfin, à contrecœur, à une radiographie du système digestif ainsi que du cœur et des poumons, à l'occasion d'un éventuel séjour à Berlin. Il est par contre réticent pour ce qui concerne un examen du contenu de l'estomac, qui pourrait être pratiqué en même temps. Ai demandé si M^{me} [Ruth] Krause pouvait venir lui faire une nouvelle prise de sang, pour vérifier la vitesse de sédimentation, la formule sanguine, etc.

14. Hitler partit du Berghof le 14 juillet 1944.

15. Hitler avait fait part de ces sinistres présages à l'épouse du colonel Nikolaus von Below et à celle du Dr Karl Brandt, le soir du 13 juillet (communication de Mme Maria von Below à l'auteur).

Le 10 novembre, Morell reçut les résultats d'une analyse d'urine, qui donnait des valeurs positives pour l'urobiline et la bilirubine, ce qu'il attribua à un blocage passager du foie et de la vésicule.

10 novembre 1944

Le Führer ne m'a pas fait appeler. Il serait légèrement enrôlé.

11 novembre 1944

La nuit dernière, son « thé » se serait prolongé jusqu'à quatre heures et demie du matin.

15 h 30 à 17 h. A dormi profondément et longtemps (jusqu'à 15 h 15, après prise de 1 Phanodorm). A excellente mine et se sent très bien. Le tremblement aurait disparu (sans doute grâce à l'Homoseran, tandis que le nouveau lot de Vitamultin forte serait moins efficace que le précédent). *Glucose i.v.* (ai dû m'y reprendre à deux reprises : ma main n'est pas très sûre, car je viens d'apprendre que mon frère est mort). Ensuite, *Homoseran, Vitamultin-Calcium et Progynon fort i.m.*

Lorsque je le mis au courant du décès de mon frère, le Führer a paru très inquiet à l'idée que j'allais me rendre dans l'ouest du pays. Je suggérai l'avion (impossible, déclara-t-il ; il y avait toujours des hordes de chasseurs ennemis). La voiture alors ? Non, je ne supporterais sûrement pas le long voyage par la route (j'eus beau lui assurer le contraire). Le chemin de fer ? On ne pouvait pas se fier aux trains : les horaires étaient chaotiques à cause des bombardements. Non, il allait parler de tout cela à certains messieurs.

Il m'a demandé de faire venir immédiatement le Dr Weber, pour les injections. J'ai proposé de faire appel au Dr Stumpfegger, mais il craint que celui-ci ne fasse mal les piqûres — ce dont je me suis permis de douter, car Stumpfegger est chirurgien...

Après ces crises, son abdomen reste néanmoins souple, sans résistance en profondeur, ce qui permet de supposer

qu'elles sont d'ordre purement spasmodique. Un contrôle radio reste néanmoins indispensable.

Adolf Morell, frère de Theo, était décédé à l'âge de 61 ans, d'une embolie cérébrale. Morell avait appris la nouvelle le matin du 11 octobre ; le soir même, il partait pour Berlin. Le lendemain, donc le 12, le Dr Weber arrivait à la Wolfsschanze. Mais Hitler ne fit appel à lui que le 13. Les notes de Weber, en partie reprises par Morell, nous renseignent sur les jours suivants ¹⁶ :

13 novembre 1944 (Weber)

A cause de spasmes... 5 h 30 : Eukodal et Eupaverin i.v.
9 h 30 : 0,01 Eukodal et 0,03 Eupaverin i.v.

14 h 45 : Glycovarin 20 p. 100 i.v. et 10 cc Homoseran i.m.

22 h 30 : un suppositoire de Dolantin.

Résultats auscultation du 13/11 : un peu de météorisme. Région de la vésicule biliaire légèrement sensible à la pression, de même qu'à un travers de doigt au-dessous du cartilage xiphoïdien. Cœur : pas de symptômes cliniques. Absence de tumeurs palpables.

14 novembre 1944 (Weber)

13 h : Vitamultin et Glyconorm i.m. Région de la vésicule légèrement sensible. Analyse d'urines : urobiline positive, rien d'autre à signaler ; sédimentation également normale. Abdomen souple.

15 novembre 1944 (Weber)

Abdomen, rien à signaler.

Glycovarin 20 p. 100 i.v. ; 10 cc Homoseran i.m.

16. Selon l'agenda de Hans Linge, le Dr Weber visita Hitler comme suit : le 13 nov., à 15 h 45 et 18 h ; le 14 nov., à 01 h 45 et 13 h ; le 15 nov., à 0 h 25, 02 h 10, 13 h 15 et 23 h 45.

Analyse d'urines : albumine Ø, sucre Ø, Urobilinogène (+),
sédimentation : normale.

(QG du Führer, le 16 nov. 1944, [signé :] Dr Weber).

Entre-temps, Morell avait gagné sa ville natale de Trais-Münzenberg, où il arriva le 13 à midi. Il rendit hommage à la dépouille mortelle de son frère, rencontra son jeune neveu Karlheinz et passa la nuit à Schloss Camberg, dans le massif du Taunus. L'enterrement eut lieu le lendemain.

Morell note : « A midi, ai appris, par le *Kriminaldirektor* Schmidt, la mort du professeur Becher. Nous avions publié des ouvrages ensemble ; mais je le regrette surtout parce que je comptais sur lui pour me remplacer ici. B. était végétarien, ne fumait pas et ne buvait pas d'alcool ; c'était un grand savant, surtout en matière de système digestif et de flore bactérienne (a écrit sur ces sujets). »

Citant manifestement Weber, il ajoute : « Le Führer indique que, pour la première fois, sa crise a été accompagnée de violents vomissements (mais sans trace de sang). »

Le 15 à midi, Morell était de retour à Berlin : au cours d'une réunion de famille à Schwanenwerder, sa femme Hanni chanta, précise-t-il. A 18 h, il prit le train pour la Wolfsschanze, où il retrouva le cours de ses activités habituelles.

16 novembre 1944

Dans la matinée, arrivée à la gare de Görlitz. A midi, de retour au QG.

J'apprends que mon absence a été assez mal prise, surtout par ces messieurs de l'armée. Le Führer l'avait pourtant autorisée, et, comme rien n'indiquait une crise imminente, je suis allé à l'enterrement, d'autant plus que ni ma sœur ni ma femme ne pouvaient y assister ; mon jeune neveu de quatorze ans se serait retrouvé seul devant la tombe.

15 h 30. Chez le Führer. Patient désagréable ; ne s'est même pas enquis de mon voyage. Lorsque je lui ai suggéré une fois de plus de se rendre à Berlin pour les radios, il est

devenu *très* irascible (depuis huit ans que je le soigne, je ne l'avais encore jamais vu dans une telle colère).

[Selon d'autres notes prises par Morell le même jour, Hitler aurait dit qu'il n'était plus un gamin et savait ce qu'il avait à faire. Il trouva le Führer très pâle, les traits tirés, le dos affaissé. Le pouls et la tension étaient cependant normaux.]

Voix rauque. Accepte enfin de se faire examiner par von Eicken. *Glucose i.v.*; *Vitamultin forte*, *Glyconorm*, *Tonophosphan i.m.* Pas d'Homoseran (série de 5 injections terminée). ---.

17 novembre 1944

15 h 30, chez le Führer avec von Eicken (examen des amygdales, du pharynx, du larynx et des sinus)¹⁷. *Glucose et Cantan i.v.* Le Führer s'est longuement entretenu avec von Eicken, notamment de l'intrigue de Brandt¹⁸ et de Hasselbach contre moi.

Le thé du Führer a duré jusqu'à 4 h 15 du matin.

Dans ses autres notes, Morell signale qu'Hitler était ce jour-là « plein de vie ». Morell lui-même alla dîner chez le maréchal Keitel — où Hitler le fit appeler à 1 h 30. Ce soir-là, Morell commença à administrer à son patient du Gallestol, une à deux fois par jour.

18 novembre 1944

17 h. Von Eicken (qui a passé la nuit ici), Stumpfegger et moi-même, nous sommes allés avec le Führer à l'hôpital Karlshof. Radio : voile sur le sinus maxillaire gauche.

17. Von Eicken prit les notes suivantes : « 16-18 nov., *Wolfsschanze* : Impossible de voir la partie antérieure des cordes vocales. Commandé spatule de Reichert à Berlin (par porteur spécial). 18 nov. : Enrouement accru. Radio : sinus maxillaire gauche nettement voilé. Petit polype sur la corde vocale gauche. »

18. Linge note que Brandt rendit visite au Führer le lendemain, à 19 h 25.

De retour au bunker, von Eicken examina de nouveau le patient (amygdales : petit foyer infectieux à droite). Irrigation du sinus maxillaire gauche. Examen du larynx : *petit polype* (environ 2 mm) sur la corde vocale droite.

Le Führer ne veut pas d'injections fortifiantes aujourd'hui : il vaut mieux que je rentre me reposer (j'ai pâli à plusieurs reprises : grande fatigue, troubles rénaux et cœur!).

19 novembre 1944 (dimanche)

(Thé jusqu'à 4 h du matin, conversation animée.)

15 heures. Le Führer a bien meilleure mine qu'hier et se sent en parfaite forme. Enroué. Pouls 72 ; cœur, rien à signaler, bruits atténués. Ne veut pas d'injection pour le moment. Avons évoqués pilules carminatives et strychnine.

20 novembre 1944

Thé jusqu'à quatre heures du matin. A bien parlé, et également bien mangé. S'est fait réveiller à 11 h.

Le même jour, Morell note sur une fiche : « 12 h 35, 20 cc glucose et Testoviron, Vitamultin forte, foie, Glyconorm. » Puis : « *Départ pour Berlin.* »

A contrecœur, Hitler avait fini par accepter de quitter la Wolfsschanze et la Prusse-Orientale pour Berlin, où il devait se faire retirer son polype, opération très mineure¹⁹. Il avait peur, pourtant : il risquait de rester aphone pendant des semaines, sinon des mois, et il n'était pas exclu que cette petite tumeur fût maligne.

Dans l'immédiat, la crainte de perdre la voix le tracassait davantage que le risque du cancer. Sa voix était, après tout, son principal atout. Le sténographe Ewald Reynitz se souvient : « Le plus frappant... était qu'Hitler dominait tout son entourage... simplement en parlant, parlant, encore et toujours. Cela ne

19. On se rappelle (voir Introduction) qu'Hitler s'était fait ôter déjà un polype analogue, par le même chirurgien, en 1935.

méritait jamais le nom de conversation, ce n'était qu'une inlassable succession de monologues... Parfois, Gôring commençait à le contredire ; mais ses arguments étaient habituellement d'une telle pauvreté qu'Hitler se contentait de les balayer du geste. Jodl était le seul qui élevât réellement la voix. »

De son côté, le collègue de Reynitz, Thôt, note dans son journal secret : « Le Führer quitta la Wolfsschanze dans l'après-midi et arriva en gare de Berlin-Grünwald le 21 novembre, à cinq heures et demie du matin. Nous avons dû jurer le secret ! » Les secrétaires qui accompagnaient Hitler dans le train n'avaient jamais vu Hitler aussi déprimé : « Sa voix n'était guère plus qu'un murmure, écrit M^{me} Junge. Il ne levait pas le nez de dessus son assiette, ou bien regardait fixement la nappe blanche. » L'Armée Rouge déferlait sur la Prusse-Orientale, chassant les colonnes de réfugiés vers l'ouest. Et voilà que le Führer prenait lui aussi le chemin de l'ouest ! Il fallait bien pourtant enlever ce minuscule polype. Malgré sa confiance en von Eicken, Hitler ne pouvait réprimer son inquiétude : « Il a une lourde responsabilité, confia-t-il à ses secrétaires. Mais il est le seul à pouvoir le faire. Je risque d'y laisser ma voix, après tout ! »

21 novembre 1944

Berlin. 18 heures. V. Eicken, assisté de sœur Maria, a irrigué le sinus maxillaire gauche : épaisses sécrétions purulentes. Soigné nez et amygdales²⁰.

Pour résumer, l'on peut dire que, en règle générale, de lourdes responsabilités, de graves soucis et de même une vive irritation entraînent aussitôt du météorisme et une importante accumulation de gaz dans l'abdomen. Ces derniers temps, fréquente douleur à la pression dans les régions de la vésicule biliaire, de la partie supérieure du foie et, en profondeur, au-dessous des côtes à gauche, jusqu'à la *flexura lienalis*. Les spasmes passés, tout redevient souple.

20. Ce 21 novembre, von Eicken lui-même note : « Sinus maxillaire gauche, sécrétions. » Le même jour, il informe Morell : « L'intervention pourrait, au besoin, être pratiquée aujourd'hui même, à condition que le dernier repas ait été pris au moins quatre heures auparavant. Une demi-heure avant l'intervention, 0,01 g morphine (1 cg en sous-cutanée). Von Eicken. »

Suite aux soucis colossaux qui se sont succédé depuis le 20 juillet, les crises ont été fréquentes (voir mes injections d'Eukodal-Eupaverin).

22 novembre 1944

11 h 30. Le Führer se sent bien ; l'abdomen n'est plus gonflé. Morphine 0,01 et atropine 0,001 sous-cutanée.

12 h 30. *Excision du polype* par von Eicken ; le Dr Stumpfegger passait les instruments, assisté de sœur Maria. Le polype était de la taille d'une lentille.

Patient au lit dans le bunker²¹. En m'y rendant, ai rencontré M^{lle} E. [Eva Braun]. Pouls 66, bien frappé.

21 heures. Appelé pendant que je dînais : le Führer désire me voir immédiatement. Il me demande s'il a le droit de manger un velouté d'avoine. Affirmatif.

22 heures. Venir immédiatement : sa salive est teintée de sang. Von Eicken prescrit 10 cc de Sangostop et 20 gouttes de codéine... sœur Maria s'en est chargée. L'hémorragie, minuscule, est dénuée de signification.

Ai au total vu le Führer quatre fois au cours de la soirée. 2 Optalidon pour l'aider à dormir. De nouveau rencontré E. en partant. A midi (en station verticale) et le soir, tension 120. Examen de l'abdomen (patient alité) : souple partout, aucune sensibilité.

23 novembre 1944

Führer demande ce qu'il a le droit de manger. Consulté von Eicken : peut prendre de tout, sans restriction. Lors de ma visite (à midi), dit qu'il se sent très bien. Pouls 72 ; tension 121 ; abdomen souple, sans sensibilité à la pression.

Discuté du professeur Chaoul et des radios : ai de nouveau insisté sur leur nécessité. Le professeur Blatschke a

21. Linge note qu'Hitler resta « en privé » de 13 h à 20 h 35, heure à laquelle Morell fut appelé. Von Eicken résuma ainsi l'opération redoutée : « 22 novembre : après un centigramme de morphine, excision du polype à l'aide d'une spatule de Reichert (à la chancellerie du Reich). »

commencé à soigner une cavité dentaire. Entre-temps (13 h 35), von Eicken est arrivé : très satisfait. Le Dr Stumpfegger était également présent. Le Führer se sent bien et ne ressent aucune douleur ; dans la soirée, il est monté voir les secrétaires ; a bien mangé.

Plus tard encore, ai demandé si ma présence était souhaitée, mais n'ai pas été appelé.

24 novembre 1944

13 h 30. ---. N'a dormi que deux heures. J'estimais les injections inutiles, mais le Führer les réclame pour retrouver rapidement ses forces. *20 cc glucose 20 p. 100 i.v. ; Glycorm et foie i.m.*

18 heures. Von Eicken²² : seconde irrigation du sinus maxillaire, nettoyage des amygdales et cautérisation au nitrate d'argent à 5 p. 100.

L'après-midi, le Führer a fait une courte promenade dans les jardins de la chancellerie. A bien mangé.

25 novembre 1944

Le Führer a très bon appétit, se sent bien ; promenade d'une heure dans les jardins. A fait savoir qu'il n'aurait pas besoin de moi aujourd'hui.

Une analyse de sang, effectuée le 24 novembre par Ruth Krause (assistante technico-médicale de Morell), révéla une anomalie. Le dosage du glucose (test de Seiffert) donna une valeur de 80 mg p. 100 (normale : 90 à 120) et, surtout, la vitesse de sédimentation (méthode de Westergreen) était fortement accrue : 33 mm/heure pour une valeur normale de 10 mm maximum.

Morell spécula sombrement sur ce résultat, se sentant peut-être responsable, et griffonna le commentaire suivant : « Remarque. Le 9.11.44, fin d'une série de 5 injections d'Homoseran », ainsi que, à titre de comparaison : « Le 11.5.44, la vitesse de sédimentation était de 2,5 mm, valeur moyenne. » Le 26 novembre, il fit

22. Von Eicken note succinctement : « Sinus maxillaire gauche : négatif. »

analyser les selles du Führer : recherche de sang ; digestion des graisses et des amidons. Il demanda également un examen chimique et microscopique des urines, avec, notamment, dosage de la bilirubine et des diastases. Les résultats se révélèrent parfaitement normaux.

26 novembre 1944 (dimanche)

12 h 30. Ai fait venir M^{me} Krause, ancienne assistante technique de mon cabinet, pour pratiquer certains actes médicaux sur le Führer. [Fiche : « M^{me} Krause et moi-même avons effectué des prises de sang. »]

13 h 15. Avons prélevé du sang en vue de : numération globulaire, sucre, vitesse de sédimentation et taux d'hémoglobine. J'ai ensuite fait d'autres prélèvements (30 cc et 15 cc) à l'aide de la seringue de 5 cc pour les évaluations suivantes : calcium, diastases, bilirubine, sels biliaires, cholestérol. Egalement : prélèvement d'urine et de selles, à envoyer à l'Institut Schmidt-Burbach (graisses et sang). ***

Le Führer a dirigé la conférence de guerre jusqu'à ce matin, cinq heures.

18 h. Von Eicken a appelé : l'examen histologique du polype par le prof. Rössle est très satisfaisant²³.

19 h. Le prof. von Eicken a ôté deux points de pus à chacune des amygdales²⁴. Il attribue la très forte augmentation de la vitesse de sédimentation à l'inflammation des

23. Le 25 novembre, le professeur Rössle (de l'Institut de Pathologie de l'université de Berlin) avait écrit à Von Eicken : « La pièce opératoire que vous m'avez personnellement apportée le 22 nov., après excision du larynx, est un nodule de la taille d'un grain de millet, à surface presque lisse... Après préparation habituelle, une série de lamelles a été confectionnée... *Diagnostic* : Présente l'aspect typique d'un "nodule du chanteur" à un stade précoce. *Verdict* : il ne s'agit en aucune façon d'une vraie tumeur, mais d'un décollement de la surface de la muqueuse épaissie, consécutif à un ébranlement mécanique et à une inflammation de la corde vocale. »

24. Von Eicken note : « 26 nov. Corde vocale droite presque cicatrisée ; nettoyé amygdales ; appliqué nitrate d'argent (pharynx et fosses nasales). Communiqué le diagnostic de Rössle. »

amygdales. [Fiche : « Vitesse de sédimentation : 33 ; inflammation des sinus maxillaires, des amygdales et de la trachée. »] Cautérisation des fosses nasales au nitrate d'argent à 5 p. 100. Diagnostic : stade précoce de la formation d'un « nodule du chanteur ». Verdict : n'est en aucun cas vraie tumeur. ---. (Le Dr Stumpfegger a assisté au traitement du Führer par von Eicken.)

27 novembre 1944

12 h 30. Le Führer aurait *très* bien mangé hier. N'a dormi que deux heures (sommeil gêné par bruits : claquements de portes, vacarme dans les cuisines, avions, etc.). Dorénavant, des sentinelles feront respecter le silence nocturne.

Suite au travail et à la longue veille, légère conjonctivite. Comme des tâches fatigantes l'attendent, le Führer désire des injections. 20 cc glucose 20 p. 100 ; Vitamultin forte et foie. Palpation de l'abdomen en posture verticale : souple. Déclare n'avoir aucun sujet de plainte (ce qu'il attribue au Gallestol). Sa voix, claire et nette, porte loin.

15 h 30. Reçu résultats analyse de l'Institut Schmidt-Burbach. [Fiche : « ... Inst. Schmidt-Burbach, résultats analyse : diastases sanguines 16 U ; urines : idem ; azote résiduel 22 mg p. 100 ; cholestérol 182 mg p. 100 (la valeur normale étant de 160-180) ; calcium 9,7 mg p. 100 ; bilirubine négatif (directe) et moins de 0,3 mg p. 100 (indirecte) ». Autrement dit, tout est normal ! »]

28 novembre 1944

14 heures. Le Führer a fait une heure de bonne marche en compagnie du général Bodenschatz. Voix bonne et précise. Excellent appétit. ---. Lui ai communiqué les résultats de l'Institut Schmidt-Burbach (tout est normal). Pàs de soins. Ai discuté avec le *Reichsleiter* Bormann et, dans la soirée, avec Rattenhuber.

29 novembre 1944

N'est allé dormir qu'à six heures du matin. En début

d'après-midi, promenade de trois quarts d'heure. Très bon appétit.

19 heures : soins par von Eicken (irrigation du sinus maxillaire, nettoyage amygdales et cautérisation nitr. arg.). Quelques sécrétions. Pas d'injection aujourd'hui.

30 novembre 1944

13 h 30. Ai demandé si je devais venir. Réponse négative. Pas de soins.

1^{er} décembre 1944

Le Führer s'est couché à 4 h 30 du matin; réveil à 11 heures. Aurait eu *énormément* d'appétit hier; a fait une promenade d'une heure. Son entourage l'a trouvé plein d'énergie.

13 heures, visite au Führer. 20 cc solution glucose i.v.; Vitamultin forte et foie i.m. Exprime le désir de recevoir de nouveau de l'Homoseran, qui aurait fait disparaître les tremblements. Je l'administre toujours par série de 5 injections, suivies d'une pause.

Il a eu des crises (spasmes) consécutives à des émotions particulièrement violentes lors des occasions suivantes : le procès de 1924 (où il risquait sa tête); en 1929, l'échéance du prêt (pour le *Völkischer Beobachter* et le *Eher Verlag*); la crise de 1935-36 due au manque de confiance en l'armée²⁵. A cela, vient s'ajouter le déséquilibre de la flore intestinale, sans doute causé par les spasmes eux-mêmes. Autre grave crise en 1943, avant son entrevue avec le Duce à Feltre, alors qu'il se doutait (ou était averti) de la trahison imminente de l'armée italienne. Et enfin, en 1944, après l'attentat à la bombe.

2 décembre 1944

Führer en conférence jusqu'à 5 h 30 ce matin. Réveil à

25. En 1935, une grave discorde couvait entre le Parti, les SS et la Wehrmacht. Au printemps 1936, le commandement militaire avait, dans l'optique d'Hitler, eu peur de son projet de remilitarisation de la Rhénanie.

midi. Se sent bien, empli d'énergie. A pris l'habitude de faire une promenade quotidienne d'une heure. Pas de traitement.

Morell savait que les semaines à venir réservaient de dures épreuves à son chef. Si Hitler succombait à une crise cardiaque au beau milieu de sa contre-offensive occidentale désespérée, cela pouvait coûter la victoire finale sur laquelle il comptait encore.

Le 2 décembre 1944, Morell adressa une lettre exprimant ses préoccupations au professeur Weber, cardiologue, et l'envoya par porteur spécial à Bad Nauheim. Nous la citons longuement, car elle éclaire les méthodes thérapeutiques et les intentions de Morell :

« Je vous ai, à plusieurs reprises, soumis les électrocardiogrammes d'un collaborateur des Affaires étrangères (...) en vous demandant votre opinion autorisée. Vous aviez posé un diagnostic de *sclérose coronaire*. Le patient n'a malheureusement jamais pu ralentir son rythme de travail, et doit constamment faire face à de lourdes responsabilités, auxquelles viennent s'ajouter de graves soucis. Depuis des années, il ne se couche jamais avant quatre ou cinq heures du matin, ses conférences et autres travaux ne se terminant jamais avant cette heure. Il a perdu l'habitude de se promener et en est venu à ne sortir au grand air qu'un quart d'heure par jour, passant tout son temps dans des bunkers, à la lumière artificielle !

« J'ai néanmoins réussi à éviter une évolution trop rapide de la sclérose coronaire, en injectant de grandes quantités de glucose à 20 p. 100 — par intraveineuse de 10 cc, quotidiennement, pendant des mois —, en y ajoutant de temps à autre de l'iode (sous forme de Septojod). Pour le fortifier, je lui ai fréquemment administré de la *Vitamultin-Calcium* (contenant des vitamines C, B₁, de l'amide nicotinique, du calcium, etc.), du *Glyconorm* (extraits de myocarde, cortico-surrénale, foie et pancréas) ainsi que de l'extrait de *foie*. Le patient suit un régime végétarien, sans nicotine ni alcool, avec ration hydrique limitée. Il n'a pas été possible de lui donner de l'Iode-Calcium-Diuretin, son estomac hypersensible réagissant par des spasmes violents.

« Jusqu'à présent, poursuit Morell, il n'y a pas eu de symptômes angineux. Je vous serais très reconnaissant de bien vouloir me donner votre opinion, ainsi que d'éventuelles suggestions concernant le traitement, si vous estimez souhaitable de

le modifier. J'ai également recommandé des massages, mais le patient a refusé.»

Morell joignit à sa lettre quelques-uns de ses propres électrocardiogrammes. Son cœur l'inquiétait : depuis 1941, les symptômes coronariens devenaient de plus en plus marqués. Il expliqua à Weber qu'il avait eu sa première crise d'angine de poitrine deux ans auparavant, à la suite d'un pénible voyage en avion. Les 28 juillet et 9 octobre 1944, il s'était fait des électrocardiogrammes qui semblaient indiquer une certaine amélioration. Depuis plusieurs semaines, il prenait du Cardiazol et de l'Iode-Calcium-Diuretin.

« Le complexe QRS s'élargit progressivement, explique-t-il. A cause de mes constantes responsabilités et d'intrigues détestables dont j'ai été l'objet, je suis constamment un peu déprimé. Je transpire la nuit et m'essouffle facilement. L'œdème des jambes ayant tendance à augmenter, je me fais masser une ou deux fois par semaine. L'altitude (entre 800 et 1 200 mètres) ne me convient pas du tout, ni davantage l'air pauvre en oxygène. J'ai déjà dû à plusieurs reprises faire une série d'injections de Glucadenose. Après, mon état s'améliore ; mais le poids de mes responsabilités ne cessant de s'accroître, il est manifeste que cette amélioration ne sera pas durable. Pour diverses raisons, je ne peux malheureusement pas prendre de congé... »

Le 4 décembre Weber rédigea sa réponse, qu'il confia au même porteur : « Je réponds à votre courtoise lettre tandis que des hordes d'avions ennemis passent au-dessus de nous... » Pour ce qui concernait Morell lui-même, il ne pouvait guère faire de suggestions utiles : « Je conçois parfaitement que votre mode de vie actuel soit mauvais pour vos artères coronaires. Mais nous espérons tous que la situation s'améliorera dans un avenir pas trop éloigné, ce qui aurait certainement un effet bénéfique sur votre santé. Permettez-moi de vous conseiller d'adopter une attitude plus philosophique à l'égard des intrigues mesquines auxquelles un homme dans votre position est inévitablement exposé. » Il suggérait ensuite à Morell de prendre un jour de congé par semaine, de continuer l'Iode-Calcium-Diuretin et d'éviter tout effort musculaire violent.

Au vu des électrocardiogrammes du Patient « A », datés d'août 1941, de mai 1943 et de septembre 1944, Weber ne put que réitérer son diagnostic précédent : « Il existe des symptômes lentement évolutifs d'insuffisance coronaire gauche, et sans doute aussi de retard d'excitation ventriculaire gauche. » Ses recommandations pour Hitler étaient en gros les mêmes que pour Morell : essayer de prendre de temps à autre une journée

entière de repos total, manger peu salé, et aussi, veiller à ce que le régime végétarien n'entraînât pas un manque d'albumine... « Si le patient ne tolère pas l'Iode-Calcium-Diuretin, essayez le Deriphyllin, un à deux comprimés par jour. Bien entendu, aucun médicament ne peut compenser les conséquences d'un mode de vie anti-hygiénique — que voulez-vous, c'est le tribut que nous payons à la guerre! »

3 décembre 1944 (dimanche)

Ai été appelé à 14 h : 10 cc glucose 20 p. 100 i.v. ; 10 cc Homoseran i.m. Se sent bien. Au dîner, a mangé de la soupe de pois (avec 2 Luizym et 2 Glyconorm) : bien toléré.

4 décembre 1944

Le Führer s'est levé à 11 heures. Est en bonne forme. Les Hongrois sont arrivés²⁶. Pas de traitement.

5 décembre 1944

Le patient a travaillé jusqu'à 7 h du matin. A 11 h, alerte aérienne.

Visité patient à 13 h : Homoseran i.m. Reçu par porteur l'opinion du professeur Weber, de Bad Nauheim, sur les ECG. Il conseille un comp. de Deriphyllin deux fois par jour ; un régime peu salé ; de temps en temps une journée de repos complet ; une nourriture pas trop pauvre en albumine, ainsi que des pesées périodiques afin de faire un bilan hydrique.

6 décembre 1944

Vu le Führer à 12 h 30. Sa vitesse de sédimentation est

26. Le Premier hongrois Ferenc Szalasi fut reçu par Hitler, qui le « convainquit » de la nécessité de défendre Budapest contre l'avance soviétique.

maintenant de 38 mm/heure²⁷. *Inj. 20 cc glucose 20 p. 100 i. v.*

M'a demandé d'appeler le prof. Löhlein pour examen de l'oeil gauche. Dit qu'il ne lui semble pas nécessaire de faire appel à Chaoul pour le moment. Comme je le contredis, le Führer précise qu'il ne ressent actuellement aucun trouble et a bon appétit : un examen radiologique serait donc superflu.

Téléphoné à Löhlein : le professeur est absent jusqu'à la fin de la semaine. Le Führer a déclaré que sa maladie était la conséquence de « *onze années de colère contre les généraux du 20 juillet* » [sic].

Dans la soirée, ai téléphoné au Dr Mülli pour le charger de déterminer, à l'aide de tests sur des animaux, si des injections d'Homoseran sont susceptibles d'accélérer la vitesse de sédimentation ; l'Homoseran est fabriqué en effet à partir de placenta et la gestation accélère la sédimentation. Fin mai 1943, la vitesse de sédimentation du patient était descendue à 2,5 mm.

Avant la rencontre avec le Duce, à Feltre, vers le 20 juillet 1943, une très forte crise avait débuté à la Wolfsschanze et avait continué le lendemain au Berghof. La crise suivante fut la pire de toutes (après un violent affrontement avec la Luftwaffe), le 28 sept. 1944, je crois ; elle avait été précédée, depuis le 20 juil., de fréquents accès de tremblements.

7 décembre 1944

Pas de traitement.

8 décembre 1944

6 h 15 : Arndt est venu me chercher. Hier, à midi, le Führer a mangé une salade de mâche qu'il a parfaitement

27. Une note sur papier à en-tête précise : « 6 déc. 1944 ; vitesse de sédimentation : après une heure, 38 ; deux heures, 71 ; 24 heures, 116. La veille, lui avais injecté de l'Homoseran (à base de placenta). Eventuellement vérifier action sur la vitesse de sédimentation par tests sur animaux. »

digérée. Au dîner, il a pris de la salade de laitue et a tout de suite remarqué que cela ne lui convenait pas : trois heures après, douleurs à l'endroit habituel (partie supérieure droite de l'abdomen) ; trois autres heures plus tard (à 6 h du matin), elles devinrent si violentes qu'il me réclama.

Hier après-midi, a eu une vive contrariété (situation militaire et aérienne : un général n'aurait pas suivi ses ordres).

Constatations : région de la vésicule, résistante et douloureuse à la pression (moins toutefois que par le passé). Le spasme se situe plus à gauche et s'étend vers le foie ; il serait déjà moins fort. Région du pylore, souple et sans sensibilité. *Eukodal-Eupaverin i.v.* Le spasme cesse progressivement.

Dit qu'il connaît actuellement les pires tracasseries de sa vie. Des événements imminents et les raids aériens qui terrorisent constamment les villes allemandes lui mettent les nerfs à rude épreuve. La moindre contrariété supplémentaire suffit donc à déclencher les spasmes. Il sait qu'il n'a rien aux intestins, car il n'y a jamais de sang dans ses selles ni quand il vomit. Ces temps-ci, il va à la selle une fois par jour ; la coloration et la consistance seraient parfaitement normales.

Suis reparti à 7 h 15 après m'être assuré que l'injection était efficace. Le Führer me recommanda de monter les escaliers très lentement pour ne pas me fatiguer le cœur.

Auparavant, nous avions parlé de son manque de sommeil, car il travaille généralement jusqu'à 7 heures du matin. Ai émis l'opinion qu'un changement de rythme était vital, mais il répond que c'est impossible pour le moment.

19 heures. Selon lui, tout va bien : la crise est passée. ---. La jambe gauche a cessé de trembler ; mais le bras et la main gauches ont pris le relais. Tension 136 ; abdomen souple ; région de la vésicule un peu résistante en profondeur et légèrement douloureuse à la pression.

Je lui ai annoncé que le Dr Stumpfegger attendait dans l'entrée, pour s'enquérir de son état : pouvait-il être admis à constater par lui-même combien l'abdomen était souple et que tout allait bien ? Le Führer a estimé que je suffisais : il ne voulait pas que d'autres s'en mêlent. Je lui ai fait

observer qu'il m'eût été agréable qu'un second médecin confirmât mon diagnostic.

Pour mes dossiers, je demandai ensuite au Führer quels médicaments il prenait par voie orale, ces temps-ci : de 2 à 3 fois par jour une cuillerée à soupe de Gallestol (aujourd'hui, deux fois seulement); avant-hier, craignant un rhume, du Chinneurin; hier, deux fois 10 gouttes de Cardiazol. Il avait mangé du potage de flocons d'avoine (il pouvait sans crainte en prendre deux fois par jour, précisai-je). Il faisait aussi, suivant mes conseils, une application de chaleur toutes les heures (coussin chauffant).

Je lui ai demandé si je pouvais revenir dans la soirée. Réponse : « Si j'ai des ennuis, je vous appellerai, sinon, inutile.

— Le Dr Stumpfegger peut-il entrer un instant ?

— Oui.

— Désirez-vous que je reste ?

— Non, je voudrais lui parler seul à seul, pour une fois. »

Là-dessus, je pris congé.

Remarque : au cours de la nuit du 7 au 8 décembre, le baromètre a brusquement baissé, à la suite de quoi j'ai souffert du cœur pendant une heure et demie, au point que je dus longtemps faire les cent pas dans ma chambre. Les conditions atmosphériques jouent certainement un rôle dans les ennuis de santé du Führer.

9 décembre 1944

11 heures. Le Führer a dormi en tout *onze* heures (5 plus 6). Se sent remarquablement bien et a très bonne mine. M'indique que son abdomen est entièrement souple, ce que l'examen confirme. Lorsque j'arrive à la région de la vésicule, il me dit d'appuyer très fort, car il n'y a plus aucune enflure, rien qu'une légère irritation en profondeur. C'est exact.

« J'aimerais que certains messieurs voient cela, lui dis-je. Ceux qui prétendent que mes traitements sont inadéquats, et mes diagnostics, inexacts. Ceux qui prédisent toujours le pire. »

J'ai préféré m'abstenir de procéder à des injections, mais lui ai administré, sur sa demande, en prévision de grandes fatigues à venir²⁸, *10 cc glucose i.v. et 10 cc Homoseran i.m.*

La visite du professeur von Eicken, qui me demandait quotidiennement quand il pourrait venir, était enfin prévue pour ce soir. Elle a de nouveau été ajournée. Prof. Löhlein, en principe, dimanche.

Aujourd'hui, la promenade du Führer n'a duré que trois quarts d'heure. La conférence de guerre fut malheureusement très longue et importante.

10 décembre 1944 (dimanche)

Arndt m'a appelé à 4 h du matin : le Führer a été de nouveau pris de spasmes. *Eukodal-Eupaverin i.v.* Région de la vésicule, résistante ; s'assouplit un peu au cours de l'examen.

Dit avoir vécu les jours les plus dramatiques de son existence. Il *faut* remporter une grande victoire !

11 h 30. Les spasmes ont repris et le Führer n'a pu dormir. De surcroît, d'importantes conférences exigent constamment sa présence. Notre départ [pour l'Ouest] dépend de l'arrivée de certaines nouvelles. Il sera peut-être remis à demain. Je ne pourrai lui faire beaucoup d'injections dans le train, car il aura besoin d'être en possession de tous ses moyens à l'arrivée. Il estime cependant vital que je lui fasse encore une grande intraveineuse. *Eupaverin i.m.*

13 h 30. Von Eicken : l'irrigation de l'amygdale droite a entraîné l'élimination de trois points de sécrétion purulente ; autrement, tout va bien²⁹. Le Führer a émis l'opinion que le Dr Giesing aurait dû détecter le polype. Un peu gêné, Von Eicken raconte une anecdote à propos d'un professeur qui, soignant l'empereur Guillaume II³⁰, n'excisa que partiellement un polype ; il fallut un examen du professeur Spiess, de Francfort-sur-le-Main (chargé de la rééducation de la voix) pour que le reste fût découvert et enlevé.

28. La contre-offensive des Ardennes était imminente.

29. Eicken se contenta de noter : « 9 décembre : examen final ».

30. Il s'agit plutôt, manifestement, de Frédéric III.

17 heures. Départ de Berlin (gare de Sonnenwald). Dans le train, encore quelques spasmes, mais sans gravité. Ai autorisé un suppositoire de Spasmopurin ; cela l'a calmé, malgré la longueur du trajet.

11 décembre 1944

Arrivée à 2 h 45 du matin à une gare sur la Werra ; continué en voiture jusqu'à l'Adlerhorst³¹.

31. Le QG adopté par Hitler pour sa contre-offensive finale sur le front Ouest. Situé aux environs de Francfort (« Adlerhorst » signifie : « nid d'aigle »).

1944 (suite)

La bataille des Ardennes

Pendant ces derniers mois de la carrière et de la vie d'Hitler, les médecins furent des visiteurs de plus en plus fréquents, comme en témoignent les agendas où les activités du dictateur étaient notées d'heure en heure.

Morell venait, bien entendu, tous les jours, parfois à deux ou trois reprises. Stumpfegger, dans son élégant uniforme gris de SS, ainsi que le professeur von Eicken et Richard Weber (l'assistant de Morell) étaient eux aussi mis à contribution. De plus en plus souvent, Morell était appelé vers six heures du matin, preuve des insomnies croissantes d'Hitler.

Parti de Berlin le 10, le cortège du Führer arriva à l'Adlerhorst, le nouveau QG, le 11 décembre 1944, à six heures et demie du matin. Hitler paraissait en bonne forme physique. Dans son journal, Morell avait cependant noté que, la veille, les urines lui avaient paru d'une couleur foncée n'annonçant rien de bon ; il avait prévu en conséquence une analyse pour le lendemain.

Hitler n'avait pas exagéré en disant qu'il vivait les jours les plus dramatiques de son existence : ce n'était rien de moins que sa dernière chance d'éviter la défaite finale.

Le 16 décembre à 5 h 35, ses réserves soigneusement mises à l'abri rejetèrent les camouflages et fondirent sur les lignes américaines. L'objectif d'Hitler était d'ouvrir une brèche dans le front allié et de foncer sur Anvers pour contraindre les Anglais à rembarquer, provoquant un « second Dunkerque », dont le blâme retomberait sur les Américains.

Le sténographe Karl Thöt décrit l'euphorie qui régnait au « Nid d'aigle » : « Alors que, Reynitz et moi-même, nous nous rendions à la conférence de guerre de quinze heures, un nombre impressionnant de chasseurs allemands traversa le ciel ; le chef d'escadrille Büchs, se remettant manifestement en cet instant du sentiment de perpétuelle infériorité de nos forces aériennes, nous prit tous à témoin et, les yeux levés vers le ciel, s'exclama : "L'un de vous a-t-il quelque chose à dire contre notre Luftwaffe?"... A notre arrivée à la salle des cartes le Führer était déjà là, contrairement à son habitude. Nous lisions dans son expression qu'il était tout entier absorbé par les premières bonnes nouvelles concernant les opérations. »

Fait sans doute significatif : maintenant que l'offensive avait commencé et se déroulait apparemment bien, Hitler n'éprouvait plus le besoin de faire appel à son médecin.

11 décembre 1944

6 h 30, arrivée à l'Adlerhorst (Taunus). Ai été informé, sur ma demande, que le Führer se portait bien.

11 h 30. Le Führer n'a aucun ennui de santé à signaler. Hier et aujourd'hui, ses urines auraient cependant été de couleur brune. Sclérotique normale, mais le teint a imperceptiblement jauni. Gallestol : une cuillerée à soupe trois fois par jour ; et chaleur. Respecter le régime.

Ai été invité au thé du soir, de 20 à 22 h. Auparavant, le Führer avait eu un très long entretien avec 40 ou 50 généraux. Il se serait montré très alerte, fougueux, suscitant l'enthousiasme.

Après cette conférence, qui dura trois heures¹, il était, selon Fegelein, très fatigué. Lorsque le thé commença, à huit heures du soir, il se montra cependant excellent causeur et resta toute la soirée éveillé, de très bonne humeur. Au moment de partir, je lui demandai une fois de plus comment il se sentait : parfaitement bien.

1. Elle avait commencé à 5 h 40. Le compte rendu sténographique de la célèbre allocution qu'Hitler adressa aux généraux du front Ouest, pour les encourager dans cet ultime effort, a été publié par Helmut Heiber dans *Hitlers Lagebesprechungen*.

12 décembre 1944

Le Führer a pris congé de ses hôtes à 4 h du matin et s'est fait réveiller à 11 heures. Il va très bien : ma présence est donc inutile. Ai demandé que l'on m'apporte un échantillon d'urine. Résultats analyse : opalescente (albumine), sucre 0 ; bilirubine 1+ ; urobilinogène normal ; sédimentation : érythrocytes 4-6, leucocytes 3-5 ; beaucoup de mucosités et d'urates. Pas de traitement.

13 décembre 1944

12 h 45. 20 cc glucose i.v. A dormi six heures. Etat de santé satisfaisant.

Sur une fiche datée du même jour, Morell ajoute : « L'altitude est ici de 240 m, la même que celle de Linz » (la ville natale d'Hitler). L'agenda du valet d'Hitler nous apprend que Morell était fréquemment invité aux thés nocturnes d'Hitler, signe qu'il était de nouveau en faveur. Le 13 décembre, Heinz Linge note par exemple : « 13 h : professeur Morell... 22 h, dîner avec M^{me} Christian, M^{lle} Schroeder, M^{lle} Marzialy, professeur Morell... »

14 décembre 1944

13 heures. Le Führer a bien dormir et se sent bien. Ai fait avec lui, en marchant lentement, une promenade d'une heure dans la délicieuse forêt et les prés vallonnés, en compagnie de l'ordonnance Albert Bormann et du Dr Stumpfegger. ---. Pas de traitement.

15 décembre 1944

Führer en bonne santé : excellent appétit. Pas de traitement !

16 décembre 1944

Ce matin, à 5 h 30, début de la grande offensive !

12 h 30. Vu le Führer : très alerte et dynamique, mais n'a pas pu dormir à cause de l'attaque imminente. Tension

artérielle variant d'une heure à l'autre, 147-153 ; tremblement permanent de la main droite. [Fiche : « Forte crise émotive en raison de l'offensive. »] ---. Comme il n'aurait absolument aucune douleur abdominale, il juge inutile de l'examiner. Compte tenu de la continuelle tension mentale : 20 cc glucose i.v. ; Vitamultin forte et foie Hamma i.m.

Tout de suite après ma visite, soins dentaires par le professeur Blatschke, assisté de M^{me} Hensing².

17 décembre 1944

Le thé s'est prolongé jusqu'à quatre heures du matin. Le Führer s'est fait réveiller à 11 h. L'offensive progresse lentement, mais sûrement. Pas de traitement !

18 décembre 1944

Le Führer est en très bonne forme. Pas de traitement !

19 décembre 1944

12 h 15. Le Führer se porte bien.

20 cc glucose i.v. ; Vitamultin forte, foie et ***³ i.m., sur sa demande, à cause de l'énorme travail qui l'attend.

Se promène maintenant tous les jours pendant plus d'une heure. [Fiche : « L'appétit reste excellent. »]

20 décembre 1944

Pas de traitement !

21 décembre 1944

Pas de traitement !

22 décembre 1944

13 heures. Le Führer se sent bien. 20 cc glucose i.v. ;

2. Probablement plutôt M^{me} Käthe Hausermann, assistante de Blatschke, qui vit actuellement à Düsseldorf.

3. Mot illisible, commençant apparemment par *Per...* ; mais il ne s'agit pas de Pervitin.

Vitamultin forte et foie i.m. Pouls 72 ; tension 145. N'a toujours pas le moindre sujet de plainte et dort sans somnifère. L'appétit est bon.

23 décembre 1944

Pas de traitement !

24 décembre 1944 (dimanche)

Pas de traitement.

25 décembre 1944.

Noël. *Tension 151mm. 20 cc glucose i.v. ; Vitamultin forte et foie i.m.* Se sent bien, mais signale que sa main droite tremble de plus en plus. (La situation en Hongrie !)

Les problèmes militaires ne cessaient de s'accumuler. Le ciel s'étant dégagé, l'aviation alliée pouvait maintenant porter des coups terribles aux forces d'Hitler. Dans son journal, le sténographe Thôt se plaint des interminables conférences de guerre : « Il y a énormément de travail. Neuf heures trois quarts de sténo d'affilée ! Le soir du réveillon, je n'ai pu aller me coucher qu'à deux heures et demie du matin. Le jour même de Noël, cela a duré jusqu'à 3 heures, et le lendemain, jusqu'à quatre heures et demie ! » Il était peu probable que la santé d'Hitler, momentanément satisfaisante, pût résister longtemps à ce rythme.

26 décembre 1944

Lendemain de Noël. Pas de traitement !

27 décembre 1944

Pas de traitement !

28 décembre 1944

13 h. *20 cc glucose i.v. ; foie et Vitamultin forte i.m.* Se sent bien.

29 décembre 1944

Pas de traitement !

30 décembre 1944

15 heures. Depuis deux jours, sentiment de malaise et flatulences, qui seraient consécutifs à l'ingestion d'une soupe de pois cassés. A mon avis, l'origine serait plutôt la nervosité due à la préparation et à l'enregistrement d'un discours [de Nouvel An] et sans doute aussi à un important événement militaire. A sa demande, ai fait venir de Berlin von Eicken pour contrôle du larynx, etc.

Après-midi. Von Eicken examine larynx, amygdales, sinus maxillaire gauche et cavités nasales : tout est en ordre⁴. L'amygdale droite et la muqueuse de la narine droite m'avaient pourtant paru irritées. La ponction et l'irrigation du sinus maxillaire gauche n'ont pas produit de sécrétions. Le larynx est parfaitement guéri, bien que le patient ait l'impression d'une légère irritation. Lui ai ensuite administré 20 cc glucose i.v., ainsi que foie, Vitamultin forte et Progynon B. ol. fort.

Tremblement très accentué de la main gauche. Présence nécessaire à minuit pour contrôler la tension et éventuellement administrer Cardiazol liqu. par voie orale.

31 décembre 1944

0 h (minuit). Tension 154, donc plus élevée que de coutume (à cause de légers spasmes) ; ai par conséquent déconseillé le Cardiazol.

Ensuite, discours de Nouvel An et vérification de la qualité de l'enregistrement, puis thé jusqu'à 5 h du matin. [Fiche : « La voix était bonne ».]

4. Ce même 30 décembre, Linge note dans l'agenda officiel : « Réveil à midi... 15 h : professeur von Eicken, professeur Morell, Obersturm-bannführer Stumpfegger... 0 h 10 : discours. 1 h 15 : compte rendu de situation. 2 h 00 : thé. 4 h 45 : professeur Morell. 5 h 00 : coucher. » Le discours du Nouvel An d'Hitler fut diffusé le lendemain dans tout le pays. (Soit dit en passant, ce fut la dernière visite de von Eicken à Hitler.)

5 heures (matin). *Eukodal-Eupaverin i.v.* A dormi dans le bunker, car les avions ennemis gênent son sommeil.

23 h 15. Le Führer est bien plus calme. Le bras et la main gauche ne tremblent que très discrètement. A 23 h, début d'une seconde offensive sur le front Ouest.

Cette nouvelle offensive, baptisée « Lumières du Nord », commença par une attaque massive de la Luftwaffe contre l'aviation ennemie. A l'aube du 1^{er} janvier 1945, 1 035 chasseurs et chasseurs bombardiers frappèrent les bases aériennes avancées des Alliés. Toutefois, ayant réussi à percer un code allemand, ces derniers ne furent pas pris au dépourvu.

L'attaque n'atteignit pas ses objectifs, et l'offensive, dans son ensemble, ne fut pas le succès stratégique escompté par Hitler.

1945

Les derniers mois

A la fin, Hitler n'était plus qu'une épave. « Le déclin avait commencé le 20 juillet, écrira le capitaine Heinz Assmann, et n'avait fait qu'empirer à la suite de la maladie de septembre 1944 et des méthodes douteuses du Dr Morell. »

Stalingrad, la retraite de Russie, la perte de l'Afrique du Nord et de la Méditerranée, l'attentat du 20 juillet, la défiance croissante du dictateur et, pour finir, la constatation que l'offensive des Ardennes aboutissait à un échec — l'implacable et incessante litanie des catastrophes ne pouvait qu'exercer un effet dévastateur sur le corps et l'esprit d'Adolf Hitler. Comme le dit si bien Assmann : « Pour un homme qui croyait, avec un fanatisme sans précédent, en sa mission et en la Victoire Finale, la prise de conscience graduelle d'une défaite inévitable de l'Allemagne ne pouvait qu'avoir un effet, à proprement parler, *annihilateur*. »

2 janvier 1945

13 h 15. Le Führer va bien, si l'on fait abstraction de la tension due à l'offensive en cours. Il demande ce que l'on pourrait faire pour empêcher sa main gauche de trembler. Il faudrait des calmants, qui ne peuvent être administrés, car ils ralentiraient les processus mentaux, chose catastrophique compte tenu de ses responsabilités actuelles. L'élec-

trothérapie pourrait être utilisée, mais ne serait guère efficace.

20 cc glucose i.v.

3 janvier 1945

Pas de traitement !

5 janvier 1945

13 heures. A cause de ses journées fatigantes (nombreux entretiens : hier, le Dr Goebbels, ensuite, Speer, Karl-Otto Saur, Ganzenmüller¹, etc.), le Führer demande des injections de glucose. En raison de la trémulation du bras gauche, j'ai administré : *10 cc Calcium Sandoz 20 p. 100 i.v.*, ainsi que *10 cc glucose i.v.* et *Foie, Vitamultin forte i.m.*

7 janvier 1945 (dimanche)

13 h 30. Calcium Sandoz 20 p. 100 et glucose i.v.

10 janvier 1945

13 h 30. Calc. Sandoz 20 p. 100 et glucose i.v. ; Vitamultin forte et foie i.m.

Se sent bien. Tremblement des mains. Peu après le thé nocturne, a mentionné, en présence de M^{me} Christian et de M^{lle} Schroeder, qu'il avait, pour la première fois, souffert de spasmes violents en 1929.

Ce 10 janvier 1945, un épais manteau de neige recouvrait le quartier général d'Hitler, et le thermomètre indiquait six degrés au-dessous de zéro. Hitler restait pourtant insensible à la beauté du paysage.

Deux jours plus tard, le 12 janvier, l'offensive d'hiver soviétique commençait, à partir de la tête de pont de Baranov, sur la Vistule. Hitler devait se résigner à abandonner sa poussée à l'Ouest et à regagner la *Reichskanzlei* de Berlin, afin d'y livrer

1. Alfred Ganzenmüller, secrétaire d'Etat aux Transports.

l'ultime bataille. En l'espace de quelques semaines, l'Armée Rouge envahissait la Pologne et une importante portion du territoire allemand : la Prusse-Orientale était perdue, puis la Haute-Silésie.

Le nouveau front s'établit sur l'Oder, peu à l'est de Berlin. Le sténographe Thöt commente sombrement ces faits dans son journal : « Nous devons mobiliser toutes nos réserves nerveuses pour ne pas succomber au désespoir. »

12 janvier 1945

A la fin du thé nocturne (5 h du matin), lorsque je lui ai demandé comment il se sentait, le Führer a touché trois fois du bois avant de répondre : « Très bien ! »

13 janvier 1945

13 h 30. *Calc. Sandoz 20 p. 100 et glucose i.v.* Etat de santé satisfaisant. Indique qu'il est actuellement soumis à de très fortes tensions et qu'il en sera de même durant les jours à venir.

16 janvier 1945

Arrivée à Berlin dans la matinée². *20 cc glucose i.v. ainsi que 2 ampoules Omnadin i.v.* (à cause mal de gorge).

Autres prescriptions : parler le moins possible et faire gargarismes d'eau salée + glycérine.

Le voyage en train de l'Adlerhorst à Hungen [?] a été très froid. Le Führer a été vivement affecté par la percée russe à Baranov (en direction de Cracovie et du bassin industriel de Haute-Silésie).

18 janvier 1945

La conférence d'hier soir a duré, sans interruption, de

2. A la même date, Linge note dans l'agenda d'Hitler : « Réveil 9 h 00 ; 9 h 40, arrivée gare Grünewald ; 10 h 00, arrivée chancellerie du Reich ; 10 h 45, professeur Morell ; 11 h 00, compte rendu de situation, général Guderian... »

16 h à 23 h (protection de Budapest et de Cracovie)! Ensuite, thé jusqu'à 4 h du matin.

14 heures. Le Führer est frais et dispos. 10 cc. *Calcium Sandoz* 20 p. 100 i.v. ; *Omnadin* et 5 cc *glucose* i.v. ; *Vitamultin forte* et foie i.m. (*Omnadin* à cause rhume et enrrouement.)

19 janvier 1945

Rhume terminé, voix normale.

20 janvier 1945

13 heures : le Führer se sent bien.

Cal. Sandoz et *glucose* i.v.

Lui ai rappelé les radios, en donnant explications.

22 janvier 1945

Midi. A bon appétit ; a bien dormi (sans somnifères). 10 cc *Calcium Sandoz* 20 p. 100 et *glucose* i.v. *Vitamultin forte* et foie i.m.

24 janvier 1945

La nuit dernière, le thé a duré de 3 h à 5 h du matin, la conférence de guerre s'étant prolongée jusqu'à 3 h.

13 h 45. 10 cc *glucose* et 10 cc *Calc. Sandoz* i.v. ; *Vitamultin forte*, foie et 25 mg *Testoviron* i.m. A mal dormi la nuit dernière.

25 janvier 1945

Prescrit 0,1 *Luminal* au coucher.

27 janvier 1945

13 h 25. N'a pas pris le *Luminal*. Suite à la situation militaire tendue et à ses répercussions, accentuation du tremblement du bras et de la jambe gauches. A part cela, n'a aucun sujet de plainte. *Glucose* et *Calc. Sandoz* i.v.

30 janvier 1945

13 heures. *Glucose et Calc. Sandoz i.v.* ; *Vitamultin forte et foie i.m.*

Se sent parfaitement bien. Ce soir, important discours !

1^{er} février 1945

13 h 25. *Glucose et Calcium Sandoz i.v.* Tension 153. Déclare être en parfaite santé.

3 février 1945

Midi. *Glucose et Calc. Sandoz i.v.* ; *Vitamultin forte et foie i.m.*

5 février 1945

13 heures. *Glucose et Calcium Sandoz i.v.* ; *Vitamultin forte et foie i.m.*

7 février 1945

13 h 55. *Glucose i.v.* ; *Vitamultin forte et foie i.m.*

10 février 1945

13 h 10. Ai en vain essayé de pratiquer une saignée, en utilisant une très grosse aiguille. (Bien que la tension ne soit que de 154 mm, il avait exigé la saignée.) Inj. *glucose et Betabion fort.*

Sur ma demande, le valet Krüger m'indique ce que le Führer prend ces temps-ci : *Gallestol* trois fois par jour ; *vin à la pepsine* deux fois par jour ; *Brom-Nervacit* ou *Brom Mixt*, 2 à 3 cuillerées à soupe le soir, un jour sur trois ; de temps à autre (un jour sur deux environ) 1 *Acidol Pepsin* à un des repas.

11 février 1945 (dimanche)

Midi. *Glucose et Betabion fort. i.v.* Les tremblements ont diminué, surtout ceux de la jambe.

Le valet Arndt m'indique qu'il continue également à prendre des comprimés d'Euflat (un par repas). Il n'absorbe par ailleurs que *très peu de liquides* ; a calculé avec le Führer que cela représentait 1 litre à 1,2 par jour.

12 février 1945

13 h 05. Saignée 230 cc (pas absolument nécessaire, mais demandée par le patient). Après la saignée, tension 143 (auparavant : 156). Fort tremblement de la main droite, car il s'est beaucoup énervé la veille.

13 février 1945

13 h 35. Glucose et Betabion fort i.v.

Le Führer a une curieuse attitude à mon égard : très sec et, dans l'ensemble, fort irritable.

La nuit suivante, la ville de Dresde fut dévastée par deux bombardements successifs. Plus de cent mille civils trouvèrent la mort sous les ruines. Tandis que la guerre aérienne atteignait son paroxysme, l'offensive soviétique se poursuivait à l'est et au sud-est. Le général Fritz Hossbach, qui avait rendu la forteresse de Loetzen, en Prusse-Orientale, se vit retirer son commandement. Hitler se sentait trahi de tous côtés.

15 février 1945

13 h 40. Glucose et Benerva fortiss. i.v. *Tension 138 mm.* Pouls 72. N'a rien à signaler. Moral plutôt bas, semble méfiant. Cause : la situation à l'Est et le bombardement de Dresde.

17 février 1945

14 h 05. Strophantose I et Benerva fortiss. i.v. (25 mg).

Se sentirait parfaitement bien, n'était le tremblement, qui a très nettement gagné la main gauche, comme j'ai pu m'en rendre compte au thé de la nuit dernière. Au cours de la conversation, a émis le souhait que je lui fasse quelques

(par exemple trois) piqûres de strophantine, dont il aurait, dans le passé, ressenti le bienfait toute une année.

Lui ai reparlé, de l'ECG, que je voulais déjà effectuer la semaine dernière.

Depuis quatre ou cinq jours, le patient « A » est très songeur et paraît fatigué, mal reposé (légère conjonctivite, surtout à droite, mais refuse qu'on la soigne). Le Führer veut essayer de se passer de calmants ; ne prend même pas de Luminal.

18 février 1945 (dimanche)

14 heures. Strophantose II et Benerva fortiss. i.v.

20 février 1945

14 h 05. Strophantose II et Benerva (25 mg) i.v.

Le bras et la main gauches d'Hitler étaient maintenant agités par un tremblement incontrôlable. Quiconque l'approchait s'en rendait compte, ce qui le gênait beaucoup. Pour la même raison, il avait beaucoup de mal à signer des documents de la main droite. La colonne vertébrale n'était plus symétrique. Le visage était hagard ; l'expression, figée comme celle d'un masque. La voix chevrotait.

Il réagissait à ces infirmités croissantes avec incrédulité, tout en relevant le défi avec insolence : « Même si j'étais entièrement paralysé du côté gauche, déclarait-il le 24 février aux *Gauleiters* réunis à la chancellerie, je continuerais sans répit à en appeler au peuple allemand pour qu'il ne capitule pas, pour qu'il tienne bon jusqu'au bout. »

Le Dr Giesing, qui eut l'occasion de le voir de près vers la mi-février, estima que ces tremblements étaient d'origine nerveuse, voire hystérique. Giesing se demanda également si l'épuisement physique, l'extrême fatigue et l'irritabilité d'Hitler n'étaient pas une réaction à la privation de strychnine et d'atropine (car il ne prenait plus les pilules carminatives). En novembre 1945, Giesing écrira toutefois : « Il est probable que, seul, un pharmacologue pourrait réellement répondre à la question. »

Morell, quant à lui, semble avoir hésité entre deux explications : tout en attribuant les symptômes à des événements

extérieurs et à des crises émotives, il prescrivait des médicaments correspondant à une affection *organique*.

24 février 1945

13 h 25. Strophantose II et Benerva fortiss. i.v.

26 février 1945

14 heures. Strophantose II et Benerva (25 mg) i.v. Pas de symptômes physiques. A pris deux Luminal pour dormir. Peu après, alerte aérienne.

28 février 1945

14 h 20. Strophantose II et Benerva i.v.

2 mars 1945

Midi. Strophantose II et Benerva i.v. A cause refroidissement (début de rhume de cerveau), ajouté Omnadin i.v.

3 mars 1945

Midi. Strophantose I et Betabion fort i.v. en prévision visite du front. Rhume de cerveau terminé.

Ce jour-là, accompagné d'une petite escorte, Hitler passa en revue les troupes sur le front Est, à Wriezen, où, cinq semaines plus tard, les forces allemandes devaient opposer une résistance inattendue à l'avance soviétique.

L'Armée Rouge avait atteint l'Oder et la côte de Poméranie, tandis que, sur le Rhin, les forces d'Eisenhower menaçaient Cologne et Düsseldorf.

4 mars 1945 (dimanche)

C'est *moi* qui suis alité, à cause d'une *thrombo-phlébite* de la jambe gauche (suite à une tentative d'intraveineuse de Strophantose II par le Dr Stumpfegger, il y a une

semaine), avec un petit foyer secondaire au-dessus de la cheville gauche, face interne.

Le Führer m'a rendu visite et m'a fait observer combien il avait eu raison de ne pas m'autoriser à l'accompagner hier sur le front, etc.

5 mars 1945

Le Führer est venu avec Schaub. Il estime préférable que je ne l'accompagne plus dans ses voyages, surtout sur le front : je risque d'être blessé à la suite d'un accident ou d'une attaque de chasseurs ennemis. Si jamais il m'arrivait quelque chose, il se retrouverait sans médecin, ou en serait du moins privé pendant longtemps. Il est bien plus important pour lui d'avoir la certitude de me retrouver au retour.

6 mars 1945

Midi. Strophantose I et Betabion fort i.v. A refusé un massage du bras gauche, de même que l'électrothérapie.

Lorsqu'il garde son calme, le tremblement ne se manifesterait pas, à l'en croire. Mais les erreurs qui sont commises le mettent trop en colère, d'autant plus que la suite des événements prouve toujours qu'il avait raison.

Administré au maréchal Göring, très enrhumé, 2 ampoules Omnadin et Vitamultin-Calc. i.m. ---.

8 mars 1945

Strophantose II et Betabion fort i.v.

Du 10 au 17 mars 1945

Strophantose et Benerva i.v. (4 mentions identiques.)

19 mars 1945

Midi. Deux Omnadin, Strophantose I et Benerva (25 mg) i.v.

Tremblement bras et main gauches légèrement accru. A mal dormi malgré les somnifères. *Plus nerveux que jamais !*

Ai proposé galvano-thérapie : me fera savoir s'il a le temps cet après-midi.

Ne m'a pas fait appeler.

21 mars 1945

Midi. Strophantose, une amp. Omnadin et 25 mg Benerva i.v.

Au cours de ce mois de mars 1945, l'ultime grande contre-offensive allemande, dans la région du lac Balaton (en Hongrie), échoua. Pour retarder le plus possible la défaite inéluctable, Hitler ordonna à ses *Gauleiters* de pratiquer la tactique de la terre brûlée. L'ordre se heurta à la résistance d'Albert Speer et du général Guderian, chef d'état-major de l'armée. Ce dernier avait l'intention de proposer un cessez-le-feu aux Alliés occidentaux, par l'intermédiaire d'Himmler ou de Ribbentrop (21-22 mars).

Quand Hitler l'apprit, il lui dit simplement : « J'ai l'impression que votre cœur vous cause des problèmes. Vous êtes de plus en plus irascible et fatigué. Vous devriez prendre des vacances. » Et Guderian fut démis de ses fonctions vers le 29 mars (à un jour près). Lorsque Keitel lui recommanda une cure à Bad Liebenstein, le général rétorqua sèchement que les Américains occupaient déjà cette ville d'eaux.

23 mars 1945

0 heure (nuit du 22 au 23). Légère conjonctivite, sans doute due au vent et à la poussière, car il y a beaucoup de gravats et de ruines dans la cour. Dit qu'il voit très mal de l'œil droit. Main gauche un peu enflée (à cause des tremblements ?) La cheville gauche et une partie de la jambe gauche présentent également un œdème. (Depuis des années, le diamètre de la jambe, mesuré au-dessus de la cheville, est plus fort à gauche, peut-être à cause des tremblements. (Avait pendant sept ans souffert d'eczéma à cette jambe ; après guérison grâce au Mutaflor, le membre resta néanmoins enflé.) Instillation de Cocaïne-Suprarénine.

Interdiction de lire. Se protéger du vent et de la poussière. Conseillé compresses à la camomille. Conseils pas

respectés. Ne veut pas porter de visière protectrice. Le rapport du soir ne devrait pas durer longtemps, ni, si possible, exiger la lecture de cartes.

Ai appris que le ministre Lammers était souffrant : nerveux et forte tension (180-85).

Midi. Strophantose I et Benerva forte i.v.; Omnadin. Galvano-thérapie de l'avant-bras gauche.

25 mars 1945 (dimanche)

Midi. Strophantose I, Omnadin et Benerva forte i.v.; galvano.

N'a rien à signaler.

27 mars 1945

Midi. Strophantose I, deux Omnadin et Benerva forte i.v.; galvano.

Le tremblement de la jambe gauche est devenu imperceptible; celui de l'avant-bras gauche, par contre, se serait aggravé à la suite de contrariétés. Un examen objectif révèle cependant qu'il a nettement diminué.

29 mars 1945

Midi. Strophantose I et Benerva i.v. Galvano-thérapie.

31 mars 1945

Midi. Strophantose I et Benerva i.v. Galvano.

Ai proposé un nouvel examen de l'œil droit (par le prof. Löhlein) et rappelé la nécessité de faire des radios. Ai demandé au patient s'il souffrait d'un trouble quelconque. Non, aucun. Ai insisté, me référant plus particulièrement à d'éventuelles céphalées ou sensations de tension dans la tête. Réponse de nouveau négative.

Au sujet du projet, déjà abordé à maintes reprises, d'écrire son histoire médicale, ai obtenu la même réponse que par le passé : « Je n'ai jamais été malade. Il n'y a donc rien à dire à ce sujet. »

Je lui ai rappelé les fractures de la clavicule et du bras gauches avant son incarcération en forteresse (1923 - le

putsch de Munich), blessures dont je n'avais appris l'existence que tout récemment, par pur hasard. Le bras gauche était resté un certain temps paralysé ; il en avait retrouvé l'usage grâce à des exercices acharnés.

« Il n'y a rien à écrire là-dessus ; c'est dénué de toute importance ; j'ai retrouvé le plein usage de mon bras. »

Les réflexes (notamment de Patscher) sont bons.

2 avril 1945

Lundi de Pâques. Après-midi, 15 h : Strophantose et Benerva i.v. ainsi que galvano-thérapie du bras gauche.

Pas de symptômes physiques, mais a d'énormes soucis et dort mal (a pris un Tempidorm). Tension 153 ; pouls 66. (Situation militaire *très* mauvaise ! Par conséquent, tremblement de la main gauche assez prononcé.)

Nuit du 2 au 3 avril, 0 h 30 : 2 Omnadin i.v. à titre préventif, car il y a de nombreux cas de rhume et de grippe. Pouls 72. Lui ai de nouveau rappelé l'examen des yeux (Pr Löhlein) et l'ECG.

4 avril 1945

Après-midi. Strophantose I, Benerva forte et Omnadin i.v. (à cause du temps froid et pluvieux, presque tout le monde est enrhumé). Reparlé du Prof. Löhlein : peux prendre contact avec lui ; le Führer me fera connaître le jour et l'heure de l'examen.

6 avril 1945

15 heures. Strophantose I, Benerva forte et Omnadin i.v. plus galvano-thérapie. Légère conjonctivite, surtout à gauche. Le professeur Löhlein peut venir demain, éventuellement le soir.

Le 7 avril, Hitler se fit donc examiner les yeux — pour la dernière fois. Rapport du professeur Löhlein³ : « Selon le Führer,

3. Voir texte intégral, *Appendice*, p. 343 et suivantes.

l'acuité visuelle de l'œil droit a progressivement diminué tandis que celle de l'œil gauche reste inchangée. L'œil gauche est toutefois gêné par une enflure de la paupière supérieure, qu'il frotte souvent. Ces derniers temps, les deux yeux présentent des sécrétions, ce qui n'a rien de surprenant dans l'atmosphère poussiéreuse du centre de Berlin. Le Führer ne quitte en général le bunker, bien ventilé et éclairé, que pendant de courtes périodes (environ une demi-heure par jour), pour aller dans les jardins de la chancellerie, qui, s'ils ne sont pas très endommagés, sont, bien entendu, très poussiéreux, surtout quand il y a du vent. Il est très sensible à la lumière et à l'air chargé de poussières. Un traitement méthodique est difficile à cause des horaires irréguliers. Il doit en outre être constamment disponible pour les rapports, etc. (...) Comme il ne porte presque jamais ses lunettes, la mauvaise vue de l'œil droit le gêne de façon disproportionnée (...). Le patient présente une conjonctivite chronique modérée bilatérale. »

Löhlein ne put, d'autre part, que confirmer son diagnostic concernant l'œil droit : « Résidus d'hémorragie intra-vitréenne. Absence de réflexe maculaire. » Il prescrivit d'instiller, trois fois par jour, un collyre à base de zinc et de « suprarénine », ainsi que d'enduire l'œil gauche au coucher avec de la pommade jaune à 2 p. 100 (si cela ne suffisait pas à réduire rapidement l'enflure de la paupière, il faudrait exciser le chalazion).

7 avril 1945

Dans la soirée, *examen des yeux* par le *prof. Löhlein*. Légère conjonctivite bilatérale, chalazion à droite. Léger trouble du vitré à dr. (pratiquement inchangé). Réflexes pupillaires bons et rapides des deux côtés. Pupilles : pas de pathologie. *Macula* : *absence de réflexe* à droite. Acuité visuelle inchangée. A prescrit compresses chaudes sur l'œil gauche ; deux fois par jour, instiller sulfate de zinc-suprarénine ; le soir, pommade au mercure sous la paupière. Conseillé le port de lunettes protectrices dans les jardins à cause de la poussière (chaux et ciment !).

Par la suite, le *prof. Löhlein* aborda avec nous (moi-même et le Dr Stumpfegger) le sujet du tremblement (qui n'affecterait d'ailleurs plus la jambe gauche). Nous demanda si le Führer avait souffert de troubles de la parole. Non, jamais,

si l'on excepte la légère gêne consécutive à l'excision du polype.

Les vaisseaux de l'œil ne lui ont pas paru dilatés ; il n'y aurait pas à craindre d'hémorragie pour le moment. Je fis observer qu'il avait constamment 153 de tension, qu'elle a même été plus basse pendant une longue période et que j'avais pratiqué une nouvelle saignée, il y avait environ un mois.

Pendant l'examen du fond de l'œil, sa main droite était restée parfaitement immobile (ce que j'avais fait remarquer au Dr Stumpfegger).

8 avril 1945 (dimanche)

15 heures. *Strophantose I*, *Benerva forte* et *Omnadin i.v.*, plus galvano-thérapie avec grand appareil. Auriculaire très sensible.

Le 7 avril, après l'examen du professeur Löhlein, j'avais informé le Führer des difficultés rencontrées à Reichenhall [au sujet du microscope électronique], ainsi que dans la production des tablettes de Vitamultin, que j'aimerais arrêter.

Avec sa loyauté coutumière, Morell avait suivi son maître dans le bunker, construit sous les jardins de la chancellerie par les ingénieurs de Speer. Les autres médecins leur emboîtèrent le pas : Stumpfegger, bien sûr, mais aussi le professeur Werner Haase, qui avait déjà soigné Hitler dans le passé.

Le 15 avril, les Soviétiques lancèrent leur assaut final, à partir de leur tête de pont de l'Oder. Hitler se croyait en sécurité à Berlin ; l'Armée Rouge ne mit pourtant que cinq jours pour arriver à portée de canon de la capitale. Le sténographe Karl Thöt note dans son journal : « Au cours de la nuit du 20 au 21, vers une heure du matin, nos collègues Peschel et Jonuschat nous ont rejoints après la conférence dans l'abri où nous étions descendus peu avant dix heures à cause d'une alerte aérienne. Ils nous ont annoncé que nous avions une heure pour nous préparer à partir. »

Hitler commençait à renvoyer son personnel. A cinq heures du matin, les premiers sténographes montèrent dans un Junker 352, qui les emmena vers le sud. Six heures plus tard, l'artillerie

soviétique prenait le centre de la ville sous son feu ; les obus se mirent à pleuvoir sur les bâtiments gouvernementaux.

Morell devait rester deux jours de plus.

9 avril 1945

Cela fait plus d'une semaine que le Führer n'est plus sorti au grand air. Une fois par jour, il monte prendre un repas (selon Arndt) ; autrement, il reste dans le bunker. Depuis longtemps, d'ailleurs, les *grandes* conférences se déroulent là (pour des raisons de sécurité, m'a dit le Führer au cours d'une conversation).

La conférence ne s'est terminée qu'à 5 h 30 ce matin. Ensuite, le thé ! Espérons qu'il n'y aura pas d'alerte au cours de la matinée et qu'il lui restera un peu de temps pour dormir. L'après-midi, le Dr Stumpfegger a apporté le rapport du professeur Löhlein et le thermophore⁴ pour l'œil d'Hitler.

10 avril 1945

15 h 15. *Strophantose I*, *Benerva forte* et *Omnadin i.v.*, plus galvano-thérapie de l'avant-bras gauche et de la main. Les tremblements ont diminué. Le Führer a dormi de 7 h 30 à 14 heures. Les consultations ont duré jusqu'à 6 h du matin environ. Ensuite, thé jusqu'à 7 heures.

A six heures du matin, après avoir recopié l'ordonnance du prof. Löhlein (il avait écrit « pour le Führer » sur l'original), j'ai envoyé quelqu'un pour la faire exécuter, en précisant de ne pas aller chez Engel. Seule, la sixième pharmacie en était capable (tout sera prêt demain) : il est presque impossible de trouver de la supracaïne ; les médicaments sont rares ; même la pharmacie centrale des SS a du mal à s'en procurer, car usines et laboratoires ont été bombardés.

Après cinq minutes de galvano-thérapie, douleurs à l'auriculaire et à l'index.

4. Sac en caoutchouc rempli de divers produits chimiques et conservant la chaleur après immersion dans l'eau chaude.

Depuis quelques jours, je suis souvent à bout de souffle (surtout en montant les escaliers).

12 avril 1945

Midi. *Strophantose I, Benerva forte, Omnadin i.v.* plus galvano.

14 avril 1945

Midi : *Strophantose I, Benerva forte, Omnadin i.v.* plus galvano.

15 avril 1945

Comme les tremblements sont dus à une sorte de paralysie agitante, essaie d'obtenir une amélioration momentanée avec du Harmin en sous-cutanée et du Homburg 680⁵.

16 avril 1945

Midi. *Strophantose I et Benerva forte i.v. ; Harmin s.c.*
Soir : 1 goutte Homburg 680.
(*Agenda : 1 goutte*)

17 avril 1945

Midi. Harmin s.c. Légère atténuation du tremblement.
Midi 1 goutte Homburg 680. Soir, 1 goutte Homburg 680.
(*1 g + 1 g*)

5. Voir *Appendice, Médicaments*. Le Homburg 680, médicament d'origine italo-bulgare, sans doute fabriqué à Cassel, avait pour principale indication la maladie de Parkinson. Morell veilla à ce que, lui-même parti du QG, Hitler poursuive le traitement.

En automne 1945, le dernier agenda d'Hitler fut découvert par des officiers des services de renseignements britanniques, dans les ruines incendiées du bunker et de la chancellerie. A partir du 16 avril, les doses à prendre étaient indiquées à l'avance sur cet agenda (mention en est faite ci-dessous en italique et entre crochets).

18 avril 1945

Midi. Strophantose I et Benerva forte i.v. ; Harmin s.c.

Le tremblement de la main gauche s'est un peu amélioré, mais le patient est somnolent. La nuit, pourtant, il ne peut dormir qu'en prenant du Tempidorm. (Depuis dimanche, grande offensive russe à Küstrin et Francfort-sur-l'Oder).

Matin : 1 goutte Homburg 680.

Midi : 1 goutte Homburg 680.

Soir : 1 goutte Homburg 680.

(1 g + 1 g + 1 g)

19 avril 1945

Harmin s.c.

(1 g + 2 g + 2 g)

20 avril 1945

Strophantose, Betabion forte i.v. ; Harmin s.c. Inj. faites par le Dr Stumpfegger, ma main n'étant pas assez sûre.

(1 g + 2 g + 2 g)

21 avril 1945

Suis congédié !

Quelques jours plus tard, Morell racontera à un correspondant de presse américain : « Toute cette dernière semaine du 15 au 21 avril, je lui avais fait des piqûres de glucose. Le samedi 21, il était très déprimé ; la conférence du soir précédent avait sans doute été particulièrement négative. Je voulus lui faire une nouvelle injection, mais il se mit dans une vive colère et m'empoigna en criant qu'il savait parfaitement que j'allais lui injecter de la morphine. »

Si cette déclaration est conforme à la réalité, il faut sans doute en déduire qu'Hitler craignait que son médecin ne le droguât afin de permettre aux généraux de le faire sortir de Berlin contre sa volonté.

Morell protesta de son innocence, mais cela ne calma pas Hitler, qui continua à hurler : « Vous croyez que je suis fou, peut-être ? » et à l'invectiver, en menaçant même de le faire fusiller. Pour

finir, il lui ordonna de rentrer chez lui, d'ôter son uniforme et tout ce qui pouvait rappeler qu'il avait été le médecin du Führer, bref, d'agir « comme si vous ne m'aviez jamais connu ! »

Dans le *New York Times*, Tania Long a décrit l'ultime humiliation du médecin : « Là-dessus, il s'effondra aux pieds de son Führer », tandis qu'Hitler continuait à vociférer : « Otez cet uniforme, trouvez-vous des vêtements civils et redevenez le docteur du Kurfürstendamm ! »

Morell s'enfuit. Les dures paroles de son chef résonnaient encore à ses oreilles lorsqu'il arriva à l'aéroport de Gatow.

Le patient qu'il abandonnait n'était plus qu'une ruine, un paquet de nerfs malades. Le capitaine Heinz Assmann, qui vit Hitler le 23 avril, a conservé l'image d'une épave, d'un homme courbé, à peine capable de marcher, traînant la jambe droite, la tête agitée de tics et la main gauche tremblant violemment au bout d'un bras inerte presque paralysé : « Sa poignée de main était molle et sans énergie ; et ses gestes, ceux d'un vieillard. Seul, son regard conservait son éclat pénétrant. En dépit de son effondrement physique, son énergie mentale et sa force de volonté restèrent intactes jusqu'à la fin, au grand étonnement de ceux qui en étaient témoins jour après jour... Jusqu'au dernier moment, il exhorta fanatiquement son entourage à tenir et à mobiliser toutes ses énergies, à serrer les dents et ne jamais se laisser aller. En montrant son bras que la paralysie gagnait de plus en plus, il disait avec défi que, même s'il était entièrement paralysé du côté gauche, il répéterait encore et toujours au peuple allemand : Ne vous rendez pas, tenez bon jusqu'au bout ! Avec une ténacité et une résolution incroyables, il lutta contre son déclin physique, faisant face au destin inéluctable qui se refermait sur lui et sur son peuple. »

23 avril 1945

Vers 2 heures du matin, départ en Condor, en direction de Munich. Survolé les lignes russes à très basse altitude (Jüterbog !). Nombreux villages en feu. Plus tard, survol des lignes américaines en Bavière : beaucoup de projecteurs et DCA très active. Après l'avoir cherché pendant quelque temps, sommes arrivés à l'aéroport de Neubiberg.

Selon son agenda officiel, Hitler continua à suivre le traite-

ment prescrit par Morell, c'est à-dire à prendre du Homburg 680 à doses sans cesse croissantes, sans doute sous la surveillance du Dr Stumpfegger :

22 avril : 2 + 2 + 3 gouttes — 23 avril : 2 + 3 + 3 g 24 avril : 3 + 3 + 3 g — 25 avril : 3 + 3 + 4 g — 26 avril : 3 + 4 + 4 g — 27 avril : 4 + 4 + 4 g. Et enfin, dernière entrée : 28 avril 1945 : 4 + 4 + 4 gouttes Homburg 680.

Morell en captivité

L'un après l'autre, les médecins d'Hitler (ceux du moins qui avaient survécu) furent arrêtés par les Américains. Le Dr von Hasselbach avait été intercepté dès le 13 avril 1945 à Albrechts-haus, dans le massif du Harz. Le Dr Giesing fut arrêté à Amberg, le 23 avril, jour même où Morell quittait Berlin pour le Sud.

Parmi les autres privilégiés fuyant la capitale en feu dans le Condor d'Hitler, figuraient le sténographe Herrgesell et plusieurs épouses de fonctionnaires de la chancellerie.

Karl Koller, chef d'état-major de la Luftwaffe, qui avait lui aussi quitté Berlin cette nuit-là, note dans son journal qu'il aperçut le « gros vieux Morell » à l'aéroport proche de Munich.

Le vol n'avait pas réussi à l'imposant médecin. Depuis un certain temps déjà, il ne se déplaçait qu'en train, car il supportait mal l'avion. Il devait être à deux doigts d'une crise cardiaque ou même d'un accident cérébral : on le conduisit immédiatement à une clinique, d'où il fut transféré, le 1^{er} mai, à l'hôpital de Bad Reichenhall. Deux jours après, les Américains étaient là.

Johanna Morell était arrivée à Bad Reichenhall le 30 avril, accompagnée de son ami Aloys Becker. Le Dr Riedel, directeur de l'institut abritant le microscope électronique de Morell, la reçut sans cacher sa contrariété : « Votre mari est malade. Il est soigné par le Dr Kühne : vous devriez aller le voir sans tarder. »

Johanna trouva son mari à l'hôpital. En octobre de la même année, elle décrira la scène dans sa déposition : « Mon mari pleurait dans son lit d'hôpital, c'était un homme brisé. En larmes, il me raconta comment le Führer l'avait mis à la porte. Il se plaignait aussi de son cœur, qui lui causait de graves ennuis depuis quelques années. »

Elle le consola de son mieux et promit de venir le voir tous les jours. Riedel refusa de la ramener en voiture à l'institut, alors que les bâtiments et tout ce qu'ils contenaient appartenaient aux Morell. Le soir même, deux représentants de la municipalité vinrent conseiller à M^{me} Morell et à Becker de quitter la ville : « Les gens d'alentour parlent de prendre d'assaut la maison et le bunker. Nous ne pouvons plus garantir votre sécurité ! » En réalité, comme M^{me} Morell devait l'écrire quelques semaines plus tard, ces messieurs voulaient simplement faire main basse sur la propriété et la fortune des Morell. Pour tous ceux qui avaient servi Hitler d'un peu trop près, la défaite allait être dure.

Le 18 mai 1945, Theo Morell reçut à l'hôpital de Bad Reichenhall la visite de quelques officiers de la III^e armée US du général George S. Patton. Ils étaient chargés de dépister les anciens officiers SS. Morell fut interrogé, malgré de prétendues « pertes de mémoire ». Un des enquêteurs écrivit dans ses notes personnelles : « Le Dr Morell dit qu'il s'intéressait au premier chef à la recherche scientifique. A cette fin, il collaborait avec un chimiste, le Dr Riedel. Le principal objectif du Dr Morell était de travailler de façon indépendante, afin de ne pas toujours avoir les SS sur le dos. Le Dr Morell ajoute qu'il était un ami des juifs, ce pourquoi il était soumis à une surveillance constante... »

Pendant ce temps, ses anciens collègues ne se privaient pas de le charger. Les médecins renvoyés après l'intrigue d'octobre 1944 prenaient leur revanche.

Le Dr Karl Brandt, arrêté le 23 mai, après la liquidation de l'enclave de Flensburg (dans le nord de l'Allemagne) par l'armée britannique, fut interrogé à de nombreuses reprises et raconta avec volubilité tout ce qu'il savait. Des médecins alliés le décrivirent ainsi : « Bel homme, très masculin, il était parfaitement à son aise et accueillit avec un manifeste plaisir la perspective d'être interrogé par des médecins sur des sujets médicaux. » Brandt leur disait ce qu'ils voulaient entendre.

Interrogé en juin 1945, il parla longuement de la toxicomanie supposée de Morell : « J'ai appris par le professeur Müller-Hess, médecin légiste berlinois, que Morell lui-même était probablement un drogué (morphinomane). Une de ses secrétaires avait été mêlée à un procès concernant de fausses prescriptions de morphine ; en fait, les ordonnances auraient été rédigées par Morell lui-même. Le dossier fut toutefois confisqué par la Gestapo et l'affaire fut étouffée. Cela remonte à février 1945. »

Le 21 mai, Tania Long, du *New York Times*, interviewa un Morell manifestement apeuré : « Au début, son regard affolé ne se

fixait jamais et fouillait tous les recoins de la pièce, comme celui d'un animal pris au piège. Il m'expliqua par la suite qu'"ils" — la Gestapo, les SS, Heinrich Himmler ... — avaient juré sa perte. »

La présence féminine de la journaliste américaine finit par apaiser les craintes du docteur, qui lui parla d'Hitler, « patient extrêmement difficile » qui refusait de se faire radiographier et répondait par un brutal : « Je n'ai jamais été malade » au médecin qui lui demandait, fort raisonnablement, de l'aider à rédiger son histoire médicale complète.

Morell raconta avec amertume comment Hitler l'avait, un mois auparavant, congédié sans ménagements du bunker de la chancellerie. Selon la version de Tania Long, il avait voulu administrer une dernière injection de caféine, qu'Hitler avait refusée en ces termes : « Je n'ai pas besoin de drogues pour tenir le coup. » Tania Long demanda alors avec tact au médecin s'il ne lui avait jamais rien donné de plus fort que de la caféine, tel que le Pervitin, par exemple, cette amphétamine qui fut à l'origine du suicide du général Ernst Udet et de bien d'autres tragédies.

Morell nia. Il ne paraissait plus souffrir d'amnésie et son discours était parfaitement cohérent. Il dit également que les tremblements d'Hitler avaient « soudain recommencé en septembre, à la suite d'une violente querelle avec son Numéro Deux, le *Reichsmarschall* Hermann Göring ».

En substance, tout cela était exact, ainsi que nous le savons grâce aux notes de Morell lui-même. Hitler, ajouta-t-il, « souffrait de sclérose coronaire, ce qui n'a rien de surprenant chez un homme de son âge, encore que cela constitue une menace permanente... Vers la fin de la guerre, il existait un risque réel d'angine de poitrine ou d'embolie ».

Morell n'était pas au bout de ses épreuves. Quelques semaines plus tard, le 17 juillet 1945, les Américains vinrent l'arrêter à l'hôpital et le mirent en détention préventive à la prison de Bad Reichenhall. Il se retrouva « dans une cellule exiguë avec des barreaux et du verre opaque aux fenêtres ». Six mois après, dans son lit de l'hôpital pénitentiaire de Dachau, où il avait été transféré, il pensait encore à cette cellule : « Le plus surprenant, écrivait-il à sa femme, c'est que je n'y sois pas devenu *complètement* fou. »

Une semaine après l'arrestation de son mari, Johanna était retournée à Bad Reichenhall avec Aloys Becker, pour lui apporter son soutien moral. Un capitaine américain, du nom de Nitz, l'autorisa à le voir et à lui apporter à manger si elle le désirait. Elle avait également le droit d'emporter des objets de leur appartement.

« Nous sommes allés à la prison, écrit-elle. Comme le capitaine Nitz avait téléphoné pour annoncer notre venue, on nous fit entrer immédiatement. Becker alla voir mon mari le premier, pendant que j'attendais dans une petite pièce. Lorsque ce fut mon tour, je trouvai mon mari affalé sur une chaise. De ma vie, je n'oublierai ce moment ; il était vieux et émacié, son visage était barbouillé de larmes et il ne cessait de répéter : "Je te croyais morte. J'ai entendu tes cris, n'est-ce pas¹?" Ce qu'il disait n'était pas très cohérent. Chaque fois que nous tentions de lui expliquer ce qu'il en était réellement, il répétait : "Dans ce cas, je dois être fou." Nous fîmes tout notre possible pour le rassérer. Au bout d'un quart d'heure environ, nous avons dû nous séparer. Heureusement, en un sens, car je n'aurais pu me dominer plus longtemps. C'était une torture que de voir mon mari souffrir à ce point. » A l'en croire, avant qu'elle ne parte, il lui murmura encore que les Américains lui avaient arraché les ongles des orteils ; n'en pouvant plus, elle essaya de le calmer : "Ne te monte pas la tête. Ne me parle pas de cela maintenant. Plus tard, quand tu iras mieux." »

Peut-être l'esprit de Morell battait-il la campagne... Quelque temps après, on le mit dans la même cellule que Karl Brandt, son ancien collègue et rival du QG d'Hitler. Des microphones cachés enregistraient probablement tout ce qu'ils disaient. Pour Morell, qui ne s'attendait certes pas à revoir Brandt, ce fut un rude coup. Selon ce dernier, il pâlit et se mit à trembler, marmonna quelques vagues mots de bienvenue, puis se serra dans un coin du lit et recommença à pleurer.

Sans doute était-il de plus en plus malade, de corps comme d'esprit. Le célèbre historien Hugh Trevor-Roper, qui n'était alors qu'un modeste major des services de renseignements britanniques, eut l'occasion de le voir, le 13 septembre 1945, au centre d'interrogatoires de l'USFET : « Morell, écrit-il dans son rapport, paraît physiquement délabré et mentalement gâteux. Il n'est pas certain de la plupart des faits qu'il avance — et cette incertitude est probablement authentique. »

1. Les méthodes d'interrogatoire des Américains qui préparaient les procès pour crimes de guerre furent révélées par une commission d'enquête dirigée par le juge Simpson de la Cour suprême, qui se rendit dans tous les camps d'internement américains à la suite du « procès Malmedy » à Dachau. Les enquêteurs essayèrent peut-être sur Morell une méthode courante dans les pays du bloc soviétique : l'on disait au prisonnier que sa femme se trouvait dans une pièce voisine et que c'était elle qu'il entendait crier.

Six jours plus tard, Brandt confirmait ce diagnostic dans un manuscrit personnel : « L'état de santé de M. est actuellement fort mauvais. Il a perdu beaucoup de poids, ces derniers mois. Les anciens symptômes de cardiopathie chronique, d'ennuis de la vésicule biliaire et peut-être de troubles rénaux causés par une prostate hypertrophiée, semblent s'être accrus. »

Pendant les quelques jours où il partagea une cellule avec Brandt, Morell ne cessa de se plaindre de malheurs personnels, plus ou moins imaginaires, et aussi, encore que moins fréquemment, de terribles maux de tête, peut-être dus à une légère urémie. Brandt remarqua que le professeur passait une bonne partie de son temps à dormir et que la mémoire commençait à lui faire défaut. Il observa son ex-collègue avec une curiosité non déguisée : « En ce qui concerne le psychisme, écrit-il encore, M. est actuellement instable et, dans l'ensemble, fort diminué dans ce domaine aussi. L'activité souvent frénétique de jadis, ainsi que le besoin d'admiration et d'acclamation qui lui était associé, ont entièrement disparu. »

Brandt mit les Américains en garde : la malice paysanne de Morell l'avait peut-être instinctivement poussé à jouer les malades : « Sans doute espère-t-il ainsi susciter la sympathie, dit-il dans sa déposition. L'attitude actuelle de Morell n'a en rien diminué le mépris que j'ai toujours éprouvé à son égard, en tant qu'homme et que médecin. » Brandt ne cachait donc pas l'aversion que lui inspirait son compagnon de cellule. Il l'accusa brutalement de nuire par son passé à la réputation de la profession médicale allemande.

Morell se défendait faiblement contre ces accusations : « J'aimerais être quelqu'un d'autre », dit-il notamment. (Il faut reconnaître que, à l'époque, ni l'un ni l'autre ne pouvaient prévoir que Brandt, et non Morell, serait pendu pour crimes de guerre.)

Morell fut ensuite transféré à l'ancien (et de sinistre mémoire) centre d'interrogatoires de la Luftwaffe à Oberursel, maintenant utilisé par l'armée américaine. Son neveu fut autorisé à lui rendre visite ; quelques mois après, celui-ci écrivit : « Il était d'abord au camp d'Oberursel, où il fut interrogé de façon humiliante : projecteurs dans les yeux, cellule surchauffée, etc. Il fut ensuite transféré successivement à Darmstadt, Kornwestheim, Ludwigsburg et enfin Dachau. »

Lorsque Johanna apprit que Theo était détenu à Fürth, non loin de Nuremberg, elle s'y rendit sans tarder : « Le responsable américain se plaignit du refus de témoigner de mon mari : pour

cette raison, il ne pouvait m'autoriser, dit-il, à le voir. » Lorsque Johanna fondit en larmes, l'Américain finit par lui accorder deux minutes avec son mari, sans doute pour mettre fin à une scène embarrassante. Elle vit effectivement Theo, allongé sur un lit d'hôpital, mais ne fut pas autorisée à lui parler.

Lorsque Morell fut transféré à Dachau, devenu camp de détenus allemands, sa femme se vit de nouveau refuser l'autorisation de lui rendre visite. Le 13 février 1946, elle écrivit au gouverneur américain, le général McNarney, pour se plaindre de n'avoir pas eu de nouvelles de son mari depuis le mois de juillet de l'année précédente : « Je sais que mon mari est gravement malade. Lorsque j'ai pu le voir à Bad Reichenhall, j'avais été en particulier alarmée par son état nerveux. Il parlait de façon si incohérente que j'avais suggéré qu'on le transfère dans un hôpital psychiatrique. Depuis lors, vos enquêteurs ont dû parvenir à la conclusion que mon mari n'était rien de plus qu'un médecin et qu'il s'abstenait de toute activité politique. » Sa lettre resta sans réponse.

Cependant, la presse internationale commençait à parler de Morell. Le 4 mai 1946, le major Cortez Enloe, des services de renseignements américains, publia le fruit de ses spéculations dans l'hebdomadaire de grande diffusion *Collier's* : « Il semblerait que Himmler, chef de la Gestapo, Martin Bormann, quelques officiers supérieurs de l'entourage d'Hitler et le tristement célèbre Dr Morell aient conspiré pour empoisonner lentement le Führer. » Enloe reconnaissait pourtant qu'il n'existait pas, du moins pas encore, de preuves tangibles de ce qu'il avançait. Il ajoutait ce commentaire plus plausible : « Il est certain que des doses massives de médicaments, administrées quotidiennement, ont accéléré le déclin d'Hitler. »

Morell lui-même, dont le cœur lâchait peu à peu, était trop malade pour réagir. En juin 1946, il fut transféré de façon permanente à l'hôpital de la prison. Les incidents cardio-vasculaires mineurs, dont il souffrait depuis quelques années, se firent plus fréquents et finirent par entraîner une hémiplegie partielle, affectant surtout la jambe.

Sur le papier et les cartes postales réglementaires, Morell griffonnait des missives pathétiques à sa femme : « Je pense constamment à toi et te désire toujours, écrit-il le 1^{er} juillet 1946. Je rêve souvent, aussi, aux belles maisons où nous avons vécu. Je suis à l'hôpital, alité de façon permanente ; mais je me sens mieux, ma tête est dégagée... Dans trois semaines, j'aurai soixante ans. Déjà !... Comme les années ont passé rapidement ! Je regrette amèrement de n'avoir pu me consacrer davantage à toi.

Souvent, j'aimerais me retrouver au premier tournant de notre existence.» Il se souvenait avec une poignante nostalgie des années précédant l'ère hitlérienne : « Mon esprit revient sans cesse à cette époque révolue des années vingt, lui écrit-il vers le 15 juillet. Nous étions heureux alors, même si je travaillais du matin à la nuit, même si tu m'accompagnais dans mes visites jusqu'à Spandau. Et plus tard, lorsque, vieilli et fatigué, aux prises avec des problèmes de santé, j'aspirais de tout mon être à la paix et à la tranquillité, celles-ci me furent refusées, alors que, dans notre idyllique maison de Schwanenwerder, j'aurais pu couler à tes côtés quelques années paisibles et heureuses. La cause de tout cela est cette maudite guerre. »

Morell était d'autant plus dépité que, tandis qu'il se languissait dans un camp d'internement, son vieil ami et ennemi Heinrich Hoffmann, le photographe, était libre. Le 30 septembre 1946, il mentionne dans une lettre à Johanna : « Heini junior est en prison, mais est autorisé à travailler, le jour, chez son père. Celui-ci s'est installé dans une villa de banlieue, où il tire la totalité de ses archives photographiques. [Pour le compte des Américains.] Il est libre... Je ne peux leur être d'aucune utilité, moi [aux Américains]. Si seulement ils s'en rendaient compte et me laissaient sortir ! »

Les Américains avaient encore besoin de Morell, pourtant : pour qu'il témoigne devant le tribunal. Le 12 octobre, un médecin légiste l'examina à l'hôpital, pour déterminer s'il était en état de le faire. Par la suite, Morell écrivit ces lignes geignardes à Johanna : « Je ne peux plus lever la jambe droite ni même répondre sans aide à l'appel de la nature... Je ne leur servirai probablement pas à grand-chose. Mes idées sont souvent très embrouillées et je n'ai presque plus de mémoire. Je me réveille vers trois ou quatre heures et ne me rendors pas avant le matin. Tous les jours, on vient me masser la jambe et le bras droits. »

Le grand procès des médecins allemands prévenus de crimes de guerre devait s'ouvrir le 15 novembre. Vingt-trois médecins, accusés de crimes contre l'humanité, se trouvaient au banc des accusés.

Contrairement à Brandt, Morell avait la conscience tranquille : il n'était impliqué ni dans le programme d'euthanasie ni dans les expériences criminelles sur les détenus des camps de concentration. Il écrit alors : « Nous verrons bien ce qu'on veut apprendre de ma bouche, mis à part la façon dont j'ai soigné Hitler. Ces messieurs n'ont apparemment toujours pas compris qu'Hitler était un personnage très taciturne, qui ne partageait

pas ses pensées avec autrui. N'a-t-il pas déclaré à maintes reprises qu'une de ses principales forces était sa capacité de garder le secret sur ses projets ? Beaucoup de gens ne semblent pas se rendre compte que j'étais uniquement son médecin personnel. Ils s'imaginent sans doute que j'occupais une haute position et exerçais je ne sais quelle influence. Ils n'ont pas la moindre idée des mesquineries malveillantes auxquelles j'ai été exposé. »

A la fin d'octobre 1946, il essaya une dernière fois d'écrire à Johanna, mais ce fut une véritable torture. Par la suite, il dut dicter son courrier. Dans ses dossiers, se trouve une pathétique ébauche de lettre à sa sœur Emilie : « Ma très chère petite sœur... » peut-on lire à plus de dix reprises sous forme d'un gribouillis. Il ne réussit jamais à aller plus loin avec sa main paralysée et finit par renoncer.

La paralysie avait également gagné le côté droit du visage, et des séquelles d'hémorragies le faisaient beaucoup souffrir. Le 17 juin 1947, il perdit la parole. Le médecin allemand qui l'examina à Dachau estima cependant que cette « aphasie temporaire » était « d'origine psychique, de même que les symptômes d'hémiplégie ».

Finalement, les Américains décidèrent qu'il devenait encombrant et le relâchèrent. Le vieillard infirme qu'était devenu Morell reçut donc une feuille de libération (n° 52 160, en date du 20 juin 1947) spécifiant qu'il était « disculpé de crimes de guerre ».

Il fut conduit, en compagnie de plusieurs « personnes déplacées » polonaises, à la salle d'attente de la gare de Munich. De là, il finit par être transporté dans une clinique de la ville. Le 29 juin, les médecins de Dachau firent suivre son dossier : comme son illustre patient de naguère, il souffrait d'artériosclérose — dans son cas avec atteinte du myocarde. Et, comme Hitler, il reçut d'innombrables injections.

« Hanni » — Johanna — avait réservé pour lui une chambre dans un hôpital de Tegernsee, proche de son domicile. Le 30 juin 1947, il y fut transféré. Les médecins de l'hôpital régional Alpenhof confirmèrent le diagnostic d'insuffisance du myocarde. Ils notèrent en outre que sa mémoire était gravement atteinte et qu'il était devenu incapable de lire et d'écrire.

Theodore Morell ne devait jamais quitter cette clinique. Il y mourut, le 26 mai 1948, à quatre heures dix du matin.

Des années plus tard, son ancien assistant, le Dr Richard Weber, devait dire : « Il est mort comme un chien sans maître. »



Appendices

APPENDICE I

Extraits du dossier d'Hitler

Il s'agit du dossier que le Dr Morell avait constitué sur Hitler. En règle générale, les rapports reflétant une anomalie ont été reproduits.

Contenu

9 janvier 1940 : Analyse de sang.
10 janvier 1940 : Idem (sécrétions glandulaires).
15 janvier 1940 : Tests de routine, recherche de maladies vénériennes.
28 décembre 1940 : Analyse de selles (lettre).
28 décembre 1940 : Idem (rapport).
8 août 1941 : Interprétation d'une analyse de selles.
14 août 1941 : Electrocardiogramme.
20 août 1941 : Interprétation de l'ECG précédent.
13 mai 1943 : Electrocardiogramme.
11 mai 1943 : Lettre de Morell demandant l'opinion d'un cardiologue.
17 mai 1943 : Réponse du cardiologue.
5 juin 1943 : Analyse de selles.
10 juin 1943 : Analyse de selles, seconde opinion.
11 janvier 1944 : Demande d'analyse d'alcools sur ordre d'Hitler.
12 janvier 1944 : Réponse du laboratoire.
2 mars 1944 : Lettre d'un ophtalmologue.
2 mars 1944 : Rapport d'un ophtalmologue.
24 septembre 1944 : Electrocardiogramme.
24 septembre 1944 : Interprétation de l'ECG précédent.
10 octobre 1944 : Analyse d'urines.
24 novembre 1944 : Vitesse de sédimentation sanguine.
24 novembre 1944 : Numération/formule sanguine et analyse d'urines.
2 décembre 1944 : Lettre de Morell demandant l'avis d'un cardiologue.
4 décembre 1944 : Réponse du cardiologue.
7 avril 1945 : Examen ophtalmologique.

9 janvier 1940 : analyse de sang

Prof. Dr Theo MORELL
Berlin W 15,
Kurfürstendamm 216

le 9 jan. 1940

Patient A

Tension artérielle : 140/100 (âge : 50 ans)

Pouls : 72
 Groupe sanguin : A
 Hémoglobine : 97 %
 Globules rouges : 4,7 Mill.
 Indice chromatique : 1,03
 Globules blancs : 5 000
 Glucose sanguin : 110 mg %
 Sédimentation : 4,9
 Valeur moyenne : 6,5

10 janvier 1940 :
analyse sanguine, sécrétions glandulaires

INSTITUT DE DIAGNOSTIC MEDICAL
 Dr A. SCHMIDT-BURBACH
 Berlin N W 7, Schiffbauerdamm 3

Calibrage sérum frais : 1 467 unités.

La valeur totale pour chaque composant est la somme du calibrage et de la valeur catabolique indiquée ci-dessous.

<i>Composant</i>	<i>Valeur catabolique</i>	
	<i>Val. normale</i>	<i>Patient</i>
Hypophyse, ant.	13	13
* Hypophyse, post.	17	12
Hypophyse totale	14	..
Parathyroïde	18	18
* Thyroïde	19	14
Thymus	18	18
* Testicules	20 ♂	9
(16 ♂	..
Ovaires	19 ♂	14
(16 ♂	..
Cortico-surrénale	16	18
Surrénale totale	12	11
Cutis	24	..
Lien	12	13
Foie	11	10
Pancréas	11	12
Reins	14	..
Corpus luteum lutin	13	..
Phase folliculaire	10	..

(Note au crayon : Orchikrin, Hypoph. de Merck, Thy.)

**15 janvier 1940 : tests de routine,
recherche de maladies vénériennes**

**INSTITUT DE DIAGNOSTIC MEDICAL
Dr A. SCHMIDT-BURBACH
Berlin N W 7, Schiffbauerdamm 3**

N° Lab. 244

Demandé par : Professeur Morell, Berlin

Résultat d'analyse

Patient A

Wassermann : négatif

Meinicke (MKR II) : négatif

Kahn : négatif

Réaction de Pallida :

Test complémentaire rech. gonorrhée : ...
" tuberculose : ...

Test de Meinicke

(signé :) E. BRINKMANN

Berlin, le 15 janvier 1940

28 décembre 1940 : analyse de selles

**Prof. Dr A. NISSLE
INSTITUT DE RECHERCHES
Freiburg i.Br.**

Fürstenbergstrasse 15

Cher collègue,

Veuillez trouver ci-joint mon rapport d'analyse concernant votre Patient A. Je constate avec plaisir que, au contraire du contrôle précédent, les colibacilles sont restés typiques et qu'aucune souche indésirable n'est apparue. Je vous serais néanmoins reconnaissant, compte tenu des insuffisances exposées dans mon rapport, et afin de combattre les conséquences organiques de l'extrême surmenage de votre patient, de convaincre celui-ci, en dépit des résultats par ailleurs satisfaisants, de prolonger la cure de Mutaflor, tant qu'il sera soumis à ce rythme de travail excessif. Je suis convaincu que votre patient sera mieux à même d'y faire face, comme je le sais par des tests

pratiqués sur moi-même dans des circonstances similaires. Son énergie nerveuse s'en trouvera nettement accrue.

Avec mes meilleurs vœux pour le Nouvel An
et Heil Hitler!

(signé :) NISSLE

**28 décembre 1940 :
rapport joint à la lettre précédente**

Prof. Dr A. NISSLE
INSTITUT DE RECHERCHES
Freibourg i. Br.

Fürstenbergstr. 15

*Résultat d'une analyse de contrôle,
prélèvement de selles du patient A, reçu le 23/XII*

Réaction acide. Flore remarquablement rare. Les colonies de coli typiques sont en nombre modéré; seule, une minorité présente une nette identité avec la souche Mutaflor. Absence d'autres germes et d'œufs d'helminthes.

Ce résultat est satisfaisant dans la mesure où, seuls, des colibacilles sont présents. Le fait que ces derniers, qui sont certainement dérivés de la souche colonisatrice Mutaflor, perdent certaines de leurs propriétés pendant le transit intestinal indique, de même d'ailleurs que la relative rareté de la flore, la présence d'un facteur susceptible d'inhiber le processus normal de colonisation par la souche Mutaflor. Il est probable que ce facteur est l'actuel surmenage du patient. Il est par conséquent recommandé, en dépit de la composition satisfaisante de la flore, de poursuivre la cure de Mutaflor.

(signé :) NISSLE

8 août 1941 : interprétation d'une analyse de selles

Prof. Dr A. NISSLE
INSTITUT DE RECHERCHES
Freiburg i. Br.

le 8 août 1941

Fürstenbergstrasse 15

Professeur Dr Morell
Berlin W 8

Cher collègue,

Veuillez trouver ci-joint le résultat d'une analyse de selles effectuée à ce jour et concernant votre Patient A. En vue d'une plus grande

précision, diverses techniques d'enrichissement ont été utilisées. La présence de paracoli n'a pu notamment être établie que grâce à une de ces techniques.

Les tests ont été pratiqués sur de nombreuses colonies. Des traces de sérum Mutaflor agglutiné n'ont pu être détectées que dans un petit nombre de celles-ci ; dans la plupart des autres, aucune agglutination n'a pu être observée ; les cultures destinées à déterminer l'indice d'activité des coli ont démontré que leur pouvoir de multiplication était fortement réduit...

Ce résultat peut s'interpréter de deux façons. Si votre patient n'a pas pris récemment de Mutaflor, il peut s'agir d'une dégénérescence progressive des bacilles Mutaflor colonisant l'organisme. Si, par contre, il a régulièrement utilisé le Mutaflor, cette dégradation a dû se produire au cours du transit intestinal ; dans ce cas, comme le suggère la leçon de l'expérience, des facteurs extérieurs sont responsables. Comme vous ne l'ignorez pas, ces facteurs incluent notamment un rythme de vie trop irrégulier, une activité professionnelle excessive, le manque de sommeil, les contrariétés et les soucis.

Quoi qu'il en soit, ce résultat indique la nécessité de la poursuite ou de la reprise du traitement par le Mutaflor, même si l'état de santé de votre patient s'avère relativement satisfaisant...

Comme je vous envie, de voir l'histoire se faire sous vos yeux au quartier général du Führer ! Le génie du Führer, ses interventions rapides, la renaissance habilement orientée et planifiée de nos forces armées nous permettent de regarder l'avenir avec confiance, même si la lutte contre la gigantesque armée russe ne sera pas facile. Frédéric le Grand a dit qu'il ne suffit pas de tuer les Russes avec des balles : il faut les assommer de surcroît. A cet égard, les Russes restent ce qu'ils étaient.

Mes vœux les plus chaleureux accompagnent le Führer dans la grande tâche qu'il a entreprise. Qu'il jouisse d'une longue santé, afin d'avoir la force de mener à bien ses ultimes et ambitieux projets pour la nation.

Sincèrement vôtre,
Heil Hitler !

(signé :) NISSE

14 août 1941 : électrocardiogramme

Institut Universitaire
Directeur : Prof. Dr A. WEBER

Bad Nauheim

ELECTROCARDIOGRAMME I

Date : 14 août 1941

Diagnostic clinique : sclérose coronaire

Age : 51

Rythme auriculaire : 88

Rythme ventriculaire : 88

Intervalle P-QRS : 0,10-0,11

Complexe QRS : 0,08

Le foyer d'excitation semble situé dans la partie supérieure du nœud de Tawara.

Déviati on axiale : gauche.

Tracé I : Légère irrégularité de Q + R ; hauteur de l'onde T 0,2 mm ; petit sous-décalage du segment R-T ; légère bifidité de l'onde P ; petite onde Q (1,2 mm) ; onde R 12 mm ; onde P 0-0,5 mm.

Tracé II : Légère irrégularité de R ; hauteur de T 0,5 mm ; segment S-T sous-décalé ; onde R 5 mm ; onde P 0,3-0,4 mm.

Tracé III : Légère irrégularité de R + S ; onde P diphasique ; R 1,8 mm ; S 5-6 mm ; légère arythmie.

Etalonnage :

Espacement horizontal : 0,04 sec.

" vertical : 1 mm.

20 août 1941 : interprétation de l'ECG précédent

Institut Universitaire

Directeur : Prof. Dr A. WEBER

Bad Nauheim

Le 20 août 1941

Cher confrère Morell,

J'ai été heureux d'apprendre que vous étiez en bonne santé, en dépit de responsabilités certainement très lourdes. Espérons que le cours des événements nous permettra de jouir bientôt d'une véritable paix.

L'électrocardiogramme que vous m'avez soumis montre : Rythme sinusal ; zone de transition décalée sur la gauche. Petit sous-décalage des S-T_I et S-T_{II}, lesquels sont par ailleurs considérablement aplatis. S'il ne s'agit pas des conséquences de la prise de digitaline ou de celles d'une infection, il faut en premier lieu penser à une sclérose coronaire. Je recommande d'effectuer de nouveaux électrocardiogrammes à intervalles de deux semaines.

Dans l'espoir que tout continuera selon vos souhaits, je demeure,

Heil Hitler !
votre dévoué

A. WEBER

11 mai 1943 : électrocardiogramme

Institut Universitaire
Directeur : Prof. Dr A. WEBER

Bad Nauheim

ELECTROCARDIOGRAMME I

Date : 11 mai 1943

Age : 54

Maladie : Sclérose coronaire

Diagnostic :

Rythme auriculaire : 85-90

Intervalle P-QRS : 0,12

Rythme ventriculaire : 85-90

Complexe QRS : 0,08

Le foyer d'excitation semble situé dans la partie supérieure du nœud de Tawara ou dans la portion basse du nœud sino-auriculaire.

Déviatiou axiale : gauche.

Tracé I : Légère bifidité de la masse de l'onde R ; petite inversion de l'onde T ; segment R-T un peu sous-décalé ; Onde P 3 mm ; onde R 9,5 mm ; onde Q 0,75 mm.

Tracé II : irrégularité de R ; onde T presque plate ; segment RS-T sous-décalé ; hauteur de P, 3 mm ; de R, 3 mm.

Tracé III : légère irrégularité de R + S, faible hauteur ; T presque plat ; R 1 mm ; S 5,5 mm.

Etalonnage :

Espacement horizontal : 0,04 sec.

" vertical : 1 mm.

13 mai 1943 : lettre de Morell demandant l'avis d'un cardiologue

Prof. Dr méd. Theo MORELL
QG du FÜHRER

le 13 mai 1943

Monsieur le professeur WEBER,
Bad Nauheim

Cher collègue,

[Le texte de cette lettre étant intégralement cité p. 129, l'on s'est dispensé de le répéter ici.]

Avec mes remerciements anticipés et mes meilleures salutations,

Heil Hitler,
(signé :) MORELL

17 mai 1943 : réponse du cardiologue

Institut Universitaire
Directeur : Prof. Dr A. WEBER

Bad Nauheim

le 17 mai 1943

Cher confrère,

[Texte intégral déjà cité p. 130.]

Heil Hitler!
Avec mes cordiales salutations,
vôtre,

(signé :) A. WEBER

5 juin 1943 : analyse de selles

Prof. Dr A. NISSE
INSTITUT DE RECHERCHES
Freiburg i. Br.

Fürstenbergstrasse 15

le 5 juin 1943

Professeur Dr Th. MORELL,
adresse actuelle : *Berchtesgaden*,
Berghof

Cher collègue,

Veuillez trouver ci-joint les résultats d'une analyse approfondie de l'échantillon de selles que vous nous avez soumis.

Il faut malheureusement dire que les crudités sous toutes leurs formes persistent à ne pas être préparées avec un soin suffisant, bien que les plantes en question, souvent arrosées avec de l'engrais liquide (purin), soient par suite très riches en bactéries gastro-intestinales et parfois aussi en œufs d'helminthes. L'année dernière, j'avais fait pratiquer des analyses par un élève, — nous avons obtenu des résultats déplorable, même en ce qui concernait la cuisine diététique de notre propre clinique.

Il importe de veiller à ce que le personnel se lave soigneusement les mains à l'eau et au savon avant de toucher aux aliments crus; les feuilles de salade, etc., doivent être lavées une à une à l'eau courante. Cela vaut également pour les fruits : les pommes et poires doivent toujours être pelées. Notre étude a en effet prouvé que la peau de ces fruits grouille invariablement de bactéries.

En plus de ces mesures diététiques, vous recommanderez certainement à votre patient de continuer la cure de Mutaflor; elle devrait permettre d'éliminer rapidement de la flore intestinale les nombreux bacilles aérogènes, qui ont dû être ingérés avec des aliments particulièrement souillés. Pour cette raison, je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'envoyer, d'ici huit ou dix jours, un nouveau prélèvement de selles, éventuellement suivi d'un autre, si l'analyse du précédent n'était pas satisfaisante.

La pratique médicale chinoise conseille de plonger toutes les crudités pendant quelques secondes dans l'eau bouillante — principalement à cause des helminthes et de la dysenterie, très répandues dans ces pays. Il s'agit sans doute d'une méthode assez brutale; aussi bien ne la mentionné-je qu'à titre d'information: il est évident que les salades y perdent leur fraîcheur.

J'espère que vous aurez de bonnes nouvelles à m'annoncer.

Avec mes meilleurs salutations,
Heil Hitler!

(signé :) NISSLE

10 juin 1943 : analyse de selles, seconde opinion

Echantillon de selles, reçu le 2 juin 1943.

Détail des procédés utilisés : ...

Conclusions

L'échantillon examiné est de couleur marron clair, avec d'importantes traces d'huile partiellement émulsionnée et colorée par la bile (laxatif).

Du point de vue bactériologique, nous avons surtout noté la présence de bactéries intestinales, comme le coli communis et l'enterococcin, ainsi que des bacilles anaérobies (butyriques); après culture et examen microscopique, nous avons testé leurs principales propriétés biochimiques.

L'on remarque en particulier la présence de nombreux bacilles aérogènes, ainsi que de rares coli faisant légèrement fermenter le lactose. Il existe manifestement un léger déséquilibre de la flore, d'origine alimentaire et de nature probablement transitoire.

(signé :) Prof. W. LAVES

Olmütz, le 10 juin 1943

**11 janvier 1944 :
demande d'analyse d'alcools sur ordre d'Hitler**

Prof. Dr Theo MORELL

QG du Führer,
le 11 janvier 1944

Monsieur le Directeur,
Laboratoire de campagne du ministère de la Guerre,
Lötzen

Cher collègue,

Je vous adresse ci-joint un nouvel échantillon de Slibovicz, provenant d'un autre lot que celui que vous avez examiné récemment, avec demande d'effectuer immédiatement une analyse, particulièrement en vue de déceler la présence éventuelle d'alcool méthylique et d'autres substances nocives.

Comme il s'agit d'un ordre exprès du Führer, je vous demande de faire diligence et de me téléphoner aussitôt le résultat (*Wolfsschanze* 325), en faisant suivre un bref rapport écrit.

Avec mes meilleures salutations,
Heil Hitler!

(signé :) Prof. Dr TH. MORELL
médecin personnel du Führer.

12 janvier 1944 : réponse du laboratoire

Dr BICKERT
lieutenant-colonel (méd.)

QG ministère de la Guerre
le 12 janvier 1944

Professeur Dr MORELL
Quartier-Général du Führer

Veillez trouver ci-dessous les résultats de l'examen des deux échantillons de liqueurs alcoolisées que vous nous avez soumis.

L'analyse qualitative pour recherche d'alcool méthylique et d'alcool amylique étant négative, rien ne s'oppose à la consommation des liquides. Une analyse quantitative concernant les mêmes substances n'a pu être effectuée, les échantillons n'étant pas assez importants. Le fait que le liquide soit légèrement trouble provient peut-être de ce qu'il a été conservé à trop basse température. Il est recommandé de le garder à une température constante d'environ 18° c.

Heil Hitler!

(signé :) DR BICKERT

2 mars 1944 : lettre d'un ophtalmologue

Au Prof. Dr MORELL

Cher Professeur,

Comme convenu, je vous adresse ci-joint le résultat de mon examen, qui se révèle heureusement assez favorable, encore qu'il indique un certain risque d'ordre vasculaire. J'aimerais y ajouter quelques remarques et explications.

Des applications de chaleur, 15 à 20 minutes deux fois par jour, contribueront certainement à nettoyer en peu de temps le brouillard visuel droit. J'ai également le sentiment que la période de calme que cela nécessitera (même s'il ne s'agit que d'une vingtaine de minutes deux fois par jour) occasionnera une détente qui viendra s'ajouter à l'effet bénéfique de la chaleur. Un résultat analogue pourrait sans doute être obtenu grâce à un très léger massage général quotidien.

En ce qui concerne le port de lunettes, je voudrais faire quelques remarques. Les verres bifocaux seraient très pratiques, chaque fois qu'il est nécessaire de passer rapidement d'un objet proche à un objet lointain, par exemple au cours de discussions... Le porteur n'est pas sans cesse contraint d'ôter et de remettre ses lunettes : il peut voir les objets éloignés grâce à la partie supérieure du verre, et les objets proches, documents, etc., à travers la partie inférieure.

Je considère que des examens répétés des yeux sont inutiles, voire indésirables pour des raisons psychologiques. Il serait néanmoins bon que je puisse vérifier mon diagnostic d'ici six ou huit semaines, notamment pour voir si l'état des vaisseaux réiniens a évolué.

Je me permets de profiter de cette lettre pour vous adresser de nouveau mes sincères remerciements pour l'accueil chaleureux que vous m'avez réservé, ainsi que pour vos conseils. Ce fut pour moi une expérience très impressionnante, que de découvrir les nombreux aspects des hautes responsabilités que vous exercez.

Avec mes meilleurs salutations,
Heil Hitler!
Votre dévoué

(signé :) W. LÖHLEIN

2 mars 1944 : rapport d'un ophtalmologue

Le Directeur,
Clinique universitaire
de pathologie oculaire

Berlin NW 7,
Ziegelstrasse 5-9

1. Résultats de l'examen

Le Führer se plaignait d'avoir, depuis environ deux semaines, comme un léger voile devant l'œil droit. Interrogé de façon plus précise, il mentionna avoir ressenti récemment à cet œil une légère douleur de piquûre, d'ailleurs passagère. Il lit bien entendu beaucoup, surtout avant de s'endormir, et les verres de presbyte prescrits en 1935 ne sont évidemment plus suffisants.

L'acuité visuelle a été mesurée dans des conditions d'éclairage médiocres ; les résultats sont :

droite : 3/12 ; (+ 1, 5 sph.) 5/6.

gauche : 5/6 ; verre correcteur refusé.

vision rapprochée :

droite : (+ 4) Nieden II à 25-30 cm

gauche : (+ 3) Nieden I à 25-30 cm

Paupières normales. Pas de trémulation du muscle orbiculaire et, d'autre part, faible réaction de défense à l'instillation de gouttes ou à la tonométrie. Motilité bonne. Segment antérieur normal, à tous égards, des deux côtés. Pupilles de diamètre égal, rondes, réagissant normalement. Chambre antérieure de profondeur normale. Couleur de l'iris identique des deux côtés, un gris-bleu soutenu. Après appréciation de la pression oculaire au doigt, la dilatation des pupilles a été induite, à droite, avec de l'Homatropin, à gauche (l'œil qui a actuellement la meilleure vue), en me contentant de Veritel.

L'ophtalmoscopie, pratiquée 30 minutes après, a donné les résultats suivants :

Gauche : Milieux transparents d'une grande limpidité. Fond de l'œil dénué de pathologie visible. Papille optique de couleur normale. Excavation physiologique bien nette. Vaisseaux rétiniens normaux en extension et en diamètre. Les vaisseaux choroïdes n'ont pu être observés à cause de la densité de l'épithélium pigmentaire. Le pôle postérieur et la périphérie ne présentent également aucune pathologie.

Droite : Le fond de l'œil est obscurci par un léger voile. A l'aide d'un miroir grossissant, un discret trouble du vitré a pu être observé : ténu, diffus, légèrement mobile, manifestement composé de particules infinitésimales. L'image du fond de l'œil n'était, par suite, pas aussi claire qu'à gauche ; il fut néanmoins possible de l'observer en détail. La papille optique semble exempte de pathologie. Les vaisseaux rétiniens ne témoignent d'aucune caractéristique anormale ; en particulier, absence de dilatations ou d'irrégularités de calibre. Aucune hémorragie n'a été observée ; pas de foyers blancs dégénératifs.

Le réflexe fovéolaire n'a pu être distinctement observé. La périphérie ne présente aucune pathologie.

L'examen tonométrique (sous psicaïne) pratiqué consécutivement a donné une lecture de 8 des deux côtés, avec un poids de 7,5, ce qui témoigne d'un tonus oculaire parfaitement normal.

Diagnostic : L'impression de voile devant l'œil droit s'explique par la présence d'un trouble très ténu, mais diffus, du vitré; en l'absence de processus inflammatoire observable, il doit être attribué à de minuscules hémorragies intra-vitréennes. Ces hémorragies ne semblent pas intéresser les vaisseaux rétiniens; en tout état de cause, aucune pathologie rétinienne n'a pu être observée, ni à dr., ni à g. La présence de sang s'explique probablement par une variation passagère de la tension, peut-être causée par un spasme vasculaire.

PROPOSITIONS

Pour aider à nettoyer le brouillard visuel, des applications locales de chaleur sont recommandées : par exemple deux séances d'un quart d'heure par jour, avec Electro-thermopor ou lampe Sollux. Il est également conseillé d'instiller dans l'œil droit une solution de IK 1 p. 100 (iodure de potassium).

Une consultation avec le professeur Morell, en présence du Führer, a mis en évidence les moyens de prévenir la récurrence de telles hémorragies. Tout ce qui peut contribuer à éviter une excitation inutile, en particulier avant le sommeil, est recommandé : par exemple la diversion que procure une lecture facile. L'usage de sédatifs sera bien entendu strictement limité. Quelques comprimés de Luminal (gardénal) peuvent éventuellement être tolérés.

De nouveaux verres correcteurs ont en outre été prescrits : l'usage continu de lunettes pour la vision éloignée n'est pas nécessaire; un usage occasionnel peut toutefois être pratique. La prescription est donc la suivante : Vision éloignée; droite, + 1, 5 dioptr.; gauche, verre non correcteur. Vision rapprochée : nécessité de verres plus forts, soit : droite, + 4 dioptr. sphér.; gauche, + 3 dioptr. sphér. Des verres bifocaux correspondants doivent également être exécutés.

(signé :) Dr W. LÖHLEIN

24 septembre 1944 : électrocardiogramme

Institut Universitaire
Directeur : Prof. Dr A. WEBER

Bad Nauheim

ELECTROCARDIOGRAMME I

Date : 24/9/1944

Age :...

Rythme auriculaire : 85-90

Rythme ventriculaire : 85-90

Maladie :...

Intervalle P-QRS : 0,10-0,11

Complexe QRS : 0,08

Le foyer d'excitation semble situé dans la partie supérieure du nœud de Tawara ; temps de conduction : 0,10-0,11.

Déviatiion axiale : gauche.

Tracé I : Petite inversion de l'onde T ; segment R-T sous-décalé ; légère bifidité de P (0,3 mm) ; petite onde Q (1 mm) ; hauteur de l'onde R 8,5 mm.

Tracé II : Légère irrégularité de P ; onde T plate ; segment R-T sous-décalé ; hauteur de P 3 mm ; hauteur de R 3 mm.

Tracé III : Légère irrégularité de la base de l'onde R ; hauteur de R 1,3 mm ; hauteur de S 6 mm.

Etalonnage :

Espacement horizontal : 0,04 sec.

" vertical : 1 mm.

24 septembre 1944 : électrocardiogramme

Institut Universitaire

Directeur : Prof. Dr A. WEBER

Bad Nauheim

ELECTROCARDIOGRAMME I

Date : 24 sept. 1944

Age :

Diagnostic clinique : sclérose coronaire

Maladie :

Intervalle P-QRS : 0,10-11

Complexe QRS : 0,08

Rythme auriculaire : 85-90

Le foyer d'excitation semble situé dans la partie supérieure du nœud de Tawara ; temps de conduction : 0,10-11.

Déviatiion axiale : gauche.

Tracé I : bifidité de P ; segment R-T sous-décalé.

Tracé II : légère irrégularité de R ; T plat ; segment R-T sous-décalé.

Tracé III : très légère irrégularité de R + S.

Etalonnage

Espacement horizontal : 0,04 sec.

" vertical : 1 mm.

10 octobre 1944 : analyse d'urines

Effectuée par l'infirmier (caporal Koch), vérifiée par le Dr Weber.
Résultats absolument normaux.

Poids spécifique : 1013

Albumine : négatif

Sucre : négatif

Urobilinogène : pas d'augmentation*

Sédimentation : très rares leucocytes (un ou deux ont pu être observés dans le champ); à part cela, normal. Absence de germes.

(signé :) WEBER

* *Note de l'auteur* : Il faut remarquer l'absence de tout signe d'atteinte hépatique, malgré l'hépatite dont le patient souffrait peu auparavant.

24 novembre 1944 : vitesse de sédimentation sanguine

Prof. Dr méd. Theo MORELL

Berlin W 15,

Kurfürstendamm 216

*Patient : X (Affaires étrangères)**

*Vitesse de sédimentation des globules sanguins
(méthode de Wertergreen)*

1 heure : 33 mm

valeur normale : 10 mm maximum

2 heures : 66 mm

Vitesse moyenne : 33

[*Addendum manuscrit* :] Le test a commencé deux ou trois heures après obtention du sang. *N.B.* : Le 9 novembre 1944, fin d'une série de cinq injections d'Homoseran. Le 11 mai 1943, la vitesse de sédimentation moyenne était de 2,5 mm.

(signé :) Dr M.

* *Note de l'auteur* : Camouflage pour désigner Hitler. Une mention manuscrite indique les personnes qui effectuèrent le test : « Frau Ruth Krause, assistante technico-médicale, 3 ans d'études à Francfort/Main; et Dr Richard Weber, assistant du professeur Morell. »

**24 novembre 1944 : numération/formule sanguine
et analyse d'urines**

Prof. Dr méd. Theo MORELL
Quartier-Général du Führer

Vitesse de sédimentation : 33/66 mm

Hémoglobine : 88 %

Numération globulaire :

Leucocytes : 5-600

Erythrocytes : 4 380 000

Indice chromatique : 1,01

Formule leucocytaire

L. à noyau fractionné 56 %

Lymphocytes 30 %

Eosinophiles 3 %

Monocytes 4 %

(neutrophiles 4 %)

(à noyaux en faucille 3 % } 7 %)

Urine :

Poids spécifique : 1017

Albumine Ø

Sucre Ø

Urobilinogène Ø

*Sédiments : non concluant. (Quantité minime de carbonate de calcium
et quelques cellules épithéliales.)*

2 décembre 1944 : lettre de Morell à un cardiologue

le 2 décembre 1944
Chancellerie du Reich
Berlin W 8

M. le professeur WEBER
Bad Nauheim

Cher confrère,

Je vous ai, à plusieurs reprises, soumis les électrocardiogrammes d'un
collaborateur des Affaires étrangères en sollicitant votre opinion
autorisée. Vous aviez posé un diagnostic de *sclérose coronaire*.

Le patient n'a malheureusement pu ralentir son rythme de travail et

doit constamment faire face à de lourdes responsabilités, auxquelles viennent s'ajouter de graves soucis... Depuis des années, il ne se couche jamais avant quatre ou cinq heures du matin, ses conférences et autres travaux ne se terminant pas plus tôt. Il a perdu l'habitude de se promener et en est venu à ne sortir à l'air libre qu'un quart d'heure par jour, passant tout son temps dans les bunkers, à la lumière artificielle ! J'ai néanmoins réussi à éviter une évolution trop rapide de la sclérose coronaire en lui injectant de grandes quantités de glucose à 20 p. 100 (par i.v. de 10 cc, quotidiennement, pendant des mois) et en y ajoutant, de temps à autre, de l'iode (sous forme de Septojod). Pour le fortifier, je lui administre en outre, fréquemment, de la *Vitamultin-Calcium* (contenant les vitamines C et B₁, de l'amide nicotinique, du calcium, etc.), du *Glyconorm* (extraits de myocarde, cortico-surrénale, foie et pancréas), ainsi que de l'extrait de foie. Le patient suit un régime végétarien, sans nicotine ni alcool, avec ration hydrique limitée. Il n'a pas été possible de lui donner de l'Iode-Calcium-Diuretin, son estomac hypersensible y réagissant par des spasmes violents.

Jusqu'à présent, il n'y a pas eu de symptômes angineux. Je vous serais très reconnaissant de bien vouloir me donner votre opinion, ainsi que d'éventuelles suggestions concernant le traitement, si vous estimez souhaitable de le modifier. J'ai également recommandé des massages, mais le patient a refusé.

Je me permets de joindre également ici quelques-uns de mes propres électrocardiogrammes. Comme je vous l'avais déjà fait savoir, j'ai eu ma première crise sérieuse d'angine de poitrine après un très mauvais voyage en avion, avec un T_{II} qui resta fortement négatif pendant quelque temps avant de redevenir normal. Le complexe QRS s'élargit progressivement. A cause de mes constantes responsabilités et d'intrigues détestables dont j'ai été l'objet, je suis constamment un peu déprimé. Je transpire la nuit et m'essouffle facilement. L'œdème des jambes ayant tendance à augmenter, je me fais masser une ou deux fois par semaine. L'altitude (entre 800 et 1 200 m) ne me convient pas du tout, ni davantage l'air pauvre en oxygène. J'ai déjà dû à plusieurs reprises faire une série d'injections de Glucadenose ; après celles-ci, mon état s'améliore, mais, le poids de mes responsabilités ne cessant de s'accroître, il est manifeste que cette amélioration ne sera pas durable. Pour diverses raisons, je ne peux malheureusement pas prendre de vacances.

Il y a quelques mois, j'ai eu une hémorragie derrière l'œil gauche, à la suite d'une soudaine contrariété ; elle s'est cependant rapidement résorbée. Au printemps 1942, après de graves soucis, j'avais eu une hémorragie frontale, qui s'était d'ailleurs rapidement améliorée ; mais, depuis, mes muscles mineurs se fatiguent plus rapidement.

Le mois dernier, je suis allé à Bad Nauheim pour assister aux funérailles de mon frère (mort d'une apoplexie à l'âge de 61 ans), mais n'ai pu aller vous voir, car je devais repartir immédiatement. J'espère qu'il me sera bientôt possible de vous rendre visite.

Je vous serais très reconnaissant de bien vouloir me dire en toute franchise ce que vous pensez, également, de *mon* cas ; vos suggestions seront les bienvenues. Depuis quelques semaines, je prends du Cardiazol liquide, ainsi que de l'Iode-Calcium-Diuretin.

En vous remerciant par avance, avec mes meilleures salutations,

Heil Hitler !
vôtre,
M.

P.S. Envoyez-moi s'il vous plaît votre note, en y incluant celle pour vos deux avis précédents. Veuillez remettre votre réponse, ainsi que les électrocardiogrammes, au porteur.

4 décembre 1944 : réponse du cardiologue

Institut Universitaire
Directeur : Prof. Dr A. WEBER

Bad Nauheim

Cher Professeur Morell,

Je répond à votre courtoise lettre du 2 courant tandis que des hordes d'avions ennemis passent au-dessus de nous. Veuillez accepter mes plus sincères condoléances pour le décès de votre frère. Comme il souffrait d'angine de poitrine depuis des années, cela m'intéresserait d'ailleurs de savoir s'il est mort d'une apoplexie ou d'un arrêt cardiaque.

En ce qui concerne votre propre électrocardiogramme, je dois vous dire en toute franchise que, depuis 1941, les signes d'insuffisance coronaire se sont accentués. Entre le 28 juillet 1944 et le 9 octobre 1944, il s'était produit une nette amélioration (tracé II), mais le S-T a de nouveau tendance à s'accroître.

Je conçois parfaitement que votre mode de vie actuel soit mauvais pour vos artères coronaires. Nous espérons tous que la situation s'améliorera dans un avenir pas trop éloigné, ce qui aurait certainement un effet bénéfique sur votre santé. Permettez-moi de vous conseiller d'adopter une attitude plus philosophique à l'égard des intrigues mesquines auxquelles un homme dans votre position est inévitablement exposé. Vous est-il réellement impossible de prendre un jour de repos complet par semaine ? Une journée de détente fait souvent plus de bien que tous les médicaments. Vous pouvez continuer l'Iode-Calcium-Diuretin, mais surtout évitez tout effort physique brutal, même le simple effort musculaire de soulever, par exemple, un meuble lourd.

Pour en venir aux tracés de votre Patient A (*Interprétation du 14 août 1941* :) rythme sinusal avec déviation gauche. T aplati dans les trois

tracés. Très léger sous-décalage du S-T dans les tracés I et II. Durée du complexe initial, environ 0,09. (*Interprétation de mai 1943 :*) rythme sinusal, avec déviation gauche un peu plus nette que deux ans auparavant, de même que le sous-décalage du S-T dans I et II. Dans I, T est à peine négatif. Durée des QRS 0,08-0,09. (*Interprétation du 24 septembre 1944 :*) déviation gauche encore plus prononcée. Le début du sous-décalage du S-T dans I a maintenant un tracé convexe. Dans I, T est nettement négatif. Dans II, le sous-décalage du S-T est très net. Les QRS ne peuvent être mesurées avec précision, mais semblent durer plus longtemps qu'en 1943.

Il existe des symptômes, lentement évolutifs, d'insuffisance coronaire gauche et sans doute aussi de retard d'excitation ventriculaire gauche. Compte tenu du contexte, tel qu'il ressort de votre lettre d'accompagnement, cette aggravation n'a pas de quoi surprendre.

Je recommande en premier lieu que votre patient prenne dans toute la mesure du possible des journées de repos absolu et suive un régime pauvre en sel. Il faut par ailleurs éviter que le régime végétarien n'aboutisse à une carence en albumine. Il devrait, de temps à autre, se peser matin et soir : une perte de poids dépassant un kilo au cours de la journée indiquerait un trouble du métabolisme hydrique, fréquent en cas de carence en albumine. Puisque le patient ne tolère pas l'Iode-Calcium-Diuretin, essayez de lui donner du Deriphyllin : un ou deux comprimés par jour. Bien entendu, aucun médicament ne peut compenser les conséquences d'un mode de vie anti-hygiénique. Que voulez-vous, c'est le tribut que nous payons à la guerre !

Je souhaite que vous puissiez venir à Bad Nauheim dans un proche avenir. Avec mes meilleurs vœux de bonne santé, Heil Hitler,

Votre dévoué

(signé :) A. WEBER

7 avril 1945 : examen ophtalmologique

Le Directeur,
Clinique Universitaire
de pathologie oculaire

Berlin NW 7
Ziegelstrasse 5-9

Examen ophtalmologique du Führer, le 7 avril 1945

Selon le Führer, l'acuité visuelle de l'œil droit a progressivement diminué, tandis que celle de l'œil gauche reste inchangée. L'œil gauche est toutefois gêné par un enflement de la paupière supérieure, qu'il frotte souvent. Ces derniers temps, les deux yeux présentent des sécrétions, ce qui n'a rien de surprenant dans l'atmosphère poussiéreuse du centre de Berlin. Le Führer ne quitte en général le bunker, bien ventilé et aéré, que pendant de courtes périodes (environ une

de mi-heure par jour), pour aller dans les jardins de la chancellerie, qui ne sont pas très endommagés, mais bien entendu très poussiéreux, surtout quand il y a du vent. Il est très sensible à la lumière et à l'air chargé de poussières. Un traitement méthodique est difficile à cause de ses horaires irréguliers; il doit en outre être constamment disponible pour les rapports, etc.

RÉSULTATS

Acuité visuelle :

Vision rapprochée :

droite (avec verre + 4,5) : Niden II à 25 cm.

gauche (avec verre + 3,0) : Niden II-I à 25 cm.

Vision éloignée :

droite (+ 1,5 dioptr. sphér.) : 5/10.

(Comme le patient ne porte presque jamais ses lunettes, la mauvaise vue de l'œil droit le gêne de façon disproportionnée.)

gauche 5-5 + (verre correcteur refusé)

Le patient présente une conjonctivite chronique modérée bilatérale, le *conjunctiva bulbi* n'étant pas touché. Très peu de sécrétions. Le sac lacrymal ne semble pas en cause.

La paupière supérieure gauche présente un assez gros chalazion, qui provoque une gêne et fait que le patient se frotte.

Des deux côtés, la conjonctivite est pâle et la cornée, transparente. Chambre antérieure de profondeur normale. Iris de forme régulière; les pupilles réagissent rapidement à la lumière.

Ophtalmoscopie œil droit (après Homatropin) : cristallin transparent. Dans le vitré très fin brouillard visuel, légèrement mobile; ne suffit probablement pas à expliquer la réduction de l'acuité visuelle. Papille optique bien circonscrite, de couleur normale : pas plus pâle qu'à gauche, où la vision centrale est bonne. Contrairement à l'œil gauche, absence de réflexe fovéolaire. Pôle postérieur sans pathologie visible, en particulier, absence d'hémorragies. Les vaisseaux rétiens sont normaux; bien que les artéioles soient un peu fines, elles ne présentent pas d'irrégularités marquées. Périphérie : absence de signes pathologiques.

Ophtalmoscopie œil gauche (après Veritel) : vitré et cristallin limpides. Fond d'œil ne présentant aucun signe pathologique. Réflexe maculaire parfait.

Diagnostic : Conjonctivite chronique modérée bilatérale. Chalazion sur la paupière supérieure gauche. Œil droit : résidus d'hémorragie intra-vitréenne; absence de réflexe maculaire.

Thérapie : Pour la conjonctivite des deux yeux : instillation de collyre zinc-supracaine 3 fois par jour. Pour le chalazion, à gauche : applications de chaleur quinze minutes trois fois par jour (interposer une gaze); avant le coucher, faire pénétrer en massant légèrement de la pommade jaune au mercure.

S'il n'en résulte pas une rapide amélioration (réduction) du chalazion de la paupière sup. g., il ne faudrait pas trop tarder à l'exciser chirurgicalement.

Nouvel examen dans une semaine, éventuellement en pratiquant l'excision du chalazion.

(signé :) Dr W. LÖHLEIN

APPENDICE II

Les médicaments

Au cours des années 1941-1945, les médicaments ci-dessous furent administrés à Hitler par le Dr Morell. (Lorsqu'il est connu, le nom du fabricant est indiqué entre parenthèses ; la société Hamma, possédant des laboratoires à Hambourg et à Olmütz, était la propriété personnelle de Morell.)

***Antiphlogistine* (Lyssia)**

Pâte destinée à être appliquée sous forme de cataplasmes en cas d'inflammation des articulations ou des ganglions, pleurésie, contusions, etc.

***Acidol-Pepsin* (Bayer)**

Indications : dyspepsie, manque d'appétit.

***Belladonna-Obstinol* (Dr Thiemann & Co)**

Remède contre la constipation, particulièrement en cas d'hypersensibilité du système digestif, de troubles neuro-végétatifs et de tendance aux spasmes.

***Benerva fortiss.* (Roche)**

Indications : carence en vitamine B1, névralgies, sciatique, troubles circulatoires liés à une carence vitaminique. Son usage répété pouvant entraîner un choc, il était recommandé de l'injecter très lentement.

***Betabion fort* (Merck, Darmstadt)**

Chlorure et chlorhydrate d'aneurine (vitamine B1).

Indication : troubles neuro-végétatifs.

***Bismogenol* (Tosse)**

Campho-carbonate de bismuth, utilisé pour soigner les ganglions du cou.

Boxberger

Pilules contre la constipation.

***Brom-Nervacit* (Pharmacie A. Herbert, Wiesbaden)**

Lorsqu'Hitler était surexcité ou en colère, ce qui était fréquent, Morell lui prescrivait une ou deux cuillerées à soupe de ce bon vieux calmant répondant à la formule suivante : bromure de potassium, 4 p. 100 ; phosphate de sodium, 0,1 p. 100 ; acide diéthyl-barbiturique du phényl-diméthylpyrazolone, alcool, édulcorant et arôme. Pour éviter une réaction au brome, Morell l'administrait pendant deux mois au maximum, suivis d'une période de repos d'égale durée.

Calcium Sandoz (Sandoz, Nuremberg)

Gluconate et actobionate de calcium. Indications : troubles du métabolisme du calcium. Manifestations allergiques. Hémorragies.

Calomel

Chlorure mercureux ($\text{Hg}_2 \text{Cl}_2$). Purgatif jadis très populaire ; déjà passé de mode dans les années trente, il n'est plus guère utilisé de nos jours.

Cantan

Un comprimé contenait 0 g 025 d'acide mono-ascorbique pur. Indication : carence en vitamine C. Le dosage était toutefois très faible.

Cardiazol (Knoll, Ludwigshafen)

Désignation chimique : pentaméthylène-tétrazol. Morell commença à prescrire ce médicament en 1941, pour lutter contre des troubles circulatoires manifestés par un œdème malléolaire. La dose normale était de 20 g trois à quatre fois par jour. Commentaire du professeur Schenck : « Nous savons maintenant que l'efficacité de ce médicament est assez limitée. Il existe toujours, mais est beaucoup moins apprécié que jadis. »

Huile de ricin

Purgatif bien connu.

Chineurin (Hamma, Olmütz)

Préparé sous forme de cachets par le Dr Kurt Mulli, contient un peu de quinine. Utilisé contre le rhume pour remplacer l'Ultraseptyl (*q.v.*).

Coramin (Ciba)

Stimulant respiratoire et circulatoire bien connu. S'utilise comme le Cardiazol.

Cortiron

Désignation chimique : acétate de desoxycorticostérone. Morell l'injecta (en intramusculaire) à Hitler à quelques occasions, pour améliorer un mauvais tonus musculaire et agir sur le métabolisme des hydrates de carbone et l'assimilation des graisses.

Dolantin (Höchst)

Analgésique d'une grande efficacité, délivré uniquement sur ordonnance.

Enterofagos (Antipiol)

Se présente sous forme d'ampoules. Indications : maladies aiguës et chroniques du système digestif, constipation d'origine bactérienne.

Eubasin

Sulfamide, utilisé une seule fois par Morell (pour guérir un rhume), car l'injection intramusculaire de ce produit se révéla douloureuse.

Euflat

Pilules à base de racine d'angélique, papavérine, extr. d'aloès, extr. actifs

de bile, café, charbon végétal et extr. de pancréas. Morell les prescrivait à Hitler pour faciliter la digestion et combattre le météorisme.

Eukodal (Merck)

Chlorhydrate de dihydro-hydroxycodéine. Peut remplacer la morphine en cas de vives douleurs. Ce dérivé synthétique de la morphine, connu depuis 1937, est inscrit au tableau B. Utilisé par Morell en i.v. pour calmer les spasmes épigastriques de son patient.

Eupaverin (Merck)

Alcaloïde synthétique dérivé du pavot. Indications : convulsions, spasmes, embolies, troubles de la circulation périphériques. Utilisé comme l'Eukodal. Morell injectait habituellement en i.v. un cocktail de 0,02 d'Eukodal et de 0,03 d'Eupaverin.

Franzbranntwein

Liniment populaire en Allemagne depuis fort longtemps, à base d'alcool et d'essence d'aiguilles de pin. Existe toujours.

Glucose

De 1937 à la fin, Morell administra régulièrement à Hitler une solution de glucose à 20 p. 100 par voie intra-veineuse (généralement 10 cc, parfois 20), afin de « donner des calories » à l'organisme. Il affirma aux enquêteurs américains qu'il ne lui en injectait que tous les deux ou trois jours ; mais il ressort de son journal qu'il l'utilisait bien plus fréquemment. Le 17 nov. 1942, Morell donne également cette explication : « En lui injectant du glucose, je fais mon possible pour renforcer le cœur et aussi pour déshydrater l'organisme. »

Glyconorm (Nordmark, Hambourg)

Contient des enzymes (notamment Cozymase I et II), des vitamines B1, B2 et C, des acides aminés (cystéine, histidine, tryptophane), ainsi que des extraits de myocarde, surrénale, foie et pancréas. Indications principales : prévention de la pellagre, de l'avitaminose C, des troubles du métabolisme des hydrates de carbone, des intoxications, de la névrite. Morell l'administrait à Hitler en intramusculaires de 2 cc pour ses ennuis digestifs.

Glycovarin : voir Glucose

Harmin

A base d'alcaloïdes extraits de la belladone (fam. des solanacées). Utilisé pour combattre les tremblements ; selon le prof. Schenck, ne présente aucun avantage par rapport aux autres spécialités à base d'atropine.

Homburg 680 (Homburg)

Extrait stabilisé de belladone de Hongrie. Indications : toutes les affections du type Parkinson, en particulier la « paralysie agitante ».

Homoseran (Hamma, Olmütz)

Préparation fabriquée à partir de placenta ; M. en injecta à Hitler pour la première fois le 7 nov. 1944.

Intelan (Ankermann & Co, Friesoythe)

A base de vitamines A et D et de glucose. Une dragée contenait en moyenne 5 000 unités internationales de vitamine A, 1 000 U.I. de vitamine D 2 et 15 mg de vitamine B 1. De 1942 à 1944, Morell en donna à Hitler au même titre que sa Vitamultin, pour accroître l'appétit, la vitalité, la faculté de concentration mentale et la résistance aux infections

Karlsbader Sprudelsalz

Sels thermaux effervescents.

Karlsbader Mühlbrunnen

Eau minérale de Karlsbad.

Koagovit

Préparation hémostatique.

Dr Kæster (pilules carminatives du)

Ces petites pilules rondes et noires contenaient : extrait de noix vomique ; extr. de belladone, 0,5 ; extr. de gentiane, 1,00. Entre 1936 et 1944, Hitler en absorba deux à quatre à chaque repas pour combattre le météorisme (accumulation de gaz dans les intestins). Le prof. Schenck commente : « Comme le prouvent les dossiers de Morell, il s'agissait d'un médicament d'une parfaite innocuité. »

Leo-Pillen (Labo. Leo)

Pilules laxatives.

Lugol

Solution à base d'iode et d'iodure de potassium, servant à badigeonner les amygdales.

Luizym (Luitpold, Munich)

Préparation à base d'enzymes digestifs, contenant des ferments qui attaquent la cellulose, l'hémi-cellulose et les hydrates de carbone. Indications : faiblesse digestive, météorisme, dyspepsie, syndrome de Roemheld (accumulation de gaz dans l'abdomen, exerçant une pression pénible sur le cœur) ; sert également à rendre plus digestes les régimes végétariens. Morell le prescrivait sous forme de dragées ou de comprimés, à prendre après les repas en cas de flatulences. Existe toujours.

Luminal (Bayer-Merck)

Phényl-éthyl-barbiturate (alias gardénal). Sédatif indiqué pour l'insomnie rebelle, les états nerveux et spasmodiques.

Mitilax (Diwag)

Laxatif composé exclusivement d'huile de paraffine, aromatisée au café ou à la vanille.

Mutaflor (Hageda, Berlin)

Cette émulsion d'une souche particulière de *bacillus coli communis* était utilisée pour « coloniser » l'intestin d'Hitler.

Nateina (Lab. Llopis, Madrid)

Un mystérieux hémostatique, utilisé pour faire cesser l'hémorragie auriculaire d'Hitler, après l'attentat à la bombe du 20 juillet 1944. Le Nateina suscita l'intérêt des milieux médicaux vers 1930, car il aurait été utilisé avec succès sur des hémophiles de la famille royale espagnole. Était commercialisé en Allemagne par la société Hageda, proche du groupe de Morell.

Neo-Pyocyanase (Südmedica)

Indications : inflammation des voies respiratoires supérieures ; amygdalite aiguë et chronique.

Obstinol (Dr Thiemann & Co)

Indications : constipation aiguë et chronique.

Omnadin (Bayer)

Mélange de protéines, de substances lipoïdes dérivées de la bile, et de graisses animales ; à cause de ses propriétés antigéniques théoriques, était administré au début de certaines affections. Remède presque spécifique du rhume, que Morell utilisait souvent (en intramusculaires de 2 cc), de préférence à l'Ultraseptyl, pour son absence de toxicité.

Optalidon (Sandoz, Nuremberg)

Antalgique contenant de l'amidopyrine et des barbituriques : Sandoptal (marque déposée) 0,05 ; Pyramidon 0,125 ; et 0,025 de caféine. Morell en donnait une ou deux dragées à Hitler, quand il avait mal à la tête.

Orchikrin (Hamma, Olmütz)

Combinaison de toutes les hormones mâles, additionnée, pour plus d'efficacité, d'extraits de testicules, de vésicules séminales et de prostate de jeune taureau. Sous forme de pilules (chacune contenant l'équivalent de trois grammes de tissus frais) ou d'ampoules de 2,2 cc (voie intramusculaire).

Le Dr Mülli, chimiste de Morell, affirmait que l'Orchikrin avait été mis au point pour combattre le cancer de la prostate. Morell laissa entendre aux enquêteurs américains qu'il l'avait essayé à de rares reprises sur Hitler, pour lutter contre la fatigue et la dépression.

Penicillin-Hamma (Hamma, Olmütz)

Morell s'en servit (sous forme de poudre) le 20 juillet 1944 pour empêcher une blessure superficielle de la main droite d'Hitler de s'infecter.

Phanodorm (Bayer-Merck)

Cyclobarbitol. Sédatif indiqué contre l'insomnie ou le sommeil de mauvaise qualité.

Profundol (Promonto)

Somnifère à base de barbituriques.

Progynon B Oloesum forte

Contient un ester de l'acide benzoïque et de la dihydrofolliculine. Présentation : en ampoules injectables (i.m.). Morell en administrait à

Hitler, comme stimulant de la circulation dans les muscles gastriques, afin de prévenir des spasmes.

Prostakrin (Hamma, Olmütz)

Produit hormonal (extrait de vésicules séminales et de prostate). Sous forme de pilules, de dragées et d'ampoules injectables. Une pilule contenait l'équivalent d'un gramme de tissus frais. En 1943, Morell en injecta à Hitler (deux ampoules i.m. un jour sur deux) pour combattre ses humeurs dépressives.

Prostrophanta (sans doute fabriqué par Hamma, mais aucun Codex ne mentionne ce médicament)

Chaque ampoule contenait 0,3 mg de strophantine (*q.v.*) ainsi que du glucose, des vitamines du groupe B et du nicotinamide.

Quadronox (Axta)

Comprimés sédatifs.

Relaxol (Fischer)

Remède indiqué contre divers types de constipation.

Sangostop

Préparation hémostatique.

SEE (Merck)

Tranquillisant et antalgique injectable (tableau B); connu par la suite sous le nom de Scophedal.

Septoiod (Diewag, Berlin)

Solution contenant trois pour cent d'iode, sous forme de divers sels. En se libérant dans l'organisme, l'iode était censé désinfecter les foyers inflammatoires et accroître la résistance aux infections. Morell en administrait à Hitler (en intraveineuses de 20 cc) en cas d'infection respiratoire, et aussi parce qu'il espérait que l'iode retarderait l'évolution de la sclérose coronaire de son patient.

Spasmopurin

Suppositoires prescrits à Hitler pour calmer les spasmes épigastriques.

Sympathol (Boehringer)

Para-oxyphényléthanol-méthylamine, médicament servant à accroître le débit du cœur. A partir de 1942, Morell en prescrivit à Hitler (dix gouttes tous les jours). Le Sympathol est environ cent fois moins efficace que l'adrénaline.

Strophantine

Ce glucoside, puissant cardiotonique, fut administré à Hitler à partir d'août 1941, un électrocardiogramme ayant révélé que le Führer était atteint d'une sclérose coronaire évolutive. Morell lui en donna jusqu'à la fin de sa vie, par « cures » de deux à trois semaines. Afin de réduire le risque d'un arrêt cardiaque, il évitait d'injecter une solution trop concentrée, préférant le mélanger à 10 cc de glucose (parfois sous forme de Prostrophanta, solution diluée vendue dans le commerce).

Tempidorm (Roland)

Suppositoire à base de barbituriques. Indications : insomnie, troubles du sommeil.

Testoviron (Schering)

A base d'hormone sexuelle mâle testostérone. Indications : troubles angineux, angine de poitrine, états dépressifs.

Thrombovetren (Promonta)

Comprimés pour le cœur.

Tibatin

Sulfamide.

Tonophosphan (Bayer)

Présenté sous forme d'ampoules à 1 et 2 p. 100 ou de comprimés à 0,1 g ; le principe actif est un sel sodique de l'acide diméthyl-amino-méthyl-phényl-phosphinique. Stimulant éprouvé des muscles lisses, il servait aussi à pallier les carences de phosphore. Pendant les dernières années de la guerre, Morell en administrait fréquemment à Hitler (en sous-cutanées).

Trocken-Koli-Hamma (Hamma, Olmütz)

Capsules de *bacillus coli*, conçues par le professeur Laves, de l'université de Graz ; servit à remplacer le Mutaflor (*q.v.*), devenu rare du fait de la guerre.

Tussamag (Tempelhof)

Indication : catarrhe aigu et chronique des voies respiratoires supérieures ; diminue les sécrétions.

Ultraseptyl (Chinoin, Budapest)

Sulfamide à absorber par voie orale : 2-(p-aminobenzosulfanamide)-4-méthylthiazol. En cas de rhume ou d'infection, Morell en prescrivait un ou deux comprimés à 0,50 à Hitler, après un repas, en buvant beaucoup d'eau ou de jus de fruits. Reconnu toxique, n'est plus fabriqué.

Vitamultin-Calcium (Hamma, Olmütz)

Complexe vitaminique de composition variable. Sous une de ses formes, contenait : acide ascorbique (vitamine C), vitamines B1 et calcium. Une ampoule de 2 cc contenait par ex. 0,04 g de vitamines C et 0,36 mg d'aneurine (ou vitamine B1) — quantités minimes, bien inférieures aux besoins quotidiens d'un adulte. Il est intéressant de noter que le manuel de pharmacologie de Rudolf Franck indique en outre les composants suivants : amide nicotinique et très faible quantité de procaine (alcaloïde voisin de la cocaïne, actuellement commercialisée sous le nom de Novocaïne).

Vitamultin forte (Hamma, Olmütz)

Morell commença à injecter cette nouveauté en mars 1944, pour pallier la fatigue générale de son patient. Aucun manuel ou Codex ne le cite et les notes de Morell ne donnent aucune indication sur sa composition.

Yatren

Un comprimé contenait 0,25 g d'iodoxychinolinsulphate/sulfate d'iodoxyquinoléine. Indication : dysenterie amibienne.

Cet ouvrage a été composé par LABALLERY
et imprimé par la S.E.P.C. à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte des éditions Acropole

Achevé d'imprimer le 8 mars 1984

Dépôt légal : mars 1984.

N° d'Impression : 308.

Imprimé en France



TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

Hitler

LES CARNETS INTIMES DU Dr MORELL

Traduit de l'anglais et de l'allemand par Frank Straszitz

Connus des services secrets U.S. dès 1945 et aussitôt confisqués par eux, les *Carnets intimes* de celui qu'Hitler appelait « le bon docteur », et qui fut seul comptable de sa santé pendant les cinq années cruciales de la guerre, seraient restés « perdus » dans les archives du Pentagone, si l'historien David Irving, lancé sur leur piste par la veuve du docteur Morell, ne les avait redécouverts.

Dans leur précision clinique, ils sont un document capital, presque au jour le jour, sur la santé mentale autant que physique d'Hitler. Ils éclairent non seulement ses lubies diététiques, mais aussi les manies et les phobies étranges de son comportement psychique, ainsi que la dégradation accélérée qui fit suite à l'attentat du 20 juillet 1944.

On prend conscience, une fois de plus, des fragilités de l'Histoire, lorsque la santé d'un des acteurs principaux dégénère jusqu'à la folie.

David Irving est un historien britannique, spécialiste de la Seconde Guerre mondiale. Parmi ses ouvrages traduits en français : La destruction de Dresde (Laffont), La destruction des villes allemandes (France-Empire), A bout portant sur Londres (Laffont), La maison des virus (Laffont), La trace du renard (Alta), Insurrection (Albin Michel), La guerre entre les généraux (Belfond).



9 782735 700134

Couverture GG/PS — Photo D.R.

ISBN 2.7357.0013.5
HSC 60.2166.1.8403
89 F TTC

